

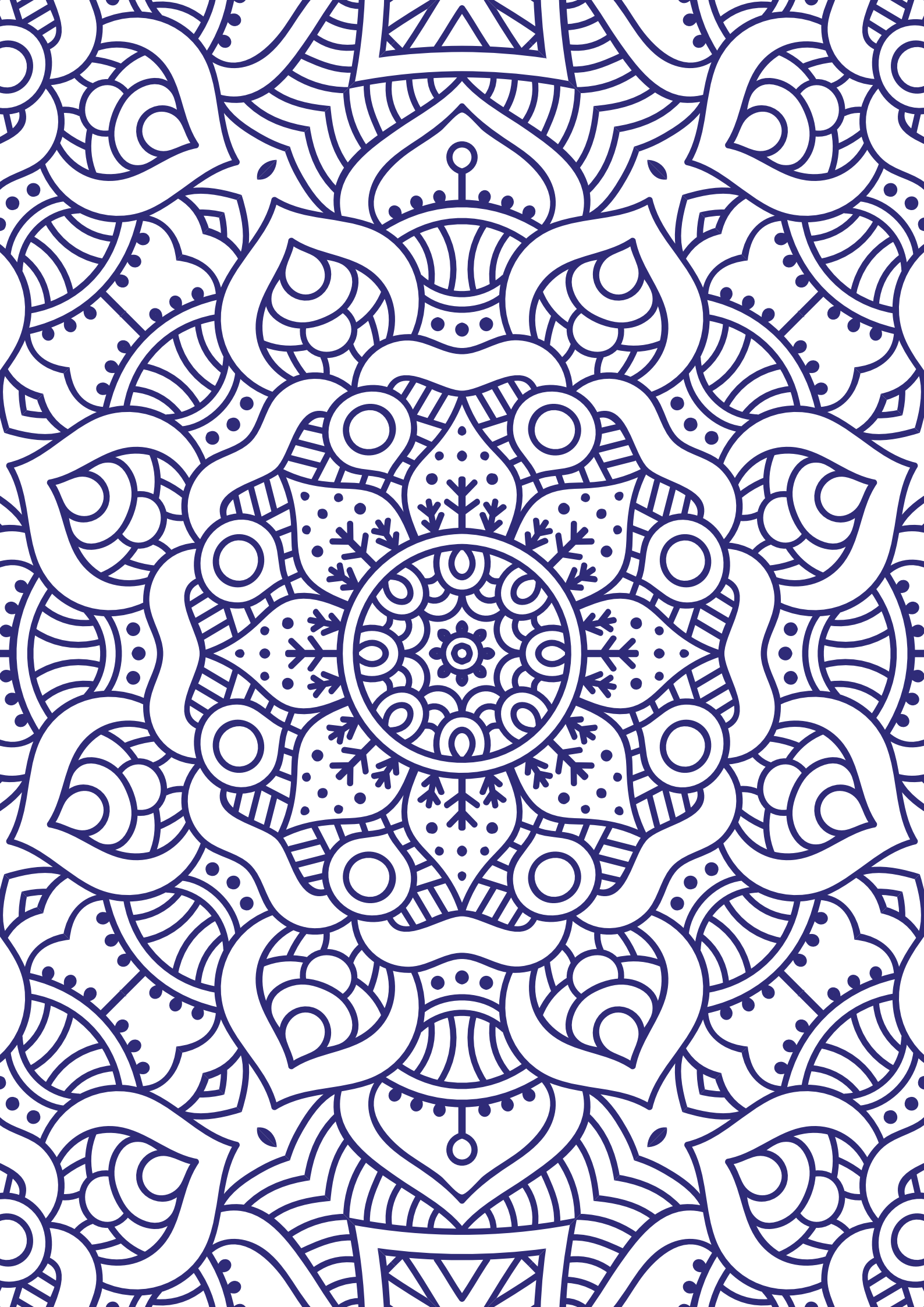
Septembre 2020

concours
de
textes Littéraires

Au-delà des Murs

Florilège des 30 meilleurs textes
issus du 1er concours littéraire de la revue Indigo

indigo
revue littéraire, publication de la revue Indigo



indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernités Océan Indien



BIENTÔT
LE N°6

Version
NUMÉRIQUE

14€ L'UNITÉ

48€ 4 NUMÉROS

Version
PAPIER

21€ L'UNITÉ

78€ 4 NUMÉROS

LA CULTURE DE L'INDIANOCÉANIE À PORTÉE DE MAIN

indigo

indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernité

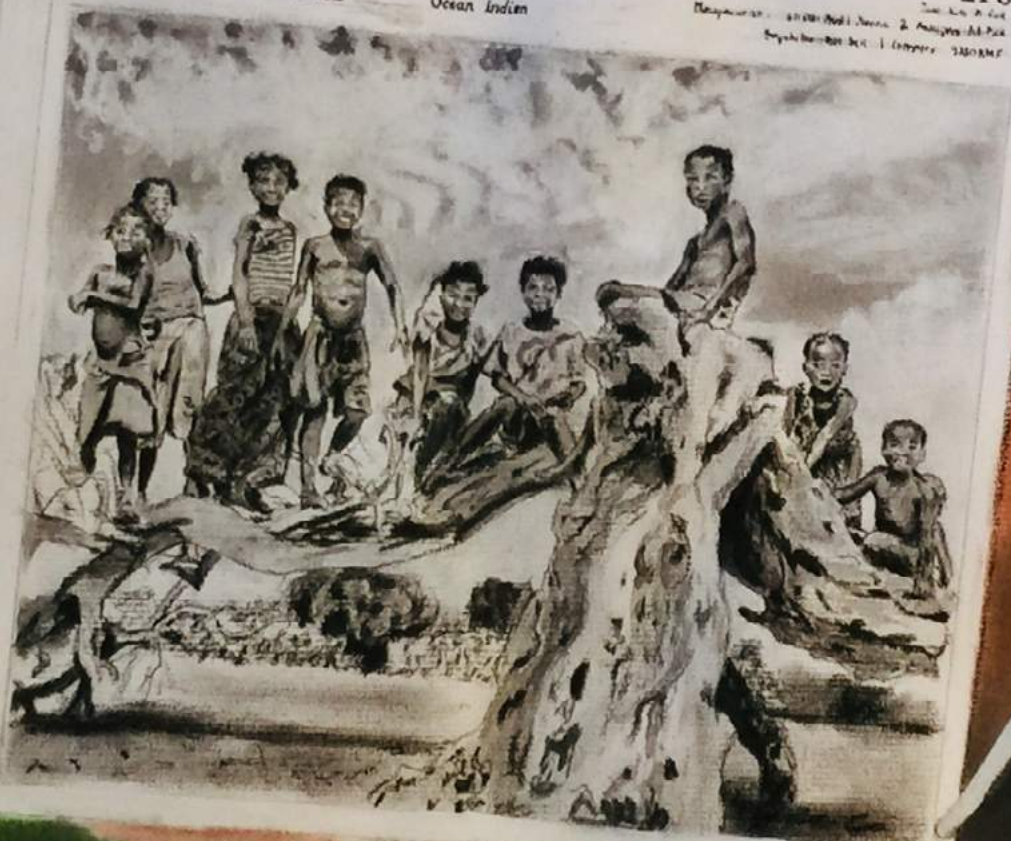
Océan Indien

Journal de l'Inde pour la
zone indienne de l'Océan

05

21€

Management : ANNE-MARIE DUBOIS & ANNE-MARIE DELPECH
Rédaction : ANNE-MARIE DUBOIS & ANNE-MARIE DELPECH



indigo

05

Avant propos

Ce premier concours de Textes littéraires Indigo se place sous le signe de la pandémie. Le thème est celui de la vie confinée, avec tous ses bouleversements et ses renversements. Ce coup de semonce de notre Terre à l'homme - qui l'a trop longtemps maltraitée- le rappelle à sa fragilité et à sa vulnérabilité.

L'être humain s'accroche et s'agrippe à tout ce qui lui tombe sous la main pour survivre. Certains s'en remettent à leur Dieu, d'autres s'en rapportent à la Science, mais nombreux ne savent plus à quel saint se vouer. Tout semble suspendu. Tout paraît perdu. Tout sauf l'Imagination. Pendant que tout est à l'arrêt, la littérature poursuit son chemin. Les mots ne connaissent pas les cages, mais se promènent librement sur les pages. L'écriture ne s'enferme jamais, mais déverrouille toutes les serrures. L'inspiration ne connaît pas la peur, mais apporte toute la force pour aller de l'avant. Comment dériver et s'échapper de tout ce qui paralyse l'Humanité du jour au lendemain et faire comprendre que tout n'est pas perdu ?

Vous avez été nombreux à relever le défi, 142 exactement à partager avec justesse et passion votre perception du confinement. Quand l'imaginaire et le réel se juxtaposent, ces morceaux de littérature sont servis par une écriture inspirée. Le thème décolle et la révélation arrive à point nommé. La syntaxe donne un tempo et un suspens approprié tient en haleine le lecteur. Tous ont offert une plume magique pour nous emporter loin, là où rien n'emprisonne.

Le jury de 6 membres (4 femmes et 2 hommes), a tranché dans le vif, et les 30 premiers textes sont le résultat abrupt de nombreuses tergiversations. Tout choix est un sacrifice, n'est-ce pas ?

Ce recueil nous l'avons voulu illustré, chaque texte est accompagné par une belle illustration originale par notre belle équipe d'illustratrices (Sabella, Sandrine et Andou)

Merci à vous - auteurs de tous horizons - pour votre participation, vos remarques et suggestions. Cette première expérience ensemble est le début d'une nouvelle aventure. Nous espérons nous retrouver encore en 2021 pour un nouveau défi à relever.

Merci à vous - jurés de tous horizons - d'avoir su trouver le temps nécessaire dans cette période troublée et troublante.

Sommaire

Le rayon de lune I Antsa-Tia RAMAMBAHARISOA	page 8
Les portes closes I Davina ITTOO	page 16
L'étrange cadeau de Mr Moh I Lise BARROW	page 24
Voyage dans la baie de Manapany I Isabelle JOLY	page 32
D'écrits d'un isolé I Emmanuel Yannick GÉRIE	page 40
Vie à deux I Daniellah ANDRIAFELINIONY	page 46
La Bulle du Confinement I Tanya Ng CHEONG	page 54
Aurore Australe I Valérie RIOM-BERLAND	page 58
Appartement C412 I Miranda LARROSA	page 64
Le monopole de la solitude I Maharisoa RALAMBOSOA	page 72
Le confinement de Marion I Agnès BROWN	page 80
Antanarivo Paris I Par Mialy ANDRIANTSIMAHAVANDY	page 86
Journal d'une introvertie Seule, mais jamais seule I Par Harisoa Prisca RASETARIVELO	page 94
Plus d'imagination que de liberté I Par Falinirina RAHERIMANDIMBY	page 100
Captif I Par Yves CASTEL	page 104
Une période désarmante I Michaël GUIMARD	page 110

Sommaire

Une histoire de pertes, de découvertes et de nouveaux départs I Capuce FAURE		page 116
Les oubliés du 94 I Nouridine NOURAYAT		page 124
L'envers du dehors I Dominique MERVEN		page 128
L'odyssée de l'ubuesque I Sanjinee MOGAUL		page 136
En apnée I Varlet CAMILLE		page 144
Le temps d'un confinement I Natanaela MAMPIANDRY		page 150
Le rendez-vous avec Millie I Nanouh RAHAJASON		page 158
La Récompense I Nelly RAJAONSON		page 164
L'ombre à la lumière I Anaïs CARPENEN		page 170
Le choix du bonheur I Andrianarivelo AINA NATACHA		page 174
Un diner délicieux I Mélanie ALBERT		page 182
La porte du passé I Vashish JAUNKY		page 190
La vie semblait douce I Arindrala ANDRIAMIDONA		page 196
Le roi, la princesse et le pangolin I Elodie PHILIPPINI		page 204
Un grand coup de balai I Jean-Marie PALACH		page 212
Concours Littéraire Indigo : un joli bouquet de 30 histoires I Na HASSI		page 216



Le Rayon de Lune

Par Antsa-Tia Ramambaharisoa | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

5h45

Il fait tout noir. Il fait toujours tout noir de toute façon. Personne n'est-il encore levé ? Difficile à dire ; il fait toujours tout noir dans cette maison. A peine réveillée, jeune fille cherche à sortir de son lit. Elle peut à peu près tout faire quand les lumières sont éteintes. Sans voir, elle sait où se situent son armoire, son petit bureau, la porte de sa chambre et tous les autres objets qui lui appartiennent. Ensuite, toujours dans le noir, elle va dans sa salle de bain et fait couler l'eau.

Pendant ce temps, dans le rez-de-chaussée, le reste de la famille prend le petit déjeuner dans la cuisine. Le père et le petit frère attendent d'être servis sur la table tandis que la mère attend l'eau bouillir sur la cuisinière à gaz. Dans cette pièce, la fenêtre est grande ouverte et les premiers rayons de soleil arrivent jusqu'au carrelage pour souhaiter la bienvenue à ses chers hôtes.

- Nenyyyy* !

En entendant la voix de sa fille, Wallis n'a même pas le temps d'éteindre la cuisinière. Elle se précipite en courant vers le premier étage et appelle la domestique en montant les escaliers trois par trois.

- Juana ! Les rideaux !

En passant par le grand couloir menant à la chambre de sa fille, elle en profite pour fermer toutes les fenêtres et tous les rideaux sur son chemin. Avant d'ouvrir la porte, elle reprend son souffle et arrange sa coiffure. Elle s'adresse très calmement à sa fille :

- Bonjour là-dedans ! Bien dormi ?

- Bien dormi. Dit-elle avec un petit sourire. Où est-ce que tu vas ?

Pini a remarqué que sa maman était toute préparée, prête à sortir de la maison. Après quelques secondes d'hésitation, elle se lance :

- Les journaux ont annoncé que nous pouvons maintenant reprendre nos anciennes habitudes.

Donc ton père et moi allons de nouveau travailler, et ton frère reprend l'école. Dit-elle tout en couvrant sa fille du grand et épais manteau posé sur le dos de la chaise de bureau.

- Hmm. Et Juana ?

- Juana reste ici.

* Neny : maman en malgache

Elle pose ensuite ses mains sur les épaules de sa fille et se dirige lentement vers la cuisine, là où on attend pour manger. A peine dans le couloir, elle aperçoit une petite lueur provenant de la cuisine. Poussant un cri, elle laisse brusquement sa fille et court pour engueuler son mari, son fils et la domestique de leur imprudence. Elle leur a dit maintes fois de prévoir l'arrivée de Pini, mais ils n'écoutent jamais. Tout en s'énervant, elle ferme brusquement tous les rideaux, persiennes, tout ce qui peut être source de lumière. Toute la maison est de nouveau dans l'obscurité. La journée n'as pas encore commencé, et elle n'a presque plus la force de chercher sa fille qui l'attend dans l'autre pièce.

- Pini, viens ma fille. Dit-elle finalement.

- Bonjour, dit-elle.

Pini ne sait pas à qui elle s'adresse. Si son père lui répond, c'est donc lui qu'il saluait. Mais cette fois, tout le monde lui répondit; même sa mère. Leurs voix à tous lui donnèrent le sourire. Elle ne les avait pas entendu tous ensemble depuis plus de six mois. Elle prit place aux côtés de son père, puis ce dernier entame la conversation :

- Vois-tu, dit-il pour commencer, Pini...

- Je sais, coupe-t-elle sèchement. Vous allez tous pouvoir de nouveau sortir à partir d'aujourd'hui. Ça me rend très heureuse, faites de votre mieux. Ne vous inquiétez pas pour moi, je trouverai plein de choses en attendant votre retour.

Comme pour se rattraper, son père s'empessa de s'exclamer :

- Ne t'en fais pas, ma fille ! Je t'apporterais plein de bonnes choses. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Demande-t-il en ayant presque l'impression de mendier pour entendre la réponse.

Pini se précipite de penser pour apaiser la conscience de son père. Elle voit bien qu'il se sent coupable puisqu'elle va de nouveau rester seule dans cette grande demeure froide et sombre.

- Euh... Dit-elle à haute voix en mettant un doigt contre son menton. Un petit chat ! Je voudrais un petit chat !

Sans attendre, son père lui fait un grand sourire.

- Ce soir, tu auras un petit chat !

Le bonheur est enfin arrivé ce matin là, même si ce chat n'arriva jamais, et que bizarrement tout le monde le savait. Ils vivaient la plupart du temps avec une simple bougie, mais ils avaient une autre sorte de lumière, bien plus grandiose; et ils n'avaient pas à la payer : des rires, des cris de joie innocents, le sourire des parents.

12h50

Avant de prendre le déjeuner tous les jours à treize heures, Pini se rendait toujours derrière la maison, dans un coin toujours obscur et un peu humide. Elle se souvint de la veille quand elle n'en pouvait plus de rester dans cette maison et écrivait sur un papier les mots « à l'aide » avant déplacer ce dernier derrière

la maison, dans un endroit bien protégé mais accessible à un étranger. À sa grande surprise, elle remarqua une autre couleur d'encre sur le papier, autre que celui avec lequel elle a écrit. Elle se précipita vers le message et vit une autre écriture bien distincte en bas de sa propre phrase. On pouvait voir écrit « qu'est-ce qu'il y a ? ».

- Quoi ? Murmure-t-elle.

Elle pense aux personnes pouvant passer ici, puis réalise que cet endroit n'est pas très accueillant pour des touristes ou des vacanciers. Qui plus est, ils n'ont pas de voisins, puisque le bâtiment le plus proche est à un kilomètre de chez eux. Elle monte d'abord dans sa chambre avec le papier dans la main.

Quand elle est seule avec Juana, elle ne risque pas le soleil car la domestique est très vigilante et ne laisse aucune fenêtre ouverte, à part dans la pièce où Pini ne se rend jamais, la seconde cuisine, plus petite et moins conviviale. Après avoir fermé la porte de sa chambre à clé, elle s'assoit sur son lit et se demande ce qu'elle va faire maintenant. Elle examine la réponse de l'inconnu en se concentrant sur son écriture.

- A l'aide, qu'est-ce qu'il y a... Murmure-t-elle en fixant le papier du doigt...

Qui pouvait bien écrire ce mot ? Pourquoi répondrait-on à ce mot ? On n'en savait rien mais soudainement elle rougissait et était contente que quelqu'un se soucies de ce petit message.

Elle s'affala sur son lit, ferma les yeux pendant quelques minutes. Elle se leva ensuite brusquement, cherchait le stylo utilisé la veille puis se met à écrire sur le même papier : « Qui es-tu ? ».

- Pini ?

Pendant ce temps, Juana frappait à la porte de la petite l'appelant pour déjeuner.

- Oui ? dit-elle après avoir entrouvert sa porte.

- Viens déjeuner.

- Ah... Oui j'arrive, tu peux descendre.

La domestique hoche la tête puis retourne dans la cuisine.

14h05

Cela fait maintenant cinq jours que tout est revenu à la normale pour la famille de Pini, et que cette dernière eût un nouvel ami. Malgré le fait de rester chez elle et dans le noir, cette dernière avait l'impression d'être dehors en ayant des rayons de lune sur la joue. Nias lui faisait tout le temps remarquer qu'elle était extraordinaire, unique, et que sa petite maladie ne lui empêchera pas de vivre. Ils en étaient à leur troisième feuille de papier. Les autres, elle les gardait sous son lit et les lisait toute la nuit, comme un journal intime.

A son tour, Pini lui apprenait les aspects de la photosensibilité, ce « petit handicap » qui rendait toutes ses journées sombres mais paisibles et assez calmes. Il est vrai qu'ils ne se sont jamais rencontrés, mais grâce à sa présence, Nias ravivait en elle sa joie de vivre et oubliait parfois sa vie coincée entre des murs épais et froids.

Ce jour là, ils étaient à court de sujets de conservation, et Pini lui écrivit quelque chose de surprenant : « Jusqu'à combien de temps penses-tu qu'on restera amis ? », auquel il a répondu : « Comment-ça ? Je ne comprends pas. » Elle s'en doutait. Quand elle lui expliqua qu'ils grandiront et s'oublieront sûrement, il disait à son tour qu'ils seraient peut-être amis pour la vie. Il lui arrivait ensuite parfois d'écrire sur toute la moitié de la feuille pour se confier sur sa vie privée.

Un matin, elle alla à l'endroit où elle laissait les conversations. Elle vit que Nias ne répondit pas encore suite à son écriture qui disait : « Je te comprends. ». Ce n'était pas grave, il était peut-être occupé ou ne pouvait sortir de chez lui à cause de la pluie. En attendant, Pini pouvait lire une vraie histoire de douze pages sur sa vie et celle d'une autre personne, et en était ravie.

Deux jours passent. Pas de réponse. Cinq jours, puis trois semaines. Elle ne voulait pas le forcer à lui parler, mais ne comprenait tout de même pas. En avait-il marre d'elle ? Probablement. Au bout de six semaines, elle commença à se dire si cette personne existait vraiment, si ce n'était qu'un rêve, et si c'était une bonne idée de lui répondre la toute première fois où ils se sont parlés.

- Mama*... Dit-elle un soir.

Elle voulait pleurer, mais s'en empêchait en serrant sa tête contre sa mère, qui lui prit tout de suite dans ses bras.

- Qu'est-il arrivé à ma Pini chérie ?

- Mama, comment savoir si quelqu'un en a marre ?

Wallis ne cherche pas à comprendre exactement sa fille, elle fait confiance à son instinct de mère.

- Eh bien, c'est difficile de nos jours je crois. Par exemple, une personne peut être ennuyée ou agacée sans le montrer. Peu de gens sont honnêtes maintenant, ce qui rend les choses un peu plus difficiles. Mon conseil serait d'attendre. Si au bout d'un long moment tu veux vraiment reprendre contact, alors essaie. Je ne vois pas de mal à ça.

Elle ne comprend pas ce qu'il se passe, mais c'est comme si on lui avait tout expliqué dans les moindres détails. Pini ne peut s'empêcher de rougir. Sa mère est peut être au courant de quelque chose.

Après avoir serré Wallis très fort dans ses bras, elle fonce dans sa chambre et cherche toutes les échanges qu'elle ait pu faire avec cet inconnu. Une dizaine de feuilles dans la main, elle se dirige vers la salle de bain et remplit la baignoire d'eau. En attendant, Pini verrouille la porte de sa chambre et celle de sa salle de bain tout en fredonnant tout faux un air purement classique qu'elle avait entendu à la radio un peu plus tôt. Le titre ne lui revint pas, mais se souvenait du mot « dernière rose », quelque chose de ce genre. La baignoire remplie, elle ajouta du gel douche et frotta jusqu'à faire apparaître des bulles, puis posa les yeux sur les feuilles de papier pleines de dialogues qu'elle chérissait tant.

- Un, deux, trois !

* Mama : autre mot pour maman, en malgache.

A peine prononça-t-elle le « trois » que Pini trempa rapidement les papiers dans le tourbillon de bulles, puis jusqu'au fond de la cuve. « C'est sûrement mieux comme ça », pensa-t-elle. Elle resta environ une demi-heure enfermée dans cette pièce, tout en réfléchissant à ce qu'elle pouvait bien faire après. Pini n'aimait pas montrer que quelqu'un comptait pour elle. D'ailleurs, elle ignorait si Nias était important ou pas, si les deux faisaient semblant de se préoccuper de leur relation, à condition qu'on pouvait l'appeler ainsi.

20h03

Une bougie est allumée dans la salle à manger, à côté de la fenêtre, pour donner à toute la famille un minimum de luminosité dans la pièce. Quand tout le monde fut assis à table, et que les plats furent servis, on pouvait entendre chaque personne prononcer les prières avant de passer à table. C'était une soirée comme les autres, à part deux petits détails qui pouvaient surprendre. Pini était incroyablement bavarde pendant ce dîner, à la différence de tous les autres. Elle parla de tout et de rien, pouffa de rire, puis sa voix était de plus en plus aigüe. A croire qu'elle était la seule à avoir la parole. Heureusement, ça ne dérangeait personne. Au contraire, même son petit frère adorait entendre le son de sa voix.

Le deuxième détail fut le plus étonnant, car au terme du dîner, Pini s'exprima sur sa singularité pour la première fois de sa vie, et ce, d'une manière très spontanée, presque invisible :

- Je me dis,...dit-elle pour commencer, que je suis très chanceuse. Ne pas supporter la lumière du soleil peut être un lourd fardeau pour certains, mais j'ai conscience que tout compte fait, ça me convient parfaitement. Je ne suis peut-être pas faite pour la vie extérieure parce que je n'en ai pas besoin pour vivre; n'est-ce pas ?

Elle se tourne vers sa mère. Mais après un moment, c'est son père qui prend la parole :

- Pini, ma fille, je vois que tu es une jeune fille très forte. D'autres personnes le sont peut-être aussi, mais je ne sais rien d'eux. Pour te montrer à quel point ta mère, ton frère et moi te soutenons, nous voudrions t'offrir ton cadeau d'anniversaire un jour plus tôt.

01h00

Elle ne trouve pas le sommeil. Pini repense à la nuit dernière, quand on lui a offert son cadeau d'anniversaire : la plus longue des virées nocturnes en voiture. Elle voyait très rarement les épiceries, les autres maisons, les autres montagnes, les autres arbres; enfin, ceux qui sont loin de chez eux. Cette nuit-là elle avait les larmes aux yeux, mais avec une joie si grande que personne ne parlait pour la ressentir. Elle voyait la pleine lune qui posait la plus tendre de ses rayons sur sa joue, puis la dévorait des yeux. Elle se souvint des rues par où ils sont passés. Et dire qu'elle avait la capacité de vivre sans tout ça. Si Pini le pouvait, elle ne ferait que ressasser ces merveilleux moments jusqu'à la fin de sa vie.

11h57

Juana est sortie pour on sait quoi encore. Pini, quant à elle, resta dans sa chambre de toute la journée, courbée sur son bureau avec devant elle une feuille blanche vierge et un stylo rose. Il lui fallait quelque chose de sincère pour remercier Nias pour tout ce temps où ils étaient amis. Après un peu plus d'une heure, elle écrivit enfin quelques mots ; puis descendit immédiatement vers l'endroit où elle avait l'habitude de laisser ses précédents messages.

Bizarrement, le soleil était très brillant et accompagné d'une chaleur phénoménale. Pini faisait attention à cause des puissants rayons de soleil car ces derniers entraînent même dans le petit coin où elle posait les feuilles avant. Ce petit coin délabré qui avait des débris de tôles troués en guise de toit et qui avait auparavant une légère odeur humide. Elle s'assit et resta là-dedans pour cinq minutes, avant de laisser son dernier message.

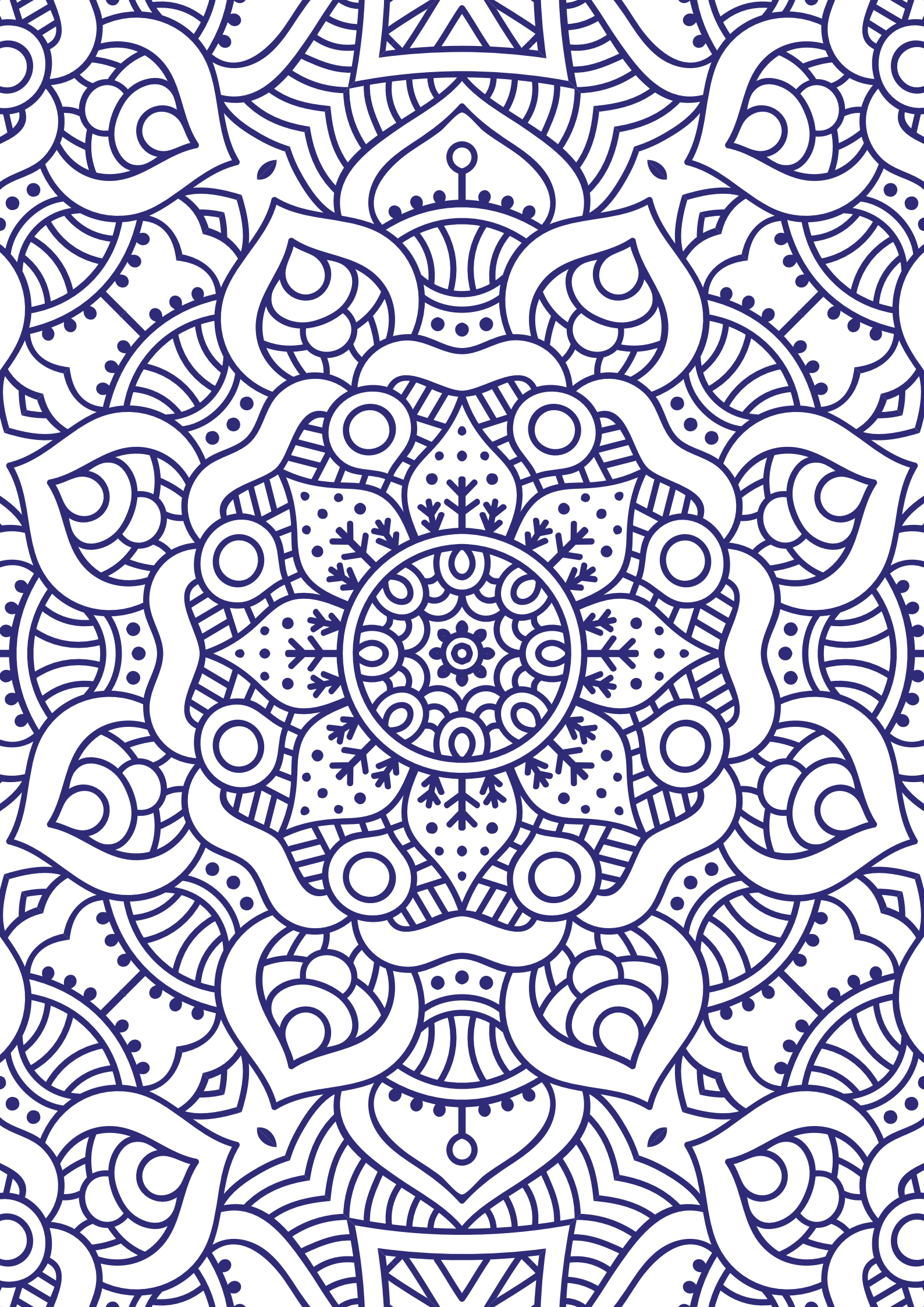
Aucun jour n'était aussi clair et chaud dans le passé. La peau de Pini commence à présenter les premières rougeurs, puis se rendit compte que la lumière était de plus en plus dominante. Très lentement, peut-être inconsciemment, elle se dirige vers la cour puis s'étend sur l'herbe chaude, avant de fermer doucement ses yeux. Tous ses vêtements et tout son corps son submergés pour la première fois d'une immense clarté ; elle a l'impression de mettre des centaines de couvertures sans avoir leurs poids sur elle.

Pendant que sa peau rougit de plus en plus, elle repense à son dernier message, à sa gratitude :

« MERCI D'AVOIR ETE MON RAYON DE LUNE ! »



Antsa-Tia Ramambaharisoa





Les portes closes

Par Davina Ittoo | Illustration : Sandrine Nany

Longtemps, mes lèvres sont demeurées scellées. Toute cette fièvre allait peut-être finir par les desceller. Désormais, ce sont les portes de la maison qui sont closes. On ose à peine ouvrir les fenêtres. Chaque vent qui s'infiltré peut ramener une goutte de venin sur les lèvres des vivants. Mes lèvres sont scellées depuis longtemps, trop longtemps. La fermeture des portes m'obligerait peut-être à ouvrir la bouche. Avant, je livrais mes voix à l'immensité du dehors. Ce dehors qui ruisselle de tant de folles rumeurs. Sous la lumière du soleil, c'est facile de façonner des soleils devant les yeux des autres. Mais maintenant que les portes se sont fermées, c'est la nuit que je contemple.

Où pourrai-je cacher les histoires qui grouillent sous ma peau ? Je n'ai nulle part où aller. Jadis, j'ai connu la saison des soleils. Voici venu le temps des cendres. Personne ne doit deviner la grande chevauchée dans ma tête. Celle qui soulève la poussière des ombres. Au fil des années, j'ai longuement regardé la marche des bêtes au creux de mon cerveau. Elles s'éveillent et s'endorment, comme tous ces soleils qui ensemencent la terre. Que vont devenir ces bêtes que j'avais appris à libérer la nuit, au plus fort de mes insomnies ? Et si les autres les entrevoient, le temps de cette saison de cendres ?

Une cendre grisâtre est apparue sur le front des humains. Ils ne l'ont pas vu arriver. Elle est descendue, telle une reine sertie d'une couronne d'épines. Mais reine quand même. Reine majestueuse qui étend sa traîne jusqu'aux confins les plus lointains du monde. Elle se glisse dans le secret des cellules, s'agrippe si fermement aux parois qu'elle finit par tordre le cœur des hommes. Les rires s'éteignent lorsqu'elle s'approche. Elle pose son trône sur le souffle de l'homme et le fissure jusqu'à ce que ce dernier crie à la miséricorde. Les chuchotements de la reine émanent du poste de télévision qui git au milieu du salon.

Regardez, mortels. Regardez avec quelle aisance je détruis vos empires. Je précipite vos rires dans mes rivières. Je vous berce d'une ancienne malédiction. Vous avez cru l'enfouir dans de profonds souterrains. Vous avez cru au sommeil de la reine. La grande boîte hurle, vocifère, vomit les images de femmes et d'hommes qui luttent, qui souffrent, qui tentent désespérément de retenir leur souffle au bord de l'évanouissement. Ces images circulent dans la baraque. Elles flottent. Elles tremblent. Parfois elles mettent du temps à se dissiper.

À l'intérieur, il faut faire semblant de ne pas avoir peur, de ne pas se soucier des lendemains. Mon père continuait d'arroser ses plantes, des fougères sauvages qu'il avait dénichées au bord des ruisseaux et qu'il avait ramenées à la maison. Ma mère demeurait la nourricière, tremblante devant ses fourneaux. Elle se demandait sans cesse s'il y aurait suffisamment de nourriture pour tenir jusqu'à la fin. Tous deux secouaient la tête lorsque les murmures du grand exode nous parvenaient, par-delà les champs et les pierres.

Là-bas, les femmes trituraient leurs saris entre leurs dents, tout en serrant les enfants dans leurs frêles bras. Les hommes portaient des baluchons sur leurs épaules. Les vieux suivaient d'un pas lourd. La ville chassait ces hordes dont elle ne voulait plus. *Voici venu le temps de l'exode*, me disait mon père, les yeux éperdus. Le soleil ardent ramenait la sueur de ces traversées jusqu'au seuil des maisons. Où était désormais Kamla, celle qui riait aux éclats lorsque ma mère lui apprenait quelques mots d'anglais ? Celle dont la longue chevelure noire dandinait au creux des reins ? Celle qui laissait ses enfants dans la crasse du ghetto pour gagner quelques sous en faisant le ménage chez nous ? Je n'osai prononcer le nom de Kamla devant mes parents. Je regardais les araignées tisser leurs toiles lentement autour de nos cœurs. Les enveloppant d'une brume qui cachait les lentes traversées du dehors. Désormais, la ville vomissait ceux qui étaient jadis venus tétergoulument à ses vieilles mamelles. La reine avait repris ses droits sur ce lait qui avait tant nourri ces nomades, venus des villages les plus reculés de l'Inde, en quête de bouchées et de gorgées. La reine invisible, venue exiger des sacrifices d'âmes. Des masques, confectionnés à la hâte, avec des chiffons ou des haillons, recouvraient des lèvres craquelées. Ces troupeaux s'engageaient dans des véhicules de fortune qui quittaient la grande ville, dans des crachotements d'épaisses fumées noires. Et moi, parfois, je regardais par la fenêtre, croyant apercevoir au loin, la longue tresse de Kamla...

Les jours passaient et la fièvre cherchait toujours à se frayer un chemin jusqu'aux entrailles des êtres. A la télé, on parlait d'une fièvre ténébreuse, si ténébreuse qu'elle avait le pouvoir de noircir les poumons. Si ténébreuse qu'elle brûlait la gorge et gangrénait les cellules. *C'est une marée noire qui lâche de violentes écumes au bord des lèvres*, disait souvent mon père, tout en sirotant les dernières gouttes de son whisky. Bientôt, il n'y aurait plus de whisky. Depuis le début de l'épidémie, mon père enchaînait les verres. La face rougie par les effluves de l'alcool, il regardait le défilé des images à la télévision d'un air hagard tandis que ma mère servait, desservait, lavait et astiquait.

Je guettais sur le visage de mon père, les signes de la fièvre. J'attendais la lente éclosion des fleurs noires au bord de ses lèvres. J'anticipais la sueur et la salive, toutes ces écumes qui annonçaient l'arrivée de la grande marée qui ensevelissait les âmes. Ils disaient qu'elle s'était levée à l'Est, du côté des mangeurs de chair crue. Ils racontaient à qui voulait l'entendre, que c'était la résurrection d'une vieille malédiction. Les uns voyaient dans le peuple aux yeux bridés, une espèce de spectre qui brandissait les armes de l'apocalypse. C'est par eux qu'adviendra la fin du monde, vociféraient certains dirigeants, la bouche écumante. D'autres accusaient le capitalisme d'être à l'origine de ce mal mystérieux qui avait envahi la terre. Chacun déversait ses opinions dans le grand néant qui broie les paroles des hommes et les transforme en bouillie. L'abondance des analyses procurait un certain réconfort à tous ces êtres, soudain délestés de tout pouvoir. Les écrans s'affolaient. On patageait dans la même mare noirâtre.

Dehors, les manguiers étaient toujours en fleurs. La vie palpitait tandis que les pas des hommes ralentissaient sur terre. Je contemplais la ronde des chats à la tombée de la nuit. Des fumées noires s'échappaient parfois de certains quartiers de la ville. « Ce sont des corps qui brûlent. Imagine, ces morts-là, l'encens ne guidera plus l'âme des défunts jusqu'aux royaumes cachés. Imagine, l'eau ne coulera pas sur les cadavres pour leur conférer la grâce du dernier bain. J'ai peur pour nos morts. Aucune incantation ne guide désormais leur traversée. Comment feront-ils pour aborder les rivages inconnus ? Cette étrange plaie assombrit la lumière des âmes avant la grande traversée. Si je meurs, prie pour moi, prie tellement fort que tes prières

suffiront à délier les nœuds qui me rattachent à cette existence. Avec toi, viendra ma liberté » me disait ma mère, tout en remuant les grains de riz dans la vieille casserole.

Je ne pouvais pas lui dire que mon âme s'assombrissait au fur et à mesure que les jours passaient. Je ne pouvais pas lui dire que je ne trouverai peut-être pas la force d'implorer les dieux. Toutes ces marées humaines me désespéraient. Toutes ces insomnies noircissaient mon visage. Mais ma mère était si préoccupée par la diminution progressive des vivres et le sort des corps calcinés qu'elle ne voyait pas que des ombres accouchaient d'étranges larves au creux de mes yeux. Ces larves se mouvaient lentement et rongeaient mon regard. Ma mère ne savait pas que je pensais sans cesse à lui. Elle ne savait pas que sa fille avait un amant. Sa fille qui ne parlait pas beaucoup, si sage dans ses vêtements amples. Si accoutumée aux convenances.

Je n'aurai peut-être pas la force de prier pour le salut de ton âme, maman. Regarde. Il habite mes os. Il coule dans mes veines. Il est de l'autre côté-là-bas, vers les montagnes. Le grand malheur l'a-t-il épargné ?

Le grand malheur était venu sans fureur, sans rumeur. Elle ne savait pas s'il s'était précipité dans un de ces autobus qui regorgeaient de corps entassés, recouverts de la sueur âcre des mauvais jours. Désormais, seules les nuits demeuraient. Comme des chapelets cachés dans les plis de la peau.

Moi qui croyais que tu étais arrivé pour m'annoncer que la saison des belles récoltes était enfin là. Moi qui croyais que la vie avait enfin décidé de me couronner avec de longues lianes, serties de roses blanches. Là-bas, près du vieux fort. Souviens-toi, souviens-toi... La fièvre broie tout. Même ta voix. Même l'odeur de ta peau. Je suis au seuil de l'exil et mes boussoles ont été emportées par le vent. Tu ne peux pas sortir, ma pauvre fille, ma pauvre folle. Les policiers sont partout. Dans les ruelles malfamées. Dans les interstices des ghettos. Sur les grandes avenues. Toi, la fille si sage, pourquoi voudrais-tu tant sortir par ces temps incertains ? Pour cracher mon amertume sur les trottoirs, pour me nourrir de toute cette misère. Mes nuits sont si vivantes qu'elles me brûlent. Eperdue dans la pénombre, entre les ronflements de mon ivrogne de père et les soupirs lancinants de ma mère. Parfois, je crois entendre le rire de Kamla qui lézarde les murs. Une fois, elle était apparue dans l'embrasure de la porte, ses enfants se cachant craintivement dans les plis de sa tunique. L'apparition de deux frêles silhouettes tandis que le soleil déversait ses dernières grâces sur les manguiers en fleurs. Deux mal-aimés sur le parvis du néant. Plus jamais, je ne les reverrai. Je le sais. Combien de visages disparaîtront dans les fumées noires des bûchers ? Combien de ventres vides, tenaillés par la faim ? Combien de nomades, traînant leur désespérance dans les rues ?

Derrière les masques usés, derrière les mouchoirs sales, les lèvres s'entrouvraient et se fermaient, au gré des souffles rauques. Les hommes aux baluchons lançaient un ultime défi à la vie. Ils portaient dans leurs regards fiévreux, la poussière ensevelie de leurs villages d'enfance. Ces villages qu'ils avaient laissés derrière eux pour ne pas mourir de faim. Ils avaient jadis migré vers la grande ville, porteuse de toutes les espérances du monde. Désormais, ils n'avaient qu'un but, rejoindre les territoires délaissés et réintégrer le berceau d'un autre ventre. L'épidémie avait transformé tant d'êtres en lépreux, des êtres qui se vautraient sous le soleil indifférent, en attendant l'ultime assaut du sort. Même les applaudissements qui émanaient à une certaine heure, des balcons, des fenêtres et des lucarnes du quartier

ne suffisaient plus à réchauffer les cœurs. Ce rituel répétitif n'était plus qu'une mécanique mal-huillée. Des marionnettes qui tapaient des mains sans force, ni conviction.

Elle ne supportait pas ces élans qui se voulaient garants de bonne volonté ou de moralité exemplaire. Elle savait le pouvoir de l'oubli sur l'esprit des hommes. Ici, on ne saluait l'autre que s'il était issu de la même classe sociale ou de la même caste. Il ne fallait pas être assez naïf pour croire que la traversée d'un virus allait unifier les êtres. Si le virus avait le pouvoir d'enlever tout pouvoir à l'être qu'il avait choisi de pénétrer, cela ne voulait pas dire qu'il pouvait se vanter d'ôter la graine noire, logée dans le cœur des hommes, depuis leur naissance, depuis le début des temps.

*Toi, qui t'épanouis si librement
au milieu de nous.
Toi qui as émergé
de je ne sais quelle source.
Toi qui as arrêté
la gesticulation frénétique du monde.
Toi qui cloîtres mon corps
et châties mes envies.
Toi, tu ne peux pas être si mauvais puisque tu épargnes les enfants...*

Seuls les enfants demeureront peut-être... Parfois, il me prend l'envie de m'ouvrir les veines devant toi. Te dire, vas-y, pénètre-moi et donne-moi une raison de lutter. Entre en moi et laisse-moi me débattre, dans un grand sursaut de vie. Je suis là, dans le confort d'une baraque, à ingurgiter ce riz que tant d'autres tueraient pour avoir. Maintenu vivante par je ne sais quelle volonté, quel hasard. Je ne porte aucune promesse de mousson au creux de mes entrailles. Chaque matin, je cherche la trace de tes pas sur le visage de mes parents. C'est ma corvée matinale. Je les scrute. Je guette une toux suspecte. J'attends le bruissement d'une fissure dans leur souffle. Aucune bête qui cogne au centre de leur cerveau. Aucune coulée de rhume. Tout va bien. L'errance dans la maison peut alors débuter. D'abord, répandre de l'encens pour chasser les esprits de la nuit et remercier les dieux de leur bienveillance. Un rituel sorti du fond des âges. Ensuite, les ablutions pour dissiper les lourdeurs de la chair. Puis, la contemplation des portes closes. La lente contemplation. Me balançant sur le hamac, au centre du petit salon. Je lève les yeux. Des poutres au-dessous de ma tête. Le bois qui s'effrite et qui fait pleuvoir des bouts d'écorce sur ma longue chevelure, sur mon corps alangui. L'encens pénètre mes yeux tandis que le balancement engendre une pluie de bois pourrissant. Le claquement des casseroles dans la cuisine fend le silence. Le broiement des épices. La supputation de la soupe. Les brumes que la cuisson du riz fait naître dans l'air. Le froissement des feuilles du dehors. Le chant des mangues mûres. La voix éraillée de mon père qui ne peut s'empêcher de parler à la télévision, allumée dès les premières lueurs de l'aube. Je ne l'aime pas, cette boîte qui s'improvise devin et prophète, oracle et mirage. Elle a le pouvoir maléfique de changer les humeurs, avec la soudaineté de l'orage.

Mon père répondait aux présentateurs, aux commentateurs, aux gouverneurs. L'armée défilait, la police cravachait les récalcitrants qui osaient s'aventurer dehors, les bénévoles s'acharnaient à aider. L'exode avait accouché de la grande famine. Des affamés se pressaient sur les seuils charitables. Les hordes couraient derrière les voitures, les mains tendues vers une manne invisible. La poussière rouge des sentiers tourbillonnait. Miséricorde, s'écriaient les

uns. A manger, hurlaient les désespérés. *Karma*, proclamaient ceux qui étaient assis derrière leurs écrans. Sur les collines de la ville, transformées en dépotoirs, les intouchables furetaient, fouinaient dans les détritiques à mains nues. Sur ces étendues malodorantes, des malfamés tentaient de survivre. Des visages noircis par le soleil et la misère déambulaient ainsi sur les hauteurs de la ville sans qu'aucune autorité n'osât les approcher pour les sermonner. La télévision nationale ne montrait pas les images de cette populace-là. Celle qui s'était résignée à naître avec des balafres au visage. Mon père ingurgitait ces images insoutenables, grâce à une chaîne satellitaire française. Des journalistes français sillonnaient la grande ville avec leurs caméras, osant s'aventurer sur ces territoires qui pullulaient de créatures désœuvrées, désemparées. Le dos voûté, les yeux fatigués, mon père triturerait inlassablement son chapelet tandis que je contemplais les portes fermées. Je dodelinais au centre de la pièce, sur mon hamac, façonné d'une immense toile où s'ébattaient des éléphants et des oiseaux dans de vastes mares. Ainsi suspendue au-dessus du sol, je me balançais, tout en fixant les portes closes.

La fermeture des portes m'obligera peut-être à desserrer les lèvres. J'attends. J'aurai aimé qu'avec chaque lever de soleil, un dieu au visage bleu naisse au seuil de ces portes closes. Après le silence et l'abstinence, lorsqu'on ouvrira enfin les portes, on célébrerait alors une multitude de naissances. Ces dieux seraient des enfants, apportés par la brume. Malgré la maladie. Malgré la peur. Malgré les ventres qui se désemplissent. Mais la lumière du jour ne charrie plus de belles espérances. Des fois, mes yeux s'assombrissent au fur et à mesure que les épices grillent dans la cuisine. Celles-ci lâchent d'étranges saveurs qui remplissent mon regard d'amertume. C'est alors que des mots s'accumulent au fond de ma gorge et cherchent à s'extirper de leur caveau. Ces mots virevoltent sur ma langue tandis que le balancement continue. Je rejoins alors les bûchers qui crépitent au loin.

Derrière les portes closes, une puissance souveraine s'agite. La reine aux longs ongles. Elle a planté un drapeau noir devant chaque maison, réduisant les êtres au silence, macérant certains corps d'une fièvre maligne, forçant d'autres corps à l'inertie. Ma vieille voisine aux cheveux blancs comme le suaire des saints chante parfois à tue-tête, la ballade des mendiants.

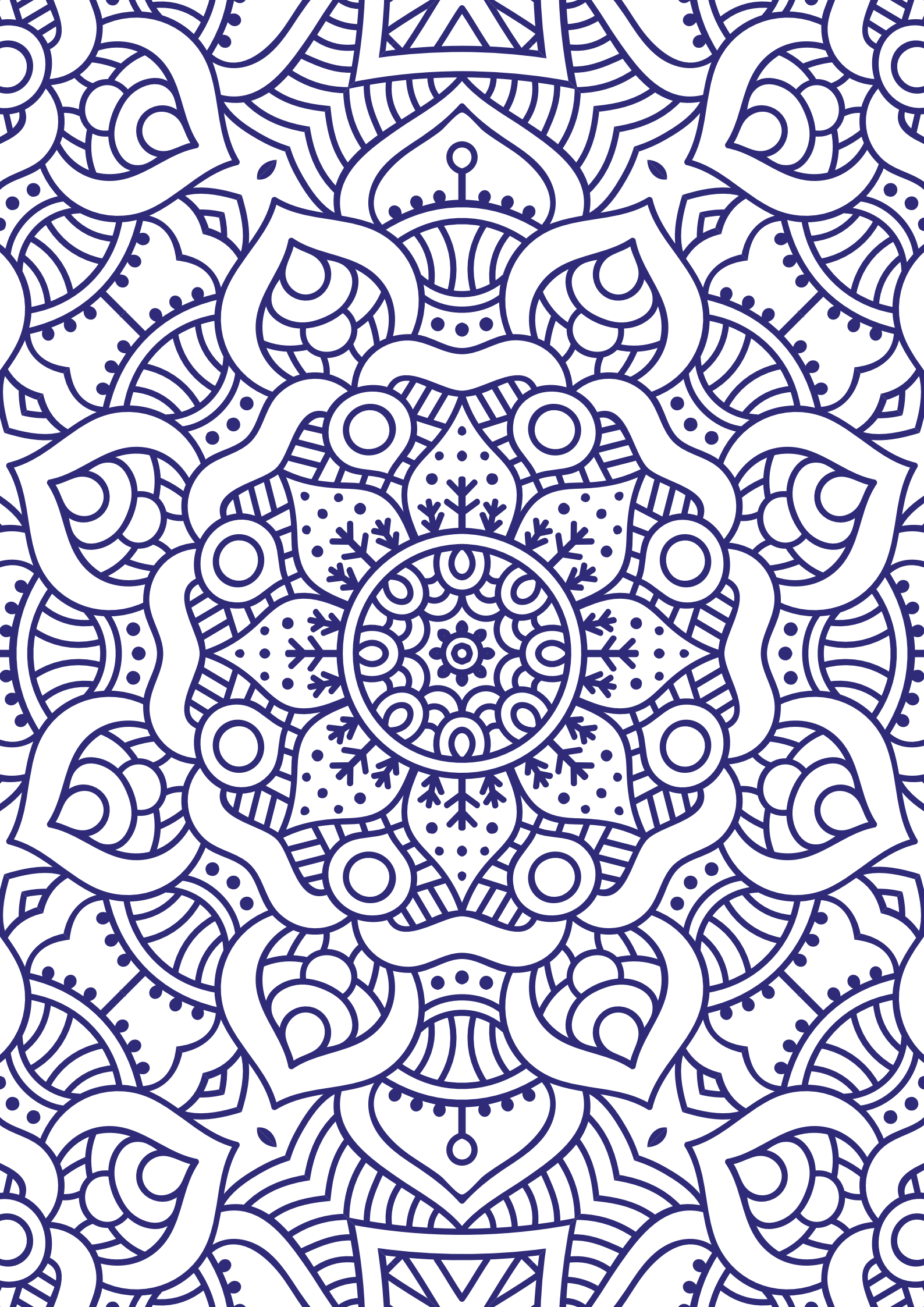
*Ecoute, écoute enfant,
la chanson du vieux mendiant
Que le sort a jeté sur le bitume.
J'ai frotté mes mains couvertes de suie.
J'ai trempé mes lèvres dans l'eau boueuse.
J'ai vécu dans le tremblement des jours
Sous l'œil aiguisé des dieux.
Je traîne ma besace devant vous,
nuit et jour.
Mais vos yeux sont scellés.
Vous ne savez même plus distinguer entre le bleu et le noir.
Entre la nourrice et la courtisane.
Je vous plains, pauvres humains.
Qui vous débattent dans les loques.
Perdus. Eperdus. Suspendus.*

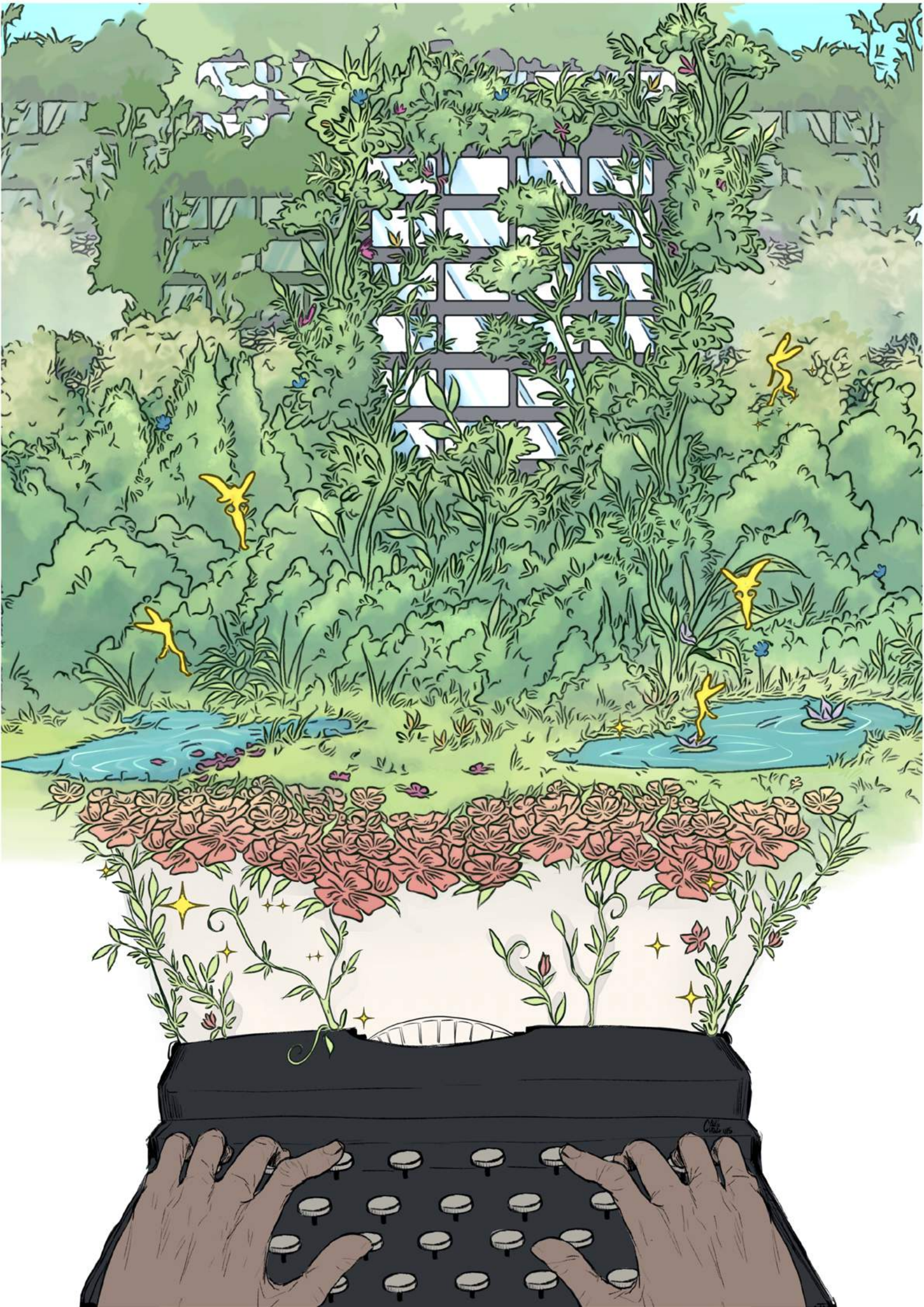
Ici et là, les éléphants arpentent les rues, pénètrent dans les jardins, secouent les feuilles des arbres avec leurs trompes. Les habitants sortent, invectivent. Les chiens errants se regroupent

sous les vérandas, derrière les portes closes. Parfois, j'entends le frottement de leurs carcasses décharnées contre le bois. Ils marchent, les jambes écartées en arc, pliés sous le poids du soleil. Vont-ils vers toi ? Si je leur chuchotais à l'oreille quelques paroles d'amour, sauraient-ils te les transmettre ? Tu les verrais arriver vers toi, une bave entre les lèvres. Tu tenterais de les chasser avec ta canne de roseau, celle qui t'aide à marcher lorsque tes jambes tremblent. Tu ne comprendrais pas tout de suite qu'ils sont les messagers, venus te livrer le plus terrible et le plus beau des aveux. Qu'une balancière aux longues jambes, aux longues tresses ondulantes, à la peau luisante, t'attend. Que cette femme brûle ses jours avec des feux mal-éteints. Que devant les visages sombres de ses parents, une fille tente de cacher ses ardeurs. Que l'absence de toi fait naître des milliers d'Il était une fois sur des feuilles blanches que je noircis au fil des nuits. Les mots, je les laisse respirer la nuit. La lumière du jour ne peut illuminer les silhouettes évanescentes et les ombres tapies au creux de la chair. Seule la nuit peut. Seule la nuit veut. Seule la nuit peut recueillir un tel secret.

Comment écrire à la face du soleil, l'idylle avec cet homme plus âgé que son propre père ? Cet homme qui tenait son échoppe, non loin du vieux fort. Cet homme qui un jour, lui avait montré la source qui jaillissait, intarissable, près de la grotte des amants. Celle qui surgissait des entrailles de la terre pour désaltérer les lèvres asséchées de ceux venus cacher leurs feux dans la grotte secrète. Un jour, elle marchera de nouveau vers cette grotte et ses parois ruisselantes. Elle l'attendra sur le rocher humide. *Ce rocher recueille toutes les larmes de ceux qui ne peuvent vivre l'amour sous la lumière du soleil*, lui disait-il. C'est pour cette raison qu'il demeure toujours humide. Peut-être y avait-il trouvé refuge ? Peut-être avait-il décidé de repartir vers son village natal, comme tant d'autres ? *Tiruvanamalai*... Il aimait trainer les syllabes languissantes de son village entre ses dents, les yeux larmoyants.

Tu m'as laissé avec des il était une fois... Il était une fois et ainsi va le monde. D'un côté des mondes qui se disloquent et de l'autre, les rêveries d'une jeune fille. Tant de miroirs se sont fissurés, le temps d'une pandémie. Mais les fêlures étaient apparues depuis si longtemps déjà. C'était prévisible. Une évidence claire comme l'eau qui s'écoule le long du rocher larmoyant. Tant de fois, j'ai senti l'essoufflement de la ville contre ma nuque. Mais grâce à toi, reine, sertie d'une couronne d'épines, j'ai su que la nuit était plus vibrante que le jour. Tu es venue en moi et j'ai connu l'étourdissement, le grand vertige. Je voudrai tant raconter l'histoire de ces graines que tu parsèmes derrière toi, à chaque fois que tu traverses une terre... Des graines ensorcelantes qui provoquent une brèche dans le cœur. Pourrais-je délier mes lèvres ? Je regarde partir les autres. Leurs voix me parviennent, au-delà des exclamations de mon père, des soupirs de ma mère, des incantations de ma voisine. Des voix qui m'appartiennent, que je possède comme j'ai jadis possédé la semence d'un homme. Des voix que je dépossède. J'ôte leur écorce pour leur restituer la sève des premiers jours. Les portes closes n'hésitent plus à me livrer leur secret. Elles aussi, elles guettent l'apparition. Celle qui délierait les lianes autour des chevilles des hommes ou celle qui les mènerait vers des grottes encore plus profondes que celles de mes rêves... Le jour viendra peut-être où les hommes aux baluchons atteindront enfin les berges du village délaissé depuis si longtemps...





L'étrange cadeau de Monsieur Moh

Par Lise Barrow | Illustration : Sandrine Nany

Debout devant sa fenêtre, Monsieur Moh, une tasse de café fumant à la main, examinait, le visage grave, la rue en contrebas. Depuis son deux-pièces au premier étage d'un immeuble qui en comptait trois, il pouvait observer à loisir, au-delà de la chaussée, le minuscule jardin d'enfants, avec ses buissons bien taillés, son allée rectiligne, ses trois balançoires et son toboggan colorés. Au-delà, une immense tour d'un vert criard dominait l'ensemble. Elle était criblée de fenêtres et de balcons, et obstruait tout l'horizon de son imposante masse de béton. En d'autres temps, l'observateur aurait pu contempler le ballet quotidien des habitants de ce quartier paisible, qui se croisaient sur les trottoirs, se saluaient, échangeaient quelques mots. En tendant l'oreille, il aurait pu percevoir leurs paroles à travers le bruit incessant des moteurs de voitures, le murmure constant des télévisions, les éclats joyeux des gamins courant autour de l'aire de jeux.

Seulement, la rue restait tristement vide, douloureusement silencieuse. Pas une fillette ne s'engageait dans l'allée de gravier pour s'installer sur une balançoire, pas une mère ne promenait son bébé dans sa poussette. Plus une auto, plus un piéton n'animait ce décor familial. A peine apercevait-on, de temps à autre, un individu masqué et méconnaissable, épaules et tête basses, qui bravait le trottoir désert pour disparaître à pas pressés, à l'angle du premier carrefour. Comme un mauvais sort jeté sur la ville, un voile d'immobilité et de stupeur s'était répandu en une seule nuit. Désormais, un silence pesant régnait en maître, un silence mêlé de la peur viscérale de l'inquiétante maladie. Et l'immeuble vert criard semblait se gonfler de toute la détresse des gens calfeutrés chez eux.

Le vieil homme se pencha et scruta l'asphalte avec dépit. Solitaire dans l'âme, il restait le plus souvent cloîtré chez lui et emplissait le vide de sa vie des allées et venues de ses voisins. Le regard rivé sur le monde du dehors, il se nourrissait, se délectait même, de leurs activités grouillantes et bruisantes. A présent, il n'y avait plus rien. Rien qu'une chaussée bordée de trottoirs vides. Rien qu'un jardin désert et poussiéreux. Le fidèle observateur du quartier jeta un œil à sa montre et constata, déçu, qu'il avait manqué le passage d'une des rares personnes qui se déplaçaient encore pour travailler en ces temps obscurs: Madame Mira, infirmière, sortait en effet chaque matin à sept heures trente-cinq et s'en allait braver l'inconnu au volant de sa Mazda blanche.

A pas pesants, Monsieur Moh retourna dans sa minuscule cuisine, se versa une nouvelle tasse de café, puis retrouva son poste d'observation. L'immeuble d'en face était étrangement silencieux et exsudait un calme inquiétant, oppressant. Pas un bruit ne s'échappait des fenêtres aux rideaux tirés. Sur un balcon, un fumeur matinal, accoudé à la balustrade, exhalait sans bruit de longues bouffées blanches. A quoi songeait-il ? Ressassait-il ses activités perdues ? Enumérait-il les longues heures de sa journée qui commençait à peine ? Qu'avait-il prévu de

faire ce jour-là ? Les pensées du vieil homme vagabondèrent de voisin en voisin, au fur et à mesure que chacun faisait son apparition à la fenêtre ou au balcon.

Ce qui peinait Monsieur Moh, bien plus que de ne pouvoir assister aux allées et venues quotidiennes des uns et des autres, c'était de songer combien ceux-ci devaient être désespérés, angoissés ou malheureux. Lui-même s'était fait depuis longtemps à l'idée de vivre seul et reclus chez lui. Mais tous ces gens, habitués à sortir, à bouger, à bavarder, à flâner dans les grands magasins... Bien malgré lui, cet observateur à l'œil averti pouvait lire à cœur ouvert sur leurs traits défaits, leurs bouches closes, leurs fronts soucieux : il y voyait du désarroi, du désœuvrement, de la détresse. Ces visages, il les connaissait tous, et pourtant, il ne les reconnaissait plus. Son regard balaya avec tristesse la tour de béton, dont le vert trop vif n'était qu'une gaieté de façade et masquait bien mal l'empilement d'appartements devenus geôles. Oui, l'immeuble d'en face s'était subitement transformé en prison pour tous ses occupants. Et ceux-ci, dans leur âme, souffraient.

Monsieur Moh se dit qu'il fallait faire quelque chose. Mais quoi ? Il n'était ni policier, ni pompier, ni soignant, encore moins un grand chercheur capable de trouver un remède miraculeux ou un vaccin inespéré. Non, il n'était qu'un habitant discret et invisible dans le tourbillon de vie de son quartier de banlieue, juste un vieil homme solitaire et impuissant, qui se désolait de ne pouvoir rien faire pour adoucir les journées difficiles de celles et ceux qui, sans le savoir, emplissaient son existence. Il ne pouvait rien faire. Rien ? Vraiment ? Pas si sûr que cela...

Il posa sa tasse de café et se dirigea d'un air décidé vers une porte donnant sur l'autre moitié de son appartement. C'était une petite pièce curieusement dénudée, pourvue d'une unique fenêtre donnant sur la rue et les trottoirs gris en contrebas. Pour compenser ce morne environnement, du papier peint imprimé tapissait les murs : des moineaux y voletaient entre des branches feuillues, sur fond de ciel pâle. Des rideaux épais encadraient l'ouverture, leur teinte bleu clair répondant en parfaite harmonie au décor suggéré. Au milieu de ce cadre paisible, seuls un large bureau en chêne massif et un siège rembourré occupaient l'espace.

C'était là que, entourée d'une lampe au cou gracieux et recourbé, et d'une rangée de stylos proprement alignés, trônait une vieille machine à écrire. L'engin, d'un noir étincelant, semblait tout droit sorti d'un autre âge avec son clavier aux touches lustrées. Le chariot ne possédait pas une éraflure et le levier chromé brillait de tous ses feux. Pas un grain de poussière ne venait ternir cet étrange animal aux dents d'ivoire. Curieuse relique, que cette machine. Son propriétaire n'avait pas voulu s'en séparer et l'avait apportée avec lui lorsqu'il s'était installé dans cet appartement. Il s'agissait de l'unique souvenir de son ancienne vie d'antiquaire. Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre ? Le vieil homme avait toujours refusé de s'expliquer sur cet éclat d'excentricité et gardait jalousement son secret. Il s'était contenté de le placer là, bien en évidence, non pas comme un élément de décoration, mais plutôt comme un outil prêt à l'emploi, même si plus personne n'utilisait de tels objets de nos jours. Plus personne apparemment, sauf peut-être lui...

Il s'installa sans hésiter au bureau, face à l'engin antique qui n'attendait que lui pour entrer en action. Son regard enveloppa avec amour la relique d'un noir brillant, ses doigts effleurèrent avec respect les touches lustrées. Il lui parla longuement, à voix basse, de choses étranges. Il y était question de voyages hors du commun, d'histoires oniriques et de partage magique.

Alors, un phénomène curieux se produisit : à ce contact humain, sous ces caresses et ces paroles pressantes, l'objet se mit à briller plus fort. Une lueur argentée l'emplit lentement, un infime soupir se fit entendre, suivi d'un léger craquement... La bête aux dents d'ivoire, peu à peu, prenait vie.

Monsieur Moh n'en parut ni surpris, ni inquiet. Calmement, il extirpa d'un tiroir un paquet de feuilles vierges et en inséra une dans la machine. Puis il plaça ses mains en suspens au-dessus du clavier. L'animal ronronnait à présent doucement, attentif aux moindres gestes de son maître. En quête d'inspiration, celui-ci laissa ses yeux errer par-delà les vitres, sur le paysage familier qui s'étalait devant lui : des trottoirs et du béton partout. Seul le jardin offrait un minuscule écrin de verdure, comme un souffle de nature, mais si bien dressé et si petit qu'il en avait perdu toute son essence. Triste ville, triste décor, triste vie.

A la place de ce tableau sans attrait, le vieil homme se représenta alors tout autre chose. Par le pouvoir de l'esprit, il effaça le morne environnement de son quartier, détail après détail. L'immeuble vert criard devint une montagne couverte de forêt, dont le sommet rocheux s'élevait bien haut dans l'azur. Ses balcons et fenêtres se transformèrent en de jolis hameaux qui parsemaient les pentes escarpées. Le jardin d'enfants, avec son allée rectiligne, se mua en un lac paisible d'où s'échappait un torrent aux eaux chantantes et bondissantes. Le silence disparut, remplacé par tous les bruits de la nature qui manquaient tant dans cette ville : bruissements du vent dans les ramures, craquements des branches, effleurement des hôtes discrets de ces bois, chants d'oiseaux, murmures des ruisseaux...

Devant l'antiquaire à l'inspiration débordante et quasi magique, s'étendait désormais un paysage montagneux, dont il gravit sans effort les chemins en lacets, en quête de quelque chose de plus, de quelque chose qui sortirait vraiment de l'ordinaire. Parvenu au sommet, il découvrit une nouvelle vallée qui, contrairement à celle qu'il venait de quitter, était couverte de brume. Au-delà se dissimulaient sûrement des lieux et des êtres fabuleux, tout droit sortis de son imagination. Par l'esprit, Monsieur Moh s'engagea résolument dans le brouillard, à la recherche de découvertes fascinantes qu'il pourrait ramener et coucher sur le papier...

Il pénétra dans une forêt insolite. Les troncs offraient une teinte bleu nuit, le chemin qui serpentait entre les racines, était recouvert de feuilles oscillant entre le doré et le bronze. Et tout au bout du sentier, une lumière d'or pâle palpitait doucement, comme pour capturer son regard.

Emerveillé, le visiteur s'avança lentement dans ce décor à couper le souffle, entre ces arbres d'un autre monde. Il entendait un doux murmure, presque un chant. Il sentait peser sur lui les regards d'une multitude de créatures qu'il ne pouvait voir. Leurs voix s'unissaient en une mélodie envoûtante pour lui transmettre ces quelques mots : « bienvenue », « va », « suis ta voie », « que la magie des mots t'accompagne »...

Machinalement, les pas du vieil homme le guidaient en avant. Le chant de chuchotements légers l'enveloppait, le portait sur le chemin couvert d'or. La lumière, devant lui, l'hypnotisait, il ne voyait plus qu'elle. Qu'allait-il découvrir au-delà ? Quel univers, plus extraordinaire encore, allait-il visiter ? Et soudain, il n'eut plus qu'une envie : lever le voile de mystère sur ce qui se trouvait là-bas, au bout du sentier. Il accéléra le pas.

Il atteignit l'orée du bois et se retrouva dans un nouveau décor. C'était une immense clairière parfaitement circulaire et inondée de soleil, entourée d'arbres imposants qui se dressaient là, telles des sentinelles vigilantes. Herbes, fleurs et champignons poussaient en abondance et offraient une palette de couleurs qui ravissaient l'œil du nouveau venu. Un ruisseau mélodieux traversait de part en part cet espace de verdure et de lumière ; il s'élargissait subitement en son centre pour former un bassin naturel, bordé d'un côté par une berge sablonneuse, et de l'autre par un muret bas, constitué d'un empilement de roches plates.

Le voyageur de l'imaginaire, conquis, s'approcha à pas feutrés et s'assit sans bruit sur le sable. Sur l'onde paisible, des nénuphars rose fuchsia étalaient leurs larges feuilles sous la caresse de l'astre diurne. Leurs corolles, parsemées de gouttes de rosée, scintillaient doucement, rivalisant de beauté avec la surface du bassin, dont les reflets mouvants se paraient d'argent. Quelques libellules virevoltaient au-dessus de l'eau, sans jamais se poser. Leurs corps longilignes brillaient de bleu, de vert et d'or. Leurs ailes translucides frémissaient, égrenant de douces notes cristallines dans l'air pur de la clairière.

Le son s'amplifia, l'atmosphère se fit fébrile et le visiteur sentit, par toutes les fibres de son corps, que quelque chose de merveilleux se préparait. Une brise légère effleura le bassin et tous ses occupants. Une carpe dorée s'agita sous la surface, avant de disparaître entre deux racines. Un moineau entonna un chant particulièrement sonore, puis se tut. Et soudain, les libellules devinrent fées, de toutes petites fées. Touchées par la magie de ce lieu emprunt de mystère, leurs contours se troublèrent et changèrent pour adopter une autre forme, conservant seulement leurs ailes étirées et diaphanes. Étonnées elles-mêmes de leur métamorphose, les créatures se posèrent avec grâce sur les corolles et les feuilles de nénuphars.

A peine plus grosses que le pouce, elles étaient vêtues d'une tunique et d'un pantalon couleur d'azur et de sapin, brodés d'argent. Sous des cheveux de jais en bataille, leurs visages enfantins et potelés respiraient la gaieté. Leurs yeux pétillaient d'enthousiasme en découvrant d'un œil neuf le bassin, la prairie et le ciel sans nuage, dont le bleu profond reprenait parfaitement la teinte de leurs pupilles. A l'unisson, leurs petites bouches s'incurvèrent en un sourire immense et de ravissantes fossettes apparurent sur leurs joues rebondies. Les fées s'élevèrent lentement au-dessus de l'onde, laissant échapper de brefs éclats de rire. Leurs ailes battirent harmonieusement en égrenant de doux tintement de clochettes.

Le spectateur, assis au bord de l'eau, assistait avec ébahissement au ballet de ces êtres minuscules. Les voilà qui dansaient dans la lumière dorée. Leur chant se mêlaient à leurs rires et au son clair des clochettes. C'était une musique féérique, faite d'innocence, de gratitude et de joie de vivre. C'était une danse merveilleuse et sacrée à laquelle le vieil homme, par son esprit, assistait. Il n'en perdait pas une miette, savourant la scène et engrangeant chaque détail dans sa mémoire. Il s'agissait d'une danse extraordinaire ! D'un pur moment de joie ! Il se dit que cela conviendrait parfaitement à son projet, merveilleusement même, étant donné les circonstances : les gens avaient besoin d'allégresse et d'instant de bonheur. Eh bien, il avait désormais de quoi leur en fournir...

Monsieur Moh revint à l'instant présent. Il avait emmagasiné suffisamment d'idées pour aujourd'hui. Chaque détail, chaque sensation, chaque image de son fabuleux voyage dans l'im-

aginaire s'étaient gravés dans sa mémoire. Il ne lui restait plus qu'à tout partager avec ses chers voisins. Il se frotta les mains vigoureusement, son visage usé affichant un air profondément réjoui. Ses doigts, restés suspendus au-dessus de la machine ronronnante pendant tout le temps qu'avait duré son absence, se posèrent sur le clavier et il se mit à écrire.

Lentement, la journée s'écoulait, morne et silencieuse. Mais l'homme devenu écrivain n'y prenait pas garde. Laborieusement, il frappait une touche après l'autre, marquant du sceau de son inspiration le papier qui se couvrait peu à peu de noir. Consciencieusement, il retranscrivait dans le moindre détail ce qu'il venait de vivre : les images, les sons et l'atmosphère féérique de sa dernière vision devenaient lettres, mots et phrases. A sa droite, le paquet de feuilles blanches diminuait, tandis que de l'autre côté les pages noircies s'accumulaient. Le son des touches emplissait la petite pièce, les rideaux frissonnaient à l'écoute des mots silencieux.

Ce travail terminé, il se renfonça dans son siège, satisfait, et relut la succession de lignes tout droit sorties de son imagination et déposés là pour lui, pour tous. Il hocha la tête, se releva et ouvrit la fenêtre. Entre les gonds les plus hauts des volets, il tendit un fil sur lequel il accrocha sa production du jour, feuille après feuille, à l'aide de pinces à linge de toutes les couleurs. Les pages ondulaient légèrement dans l'air frais du soir, nimbées d'une douce lumière par les derniers rayons de soleil, et les lettres semblaient auréolées d'or pur.

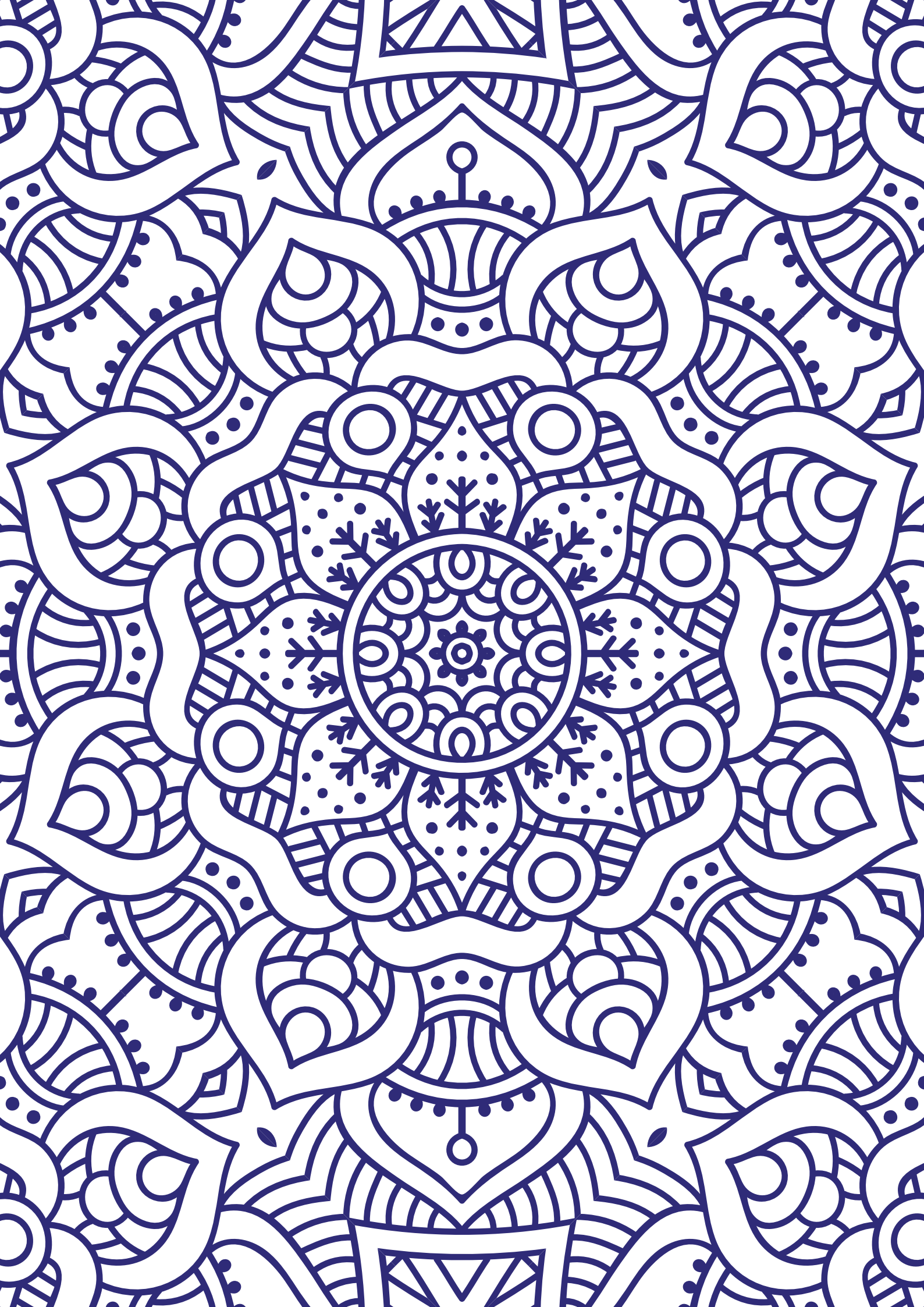
Leur auteur fit un pas en arrière et debout immobile, croisa les bras. Visiblement, il attendait que quelque chose se produise, quelque chose de fou, d'impensable, de surnaturel. L'air se gonfla d'une tension toute particulière et la peau de l'ancien antiquaire se hérissa. Sur le quivive, il ne quittait pas des yeux son histoire dansant dans le vent léger. Soudain, la magie de l'écriture opéra. Un à un, les mots frémirent et se trémoussèrent sur leurs lignes, dans un chuchotement à peine audible. Des bouches multiples mais invisibles donnèrent une voix, une vie à son récit. Et, lentement, les mots déployèrent leurs ailes, prirent leur envol.

Un large sourire lui étirant les lèvres, le vieil homme les regarda s'élancer vers le ciel. Ils tournoyèrent en cercles gracieux par-dessus les trottoirs, le jardin, les balcons, en quête de cœurs et d'âmes à égayer ce soir. Ils voletaient en groupes ordonnés, comme des hirondelles en chasse au printemps et, grâce à cette envolée d'imaginaire, les nuits des habitants du quartier seraient pour une fois riches en images colorées, en évasions spectaculaires dans un monde fantasque, un univers d'exception. Les gens se rendraient-ils compte que leurs songes seraient les mêmes ? Au matin, les enfants dessineraient-ils tous des nénuphars et de petites fées aux ailes translucides ? Peu importait. Il fallait donner de l'échappée, du merveilleux, de l'impossible à tous, pour sortir chacune et chacun de sa cage de béton sans âme, sans vie. - *Faites de doux rêves, mes chers voisins, murmura Monsieur Moh.*

Une à une, il récupéra les pages désormais dépourvues de toute trace d'encre et reforma soigneusement le tas de feuilles vierges, avant de le ranger dans un tiroir. L'étrange machine à écrire d'un noir brillant avait repris un caractère tout à fait banal, quoique ancien et déplacé pour notre époque. Mais, à y regarder de plus près, il semblait qu'elle recelait encore un faible éclat mystérieux, comme une lueur énigmatique qui palpitait dans son ventre et n'attendait que la présence de son maître pour opérer sa magie sur les mots.

Comme la nuit enveloppait la ville, le vieil homme referma la fenêtre et quitta la pièce avec, à l'esprit, le sentiment du devoir accompli. Il venait de trouver sa manière à lui, en ces temps difficiles, de soutenir son prochain, et il allait offrir, chaque soir, à son étrange façon, du merveilleux et du spectaculaire. Lui qui n'était qu'un habitant discret et solitaire, invisible dans le tourbillon de vie de son quartier de banlieue, lui qui avait l'habitude de se nourrir de la vie des gens qu'il voyait passer depuis sa fenêtre, il venait de se transformer en conteur de rêves. Il allait abreuver ses voisins de son inspiration et de ses voyages vers un ailleurs onirique pour apaiser leurs angoisses et leurs souffrances, pour leur faire oublier leur quotidien, pour leur permettre de s'évader hors de leur prison de béton d'un vert criard, loin de leur environnement stérile et morose. Quelle serait la prochaine destination ? Une île paradisiaque ? Une rivière enchantée ? Une prairie verdoyante ? Un château de glace aux teintes chatoyantes ? Quelles rencontres extraordinaires ferait-il sur son chemin ? Sirènes, elfes et ondines lui chanteraient-ils de belles histoires ? Tant d'aventures palpitantes n'attendaient que lui pour se glisser dans les songes de tout un chacun !

Je vois que votre esprit s'agite, que votre œil s'anime... Tout cela éveillerait-il quelque chose en vous ? Un sentiment familier, un souvenir diffus, une succession d'images floues dont vous ne parvenez plus à retrouver le fil... Oui, n'est-ce pas ? Le lien est là, évident. Vous-même avez souvenir d'un rêve étrange et lumineux, particulièrement intense, qui vous aurait envahi lors du grand confinement. Un songe peuplé de créatures fabuleuses, qui dansaient pour votre plus grand ravissement. Une vision qui a rempli votre cœur de joie et vous a fait oublier tout le reste pendant un temps. Peut-être s'agit-t-il d'un pur hasard. Mais rien ne dit non plus que ce n'était pas là l'œuvre de Monsieur Moh qui, avec ses mots, soulageait l'homme de ses maux...





Voyage dans la baie de Manapany

Par Isabelle Joly | Illustration : Sandrine NANY

16 mars

Le couperet est tombé, nous sommes confinés, enfermés dans nos maisons ou appartements, enrégimentés par de multiples interdits. Nos droits sont suspendus, nos déplacements sont réduits, seules nos pensées peuvent nous faire évader de ces prisons que nous avons construites pour nous abriter et qui deviennent des casernes. Les écoles sont fermées, les enfants en cage, avec leurs parents, plus de sorties, plus d'amis, chacun devra trouver des solutions pour supporter ces huis-clos où les émotions seront parfois exacerbées.

17 mars

La vision de l'océan Indien offre chaque jour des bleus changeants, des ciels nouveaux, et le chant des vagues n'est jamais tout à fait le même. Les galets roulés inlassablement changent la plage, et les geckos sur les troncs de cocotiers, sur la façade de la maison, ne savent pas ce que c'est que d'être enfermés. Ils sont sur ce petit territoire de Manapany depuis des générations et ont rarement eu l'occasion de s'en évader. Inféodés au vacoa et aux embruns de cette baie du bout du monde, ils ont autour d'eux ce qui fonde leur univers, répondant à tous leurs besoins. Nous partagerons ce confinement de longues semaines, car nous ne savons pas jusqu'à quand nous serons enfermés. Cette perspective est si incongrue qu'il n'y a pas encore d'angoisse, juste un ébahissement, une sorte d'abrutissement qui endort notre conscience. Il nous reste le temps présent, le lieu présent, car je me refuse à écouter jour après jour les sirènes médiatiques sur le catastrophisme ambiant, créant la peur et l'angoisse. La crainte de manquer envahit l'île, chacun se précipite au supermarché dans le but de faire ses réserves. C'est même une bagarre générale, une guerre du « pq » fait rage. Les chariots sont remplis à ras bord, par crainte de la pénurie. Chacun pour soi, et tant pis s'il ne reste rien pour les autres. L'individualisme fleurit et donne un coup de bambou au « bien vivre ensemble », le savoir-vivre renvoie au monde des cavernes. Ce triste spectacle se déroule sous les yeux des enfants... « Si le coronavirus ne marquera pas la fin de notre société, la bêtise des gens pourrait bien nous mener à notre perte. » précise un journal local.

18 mars

J'ai mal dormi, j'ai rêvé que je me cognais aux fenêtres et qu'elles ne pouvaient plus s'ouvrir. Je commence à me sentir en cage. Nous n'avons pas le droit de descendre sur la plage, c'est comme si on nous mettait devant les yeux un plat délicieux et qu'il était interdit d'y toucher. Le supplice de Tantale. Avons-nous tant offensé les dieux qu'ils nous défendent maintenant tout contact avec nos semblables, toute possibilité de s'évader ? Il ne reste que le rêve. Les paille-en-queue volent dans la baie, libres, se laissant porter par l'alizé. J'ai souvent voulu être un oiseau pour éprouver cette sensation. Je les envie de pouvoir s'envoler à volonté, de plonger dans les vagues y cueillir leur pitance. Au bout de la baie, j'aperçois la petite île, cet îlot préservé, refuge des oiseaux de mer. Ils la quittent le matin, et reviennent le soir, la tête remplie d'aventures. J'imagine que les soirs de pleine lune, ils les partagent entre voisins qui se retrouvent, avant de s'endormir la tête sous l'aile.

19 mars

Les poissons perroquets roulent dans la vague, j'aperçois leurs écailles colorées de bleu et de vert. Je suis heureuse de les revoir. Personne ne viendra les pêcher, comme tous leurs compagnons libres de tout danger humain. Il y a un peu de sable brillant au soleil, mica et grains d'olivine venus du tréfonds de la terre, vestige des éruptions volcaniques de notre Fournaise bien nommée. Le petit déjeuner sur la terrasse s'installe comme un rituel. Sous le parasol des badamiers*, la lumière est tamisée. Dans le patio, les bassins remplis de guppys nous protègent des moustiques, car nous craignons presque davantage la dengue que le corona. Ca y

est ! Les voyageurs venus d'autres cieux sont invités à rester chez eux. « Sauvez des vies, restez chez vous ! » Tel est le message d'accueil de l'île à Grand spectacle. Les touristes sont invités à une quarantaine volontaire, alors qu'ils venaient se détendre et passer quelques jours de vacances. Personne ne vérifiera qu'ils restent bien enfermés chez eux. D'ailleurs, beaucoup sont sur les plages dès le premier jour, au mépris des interdits. Une pétition des habitants demande même la fermeture de l'aéroport. L'île se crispe, se replie sur elle-même avec la peur au ventre. L'accueil créole prend du plomb dans l'aile. Chacun reste chez soi et les Réunionnais qui sont partis, tant pis pour eux, s'ils ne peuvent plus rentrer chez eux. Chacun pour soi !

20 mars

Affolement dans la population. La peur du manque envahit les esprits. Le bilan s'alourdit, les malades affluent dans les hôpitaux, chacun s'enferme chez soi. Nous avons le droit de sortir et je me décide à me promener dans la rue qui mène au four à chaux, en regardant les plantes qui poussent autour de moi. Les petites herbes qui se cachent en bord de route, sont tranquilles, pas de fauchage, elles ne risquent plus la tonte. J'admire l'humble pourpier aux tiges rouges, remplies de vitamines, la centella, plante aux mille vertus qui forme des tapis de ses feuilles rondes, soigne le stress. Quant au patagon bécabar aux fleurs roses et aux graines en forme de cœur, tout le monde ignore que cette plante cendrillon peut participer à faire baisser la fièvre et les inflammations. Ces humbles compagnes, ces cendrillons végétales, si méprisées, sont à notre disposition. Faudrait-il un peu de curiosité sur ce qui nous entoure, ces humains si fiers de leur force, terrassés par un minuscule virus. Je m'interroge sur le rôle juste qui devrait être le nôtre. Cesser cette arrogance dont nous nous targuons pour être les protecteurs de la nature ! Ce serait un si beau rôle, avec le cerveau si bien construit que nous avons, je n'arrive pas à comprendre ce qui nous pousse à détruire la terre qui nous porte. La nature qui nous entoure est si belle qu'elle nous invite à la contemplation et non à l'action. Etre retirée du monde me donne l'opportunité d'avoir du temps pour moi, à consacrer à ETRE tout simplement. Cultiver sa paix intérieure, sa tranquillité d'esprit suffit à m'occuper amplement. Mes pas m'amènent doucement vers le beau camphrier dont j'aime tant le parfum. Je froisse les feuilles sèches que je porte à mes narines. Je m'enivre de son parfum aromatique et j'emporte une branche pour la maison. J'arrive enfin au four à chaux. Des falaises découpées par la fureur de l'océan forment un tableau dantesque. Les vagues jaillissent violemment dans les interstices. Le spectacle est sauvage et magnifique. L'origine de la tortue géante en face de moi, est là, inchangé, depuis des générations. Les paille-en-queue volent au-dessus de ma tête, et la petite île au loin trace ses contours, inaccessible et désirable. Je rentre la tête libre, le sourire aux lèvres, remplie de la beauté du lieu.

31 mars

Ça y est, notre île est presque coupée du monde. Les voyageurs sont mis en quarantaine dans les hôtels. Tout est gratuit, les repas sont livrés, ils reçoivent la visite des gendarmes, la main sur le taser. Ils peuvent se baigner dans la piscine en gardant leur distance. Des vacances qui finalement, ne sont pas au goût de tous. Ce n'est pas la même chose quand tout est imposé. Le manque de liberté a un goût amer quand on est venu se dépayser loin dans une île. Après 11 heures d'avion, le menu ne donne pas d'appétit.

1er avril

« Restnoutkaz », la devise que chacun se répète pour se rassurer et éloigner la peur de la

mort. On danse le séga et le maloya pour distiller les messages et se donner du courage. La fièvre des masques commence à s'éveiller, c'est à qui fabriquera cette fameuse protection tant décriée. La plage reste interdite d'accès, après la crise requin qui interdisait de surfer, on n'a même plus le droit de se promener sur la grève. La tentation reste forte et quand la nuit tombe, il n'est pas rare de voir un promeneur s'attarder, en volant la liberté de se promener. Quelques-uns se retrouvent dans le bassin de baignade. Braver cet interdit donne de la joie, on a l'impression de faire la nique à tous ces empêcheurs de baigner en rond. Car le boulevard de l'océan est sans cesse envahi par des voitures policières, parfois banalisées, les motards à motos, la police municipale, les habitants les appellent la peste bleue.

C'est comme si la baie était devenue un nid de terroristes. Chacun se munit de son laissez-passer pour chaque sortie, « je m'autorise à sortir me promener », se dit-on ironiquement, sous peine de sanction, lourde pour le porte-monnaie, ne parlons pas de la récidive !

2 avril

Notre fournaise se réveille pour une éruption en toute intimité. En effet, il est défendu à tout un chacun de découvrir cette coulée volcanique que l'on peut voir en film sur les écrans de télévision. Frustration supplémentaire pour ce peuple des volcans, si amoureux de cette fête de la nature sauvage. Dans les supermarchés, on se bat pour du surgelé. Mais le volcan choisit d'habiller le ciel de couleurs et de fumée en se montrant à ses adorateurs, au soleil couchant. Le spectacle n'est pas tout à fait perdu. On l'enfermera dans les écrans et chacun pourra s'étonner, s'émerveiller en s'imaginant les merveilles manquées. L'émotion n'existe vraiment que lorsque l'on perçoit ce qui se passe avec nos sens. Sinon, c'est du réchauffé.

5 avril

Le temps commence à être long en étant confiné avec soi-même, on rencontre bien quelques amis sur la route en balade, mais ce n'est pas suffisamment pour avoir de vrais échanges, et ce n'est pas pareil au téléphone. L'humain est un animal social, quand il est obligé de s'enfermer, ce vide devient existentiel. Vivement la fin que l'on ne voit pas venir et qui semble même s'éloigner. Je finis par tourner en rond, une sorte de mélancolie m'envahit devant la ligne d'horizon encore plus inaccessible, l'océan est vide de bateaux. Notre île devient une île prison, colorée et parfumée, mais à partir du moment où l'on n'a plus la liberté de sortir, de faire ce que l'on a envie, la vie devient fade. Les jours se ressemblent, s'écoulant agglutinés les uns aux autres. Le plus difficile est de se renouveler, de mettre du sel dans son quotidien. Tout dépend de soi cependant, ne pas se replier, rester vivant, ressentir des émotions, avoir du désir, changer son regard, plus facile à dire qu'à faire.

7 avril

Le temps commence à peser de cet enfermement non volontaire, les seuls contacts sont nos rencontres fortuites avec nos voisins qui le soir, se promènent avec leurs enfants à vélo. C'est agréable d'entendre ces voix enfantines dans le silence de la nature. Se promener à un kilomètre de la maison, c'est précis, comment a-t-on pu penser de si grotesques contraintes qui pèsent sur chacun comme une chape de plomb ? L'impression de vivre du kafka chez Ubu roi. Rester à l'abri, je veux bien pour se protéger aussi les autres, mais interdire les bois, les forêts et les plages, est-ce pour respecter enfin la vie sauvage ? Les chasseurs ont rangé leur fusil et laisse les animaux en paix. Le bonheur pour eux, la tranquillité de s'occuper de leurs petits en paix. Paradoxe entre la cage pour les hommes et la libre circulation pour toute la gent an-

imale. Est-ce que le temps est en train de changer, la toute puissance humaine ramenée à sa juste place ? Ou est-ce juste une illusion, une pause avant que tout reprenne comme avant ? La terre respire enfin depuis ces quelques jours, mais pour combien de temps ?

23 avril

Un semblant d'espoir avec un horizon du déconfinement fixé le 11 mai prochain. Chacun dans son home se met à rêver, retrouver ses amis, manger au restaurant, se promener dans les hauts, aller se baigner... Mais ces désirs resteront vains : des châteaux en Espagne. Tout est encadré, contraint, ce qui nourrit les frustrations et la colère. On nous tourne en bourrique. Le quidam se sent dévalorisé, tenu en laisse, comme des toutous ou des moutons. La peur est nourrie chaque jour par des chiffres mortifères, on ne parle plus que de ce fameux virus qui met tout par terre, et nous laisse l'esprit brisé, le mental épuisé, exsangues. On ne sait plus en qui ou en quoi croire, juste un mépris de soi parce que l'on se laisse faire, parce que l'on reste passifs, inutiles. Les jours ont perdu de leur consistance, comment rester vivant, confinés, sans lendemain à chanter, sans rêve à réaliser. On prend conscience de ce que ressentent les prisonniers qui n'ont qu'une lucarne pour regarder le ciel.

29 avril

Les conditions du déconfinement sont clarifiées. Libérés sous conditions, pas le droit de dépasser 100 km, les espoirs sont brisés. Selon la situation, on sera classé en vert ou en rouge, et chacun de prier d'être au vert, signal de liberté moins conditionnée. On se sent presque dégradé de ce qu'on décide pour nous. Ce n'est plus l'ennui qui nous guette, c'est juste ce sentiment d'être rabaissé, d'être privé de notre humanité, qui est conscience et liberté. Il pleut, la pluie ne cesse pas depuis quelques jours, comme si le ciel nourrissait notre tristesse, une mélancolie sourde nous enveloppe, nous laissant amers et frustrés. L'espoir d'être enfin débarrassé de la gangue étatique s'étirole, les lendemains ne chantent plus. Ils n'ont plus de couleurs, c'est comme si une nouvelle naissance nous avait changé, nous avons perdu notre vieille peau, mais celle que l'on a retrouvée, est grise, et sans sève. Elle pend sur nos corps amaigris, trop grande ou trop étroite.

1er mai

Comment renaître ? De ces colères, de cette frustration, aller vers la guérison, vers l'espoir en regardant autour de soi ? La nature continue son bonhomme de chemin, elle vit, s'exprime. Les geckos chassent les moustiques, les mouches bourdonnent et les paille-en-queue planent dans le ciel. Nos pensées sont enfermées dans un verre d'eau, les sensations de chacun sont uniques. Le battement d'ailerons du papillon provoque-t-il tant d'effet que tout se bouscule sur toute la planète, qui devient bouillon, chaos. Chacun cherche sa place, essaie de survivre, de garder confiance en demain, mais personne n'a plus de certitude, il ne reste que des questions. En ce jour du bonheur, où le muguet même se fait rare, chacun assemble ses oripeaux intérieurs, ses semblants de croyances. On s'accroche à un espoir peut-être vain. Les tempêtes font trembler les familles accrochées sur le radeau de la vie. Bousculées par des nouvelles alarmantes, des diktats, des injonctions. Comme les vagues de l'océan qui s'écrasent sur la plage, on monte et on descend selon l'espoir qui nous habite ou le désenchantement qui nous envahit.

2 mai

Ce matin, je me réveille, différente, comme si j'avais remis le compteur à zéro. Nous vivons une aventure extraordinaire, un moment rare et unique. Ce virus remet les pendules à l'heure. Nous passons tous une épreuve initiatique, chacun traverse ce passage à travers ses sensations mais aussi à partir de ce qu'il a vécu, compris, ou a encore à comprendre. Privés de la liberté d'aller et venir, nous nous tournons vers nous-même, faisant face à nos peurs, nos faiblesses. Nous sommes chacun, en face à face, sans distraction, à l'arrêt pour réfléchir, prendre un nouveau départ qui dépendra de chacun et de tous. La vanité, l'arrogance, le sentiment de toute puissance sont au tapis. Chacun doit survivre avec ce qu'il est, il peut choisir de rester égoïstement sur son quant-à-soi ou se tourner vers les autres. La pauvreté des relations qui nous restent nous les rendent encore plus précieuses. Que choisirons-nous d'être ou de faire demain ?

3 mai

Nous sommes revenus à l'essentiel, enfermés dans le lieu où nous avons choisi de vivre, dans l'environnement urbain ou rural, dans la maison ou l'appartement où l'on a tout construit. J'ai le bonheur de vivre dans cette baie magnifique où tout est beauté et où la nature présente, nous offre tant. Savoir recevoir, le parfum du frangipanier qui laisse tomber sa fleur sur mon épaule, admirer les couleurs émeraudes piquetées de rubis du gecko. Accueillir la chaleur du soleil qui joue avec les feuilles du badamier, écouter le chant de l'océan qui gronde ou se tapit. Le bonheur est dans l'instant, faut-il être ouvert à son approche ! Notre place est là dans la nature, nous ne sommes rien devant ce virus ridicule qui passe parmi nous semant peur et mort. La vie continue et la mort est au bout du chemin. Mais nous avons tant de choix possibles, nous percevons ce que nous projetons et laissons venir à nous. C'est la perception de ce que nous vivons dont nous faisons notre miel et qui construit notre réalité. Même si nous passons des heures virtuelles sur nos écrans, pour nous distraire, pour mieux supporter notre isolement, elle est là tangible, sensible, unique.

4 mai

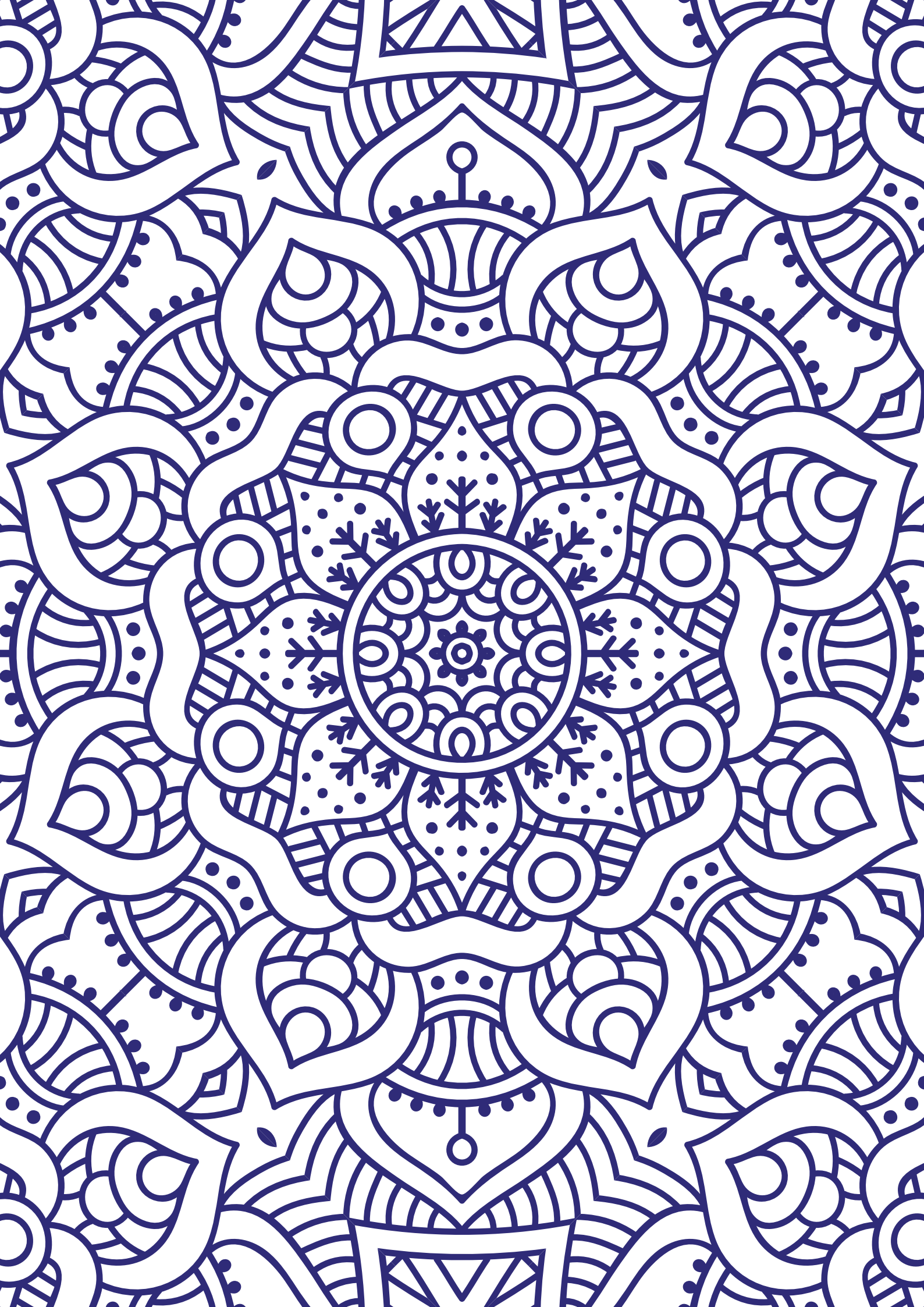
J'ai été piratée, mes amis se sont évanouis, le summum du confinement finalement qui me ramène à la seule réalité vécue. Ceux qui auront envie de me parler toqueront à ma porte, les autres, virtuels disparaîtront. Nous ne perdons plus notre temps à le gagner, chaque chose est revenue à sa place, je dois me consacrer à l'essentiel, ce qui est juste, vrai, authentique, cesser de se disperser. Etre confinée, veut dire aussi devenir lucide, s'emplir de lumière ou d'ombre selon son choix. L'espoir se construit d'abord en son cœur, avant ses pensées. J'ai tendance à tourner en rond depuis ces quelques jours, mais l'espace n'a pas changé autour de moi, l'horizon s'offre à mon regard libre, ouvert. C'est moi qui transforme cette île en prison. Chacun d'ailleurs est une île avec ses trésors, ses vides, ses ressources dans lesquelles il peut puiser à volonté. La vie est ce que j'en fais, selon les choix que j'ai opérés, selon les décisions que j'ai prises.

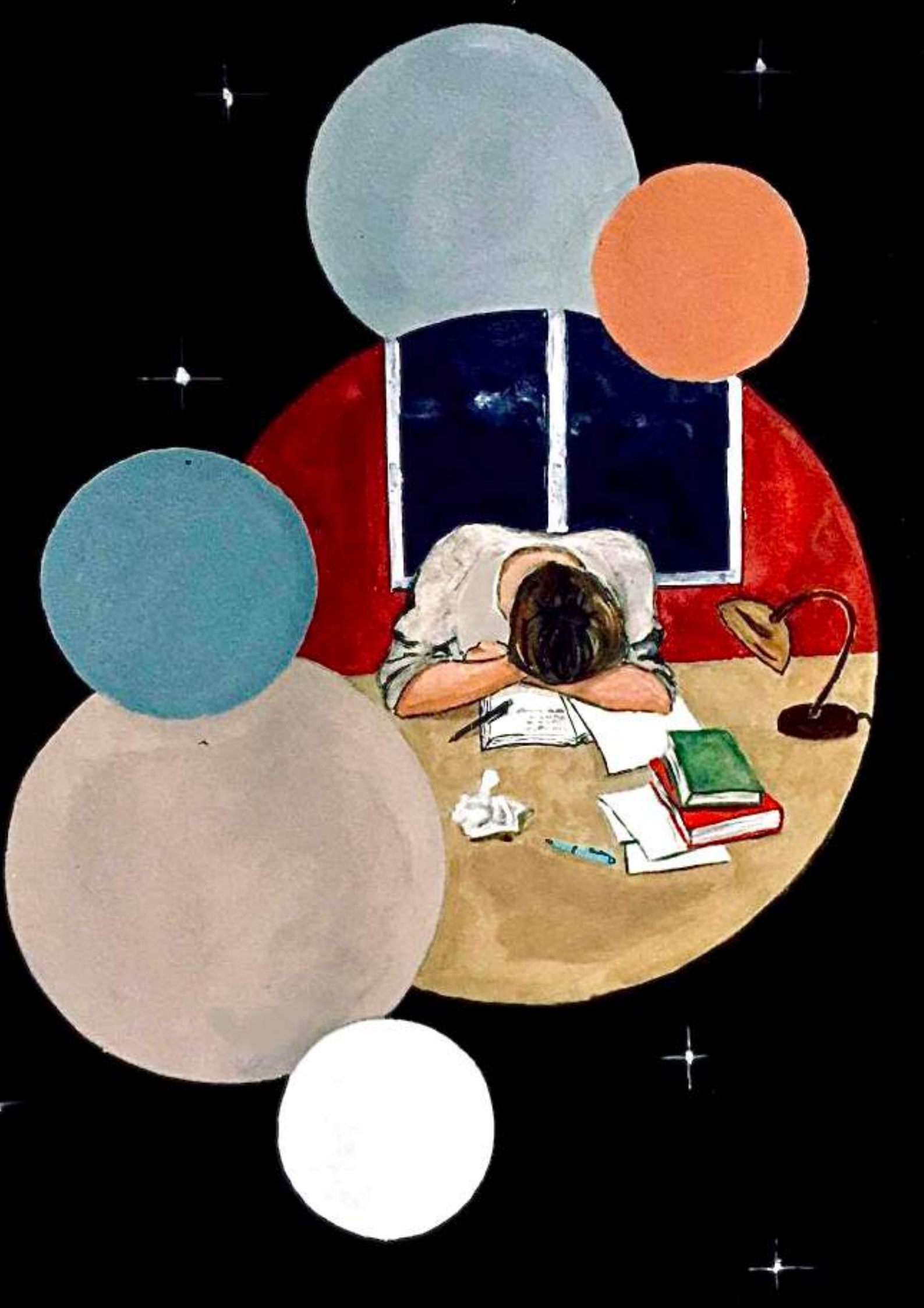
5 mai

Une sensation de liberté m'envahit, personne ne peut emprisonner mon esprit, il reste libre

selon ma volonté. Chaque situation nous propose des choix. Nous sommes à une croisée de chemins, seuls ou collectivement. Demain n'existe pas, il n'y a que le présent, triste ou joyeux, selon le filtre que nous y appliquons. La terre, stable sous les pieds tourne chaque jour, elle nous a accueilli comme les autres créatures avec qui nous la partageons. Partage, c'est le mot clé de cette histoire, nous la partageons, elle ne nous appartient pas, ce n'est pas à nous de décider pour la nature, de la mettre sous notre joug, égoïstement. Nous ne sommes pas les maîtres, puissants et arrogants. Ce virus minuscule nous remet à notre place. L'occident qui a imposé la puissance de l'argent, le règne de la matière sur l'esprit se retrouve prisonnier. Personne ne s'en réjouit. Mais combien d'alertes, combien de cris désespérés des peuples de la forêt nous ont averti de la catastrophe que nous préparions pour nous et pour la terre. Rien n'y faisait, chacun ne pensait qu'à se remplir la panse, à festoyer, s'enivrer dans les plaisirs, courbant les autres sous ses désirs, à remplir son compte en banque. Nous avons consommé, détruit, volé, violé, sans mesure, sans compter, sans penser au lendemain. Et aujourd'hui, tout est à l'arrêt, qu'allons-nous en faire ? Qu'allons-nous décider ?

Notre sort collectif est dans notre main... Demain sera ce que nous déciderons, espoir ou déchéance, vie ou mort, c'est le Chemin que nous prendrons qui décidera de notre futur. Riches de notre expérience ou pauvres de notre espérance. Solidarité ou égoïsme, revenir à l'essentiel ou continuer à festoyer tandis que d'autres meurent de faim. Riches ou pauvres, nous partageons aujourd'hui le même destin.





D'écrits d'un isolé

Par Emmanuel Yannick Gérie | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Si tu commences à lire ceci, l'on ne peut encore dire si tu es un intellectuel ou pas. Si tu continues, tu l'es. Ou alors je suis assez doué pour attirer ton attention ? Bah oui, c'est connu ! Les non-lecteurs ont relu en boucle la première page de leur livre de littérature en secondaire pensant sans aucun doute pouvoir s'y mettre à chaque fois. Bah oui, c'est connu ! Les non-intellectuels sont bêtes. Ils ne lisent pas, ne se relisent pas, ne se renseignent pas, ne vérifient pas leurs sources et partagent des posts sur Facebook juste parce que ça parle à leur vécu. Mais que fait un intellectuel en temps de confinement ? Qu'a-t-il appris pour perdre toute empathie ? Pourquoi traite-t-il le peuple de bête ? Nous serons d'accord sur un point : il n'a aucun compte à nous rendre. Mais, à défaut de ne plus pouvoir tuer ceux des autres tribus, il faut bien les critiquer, non ? Bah oui, c'est connu : les tribus existent encore. Mais que fait un confiné quand il n'a pas de tribu ?

Il faudra bien en vouloir à quelqu'un lorsqu'on n'a pas décidé de se retrouver quelque part. En vouloir aux intellectuels de nourrir que les intellectuels. En vouloir au peuple d'être bête. En vouloir à dieu d'être un tyran. C'est ça ou accepter que tout ça n'a aucun sens et donc, mettre fin à sa vie. Vous êtes-vous déjà demandé ce qui vous retient ? Si non, je vous en supplie, ne le faites pas. Vous vous rendrez compte qu'il n'y a pas grand-chose. Ah, mais fermez-la ! La nature, le bio ne fait de bien à personne ! L'art ne guérit aucun artiste. Le travail ce n'est pas la santé. Le sport vous fera du bien seulement le temps de la sécrétion d'endorphine. Bien manger ce n'est pas le début du bonheur. Boire beaucoup d'eau vous fera que beaucoup pisser. La respiration profonde ne calmera pas vos angoisses... pas lorsqu'elles sont chroniques... Que fait un angoissé en temps de confinement ?

Qu'a appris un psy pour se permettre des honoraires excessifs alors que la recherche sur le bonheur reste infinie ? Il tente ? Il expérimente ? « Vous savez ce qu'il faut faire, il faut juste les appliquer ! » Je sais, idiot ! Moi, je veux savoir pourquoi je n'y arrive pas ! C'est pour ça qu'on le paie ? Ah oui... il rassure. Il nous permet d'y croire et ça c'est peut-être le début du bonheur. Pourquoi pensez-vous que les plus croyants sont ceux dans la précarité ? Bah oui ! Ils n'ont pas les moyens de se payer un psy. Le secret du bonheur serait donc de croire en quelque chose ? Mais comment s'y prend-t-on ? Est-ce ce qu'on appelle « s'abandonner » ? Lâcher prise... Ne plus s'accrocher et faire confiance. À force de vouloir s'accrocher, on s'épingle n'importe où. On se fixe à ses erreurs et ses échecs. On se colle à toutes les moqueries reçues. Mais alors, il n'y aurait plus rien à écrire ! L'Art est sans doute l'une des plus belles créations de l'homme. Une œuvre qui laisse croire qu'il n'est pas aussi stupide. Mais que fait un artiste en temps de confinement ?

Il y croit. Il n'a sûrement que ça. Il se considère sauveur de l'humanité alors qu'il trompe sa femme. Il se croit supérieur aux autres humains et les dénigre. À raison, il ne les aime pas mais chante l'amour. C'est un junkie, un autodestructeur, un tordu, ne pratique pas ce qu'il prêche, se montre invincible, à raison, car il est si fragile. Un large et fin morceau de verre. D'où les scènes loin du public. Admirez mais ne touchez pas, vous le briserez. Que fait-on lorsqu'on n'a pas décidé de se retrouver quelque part ? C'est là la malédiction de l'artiste. « Fais de ta douleur une œuvre d'art ! » Une œuvre d'art pour qui ? Tu veux admirer une œuvre fabriquée de ma douleur ? Quelle perversité ! Qui t'a dit que les artistes étaient heureux ? Tu n'as rien retenu des histoires d'Amy Winehouse, Whitney Houston ou Edith Piaf ? Devrais-je donc arrêter d'être un artiste ? Je ne peux pas... je ne sais pas pourquoi mais je ne peux pas.

Durant le confinement, des millions d'humains à la santé déjà fragile sont morts. Des humains qu'on traite d'égoïste n'ont pas respecté le couvre-feu. Des gens se sont présentés sur leurs balcons pour applaudir ceux qui risquaient leurs vies pour nous sauver. Des femmes ont été victimes de violence conjugale. Des hommes, des femmes et des enfants ont failli mourir de faim. Le gouvernement est resté critiqué. Des artistes ont tenté de dorer ce malheur pour tenter de donner du courage aux isolés, aux angoissés, aux opprimés. Soyons honnêtes, on se moque de celui qui vient de vivre une rupture amoureuse. Ça n'a tellement pas sa place dans l'intérêt commun. C'est tellement individuel. Alors, on a honte de dire qu'on souffre d'une telle séparation. C'est presque risible. Ridicule ! Ridicule de se plaindre d'une salope ayant tourné les talons alors que des millions d'humains meurent même si leur santé n'était pas prédestinée à être fragile. Est-ce égoïste de souffrir ? Est-ce égoïste de perdre ses moyens ? De broyer du noir ? Qu'en est-il de ces douleurs physiques que nous ressentons suite à une rupture ? Ces points que vous ressentez sur presque toute la partie gauche de votre corps. Cette impression que le corps gonfle et va exploser. Ces vagues quasi brûlantes qui vous traversent le corps et vous nouent la gorge et tout le système digestif. Et pourtant, il faut juste oublier. C'est en tout cas ce qu'on nous laisse croire. « Ressaisis-toi ! » « Reprends ta vie en main ! » Je ne veux pas reprendre ma vie en main ! Je veux juste que cette salope revienne ! Elle, à qui je m'accrochais... À quoi je m'accroche maintenant ? Je n'ai même pas la force de me suspendre et c'est pour cela que je vais me pendre... Que fait un suicidaire en temps de confinement ?

Il rate encore une fois sa tentative de suicide. Bah oui, c'est connu ! Un suicidaire est un raté qui ne veut qu'attirer l'attention sur lui. Détrompez-vous. Ce n'est pas la vôtre qu'il recherche mais de celle que vous appelez Dieu. « Tu es fier de toi ? » « Tu dois sûrement jouir de me voir autant souffrir, hein ? » « Vas-y, prouve moi que tu existes et viens me sauver ! » Sa vision ne devient plus réelle et se croit dans une fiction. L'absurdité est à son climax. Ces films de super héros doivent bien servir à quelque chose, non ? L'un de ses proches doit bien, comme par hasard, frapper à sa porte, non ? Non ? Non... il est seul dans son délire. La télépathie n'existe pas. Alors, son ego disparaît et il demande de l'aide. Vous imaginez une douleur si intense qu'on ne veut plus vivre ? Et si ce n'était pas si grave que ça de mourir ? On a honte de souffrir d'une rupture amoureuse. On préfère parler d'un vieux et profond mal-être. D'un vieux démon, mais nous l'avons tous ce vieux démon. Pourquoi resurgit-il à ce moment précis ? Pourquoi est-ce maintenant qu'on veut savoir d'où il vient ? Les scientifiques disent que c'est parce que notre cerveau est en manque de dopamine. Il est là l'échec. Nous avons failli à notre tâche de s'unir à un autre humain pour mieux avancer et nous serons punis.

Je ne sais pas ce que fait un perdant en temps de confinement. Il n'a rien à perdre, car on ne perd que face aux autres. Avouez-le, si ça ne tenait qu'à vous, vous vous trouveriez beau, attirant et intelligent. D'ailleurs, vous ne comprenez pas les refus. Si ? Et vous vous en moquez ? Vous en êtes sûr ? Il vous suffit de regarder une vidéo de Beyonce qui dit avec fermeté (comme tous les Américains) qu'on ne devrait pas se laisser abattre par les critiques et ça vous suffit pour regagner confiance en vous ? Vous savez ce que vous valez et ça vous suffit ? Eh bah certains ne se suffisent pas. Ça les ennuie de rester constamment dans le même cercle. On les a même trouvé un nom qui n'est pas encore traduit de l'Anglais: les « multipotentialite ». Ceux-là ressentent le besoin de se situer à l'intersection de toutes leurs compétences. Ceux-là ont peu de confiance en eux lorsqu'ils s'acharnent à atteindre un objectif car ils n'y arrivent pas. Ils veulent tout avoir. Ceux-là sont assez intelligents pour tout comprendre en faisant le tour du sujet car ils ont une vision d'ensemble. Ceux-là ont souvent peu confiance en eux-mêmes car ils se croient bon à rien, moyen à tout. Ils sont forcément critiqués puisqu'ils ne sont pas conformes à la majorité des hommes. Ils n'ont pas de « bigpicture », ne se concentrent pas sur un objectif, sont dispersés et se dispersent.

Eh oui ! Etre différent de la majorité de ce qui nous entoure inspire l'inconfort. Un signe de menace qui date de l'homme des cavernes. Et si on s'arrêtait là un moment ? À moins que cela vous tire trop de votre confort ? Vous pensez qu'on parle trop de la tolérance ? Alors expliquez-moi ces noirs tués par des agents de police. Expliquez-moi tous ces homosexuels toujours victimes de violence. Arrivez-vous à y comprendre quelque chose tout en faisant abstraction de votre colère ? Moi, je pense avoir compris. J'accepte avoir ressenti un malaise face à ceux qui sont différents de moi. Ils sont trop. Tu peux être noir mais pas trop. Sois noir mais intellectuel. Porte des lunettes de vue aux grosses montures noires et sois un hypster car c'est à la mode. Sois noir mais athlétique. C'est attirant un athlète. C'est un signe de bonne santé et de fertilité. Si tu es noir et gros, sois un gentil nounours. L'idéal c'est d'avoir des yeux marron clair. Possédant cet atout de blanc, tu seras moins rejeté. Douche-toi plus fréquemment et achète du parfum de luxe car les noirs puent. Ce sera à toi de faire l'effort d'aller vers les autres races. Tu décupleras d'efforts pour faire preuve d'intelligence. Fais de la musique pour adhérer aux valeurs des blancs car eux seuls sont cultivés. Sois gentil avec eux et surtout... ne leur parle pas d'esclavage. Ils n'y sont pour rien, c'est le problème de leurs ancêtres. Ce n'est pas de leur faute s'ils ont une meilleure éducation et une meilleure condition de vie que toi.

Tu peux être pauvre mais pas trop. Sois pauvre mais souris lorsqu'on t'offre l'essentiel. L'essentiel est tout ce qu'il te faut. Sois pauvre mais généreux quand même. Dieu te le rendra. Moi, ça va. J'ai les moyens. Offre ce que tu peux et moi je te donnerai le minimum te faisant croire que c'est mon maximum. Lorsqu'on te sponsorise, prends une photo avec ma marque, tu sers à mon image. Les pauvres sont si ingrats. Après tout ce qu'on fait pour eux ? L'éducation est gratuite - avec un système pédagogique qui date des années 70. Dans mon pays, le service de santé est gratuit - avec des médecins qui t'insultent. Des instances non-gouvernementales leurs viennent en aide. La sécu nationale existe. Ces ingrats préfèrent boire, se droguer, s'acheter des enceintes portatifs. Volume à fond, ils préfèrent écouter des chansons qui ne font la morale à personne. Ils n'ont aucun sens des priorités. Se divertir ? Comment osent-ils se divertir ? Ils n'ont aucune ambition ? Aucun sens du sacrifice ? Sacrifier quoi, bordel de merde ???? Leur vie est un sacrifice au diable depuis la naissance. Comment oses-tu demander à un pauvre de se plier à tes règles en temps de confinement ? Comment oses-tu

leur traiter d'égoïste ? Comment oses-tu leur demander d'agir pour l'intérêt commun ?

Tu peux aussi être gay mais pas trop. Si tu es homme, ne sois pas efféminé. Sois un homme, quoi ! J'ai déjà du mal avec les homos, ne sois pas un pan, s'il te plaît. C'est quoi ce truc d'aimer tous les genres ? Il faut faire un choix dans la vie ! Tu peux être gay mais n'attrape pas le virus du sida. Déjà que c'est toi qui nous l'a refilé. Respecte la norme un minimum, quoi ! Si je n'ai pas droit à une vie sexuelle débridée alors toi non plus ! Fais ton coming out ! Tu n'as pas le droit de me cacher tes préférences sexuelles. Tu verras, ça te fera du bien. Tu peux être homosexuel mais ne t'exhibe nulle part. Tu feras honte à ta propre communauté. Surtout ! Surtout ! Deviens l'un des nôtres et nous t'accepterons. Peu importe qui nous sommes, adapte toi à nous. Fume un joint et la tribu des fumeurs t'acceptera. Mets un but et la tribu des footballeurs t'acceptera. Tu peux être femme mais pas trop. Tu peux être féministe mais pas trop. Sois gentil. Sois un pacifiste. Sois un Martin Luther King, pas un Malcolm X. Oui, tu peux être toi-même... mais pas trop. L'homme aime quand ça dérange. Mais pas trop.

« Le bonheur se trouve en dehors de sa zone de confort. » Encore une connerie qui est sortie sans aucune pertinence. N'en voulons à personne. Le normal d'origine (du moins depuis longtemps) est un homme hétéro, blanc, riche, brillant, athlétique et performant dans tous les sens du terme. Mais le lisse ne stimule rien en nous. Le propre ne salit pas les draps. Le parfait ne secoue pas les cœurs. Je pense que vous l'aurez compris à ce stade. Je suis artiste. Je fais croire aux gens que je vis pour l'art, que je n'écoute que de la musique alternative, que j'assume qui je suis, que je lis beaucoup, que je me nourris de documentaires et de livres de philosophie. Je fais croire aux gens que je regarde des films d'auteur, que j'agis pour changer le monde, que je m'intéresse au sort de la planète. Je fais croire aux gens que je sais de quoi je parle et que j'ai vérifié mes sources. Je leur fait croire que j'accepte que je vieillisse, que j'aime être seul, que j'ai des goûts de luxe, que je reste classe quoi que je fasse, que je possède la sagesse d'un vieux hibou, que je respire la créativité et que je suis extrêmement intelligent. Je pense que vous l'aurez compris à ce stade. Je suis né pauvre, je suis noir et je suis gay. Vous imaginez tous les efforts que j'ai dû déployer pour que mes camarades d'école arrêtent de me frapper ?

Je pense que vous l'aurez compris à ce stade. J'ai des crises d'angoisses, j'ai des tendances suicidaires et je doute énormément de moi. Mais qu'ai-je fait pendant tout ce temps de confinement ? Je pourrais vous dire la vérité mais la réalité ne fait pas de belles histoires. Se masturber devant du porno n'a jamais fait une belle histoire. Pourquoi ferais-je de ce confinement une aventure fantastique ? Pourquoi doit-on tirer une leçon de tout ? Pardonnez-moi mais je ne sais pas si je veux changer le monde. Je veux éliminer la pauvreté mais je n'accepterais pas de diminuer mon salaire mensuel pour ça.

J'aurai le même discours que tous ces radins : « J'ai galéré pour en arriver là. » J'ai eu quelque chose qui m'a permis de sortir de la pauvreté : mes talents ? Non ! Mon métissage. Voir d'autres cultures m'a permis de tourner la tête et tourner la tête m'a permis de chercher d'autres possibilités. Pardonnez-moi mais je ne sais pas si vous lisez les écrits d'un exceptionnel. Je veux juste compléter les travaux de ma maison, inviter mes amis proches pour une crémaillère, gagner au loto, passer mes weekends dans les hôtels de mon île, être sûr que la personne que j'aime ne me quittera pas, aller à Londres, New York. Je veux juste avoir de vraies nuits de sommeil, avoir des fous rires, ne plus être aussi hypersensible, calmer mes crises d'angoisse, avoir un bungalow dans l'est de l'île, manger un Mc Do, un dhollpuri, un plat coréen, manger

du chocolat blanc sans avoir de boutons, être performant dans tous les sens du terme, avoir un Labrador noir, ne plus souffrir d'anxiété sociale. Je veux un nouveau Iphone, un Macbook, un Ipad, un studio d'enregistrement rien que pour moi, regarder une série qui m'accrocherait enfin, régler mes dettes. Je veux écouter de l'Afrobeat, du Dancehall. Je veux danser avec mes amies, twerker sur du Beyonce, satisfaire mes désirs les plus sales.

Pardonnez-moi, je ne sais pas si je veux servir à l'intérêt commun. Je ne sais pas si je suis aussi empathique que je le prétends. Et pourtant, je vous écris. Je ne sais pas pourquoi mais j'écris. J'ai des choses à vous dire. Je veux vous raconter des histoires, parler à votre enfant. Je tente de vous emmener plus loin que la première page. Je ne veux pas être un intellectuel qui parle qu'en langue des siens. Je veux des accords mineurs même s'ils font mal. Je veux régner là où je n'ai pas décidé d'être. Pourquoi choisit-on de rester en vie ? Parce qu'on ne peut pas y échapper : on y croit. J'y vais. Vous venez ? J'ai encore des choses à vous dire.



Vie à deux

Par Daniellah Andriafelioniony | Illustration : Sandrine Nany

Cela fait plusieurs lunes que la créature bipède n'est pas sortie. Auparavant elle partait tôt le matin et ne revenait que le soir. Ces derniers temps, elle reste toute la journée à la maison. Pas que cela me dérange, maintenant elle me nourrit trois fois par jour et parfois me donne même de la nourriture chaude comme celle qu'elle mange et non cet éternel pâté en conserve. Mon palais de gourmet apprécie ce genre de changement. Rien de mieux que la diversité. Mais malheureusement, il y a aussi des inconvénients. Moi qui étais habitué à avoir toutes les pièces rien que pour moi pendant la journée, me retrouve à partager mon royaume. Cela empiète fortement sur ma liberté.

Au tout début de cette étrange période, mes siestes réparatrices étaient constamment interrompues. Dès le matin, la créature se promenait partout avec cette horrible machine aspiratrice bruyante. Les belles heures que j'aimais passer à profiter du soleil allongé sur le canapé du salon près de la fenêtre étaient devenues impossibles. Non seulement le bruit était insupportable, mais en plus la créature a pris mes confortables coussins. Je les ai retrouvés quelques heures plus tard sur le balcon, suspendus à une corde. Ils étaient trempés. Mais quelle idée de les plonger dans l'eau sans aucune raison. Le bipède a dû perdre la raison. Maintenant ils seront inutilisables pendant au moins deux jours. Et ce n'est pas tout, non content d'avoir dérangé mes places favorites, à chaque fois que je m'asseyais sur un comptoir ou un meuble, aussitôt le bipède me poussait à terre et se mettait à asperger les surfaces d'une étrange solution liquide mousseuse et malodorante. Il ne s'est pourtant pas arrêté là. Il a commencé à sortir des boîtes de tous les coins et recoins, de même pour tout tissu et vêtement de chaque tiroir et armoire. Cela a fait un gros tas de bric-à-brac au milieu de la pièce. Il était assis au milieu de ce capharnaüm et parfois me parlais. Le mot qu'il a utilisé pour décrire cette ridicule attitude était « ménage ». Il parlait aussi de faire le tri ou quelque chose du genre mais tout ce que j'ai vu, c'est qu'il a juste mis les affaires éparpillées dans différentes boîtes, mis certains vêtements et couvertures dans de gros sacs et rangés tout cela dans le débarras. Les autres affaires ayant repris leur place dans les armoires et tiroirs. Que signifiait donc tout ce remue-ménage, si en fin de compte, les objets restaient plus ou moins au même endroit ? J'ai commencé à m'inquiéter terriblement pour la créature et pour une raison extrêmement grave, dans sa folie du ménage, elle oubliait parfois de me nourrir au milieu de la journée. Mais voilà il y avait quelque chose de pire que cela, les mains de la créature étaient constamment mouillées et avaient la même odeur que la salle de bain. Je n'aime pas du tout cette pièce, trop humide. Pourtant la créature y allait très souvent. Imaginez-vous la sensation de se faire cajoler par ces mains humides et odorantes ? C'était horrible je vous le dis. Elles ont dû faire quelque chose d'horrible pour subir cela. Je me souviens de la seule fois où je suis entrée dans cette salle de bain, c'était juste après mon arrivée dans ce lieu. J'avais été plongé dans de l'eau pour résoudre un grave problème de saleté et de puces, avait-il dit à l'époque.

Heureusement, il s'agissait sans doute d'une maladie passagère car quelques temps après, mes coussins étaient revenus et je pouvais me prélasser au soleil sans le vacarme ignoble de la machine. Cette horrible chose avec sa trompe brasseuse de vent n'est sortie que très rarement depuis. Seuls les comptoirs étaient encore aspergés de ce liquide de temps à autre et ses mains subissaient toujours le supplice de l'eau. Peut-être que ses mains avaient aussi des puces d'où ces mesures drastiques. Une belle période a suivi cette folie, sans doute la meilleure de toutes depuis que mon colocataire est resté avec moi toute la journée. Oui, il a bien fallu que je l'admette, si autrefois, il n'était qu'un visiteur de passage qui me nourrissait et dormait dans le grand lit, lit sur lequel je n'avais pas le droit de grimper soit dit au passage, aujourd'hui la créature vit avec moi. Je pense que le mot approprié pour décrire cela est « colocataire ».

Bon, revenons à la merveilleuse époque dont je vous parlais. Je vais l'appeler le paradis des gourmets. Tout a commencé un jour où me réveillant après une bonne sieste réparatrice, je n'ai trouvé la créature, ou plutôt mon colocataire nulle part, même pas dans la salle de bain car je n'entendais pas d'eau couler derrière la porte. Au début, j'ai cru que tout était redevenu comme avant mais une vive inquiétude m'a aussitôt prise, ma gamelle était vide. Le bipède ne quittait jamais la maison sans me la remplir. Serait-ce un autre excès de folie qui lui a fait oublier un devoir d'une telle importance. J'étais encore occupé à fulminer de mon indignation en martyrisant les rideaux du salon quand j'entendis la porte d'entrée. Le coloc était revenu avec des tonnes et des tonnes de sacs remplis à ras bord. J'ose espérer qu'il m'a ramené à manger et en effet, pendant les jours à venir, je n'ai pas été déçu. A partir de ce moment-là, nous avons passés nos journées dans la cuisine. Tous les sacs qu'il avait ramenés étaient remplis de nourriture. Dès lors, le menu changeait à chaque repas. Il me parlait constamment pendant ces moments-là et si avant je ne prêtais que rarement attention à son flot de parole, je me suis mis à suivre assidument la discussion. Je lui répondais même parfois, usage de son que je ne faisais que pour signaler que ma gamelle était vide. Je me demande s'il a remarqué les efforts communicatifs que je faisais ? Il a le chic pour tout le temps être à côté de la plaque. Bref, la nourriture, elle était délicieuse. Et je n'ai plus eu ces insipides pâtés en conserve. Non, je mangeais la même nourriture que lui. Au petit déjeuner, on avait des pancakes ou gaufres, mais aussi du bacon et des œufs. Au déjeuner, il y avait toujours des viandes différentes : poisson, poulet, bœuf, porc ; frits, en sauce, panés etc. Au dîner, le coloc avait une obsession pour les pâtes, de toutes les formes et à toutes les sauces. Entre les repas, il avait toujours quelque chose sur le feu ou dans le four. Une petite douceur sucrée comme des pâtisseries ou des délices de saveur comme de la pizza. Nous mangions jusqu'à cinq fois par jour, la maison sentait toujours tellement bon, suffisamment bon pour masquer cette horrible odeur de salle de bain qui continuait à lui coller aux mains et qui rendaient les comptoirs inutilisables

pour mes siestes après le passage de ce détestable pshit pshit mousseux. Je dois admettre qu'il avait un incontestable talent de cuisinier. Je n'ai pas eu à me plaindre.

Mais voilà, sans doute était-ce une autre maladie mais cela lui est passé au bout de quelques jours. Un jour il est revenu d'une deuxième escapade dans le monde d'au-delà la porte. Je l'attendais sagement devant celle-ci. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand en rentrant à la maison, il ne portait que deux sacs. J'étais revenu à mon régime de conserve et la cuisine ne fut plus autant utilisée qu'avant. Au petit-déjeuner, il mangeait ces étranges flocons colorés en boîte qu'il aspergeait de lait dans un bol. Il prenait la même chose presque tous les matins sauf quand il pêchait un tuppeware remplis des restes de la veille et même l'avantveille dans le frigo. Une seule chose ne changea pas, son obsession pour les pâtes, mais elles n'étaient plus aussi goûteuses qu'avant. Souvent il se contentait d'ajouter de l'eau bouillante dans un carton de nouilles. Les jours de joie, les rares très rares jours de joie, un homme masqué sonnait à la porte pour apporter des plats tout chauds qui sentaient tellement bon.

J'ignore qui était ce ninja de la bonne bouffe mais j'étais toujours au comble du bonheur lors de ses visites. En tout cas, le paradis des gourmets a duré un petit peu plus longtemps que la folie du ménage, mais à un moment c'était aussi fini et une autre période de notre petite vie en colocation a pris sa place.

Tout a commencé un jour où nous étions tous deux assis sur le canapé à profiter des rayons du soleil de la fin d'après-midi. Le ninja sauveur de nos estomacs était passé vers le milieu de la journée et la boîte contenant la grande pizza trônait vide avec ses grandes traces de graisse sur la petite table du salon. Le coloc avait une drôle d'attitude, il a remonté son Tshirt et a commencé à toucher son ventre. Tout à coup il a dit, cela ne peut pas continuer. Je ne comprenais pas. Nous passions nos journées sur ce canapé depuis plusieurs jours, en fait depuis la fin du paradis des gourmets et si les bons petits plats me manquaient, j'étais tout de même heureux de flemmarder avec mon coloc toute la journée. Pourquoi cela ne pouvait donc pas durer ? Je sentais le début d'une autre de ses maladies passagères, le souvenir de la folie du ménage étant encore ancrés profondément en moi. Et en effet, j'avais eu raison de me méfier, c'était le début du grand épisode du bruit à la maison. Après avoir contemplé son ventre, il s'est levé, est allé dans la remise et a farfouillé dans le bric-à-brac. Je l'observais légèrement en retrait avec une grande appréhension. Il a ramené de drôles d'objets dans le salon, a poussé la petite table dans un coin et m'a regardé avec un sourire satisfait en disant, demain nous allons régler ce petit problème. Tôt le matin, des sons m'ont tiré de mon sommeil. Je ne comprenais pas encore de quoi il s'agissait. Mes yeux ont failli sortir de mes orbites quand en arrivant dans le salon, j'ai vu le coloc dans une ridicule tenue colorée, posté devant la télé à gigoter de façon grotesque. Sur l'écran, il y avait des gens affublés des

mêmes vêtements fluos et moulants qui s'agitaient dans tous les sens en transpirant comme des bêtes. Mais qu'est ce donc que cette folie encore ? De toutes ses fièvres, celle-ci était la plus inquiétante. Tout cela n'avait aucun sens. Les gens de la télé parlaient et souriaient tout en faisant des gestes. Comment pouvaient-ils sourire alors que leur corps était poussé à bout de cette façon. Mais le pire était mon coloc. Lui, ne souriait pas, sa respiration était haletante, ses lèvres crispées sans doute par la douleur et ses membres flageolants dans tous les sens sans la moindre harmonie. Assis sur le canapé à observer cette scène pathétique, je n'ai même pas pu rire, j'avais pitié. En voilà une créature sans la moindre élégance, me dis-je. Ce cirque a duré des jours, et même si une certaine amélioration se voyait dans la coordination des mouvements, rien ne pouvait sauver les tenues fluos. Le coloc en avait une belle collection, étrange, je ne l'ai jamais vu en porter auparavant et pourtant, assis au pied du lit, je le voyais en sortir de tous les genres de son armoire. Après son habituelle escapade vers l'extérieur, il avait des tonnes de choses encore une fois. J'ai senti l'espoir d'un retour au paradis germer en moi, mais il est mort immédiatement. Le coloc avait ramené d'étranges jouets comme ceux qu'utilisaient parfois les individus de la télé. Le cirque était monté d'un niveau. Maintenant il y avait des accessoires. J'étais atterré. Mais le pire, oh le pire, je frissonne rien qu'en m'en souvenant, c'était la nourriture. La cuisine avait repris du service mais plus de bonnes odeurs, tout ce qui s'y trouvait avait la monstrueuse couleur verte de tout ce qui n'était pas bon à manger. J'en venais à préférer l'odeur de salle de bain aux émanations de ces concoctions morbides et verdâtres. Heureusement, j'avais toujours mes conserves. Loin d'être de la grande gastronomie, au moins elles ne m'envoyaient pas constamment à la salle de bain. Le coloc y allait toujours aussi souvent mais pas uniquement pour passer ses mains au supplice de l'eau, je dirais qu'au bruit, il se vidait les boyaux d'ignoble façon et je ne vois pas d'autre coupable que toute cette verdure ingurgitée. Pour la première fois, j'ai commencé à m'inquiéter pour sa santé. Cette folie faisait des ravages dans notre colocation.

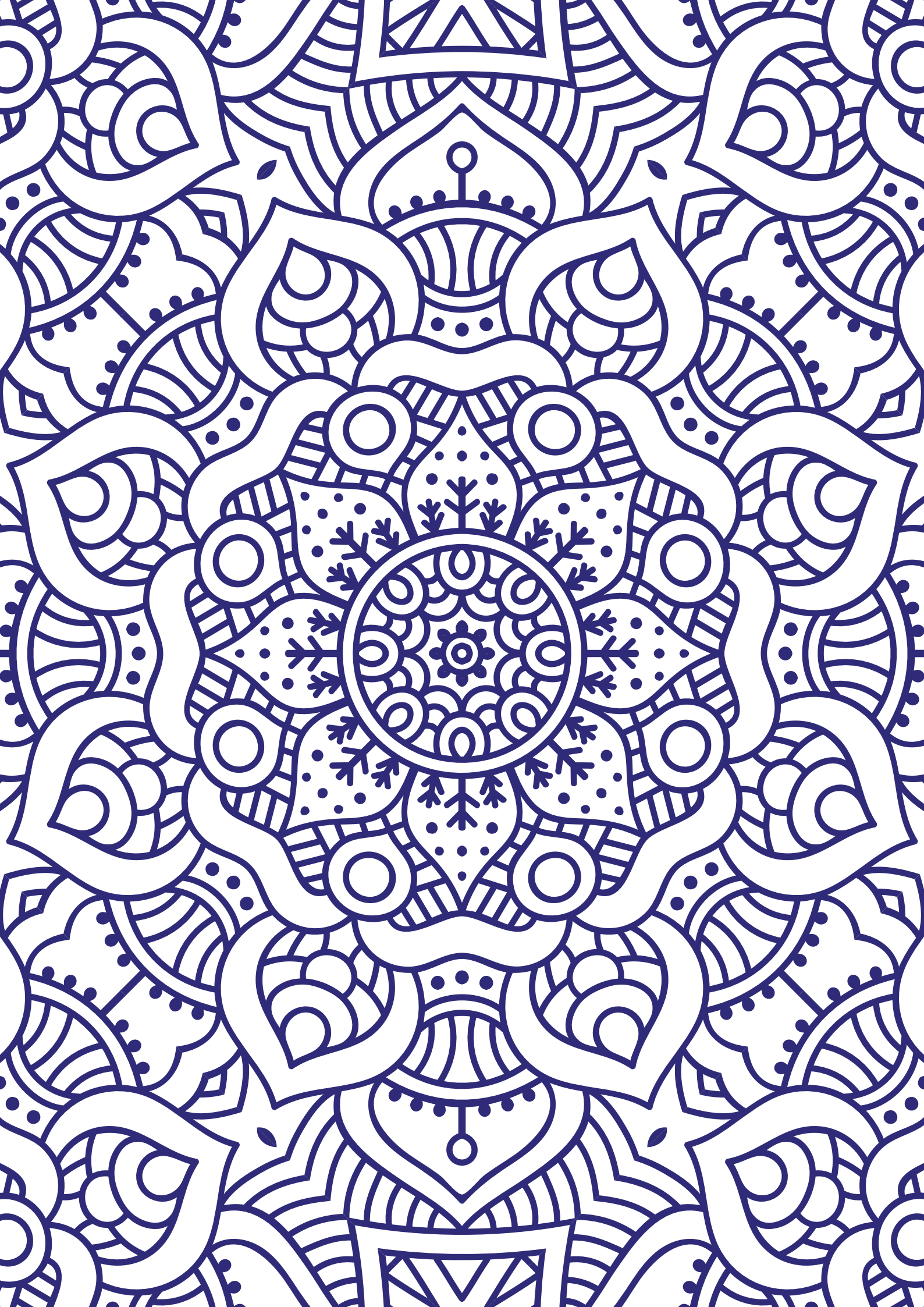
Mais bien évidemment, la fièvre fluo lui est aussi passée. La table du salon est revenue à sa place et les joujous ont été relégués dans la remise, cette fois-ci pour de bon, je l'espère. Non seulement la musique était insupportable, les joyeuses interjections des fluos de la télé étaient agaçantes et la nourriture ... Je n'ai même plus de mots pour la décrire. L'épisode bruyant s'est achevé il y a quelques jours et nous revoici sur le canapé. Cependant, l'attitude du coloc est étrange. J'ai un très mauvais pressentiment et pendant qu'il me parle, des souvenirs me reviennent. Obnubilé par les grands épisodes de notre vie depuis ces quelques lunes, je n'ai pas prêté attention à certains événements. Maintenant, j'ai comme l'impression qu'ils étaient aussi d'une grande importance.

Tout d'abord, les coups de téléphone. Je somnolais à mes endroits favoris pendant que le coloc avait son smartphone collé pendant des heures à son oreille et cela plusieurs fois par jour. J'ai cru comprendre que la plupart du temps, il discutait avec une autre créature bipède nommée maman. Je pense qu'un bipède maman est celui qui nourrit l'autre. Mon coloc serait-il donc maman pour moi ? Une question qui mérite que j'y réfléchisse un de ces jours. En tout cas, pour revenir à ces appels, le timbre de voix était faussement joyeux ici tandis que maman semblait inquiète à l'autre bout. Après avoir raccroché, il me semblait toujours très mélancolique. Quand il ne parlait pas avec maman, il discutait avec d'autres bipèdes. Ceux-là, je les connaissais, je voyais leur visage sur l'écran pendant l'appel vidéo. Ils étaient déjà venus à la maison. Je n'appréciais pas ces visites, ils étaient bruyants et prenaient toute la place. Cette fois-ci le ton était vraiment joyeux ce qui m'amène au deuxième fait auquel je n'avais pas prêté attention de prime abord. Lors de ces discussions vidéo qui se passaient souvent le soir, le coloc avait toujours une bouteille de la boisson rouge. C'était un liquide absolument infect mais qu'il avait l'air d'apprécier et étonnamment, il le mettait d'excellente humeur. Le contre coup était un réveil difficile. Au début, il buvait uniquement lors de ces appels, mais au bout de quelques jours, ces meetings vidéo se sont raréfiés pour complètement disparaître aujourd'hui. Cependant, le coloc a continué à boire et depuis la fin de la fièvre fluo, c'est tous les soirs et même au beau milieu de la journée. Après chaque expédition extérieure, il ramène de plus en plus de bouteilles auxquelles se sont ajoutées des bouteilles de liquide marron qui sentent encore plus mauvais que le liquide rouge et qui rendent le réveil encore plus dur. Si vous le voyez, il a l'air tout desséché. Le troisième point que j'ai oublié parce qu'il s'est déroulé il y a très longtemps, au tout début de cette cohabitation constante est pourtant sans doute le plus important. C'était un matin, le coloc n'était pas sorti et avait son ordinateur portable devant lui. L'écran a dû montrer une chose ignoble parce qu'il s'est mis à pleurer. Ensuite il a été dans un état proche de la léthargie pendant des jours. Maintenant, quand il pianote sur les touches en fixant l'appareil avec des yeux remplis d'espoir, cela fini toujours en soupirs plaintifs. Le coloc n'a plus pleuré depuis mais je voyais bien le désarroi dans ses yeux, et aussi autre chose, la peur. Je repense à tout cela avec le coloc à côté de moi. Il pleure. Etrange, il n'a pas touché à l'ordinateur de la journée. Encore plus étrange, les larmes coulent mais il n'émet aucun son. Son regard est vide comme les yeux d'un poisson mort. Je dirais presque que quelque chose s'est brisé à l'intérieur de lui et c'est pour ça que toute cette eau coule hors de son corps. Je m'approche, intrigué, je m'installe confortablement sur ses genoux et ronronne pendant qu'il passe ses doigts dans ma fourrure. Je prends sur moi pour supporter l'odeur de salle de bain émanant de ses mains et de boisson rouge ou marron provenant de son haleine. Je me mets à somnoler mais je l'entends comme une voix au loin qui me parle ou parlerait-il dans le vide. Je ne saisis que des bribes de ses mots : chercher du travail, chômage, refus, difficile, ... Des mots qui se perdent tels des murmures dans le vent.

Je suis pourtant sûr qu'il répétait sans arrêt deux questions entre ses diverses divagations sur ce soi-disant travail : la première « qu'est ce qu'on va faire Minou ? », moi je sais ce que je vais faire, la même chose que tous les jours, je ne comprends pas où il veut en venir, c'est pourtant évident ; et la deuxième « et si ça ne finit jamais ? », cette question m'éveille de mon demi sommeil, qu'est ce qui ne devait jamais finir ? Je ne me suis jamais vraiment posé la question auparavant, trop ennuyé par cette vie à deux imposée depuis déjà des lunes mais maintenant ça fait tilt dans ma tête. Pourquoi le bipède ne sort plus aux heures habituelles ?

Serait-ce en rapport avec ce qu'il appelle le travail ou il y a quelque chose de plus grand encore derrière ce chamboulement de nos vies ? Ces réflexions m'occupent un moment et je finis par vraiment m'assoupir bercé par les étranges lamentations du coloc. Quand je me réveille, il fait noir dehors, je suis toujours sur ses genoux, il dort. Il restera comme ça jusqu'au matin, affalé sur le canapé du salon et se réveillera tout desséché comme après chaque abus de boisson colorée.

Ce fût un drôle d'après-midi et depuis ce jour, j'observe mon coloc du coin de l'œil toute la journée. Il va toujours à son ordinateur avec le même regard plein d'espoir et se retire de là avec la tête baissée d'un vaincu. Il continue d'appeler maman avec un ton de plus en plus faussement enjoué, par contre les appels avec les autres bipèdes ont complètement cessé depuis plusieurs jours. Il boit encore ces abominables boissons mais je lis quelque chose dans son attitude, serait-ce du dégoût ? Je n'en suis pas sûr mais il a la même expression que quand il vide ma litière, ce qui ne l'empêche pas de la nettoyer ni de s'envoyer plusieurs rasades de boissons. Un autre changement conséquent, j'ai été admis dans le grand lit confortable. Une nuit, il est venu me chercher et m'a porté jusque sur les couvertures, depuis, j'y ai ma place. De façon générale, la colocation continue comme avant, mais il est facile de voir que mon coloc ne va pas bien, ça se voit comme le nez au milieu du visage. Et je me demande alors « qu'est ce qu'on va faire si jamais ça ne finit jamais ». Mais ça va finir un jour, n'est-ce-pas ? Tout redeviendra comme avant ou même mieux qu'avant et les derniers mois seront relégués au fond de la remise de nos mémoires avec les autres bric-à-brac.





La Bulle du Confinement

Par Tanya Ng Cheong | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

L'annonce tombe, solennelle, abrupte. Confinement, confinés, enfermement, enfermés. Le pays se fige. Je m'immobilise. Avons-nous seulement le droit d'être surpris ? Le temps s'arrête, un avant-goût de cette impression de temps inépuisable qui nous accompagnera dans les semaines à venir. Quelques secondes de faux calme, ce silence mensonger qui accompagne inévitablement le choc. Les secondes deviennent une éternité quand soudain, une vague nous submerge tous. Doutes, craintes, confusion. Tel un déluge, l'incertitude se précipite sur le pays entier. Des quatre points cardinaux au centre, la vague destructrice se fait ressentir en ondes. Nul ne sera vraiment épargné. Les questions affluent. Nous ne savons que penser du futur.

Comment se douter que bientôt, le temps lui-même s'arrêtera ?

Début de confinement, nous établissons un plan d'attaque. Provisions, rationnement, prévisions et isolement. Nous sommes des combattants prêts à survivre. La bataille ne fait que commencer, les troupes sont motivées et déterminées à ne pas perdre de temps. Les premiers jours nous procureraient presque... du soulagement ? Oui, c'est cela. On se permet un peu de repos avant d'entamer de nouveaux projets. Nous nous devons de développer de nouvelles compétences. Mais oui, nous avons du temps pour tout faire ! Chaque journée offre de nouvelles opportunités inespérées. On en dirait presque merci à notre ennemi. Quand le temps est réellement le nôtre, on pense que le monde aussi nous appartient. Cuisine, jardinage, sport, peinture, dessin, musique et j'en passe... Nous apprenons, ou plutôt, réapprenons les petites choses. Les choses simples. Les choses importantes. Cette course à la productivité est pour moi plus un sprint qu'un marathon : frénétique mais brève. Nous avons du temps, trop de temps. Je ne saurais rester fidèle à une seule activité.

Au début, tout m'intéresse. Vite, je dois profiter de cet élan, ce courage nouveau. Au fond de moi, une petite voix m'avertit que bientôt, tout m'épuisera. Alors je me dépêche : je me construis une utopie. J'aimerais croire en l'euphorie, me noyer dedans tant que je le peux... Serait-ce une preuve de naïveté ? Probablement. Mais c'est paradoxalement pendant les temps durs que l'on recherche l'extase et que l'on se dit que forcément tout ira pour le mieux. Il faut s'occuper, sinon on risque de se laisser envahir par ses pensées. Si le temps s'est arrêté, ce n'est pas pour autant que nous nous arrêterons. Rester occupé devient petit à petit la nouvelle façon de lutter ; le pire serait de se laisser aller à la monotonie. Il faut prouver que notre ennemi commun aura beau nous pousser à nous enfermer, nous sommes les vainqueurs car nous avons gagné du temps. On en redevient presque des enfants. Nul ne veut être vu comme un mauvais perdant. Ha ! Dans ta face, vilain virus ! Tu croyais nous avoir fait perdre notre temps ? Haha ! Mais on l'accepte volontiers, ce temps libre. Rira bien qui rira le dernier...

Comment deviner qu'avoir trop de temps est synonyme de ne pas avoir le temps ?

Les jours passent et se ressemblent, je me perds petit à petit dans ma nouvelle routine. Tant que je m'y dédie, tant que je reste dans cette boucle temporelle, rien ne peut m'arriver. Ma maison est une zone sécurisée, ma chambre un cocon. Le monde extérieur est flou, il n'existe plus. Si nous nous battons réellement contre un ennemi commun, où sont donc les soldats ? Si je regardais dehors, je ne verrais qu'un champ de bataille déserté. Le danger est invisible face à cet adversaire sournois dont j'ai trop entendu le nom. Il a fallu battre en retraite pour mieux l'affronter. Je n'aurais jamais imaginé que je gagnerais une guerre en fuyant mon ennemi ! Les gilets pare-balles sont remplacés par les masques chirurgicaux. Les soldats nettoyaient leurs fusils, ils se lavent désormais les mains. Nos munitions ? Désinfectants pour les mains (à base d'alcool, bien sûr !). Nous avons tous entendu parler des vétérans alcooliques d'après-guerre. Maintenant l'alcool est versé pour faire la guerre. On ne l'avale plus, on le passe partout, presque fiévreusement d'ailleurs. De nouveaux termes définissent dorénavant notre quotidien. Je les tourne et les retourne sans arrêt dans ma tête. Les mots s'entrechoquent, rebondissent en désordre dans le chaos qui règne dans mon esprit.

Toujours là.

Incessamment.

À réclamer mon attention.

Ils résonnent de plus en plus fort.

Je n'en peux plus.

Virus.
Vaccin.
Quarantaine.
Virus.
Vigilance.
Remède.
Virus.
Fièvre.
Toux.
Virus.
Pandémie.
Patients.
Virus.

Virus. Viral. L'heure est aux réseaux sociaux. C'est effectivement l'âge d'or de la technologie. En ligne, il se propage tant d'absurdités qu'on se demande si l'épidémie n'aurait pas atteint nos précieux gadgets. Enfin, trêve de cynisme. Nous apprenons à trier le vrai du faux. Nous sommes des guerriers, le portable est notre poignard. Ses touches sont une lame aiguisée qui cache bien des dangers. Nous manions notre poignard comme un chevalier son épée. Notre lame est peut-être moins impressionnante, presque risible, mais elle tranche tout aussi bien que n'importe quelle arme massive. Les challenges se multiplient comme des champignons en ligne. Après tout, quel autre moyen avons-nous d'interagir ? Les opinions, quant à elles, divergent et se font entendre. Les discours poignants ou motivants circulent aussi vite que les plaintes et les critiques. Qui a raison ? Qui a tort ? Dans une telle situation, quand rien

n'est sûr, nous gravitons souvent vers l'espoir. Je me dis tout bas que l'espoir n'a pas sa place dans une crise. Je me dis, après je ne sais combien de jours que sentir venir un désastre en ne pouvant rien faire, ça n'indique rien de bon. Je me dis que les mots, ça fait chaud au cœur mais que les actions resteront limitées et que ce n'est la faute à personne. Je me dis que si je dis tout cela trop fort, je me ferai aussi poignarder.

Est-ce la désillusion qui parle ? La lassitude ? La fatigue ? Honnêtement, à force de pouvoir tout faire, je ne veux plus rien faire. Penser à l'avenir fait monter en moi une anxiété nouvelle, le présent est rempli de moments interminables et le passé débordant de nostalgie ne m'est actuellement d'aucune aide. La meilleure chose à faire est de rester calme et s'adapter, je sais. Je sais. Je sais trop bien que céder à la panique ou à la déprime n'aurait que d'atroces répercussions. Je sais que l'autodestruction est la pire chose que je puisse m'infliger. Mais je sais aussi que malgré les promesses, nous ne retournerons pas à la normale. Pas tout à fait. Je sais, non, je sens que quand nous quittons ce confinement, le monde aura changé. Pour toujours ? Peut-être. Pour le mieux ? Je ne sais pas. Voilà, finalement, quelque chose que j'ignore. Je veux me sauver. Je me replie sur moi-même. Combien de jours sont-ils passés ? Quand ai-je arrêté de les compter ? Il me semble que nous avons tous arrêté. L'anormal est maintenant normal. On ne compte pas les jours normaux.

Ah, les chiffres. Les nombres. Nous les suivons tous les jours. Nombre de cas. Nombre de guéris. Inévitablement, le nombre de décès. Des chiffres qui changent de jour en jour, des chiffres qui ne veulent plus rien dire après un moment. Des chiffres qui cachent des noms. La courbe s'aplatit. Est-ce qu'elle ralentit ? Tous ces chiffres veulent tout dire mais ne disent rien. Il est trop facile de s'y perdre. Le seul chiffre que nous cherchons est le zéro. Nous l'attendons, ce zéro. Nous l'espérons. Nous le demandons. Non, nous le réclamons. Nous aurons bon compter les chiffres, c'est le seul chiffre qui compte.

Je ne sais pas exactement combien de temps est passé mais je me mets presque à rêver à quand ce sera terminé. Rêve ou cauchemar ? La question se pose. Alors, je réfléchis. Suis-je trop pessimiste ? Ou pas assez ? C'est alors que je réalise que j'avais tort. Tort parce que je n'ai pas su regarder le monde tel qu'il est.

Je ne suis pas dans un cocon, mais dans une bulle. Mais cette bulle grandit de jour en jour. Je n'entends plus le reste du monde. Je n'en vois plus qu'une version déformée, est-ce un reflet d'arc-en-ciel que je vois ou est-ce cette illusion fabriquée par le prisme de cette bulle ? Le monde est devenu abstrait. La bulle gonfle, tentant d'engouffrer au passage toute la crainte qui m'entoure mais que je ne vois pas. Je sais que ça ne peut pas durer. Ma bulle grossira jusqu'au jour où enfin elle ne pourra plus m'enfermer. Nous sommes tous victimes de notre bulle personnelle et quand celle-ci éclate, elle ne laisse derrière elle que des traces dérisoires de savon sur le sol. Nous nous protégeons chacun dans notre bulle de savon, essayant de notre mieux de garder hors de portée les assauts. Quand ma bulle ne sera plus là, le monde autour de moi se remettra en marche. Je ne pourrai plus ignorer ces sentiments qui inonderont le monde : abandon ou espoir, défaite ou détermination. Que restera-t-il du monde quand je quitterai ma bulle ? Pour le savoir, je ne peux qu'attendre le jour fatidique, emmenant avec lui un mot qui nous délivrera peut-être, celui qui me vient à peine aux lèvres...

Déconfinement.



Aurore Australe

Par Valérie RIOM-BERLAND | Illustration : Sandrine NANY

Il commence à pleuvoir. Je perçois distinctement les gouttes qui frappent la tôle du toit. Elles s'égrènent une à une en cadence comme les notes pointées d'une partition de piano. Détachées les unes des autres, semblables aux perles déliées d'un collier qui tomberaient sur le plancher.

Depuis ce matin l'atmosphère est électrique. Dehors, le vent grossit et ralentit les gestes. Dedans, il fait plus doux. Mais on sent bien que quelque chose se prépare. Un orage peut être.

Une fois encore, on ne va pas sortir cet après-midi. C'est comme ça tous les jours depuis le 17 mars. Ça m'ennuie. Je commence à me lasser de rester à l'intérieur. Depuis quelques jours, je me sens un peu oppressée. Il est vrai qu'on ne fait plus grand-chose. Des petites balades au fond du jardin en fin d'après-midi, pas davantage. L'été agonise derrière les premiers fronts froids même si certains jours l'air est encore un peu lourd. Et puis cette injonction à ne plus s'éloigner de chez soi pour ne pas risquer de s'approcher les uns des autres nous contraint à la captivité, peut-être même à la servitude. On ne se pose plus la question, on reste sur place. Et moi lorsqu'on ne bouge pas, ça m'agace et je sens monter une envie incompressible de m'ébrouer. Du coup je dors mal, je m'agite, je me sens à l'étroit, j'arrive difficilement à me raisonner et à rester calme.

Il y a pourtant de bons moments dans cette immobilité forcée. Hier par exemple, je me suis surprise à rêver. Je me disais que j'allais avoir envie de rencontrer les gens. D'une autre façon. Sans filtre. Littéralement. Là, je me contente d'entendre les voix, les bruits. Les voisins par exemple. Tous les dimanches matin, lorsque dix heures sonnent, ils mettent en marche l'aspirateur. D'ordinaire ils ont une femme de ménage. Mais depuis fin mars, je les entends chanter tous les deux autour du balai et de la serpillère. Le soir, vers dix-neuf heures, ils sont à nouveau en mouvement, ensemble, en musique. A cette heure-là de toute évidence il s'agit de muscler abdos et fessiers et non de lustrer le carrelage. J'entends tout, c'est marrant. Il y a deux mois, me semble-t-il, pas un bruit ne filtrait de leur varangue. Peut-être y étais-je moins sensible, c'est vrai. Maintenant lorsque je perçois des voix, je m'amuse à deviner certains des traits de caractère qui leur sont associés.

Sur le parking de la résidence, derrière la maison, par exemple. J'entends chez certaines personnes des intonations ou des remarques qui me donnent envie de les connaître. Les comportements d'autres, par opposition, m'exaspèrent. Cet homme par exemple qui descend sa poubelle à heure régulière tout en continuant à parler à son épouse probablement penchée sur son balcon. Ou ces deux femmes qui pestent et bougonnent quel que soit le sujet abor-

dé en promenant leurs chiens sur le terrain qui jouxte notre maison. Au fil des semaines, chacun est devenu expert en tour de quartier, en circonvolution de proximité, en voyage dans la résidence. On arpente tous le parking, on dessine d'étranges ronds, des huit, à la lisière de la forêt et toutes les nuits, on se perd dans des rêves d'ailleurs qui toujours se dérobent.

Ce matin, c'est Noémie, la célibataire qui habite la maison du bout de l'impasse que j'entendais. Elle racontait à Nicolas, notre voisin infirmier, son rêve de la nuit. Le même scénario que la veille, disait-elle, un rêve où elle serre dans ses bras celles et ceux qu'elle aime, sa mère, sa sœur, ses frères, les absents, ses amis, ses amours de jeunesse. Elle n'arrive pas à s'extraire de son rêve, se réveille, se rendort et s'y précipite à nouveau. Et dans son rêve, poursuivait-elle, il y a une grande table qu'on dresse sur le parking entre les maisons et tout le monde s'étreint, s'embrasse, se met à danser sur les murets qui ferment les jardins. Les voisins s'applaudissent et se congratulent. Et ils rient en se disant que demain sera bien, que jamais plus rien ne sera comme avant. Noémie a proposé à Nicolas qu'au début du mois de juin, on célèbre le monde d'après, entre voisins. Que chacun fasse un gâteau et qu'on partage... Je sens que derrière la légèreté de ses propos, Noémie a envie de dériver son ennui jusqu'à la fenêtre d'en face. Elle a raison, il va bien falloir qu'ils arrêtent tous de trinquer virtuellement devant leur écran à l'après en murmurant qu'il doit être autre et en se nourrissant de belles phrases.

Je me rends bien compte que je suis privilégiée. Dans ma vie peu de choses ont vraiment changé. Je fais partie de ceux qui sont familiers avec leur intériorité et la contemplation du temps qui passe. J'étais déjà, depuis quelques mois, dans l'attente de cet après dont on nous dit qu'il va devoir s'inventer. Ça, je l'ai compris, mais de là à savoir comment...

Mon confinement est douillet et je ne me sens pas très rassurée à la perspective de m'en extraire. Sortir de ma bulle pour entrer en relation... Pour tout dire, j'ai peur. Vais-je attirer la sympathie ? Va-t-on m'aimer ? Je ne veux pas devenir asociale. Mais je sens monter la méfiance face au trouble d'une situation incertaine. Ça pourrait être tentant de juger, ou d'éviter, voire de rejeter. Comment aborder les autres ? Vais-je me retrouver seule en face d'eux ? Ou vais-je créer un lien avec chacun ? Vais-je pouvoir rester à distance suffisante pour observer et décider si la situation est bonne ou mauvaise pour moi ? Vais-je avancer masquée ou à découvert ? Je ne veux pas me laisser happer, parasiter et même contaminer par ceux que je croise. J'aimerais tellement pouvoir me retrouver dehors mais revenir à l'intérieur si je le sens préférable... Il faut que je m'applique à m'ouvrir tout en restant protégée. Je vais devoir apprendre tout ce qui fait barrière tout en m'ouvrant à la rencontre. Que d'énergie à déployer...

Hier on regardait une série en anglais. J'aime l'anglais. C'est une belle langue. Mélodieuse. Comme la pluie sur le toit. Ça roule, ça s'enchaîne, pas de rupture, des notes. Le tamoul aussi est musical. On le parle dans la famille du fait des origines malbars de maman. Mais les mots glissent tellement vite que j'ai l'impression d'une débandade et ça me fatigue.

Une débandade... J'ai un sentiment d'urgence là, tout à coup. Oui je crois que quelque chose se prépare. On n'est à priori plus en saison cyclonique mais avec le réchauffement climatique, rien n'est plus comme avant. Il a fait frais cette année en février et le mois de mai peut ouvrir sur des surprises. L'été a perdu du terrain face à l'hiver mais je sais qu'il y

a très longtemps, l'île a été ravagée par des tempêtes tardives.

Je ne sais pas bien comment se forment les cyclones. Je crois qu'il s'agit d'amas de nuages, de forte chaleur et d'humidité mais il faudra que je pense à éclaircir le phénomène. Il y a énormément de choses qui vont m'intéresser je crois. Pour l'instant c'est l'histoire de mes origines sur lesquelles je me centre.

C'est important de comprendre d'où l'on vient.

Hier la soirée a été consacrée à un reportage passionnant. Depuis la mi-mars, les émissions télévisées sont suffisamment ennuyeuses pour que je décroche rapidement du débat, voire que je m'endorme. On ne parle que du virus, on entend tout et n'importe quoi. On s'exclame sur des courbes de mortalité dont on ne sait pas à quoi elles correspondent. Samedi, les débats de début de soirée sur Arte se concentraient sur la question de l'infiniment grand et de l'infiniment petit. C'était fascinant. Il s'agissait des lois communes qui organisent cellules et galaxie.

Ça m'exalte parce que j'ai vraiment le sentiment d'en avoir expérimenté les effets. Je ne suis pas la seule probablement à le ressentir ainsi. Mais chez moi c'est une impression encore très présente. Je la vis dans mon corps. Cette généalogie d'atomes, de molécules, de cellules qui construit les êtres humains.

Nous serions tous le fruit de la gestation cosmique. Les étoiles aussi naissent et meurent. Certaines s'éteignent de mort lente, d'autres ont une fin cataclysmique.

Je n'aime pas trop penser à la mort. Pourtant on en parle sans cesse, partout. J'ai bien aimé l'idée que les étoiles sèment dans l'espace les poussières qui fabriquent les planètes. Nous serions alors des poussières d'étoiles... Je trouve cela poétique.

Nous avons continué ensuite sur une autre chaîne. Et nous sommes tombés sur un programme consacré à Héva, la figure réunionnaise féminine originelle. Je me suis, là encore, laissée emporter par la magie du propos. Quel beau prénom ce pourrait être, Héva... Il était tard, je me suis recroquevillée sur ma rêverie et endormie avant la fin du reportage.

Depuis ce matin je me sens courbatue. Un lien avec la pluie peut-être. Je suis vraiment trop jeune pour que ce soit des rhumatismes. Et ça ne peut pas être le virus. Nous avons respecté un confinement total. J'ai comme une espèce de tension interne. Une effervescence, c'est ça. Je me sens fébrile. Je suis en attente, avec le corps comme ramassé soudain sur un starting-block. Et puis je deviens maladroite. Je me cogne sans arrêt. Je suis à l'étroit. Comme dans une robe un peu trop juste.

La pluie est maintenant franche. Lourde, presque épaisse. J'entends la houle au-delà de la forêt. Elle gronde, la pluie se perd dans le bourdonnement sourd des vagues. L'atmosphère est irrespirable.

Dans la maison, je ne suis, semble-t-il, pas la seule à m'agiter. La voix de mon père dans la pièce d'à côté s'est accordée à une octave que je ne lui connaissais pas. Bien plus aigüe qu'à l'accoutumé. Il s'affaire dans une espèce de panique qui ne l'agite pas habituellement. Depuis une semaine je l'entends parler de l'anxiété qu'il ressent à reprendre la route au quotidien après cette période de télétravail qui lui a évité les embouteillages de l'entrée de Saint Pierre. Est-ce cela qui l'agite ce soir. Demain, le confinement prend fin ...

Mais pour l'instant la journée de dimanche s'étire encore. Il faut vraiment que je parvienne à faire le vide. Paupières fermées, je m'immobilise et me concentre sur mes sensations. Elles m'indiquent que je ne suis pas seule dans cette confusion soudaine. Tout tremble.

Je perçois maintenant de façon nette des secousses, des ruptures, des flots d'une énergie incroyable. C'est fascinant. Mes pensées s'emmêlent. Il y a un peu d'angoisse mais surtout le trémor d'une jubilation que je sens enfler en moi. Je crois qu'on y est.

La tête me tourne un peu, il pleut encore. Le temps s'est comme arrêté. J'ai l'impression que la nuit vient. Je réalise là que ça fait maintenant plusieurs heures que je me tiens tapie dans cette attente que je ne connaissais pas. Et puis là, tout à coup, je ne maîtrise plus rien. Mes pensées sont devenues comme la pluie. Elles s'égarant une à une dans une espèce de tunnel sombre et partent vers une terre inconnue. Un territoire vierge. C'est comme si elles se détachaient de moi. Elles me devancent. Mon corps est devenu lourd et dur. C'est un bloc de lave froide dans lequel bat un cœur incandescent.

Et puis un éclair. Je lâche prise. Je pense à toutes ces semaines passées à construire une image de ce que je vais faire de ma vie. L'attente était tellement vaste que je m'y étais, je crois, dissoute. J'étais abstraite. Me voilà une. Entière. Vivante.

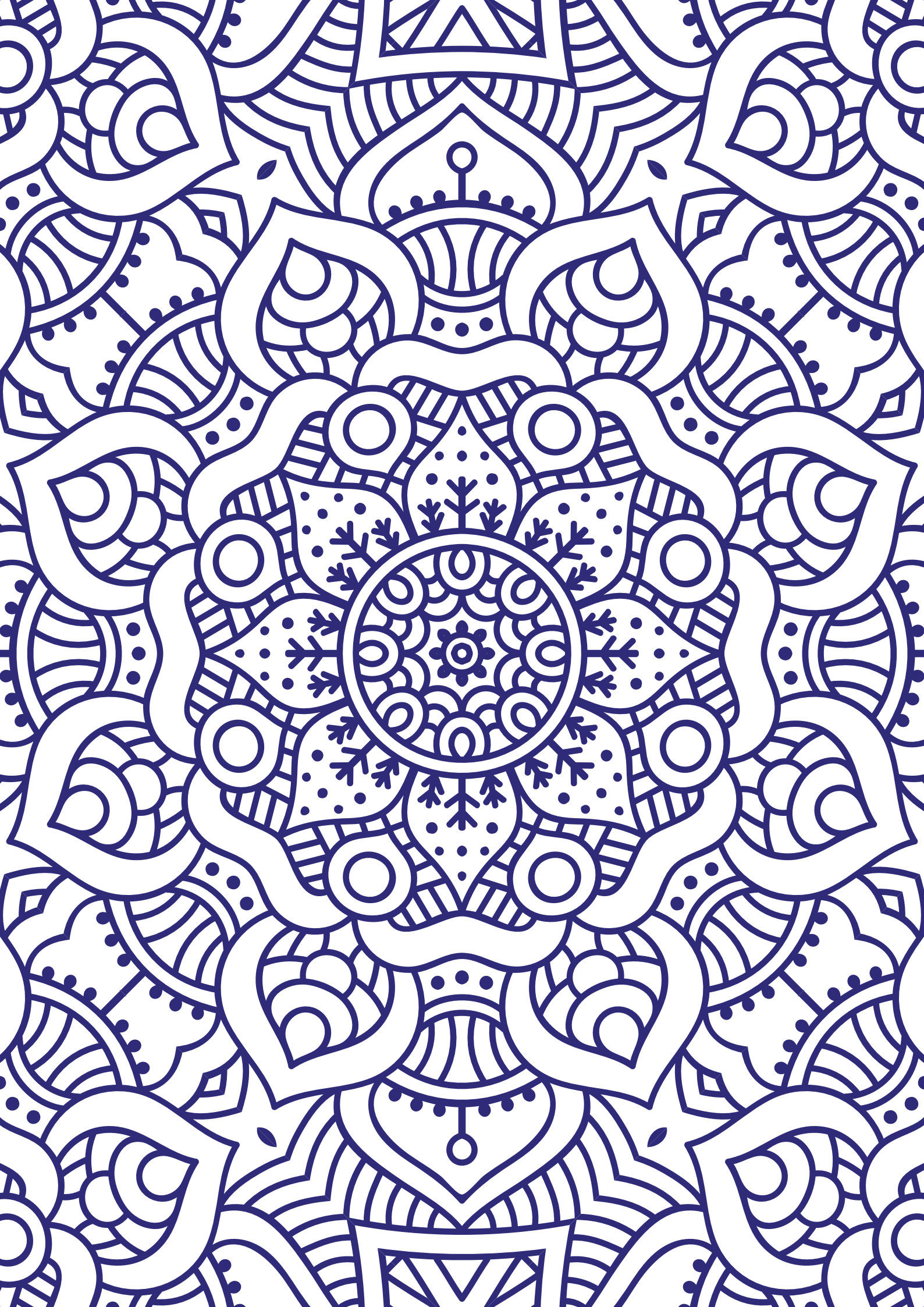
Je presse mes paumes contre mes yeux. Je cherche à prolonger encore un peu cette douceur tiède et fade que j'ai tellement eu envie de quitter. Et je plonge.

Un éclat de lumière me perce les yeux. Un vagissement crève mes poumons. Je quitte la taverne de chair qui m'a abritée pendant neuf mois. Je ne sais pas où je vais mais le passage est là, devant moi. La pluie s'est, je crois, arrêtée. A dire vrai, tout vient de s'arrêter. Ou peut-être tout commence. Autour de moi se construit à une allure folle un monde d'encouragements et d'exclamations. Un monde d'étonnement. Je m'y déploie. Je sens mon ventre se vriller, mes jambes se tendre, je me sens exister. Je suis en morceaux, je n'ai plus d'enveloppe. Des mains gantées me happent, des caresses m'effleurent, me chiffonnent. Ça me chatouille mais je retrouve mon unité. Les bruits m'assourdissent. Une odeur douce, soudain m'enivre. C'est fort et doux à la fois. Les sensations se bousculent. Je sens l'excitation du froid, du chaud, du trouble. Des frissons courent sur ma peau. On m'abrite sous une laine douce. Derrière les masques, se dessinent des sourires.

11 mai 2020, cinq heure trente.

Aurore...

Maman vient de prononcer mon nom.





Appartement C412

Par LARROSA Miranda | Illustration : Sandrine NANY

A l'aube, le hululement lancinant de l'alarme l'éveilla brutalement. Il se recroquevilla dans son lit et plaqua ses mains sur ses oreilles en attendant que le son agressif, venu du dehors, s'éteigne. La brève sensation de silence qui suivit s'emplit peu à peu de bruits montant de la cour: éclats de voix, pas cadencés, cliquetis, moteurs qui ronflent et claquements de portières. Il ferma les yeux et se remémora d'autres matinées, la lumière dorée qui filtrait entre les persiennes, le corps doux et bronzé d'une belle femme sur le satin blanc du grand lit et, au loin, le bruit du ressac... Il se leva sans entrain, enclencha la bouilloire installée dans la cuisine et regarda machinalement dans l'armoire vide, à l'exception d'un peu de sucre et de café. Mais heureusement on était lundi, jour de distribution, pourvu que ration de vivres de la semaine ne soit pas moindre que la précédente! Déclat de la bouilloire. Il remplit sa tasse et le parfum du café lui rappela les terrasses baignées de soleil en Italie, les rues animées, les voix chantantes. Il but une première gorgée en tentant de faire abstraction du goût médiocre et regarda par la porte-fenêtre donnant sur un minuscule balcon. Il habitait dans une des quatre énormes barres d'habitations de douze étages formant un carré fermé, au cinquième. L'alignement monotone des fenêtres sur un mur de béton sale occupait toute la vue. Les stores s'ouvraient un à un, derrière les fenêtres des rideaux bougeaient, seul signe de vie dans ce paysage à la géométrie froide. Il alluma une petite radio posée à côté de son four à microondes. Une voix monocorde énonçait les nouvelles du jour, semblables aux précédentes : avancées, progrès, nombre de patients rétablis, nombre de morts, statistiques, promesses rassurantes d'un proche retour à la normale, rappel des règles de sécurité.

Il éteignit et emmena sa tasse au salon; une pièce à peine plus grande que la chambre, où se trouvaient les quelques objets qu'il avait pu sauver du naufrage : une étagère remplie d'albums bien rangés, quelques trophées, un canapé aux lignes épurées trop volumineux pour la dimension de la pièce et un grand écran plat. Il se posta devant les voilages de la fenêtre du salon, qui en faisaient un observatoire discret. Au pied de chaque barre d'immeuble s'alignaient les vitrines des commerces fermés depuis des mois, recouverts de journaux jaunissants et de graffitis. Une large ouverture permettait le passage des véhicules.

La cour intérieure était constituée d'un carré de gazon pelé, semé d'arbres rabougris en un alignement sans âme, entouré d'une allée bétonnée. Elle grouillait d'hommes en combinaison de protection chimique de diverses couleurs : en treillis gris pour les militaires, bleue pour le corps médical et noire pour les agents de la Sécurité Sanitaire de la Population. Deux camions de ravitaillement gardés par une dizaine de soldats armés stationnaient au milieu de la cour. Deux minibus et deux camionnettes aux fenêtres grillagées, ainsi que le camion du département de la SSP, étaient parqués un peu plus loin.

Le spectacle n'avait rien d'excitant ; des gens qui vont et viennent, des cartons qu'on sort des camions et empile sur des chariots, mais il suivait attentivement cette unique distraction de

la semaine. Il pensa amèrement sa vie passée, lorsque les activités se succédaient: théâtre, concerts, vernissages, galas, sorties à ski, en bateau, sauts à l'élastique, sauts en parachute, parc d'attractions, etc. Sa vie ressemblait à une fête perpétuelle, un feu d'artifice coloré...

Le camion médical stationnait tout au fond de la cour. Devant une des portes latérales du véhicule une file se formait, chacun se tenant debout à deux mètres d'intervalle, sur un des cercles tracés au spray rouge à même le sol. Après un long moment d'immobilité, ils avançaient tous d'un cran, comme des pions sur un jeu de l'oie, ou des pièces sur le tapis roulant d'une chaîne de montage. Quatre policiers et deux militaires veillaient au bon déroulement des choses et contrôlaient les identités.

Tout à coup, une agitation se fit dans les rangs et des éclats de voix résonnèrent entre les murs. Un des locataires se tenait devant un policier et tendait la main pour récupérer ses papiers, l'air agité. On lui fit signe de se mettre à genoux. Il mit ses mains derrière la tête et esquissa le geste demandé mais, soudain, fit un bond de côté et s'enfuit. Avant qu'il n'ait pu parcourir six mètres un policiers le neutralisa d'un coup de taser. Une voiture fit irruption dans l'enceinte. L'homme inconscient fut jeté sur le siège arrière et la voiture repartit. Tout s'était très vite passé.

La place étant libérée, le reste de la colonne avança d'un cran, impassible.

Il contemplait encore la cour, ébahi, lorsque la sonnette de sa porte d'entrée le fit sursauter. Il alla ouvrir, en t-shirt et en caleçon, ne faisant plus d'efforts d'habillement pour la visite hebdomadaire depuis longtemps. Dans l'embrasure se tenaient deux délégués de la SPP vêtus de noir, du bout de leurs bottes aux masques à gaz, en passant par une épaisse combinaison surmontée d'un étrange couvre-chef pointu. Deux militaires les encadraient et d'autres devaient se tenir plus loin, chargés de listes et de cartons. Comme chaque lundi, les mêmes gestes, les mêmes questions. Service de Protection de la Population, contrôle de routine. Nom, prénom ? Avancez d'un pas pour la prise de température et le contrôle des rétines. Ouvrez la bouche ! Avez-vous eu des vertiges ? Ressenti un quelconque malaise ? Troubles de la vue ? Toux ? Etat fébrile ? Maux de tête ? Maux de ventre ? Comme toujours il répondait par la négative, tandis que la deuxième combinaison noire remplissait un formulaire au fur et à mesure. Alors qu'il allait apposer son pouce sur l'écran, en guise de contrôle d'identité et de signature, le bruit d'une explosion à l'extérieur du bloc arrêta son geste.

- Qu'est-ce que c'était ? On aurait dit que ça venait de... de pas loin.
- Ce qui se passe à l'extérieur de votre appartement ne vous regarde pas, intervint le soldat de droite, en avançant vers lui, le torse barré de son fusil automatique. Rentrez chez vous et suivez les consignes, pour votre propre sécurité.

Il bouscula légèrement les deux combinaisons noires qui se dirigèrent vers l'appartement suivant. On lui remit un carton et on referma sa porte. Il resta un instant debout, à écouter le grincement d'un chariot et les pas qui s'éloignaient dans le couloir, le bruit étouffé d'une sonnette. Même rituel, mêmes questions. Il regarda par l'œilleton, mais une main l'obstrua et y colla un adhésif opaque, puis il y eut un bruit de frottement contre le contreplaqué, un choc

sourd. Et plus rien. Les scellés étaient posés.

Il déposa son carton à la cuisine, sur le plan de travail et regarda par la fenêtre. Dehors, la file continuait à avancer. Il scruta les immeubles et la portion de ciel qu'il pouvait voir. Pas de fumée, ni un quelconque signe visible de l'explosion. Il vida le reste de sa tasse dans l'évier et ouvrit le carton. Celui-ci contenait des denrées de base : pain et petite portion de viande sous vide, boîtes de conserves, fruits, pâtes, riz, divers repas tout prêts en barquettes et quelques barres de survie. Il se remémora les soupers fins dans les restaurants les mieux côtés des grandes capitales, les nappes immaculées, les services rutilants, les décors grandioses, les chefs étoilés qui venaient à sa table faire des courbettes...

Il soupira avec humeur, retourna au salon et regarda au-dehors, les hommes qui pliaient bagages, sous le petit jour gris. La file dans la cour avait disparu, le camion-médical était en train de ranger le matériel et le conducteur déjà installé au volant. Des militaires apparurent, escortant une dizaine de personnes qu'ils firent monter dans une fourgonnette. Sans doute des nouveaux cas, ou des gens nécessitant des soins particuliers. Puis les combinaisons noires prirent place dans leur bus, et les véhicules démarrèrent un à un, ne laissant que les six soldats habituels en faction. Deux devant l'unique sortie, qui remplaçaient les barrières de sécurité après le passage des véhicules, les autres déambulant dans la cour, prêts à prendre leur tour de ronde. Le spectacle était terminé.

Il se laissa tomber sur le canapé et alluma la télévision. Un visage inexpressif énonçait les mêmes nouvelles qu'à la radio. Il zappa sur les quelques chaînes encore à disposition : différents programmes d'éducation à domicile, retransmissions de vieilles émissions, films en continu, gymnastique, clips musicaux, retransmissions sportives, messe... rien d'intéressant. Il éteignit le poste, agacé. Il aurait donné n'importe quoi pour aller faire un tour dans sa décapotable, cheveux au vent, musique à haut volume, avec le paysage qui défilait à toute allure et lui semblait toujours beau, depuis le confort de l'habitacle.

Il choisit quelques albums sur l'étagère et s'installa sur son canapé. Pendant près de deux heures il tourna lentement les pages, parcourant inlassablement les images de son enfance, comme décolorées par le soleil et le temps. Des photos sur la plage, sur sa planche de surf, sur le yacht avec ses parents, les Noëls, sa première voiture de sport, ses voyages entre amis, tous ces visages qu'il ne voyait plus et dont il commençait à oublier les noms. Et puis il passa aux débuts de sa carrière, illustrée de photos flatteuses : beaux costumes, splendide femme accrochée à son bras, tapis rouge, lieux exotiques. Ce train de vie aurait pu se poursuivre jusqu'à la fin des temps, s'il n'y avait eu ce satané virus... ou bien son déclin avait-il commencé avant ? Quand étaient-ils venus saisir son loft, geler ses comptes ? Tout se perdait soudain dans une sorte de flou et une sensation désagréable. Sa nuque le démangea, il se gratta et sentit de fines particules sous ses doigts. Il examina ses ongles, mais ne vit rien. Sans doute de la poussière.

Il enclencha l'aspirateur automatique et réchauffa une barquette de poulet au riz. Plus tard, à nouveau installé sur son canapé, il regarda des enregistrements d'émissions auxquelles il avait participé, tout en mangeant. Les applaudissements du public et les rires soutenus

provoqués par ses blagues l'égayèrent un peu. Le reste de la journée coula tranquillement, monotone. Quelques coups d'œil sur la cour déprimante et les soldats nonchalants restés en faction. Le bruit cadencé des rondes. Les fenêtres des voisins qui s'allument une à une, à la tombée de la nuit. Et puis le couvre-feu, à dix heures, brutal, sans appel : mesure d'économie des ressources. Fin du spectacle. Chacun retourne dans son lit.

La nuit fut agitée. Il rêva qu'il était dans un hôtel de luxe au bord de la mer. Un coup de soleil l'empêchait de dormir, et la moindre aspérité lui brûlait la peau. Une démangeaison réelle le réveilla, comme s'il y avait des miettes dans son lit. Il n'en comprenait pas la provenance, ne se souvenant pas d'avoir mangé dans son lit et les balaya de la main. Il repensa alors à l'internat et aux collations nocturnes improvisées avec ses camarades, le plus souvent du saumon et du foie gras, avec du vin ou du champagne et, sur ces bons souvenirs, il s'endormit.

Il se réveilla tard et tout endolori de sa mauvaise nuit. Après un frugal petit déjeuner, il s'installa pour passer en revue les coupures de presses qu'il avait collectées dans une grande boîte, mais on sonna à sa porte. Lessive. Il défit rapidement son lit, se protégea le bas du visage d'un masque médical et descendit au sous-sol, escorté par deux soldats qui ne le quittèrent pas des yeux. A la fin du programme, il ramassa le linge encore humide et remonta, toujours sous escorte. Il n'avait plus qu'à étaler le tout sur les radiateurs. Cette situation était si minable... quand retrouverait-il une vie décente, débarrassée de ces basses corvées ? Il regarda sa collection de photos où il posait en compagnie de différentes personnalités. Il se demanda ce qu'ils étaient tous devenus, comment ils vivaient le confinement et se rendit compte que la plupart avaient disparu de son horizon bien avant qu'il ne soit expulsé de sa penthouse.

Malgré les draps propres, les miettes le gênèrent à nouveau la nuit-même. Il enleva les draps et les remit, à tâtons dans le noir, mais le lendemain matin les inconfortables particules étaient à nouveau là. Après son frugal petit déjeuner, il ôta les draps, tapa le matelas, le retourna, tapa encore. Il passa la balayette et trouva un fin résidu clair au fond de la ramassoire. Étrangement, cela ressemblait à du sable d'une de ces plages paradisiaques où il était si souvent allé. Se pouvait-il que son matelas soit en train de se désagréger ? Il le tapa et le retourna, jusqu'à ce que plus rien n'en sorte. Et puis il secoua ses draps et refit son lit. Voilà, c'était mieux. Cette fois, il allait enfin bien dormir.

Inspiré par ce curieux épisode, il passa la journée à regarder différents films tournés par ses convives lors de son vingt-cinquième anniversaire, sur une île privée. Les parties de ski nautiques, les robes de soirées, les cocktails sur la plage et tous ces jeunes corps qui se pressaient, les belles femmes aux cheveux soyeux, les ventres plats, les peaux bronzées et puis cet énorme gâteau et la soirée au champagne qui avait continué jusqu'à l'aube. Installés sur des transats, ils avaient vu le soleil se lever, disque rouge au-dessus de l'océan... Il se coucha les oreilles bourdonnantes de musique et de rires, mais le sable revint l'incommoder la nuit même, et la nuit suivante.

L'alarme stridente le fit sursauter. Il était sept heures. Lundi. Heureusement, car il ne lui restait plus qu'une portion de riz, et comme il avait augmenté ses doses de café pour compenser

ses mauvaises nuits, sa réserve personnelle avait drastiquement diminué. Il se sentait épuisé et resta un moment couché à rêvasser en regardant le plafond et son horrible tache de moisissure. Rassemblant son courage, il se leva et mit l'eau à bouillir tout en cherchant quelque chose à manger dans les armoires à provision, par pure habitude. Il lui sembla entendre déjà des pas dans les escaliers et consulta l'heure. Ils avaient presque dix minutes d'avance sur l'horaire habituel.

Il alla ouvrir aux hommes en noir et leur garde armée. Gestes, questions et réponses habituelles, et puis une hésitation. Rien à signaler, vraiment ? Non, rien docteur. Vous avez mauvaise mine. C'est que je ne dors pas très bien ces jours. Pour quelle raison ? Simplement... la situation me pèse, je suis inquiet pour l'avenir de notre pays. Vous n'avez pas à être inquiet ! intervint brutalement le militaire. Le gouvernement a la situation bien en main. Autre chose à signaler ? Non ? Prenez votre ordonnance, on va vous escorter dehors.

Cette fois, c'était lui le pion. Un petit papier jaune en main, il contemplait les immeubles depuis l'extérieur, pour la première fois depuis des mois. Il en fut presque ému, malgré leur laideur. Il avança d'un cran en cadence et coula un regard vers ses voisins ternes et fatigués. Ferait-il toute sa vie partie de cette caste minable ? Son tour venu, il monta dans le camion aménagé dont l'intérieur ressemblait à celui d'une ambulance, dont un mur était tapissé de petits tiroirs. Un médecin en combinaison bleue prit son ordonnance et l'examina rapidement, tandis qu'un assistant puisait dans quelques tiroirs pour remplir un sachet blanc. Dans un coin, un soldat se tenait aussi immobile qu'une statue, fusil automatique au poing. Pas un mot n'était échangé, seule la respiration laborieuse des masques à gaz se faisait entendre.

Il prit le sachet de médicaments et remonta chez lui, escorté par deux gardes armés. Son paquet de vivres attendait devant sa porte. Il rentra avec son butin et l'impression d'avoir vécu la journée la plus excitante depuis longtemps. Il entendit des mains poser un scellé sur sa porte. Et puis les pas s'éloignèrent à nouveau. Le carton contenait les réserves habituelles et le journal ressassant les mêmes nouvelles et recommandations. Le sachet apportait en complément une barre de chocolat enrichie en fer et B12, des médicaments et de la tisane. Il en revenait presque à se réjouir d'avoir subi tous ses désagréments et passa une bonne journée, entre plats de pâtes, vaisselle et albums photo.

Le lendemain, au réveil, il se sentit nauséeux et il y avait de nouveau du sable sur les draps, mais il commençait presque à s'y habituer. Il se leva et prépara son café. Dehors, quelque chose avait changé. C'était à peine perceptible : le mouvement des soldats, leur manière de se tenir plus droits que d'habitude, une sorte d'électricité diffuse... Perdu dans sa contemplation, il se gratta distraitement le bras et des petits grains tombèrent sur le marbre noir du plan de travail. Il les collecta soigneusement sur un bout de papier et une pensée l'assaillit : et si ces particules ne venaient pas du matelas ? Il s'approcha de la fenêtre et s'examina : le sable semblait effectivement sortir par les pores de sa peau. Ce n'était pas possible... la tête lui tourna. Il se doucha longuement, puis enfila un survêtement propre à manches longues et un bas de training. On sonna à la porte. Tour de lessive !

Dans la buanderie, le soldat en faction à ses côtés semblait l'observer encore plus attentivement que d'habitude. Vous avez froid ? Dans ce cas pourquoi avez-vous mis un pull ? Vous n'aviez vraiment plus rien de propre ? Pourquoi ne lavez-vous pas plus de vêtements et moins

de draps ? A chaque question il avait inventé une réponse avec autant de désinvolture que possible. Mais la tension l'avait fait transpirer et il devait mobiliser toute sa volonté pour ne pas se gratter : chaque centimètre de sa peau le démangeait atrocement. De retour chez lui, il dispersa le linge sur les radiateurs et se gratta involontairement le dos. Une vague de sueur froide le parcourut de la tête aux pieds : il avait senti les granulés entre le tissu et sa peau.

Il s'enferma dans sa salle de bain et se dénuda complètement pour s'examiner : il avait du sable collé partout. Il se doucha à nouveau, se passant un gant en crin sur tout le corps. La nuit-même, à deux heures du matin il se réveilla en sursaut : le sable était à nouveau là. Il sentit son cœur s'emballer ; il avait été contaminé, c'était certain, mais comment était-ce possible ? Il commença par balayer le sable de la main, mais il y en avait une telle quantité qu'il dut retourner son matelas. Il était au supplice, inquiet et rongé par les démangeaisons. Pour se distraire, il feuilleta un album, assis sur son lit, adossé contre la fenêtre dont il avait levé le store, afin de profiter de la lumière des spots qui éclairaient la cour.

Il se réveilla endolori, dans un lit ensablé, désorienté et aveuglé par un rayon de soleil. Il se leva et prépara son café, accompagné d'une tartine de pain de mie. La première bouchée provoqua un crissement désagréable, sous ses dents. Il examina le pain et la margarine, sans rien déceler, puis passa la main sur les lèvres. Une sensation d'effritement accompagna ce geste. Il alla à la salle de bain et sursauta en voyant son visage dans la glace : sa peau était comme enfarinée, sa bouche aux lèvres décolorées n'était plus qu'un trait. Et dans ce paysage désertique, deux yeux rougis le regardaient avec affolement. La tête lui tourna et il s'assit sur le bord de la baignoire crasseuse. Il entendit un bruit léger, comme un glissement sur du satin et baissa les yeux vers le carrelage : il venait de répandre une trainée de sable clair sur l'émail bleu. Il gratta son dos qui le démangeait soudain d'une manière intolérable et entendit le même bruit léger dans la baignoire.

Son cœur s'emballa, ses oreilles bourdonnèrent et il fut pris d'une envie démente de se gratter, de lacérer de ses ongles chaque centimètre de son corps, mais se retint de justesse. Il se raisonna en se disant qu'une douche calmerait ses démangeaisons. Il resta un long moment sous le jet d'eau chaude, se savonnant aussi doucement que possible. Il sentit que sa peau se calmait peu à peu et quand son épiderme et son esprit recouvrèrent leur état normal, il sortit enfila un peignoir propre. Dans la cuisine, sa tasse de café tiède l'attendait. Il la but et mordit dans sa tartine du bout des dents, grimaçant pour que ses lèvres ne rentrent plus en contact avec la nourriture.

Un peu rasséréné, il s'installa au salon pour voir son enregistrement préféré : sa croisière aux caraïbes, son corps jeune et bronzé, les sorties à jet-ski, mais à mesure que son corps séchait, les démangeaisons revenaient. Il passa machinalement la main dans ses cheveux et une couche de fines particules se déposa sur les pages de papier glacé. Il soupira. Devait-il avertir le centre médical ? Non, à quoi bon ? Mieux valait cacher son état, tenir jusqu'au vaccin, jusqu'à la fin du confinement. Alors, sa vie pourrait reprendre comme avant... mais les types du SSP ne seraient pas dupes, son visage le trahirait ! Il essuya son front moite sans réfléchir et une poignée de sable lui tomba dans les yeux. Et si le mal attaquait ses yeux, le laissant aveugle ? Il cligna des paupières, larmoyant, n'osant les frotter. La douleur était insupportable. Il pleura pour de bon, comme un enfant.

La crise de larmes calmée, il s'allongea sur son canapé et s'endormit. Lorsqu'il se réveilla, il se rendit compte, au changement de luminosité, que plusieurs heures avaient dû s'écouler. Il se leva et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Une agitation anormale régnait dans la cour, où des minibus étaient parqués en désordre. Des soldats sortirent d'un des immeubles en poussant devant eux un petit groupe de locataires, avançant péniblement, les mains derrière la tête. Ils poussèrent brutalement les personnes dans les minibus, par groupe de trois et ceux-ci démarrèrent en trombe. Un groupe de désinfection s'activa sur le trajet qu'ils avaient parcouru. Il remarqua surtout un gros aspirateur industriel.

Il appuya son front contre la vitre fraîche, le cœur battant, nauséeux. Il n'en pouvait plus de cette situation, il avait tant envie de retourner quelques moins en arrière... Il sentit un ruissellement fourmiller sous ses habits et, dans le silence revenu, il entendit clairement le suintement feutré du sable, sur le sol. Des sons montaient de la cage d'escalier, la visite de contrôle s'approchait. Son cœur pulsait si fort qu'il couvrait le bruit continu d'effritement. Ses pulsions lancinantes, qui semblaient battre au rythme des pas précipités.

La sonnette retentit.

Les soldats et les combinaisons noires attendirent quelques secondes devant la porte, puis sonnèrent à nouveau. Comme rien ne se produisait, ils forcèrent la porte et entrèrent. L'appartement était vide. Ils ne trouvèrent rien d'anormal, à part un tas de sable et de vêtements, devant la fenêtre du salon.



Le monopole de la solitude

Par Maharisoa Ralambosoa | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Ça y est : le mot se déhanche désormais sur toutes les lèvres, livré à la prostitution sacrée de l'usage et des mœurs. Solitude ! Solitude ! Ah sinistres bacchanales de formules crucifiées, anémiées sur l'autel inodore du Grand marché !

Aucun anathème ne pourra jamais réparer pareil préjudice. Qu'y puis-je donc ? Depuis que les écrans du monde entier ont commencé à psalmodier ce mantra barbare : « con-fi-nement » devant la luxure molle et ostensible du consommateur, mon bien le plus cher vient de m'être enlevé comme une nymphe d'ivoire pour être offert en pâture aux satyres de la curiosité publique. Ils me l'ont pris, sans bruit ni goujaterie, mon dû, mon château glorieux, mon fief pavoisé : la Solitude ! Et le pire, c'est qu'ils sont loin de s'en être rendu compte !

En effet, alors que les grandes puissances mondiales s'écharpent puérilement pour le mono-

pole d'un fétu de paille supposé soutenir plus longtemps leur édifice doré et éphémère, je lutte de mon côté depuis des années pour la sauvegarde d'un monopole bien plus subtil, et que je croyais alors inexpugnable : la solitude. Aux yeux de tous, je suis un original, un dandy de l'esprit mégalomane et ricanant qu'on aime avoir dans son salon lors des dîners austères et soporifiques. Mes amis m'aiment bien, probablement parce que j'ai toujours été aux petits soins avec eux, en particulier sur les questions sentimentales. J'ai notamment pour habitude d'accepter avec enthousiasme le rôle de messenger ailé, de Mercure aux sandales enchantées qu'on s'empresse très souvent de me confier, mais pas pour la raison que l'on croit. J'ignore la générosité et ai horreur de tout sentimentalisme. En vérité, je souhaite que tous mes amis se trouvent une compagne digne et un lit parsemé de pétales de roses et de Bisounours pour...pouvoir détenir le monopole de la solitude. Car la solitude est mon bien, elle est mienne. Tant pis si personne n'a jamais eu l'audace d'en revendiquer la propriété exclusive auparavant. Je l'ai toujours fait, et que l'on m'ait ou non pris au sérieux n'importe guère. La reine d'Angleterre, elle, compte bien parmi son patrimoine séculaire l'ensemble de la population des dauphins de son royaume en même temps que celle, régulièrement recensée, des cygnes de la Tamise... Les privilèges de cette nature, si féroce anti-utilitaires et iconoclastes, m'ont toujours paru être les lustres les plus éclatants d'une nature royale authentique.

Ainsi, comme je l'écrivais, cette période de confinement pose de la sorte pour moi un sérieux problème, tout à fait farfelu et en même temps très grave : l'émiettement de mon monopole princier. En effet, depuis le début de cette thébaïde de masse, mes quelques incursions sur les réseaux sociaux m'ont à chaque fois fait dresser les poils de la nuque devant cette évidence : le monde entier s'est mis à parler de la solitude. Un illuminé à la coiffure improbable à chaque connexion, un Bouddha en short toutes les cinq minutes : les frénétiques de toute sorte pullulent sur la Toile, gratifiés d'une auréole et d'un bâton. Et ils se disent tous fils et filles de la Solitude, héritiers des Pères du désert, ces ouailles de l'Hyperconsommation confortablement installées dans leur oasis de paresse et de gloutonnerie. Sacrilège ! Sacrilège !

Sur mon antique bureau magnifié de bustes grecs que je prétends être authentiques, je médite ce problème épineux depuis plus d'une semaine désormais. Les dernières nouvelles sont alarmantes : les couples se défont de plus en plus. Ma messagerie est inondée d'un déluge d'émoticônes de détresse de la part d'amies aux photos de profil dévastées. Bon sang, suis-je donc réduit à n'être qu'un obscur cavalier digne d'une série mielleuse pour ados ? Moi qui me voyais toujours en icône occulte et souterraine, en fondateur de sociétés secrètes, en réformateur espiègle et agile... Tant pis pour leurs histoires de couple à la con ; j'ai besoin de grandeur ! L'ampleur du désarroi mondial et de mon dépouillement mérite un acte inédit et grandiose, au sujet duquel les journaux jaseront pendant les décennies, les siècles à venir !

La naissance « officielle » d'une société secrète, qui préexiste souvent toujours à l'état de réseau affinitaire épars, correspond invariablement à l'appropriation passionnée et fédératrice, comme lors d'une étreinte, d'une forme évanescence, d'un mythe glorieux et suave. Etreinte localisée dans le temps et dans l'espace, parée d'un décorum grandiose et sur mesure qui rassemble simultanément les morceaux disséminés dans des noces opportunistes. Ainsi en a-t-il été par exemple pour l'Ordre mystique de la Rose-Croix, fra-

ternité hermétique au passé tout d'un coup compact au XVII^{ème} siècle où tout le monde en entendait pourtant parler pour la première fois. D'une sorte d'appel d'offre mystificateur, la société s'est du jour au lendemain constituée comme voulue par ses obscurs initiateurs... De même, il me faudra tisser une romance à l'opportunisme aussi raffiné, aussi nébuleux pour récupérer mon dû. Mais le temps du mythe est pour plus tard. Pour le moment, je dois exécuter tous les préparatifs nécessaires. Les actes en premier, le public n'aura droit au manifeste que plus tard. Tout ce que je dévoilerai à ce stade, c'est que je m'apprête à agir à un moment aussi délicat comme les Rosicruciens ont agi à une période agitée et vacillante qui annonçait la Guerre de Trente ans dans l'Europe fuligineuse du XVII^{ème}.

Pour commencer, il me faut du papier, une énorme quantité de papier, toute une imprimerie à vrai dire. Depuis que la pandémie a éclaté, tout le monde pense plutôt au papier toilette, de sorte que quand je suis sorti m'approvisionner hier, des regards mi-amusés, mi-agacés s'étaient impudiquement tournés dans ma direction. Fichtre ! La chose avait effectivement de quoi surprendre : mon chariot était quasi-exclusivement chargé de vélin de toute dimension entassé dans un désordre de bibliothécaire broussailleux. Seuls quelques légumes solitaires négligemment jetés sur le tas immaculé faisaient croire que j'avais des besoins physiologiques comme tout le monde. Ainsi débuta le mythe : dans un énième supermarché en tourmente pris d'assaut par une horde assoiffée de sang.

Mais il me faudra désormais faire preuve d'une discrétion d'oiseau nocturne. Les supermarchés sont équipés de caméras qui, malgré l'usage du masque, risquent de m'exposer à bien pire que ce à quoi je suis confronté à l'heure actuelle. Le mieux consiste assurément à commander à intervalles réguliers un contingent réduit, anecdotique auprès de fournisseurs aussi épars que les feuilles d'automne fouettées par le vent. Ainsi, j'empilerai peu à peu dans les ténèbres le bois innocent de l'autodafé...

Je me poste devant mon ordinateur comme une sentinelle et ne tarde pas à lancer les premières commandes. Bingo ! Les premiers intéressés clignotent sur mon écran. Le monde m'appartient. En théorie, c'est sur de telles entrefaites que le vilain laisse échapper un rire machiavélique bien gras, alors... « Hahahaha ! »

Cette fois, ça y est. Je viens de prendre possession de l'ultime livraison ; je peux donc d'ores et déjà me mettre au travail. Et pour cela, il va falloir veiller avec le papier hagard, que j'élèverai à la plus éclatante et à la plus irritante des grandeurs !

Mais avant tout il y a cette fichue histoire d'algorithme. En écumant ostentatoirement la Toile, j'ai découvert que l'algorithme qu'il me faut a déjà été mis au point par un rat de bibliothèque doublé d'un informaticien de génie. Ave ! Ce noble et glorieux rongeur a un site et peut être contacté en deux clics. Mais l'informer de mes projets risque bien d'en émousser la portée. Je compte bien entendu le faire, mais avec ma malignité et mon espièglerie habituelles. Quoi qu'il en soit, la tête que je convoite est déjà servie sur un plateau d'argent... Le tétarque sanguinaire que je suis ne peut que s'empresse d'en tirer toute la satisfaction possible. Un, deux clics, voilà absolument ce que je convoitais. Sans doute le rire machiavélique mérite-t-il davantage sa place ici. Voilà ! Ah joies ineffables des crimes grandioses qui mûrissent dans l'ombre rougeoyante de quelque mansarde ! Mon imprimante tourne à plein régime et devient brûlante comme une fonderie : des pages ardentes comme la braise y cuisent ! L'enfer de demain mijote dans ma case ou-

bliée tandis que de la fenêtre entrouverte, je fixe en hibou pensif le jardin géométrique de la ville endormie et cloîtrée. Si seulement ils pouvaient ne serait-ce que soupçonner le fléau qui planait dans l'air, fléau sans nom ni visage dont même le coronavirus serait jaloux ! Au loin, un chien invisible semble faire écho à mes pensées dans des aboiements plaintifs et éloquents : « Chaque soir, je veillerai désormais à tes côtés pour la noble quête qui est la tienne » module-t-il dans son parler aigu et tonnant.

Courses chaotiques et enfiévrées dans une promiscuité de fournaise (malgré le mythe hygiénique de la distanciation physique), cuisine douteuse et pseudo-ascétique digne d'un bêtisier d'émission culinaire pour enfants, triple rituel de rictus et de soupirs tra-gi-comiques devant le journal télévisé, conversations assommantes et dépeuplées comme un bout de désert craquelé sur la Toile comme au téléphone : voilà hélas la facette officielle de mon quotidien.

Seule l'autre vie, souterraine et palpitante, qui s'égrène avec les jours chaque fois que je rentre mérite une vraie chronique. Les voilà qui défilent désormais avec les colonnes de texte et les lignes aux jambages fourmillants, ces jours hypnotiques semblables à des grains que l'on fait glisser sur un chapelet somnolent ! Combien en ai-je donc déjà passés ainsi, citant mon rosaire malicieux et mangeant de ce pain sans levain aux miettes prolifiques, me prêtant distraitement aux sollicitations de mes proches et du monde ambiant ? Tiens, je feuillette ce qui ressemble à un calendrier...et découvre plus de dix croix tracées. Prodigeux. Et les nuits, ah ces nuits passées à dompter le cuir fier et à dessiner les plus somptueuses vignettes au rythme du vent épuré et d'aboiements amicaux venus du lointain scintillant : elles avaient un je-ne-sais-quoi de primitif, d'oriental.

C'est d'ailleurs par un prolongement anonyme de ces nuits, à une date que je n'ai pas pris la peine de vérifier, que je suis finalement sorti accomplir mon divin méfait, mon digne et sublime érostratisme¹. Ce fut comme dans un rêve éveillé : je me souviens vaguement m'être glissé dans la nuit avec la pensée affolante de la transgression. Une patrouille dégingandée et somnolente se traînait laborieusement sur un fond d'ombres mouvantes et sensibles. Ils m'ont paru dénués de vue, d'ouïe, de toucher, aussi me fau-filais-je sans crainte en direction des bois. J'y repense à présent, et j'ai du mal à concevoir que tout cela s'est réellement passé, sans que je n'aie défailli dans les ténèbres poisseuses... Je me suis ensuite traîné à l'intérieur d'une cathédrale d'arbres touffus et serrés, les épaules cabrées et révoltées par leur fardeau. J'avais presque à l'aveuglette, me fiant uniquement à la boussole approximative de mes souvenirs. Ça et là, un tronc massif est venu heurter ma téméraire carcasse; mes membres avaient scandaleusement goûté au tranchant impudique des chardons, d'une branche insolente. Et les ténèbres qui se firent aussitôt plus épaisses, plus opaques, exhortées par le froid cruel; les arbres tentaculaires qui entonnèrent une complainte de bruissements hallucinés ; les chants de cigale doublés de froissements opiniâtres qui me hérissaient le poil ! De lointains riffs de black metal m'étaient alors venus en tête. Ah, combien de fois n'ai-je pas frisé la psychose absolue au cours de cette nuit d'horreur voluptueuse? Mais le pâle messenger que j'étais a rageusement serré les dents derrière son masque poisseux jusqu'à la clairière sabbatique (j'y ai toujours projeté un sabbat anachronique de sorcières échevelées): le relais

¹ Acte criminel mû par une soif de notoriété (de Erostrate, figure abhorrée de la Grèce antique qui incendia le temple d'Artémis, à Ephèse, pour un motif de cet ordre).

où je déposais mon fardeau pour me le répartir ensuite en deux portions. A ce niveau, ma tension décrût considérablement. Je me suis fièrement dressé sous un arbre nouveau digne d'un tableau de Caspar David Friedrich et, reprenant progressivement mon souffle qui bombait l'étoffe sombre comme un torse, je devins le Sombre Messager de notre époque. J'ai commencé par une cour déserte, puis à peine revenu au relais, j'ai aussitôt enchaîné avec le vaste espace nu et dépouillé qui symbolise nos déambulations.

Les réactions n'ont pas tardé à fuser, comme j'ai pu le constater ce matin, après plusieurs jours (combien exactement? Je ne saurais le dire) de complet sevrage numérique et relationnel. Une fois les derniers chiffres de l'hécatombe mondiale ingurgités, je me suis aussitôt précipité sur les faits divers et truculents. Et là, coup de massue! Un magazine local a même accroché la nouvelle à la une, comme des guirlandes insolites : *"Conjuration ou farce sinistre ? De mystérieux ouvrages déposés près de l'Hôtel de ville et en plein cœur de l'Université."* A peine ai-je eu le temps d'éplucher cet article qu'un autre clignotait déjà sur mon écran avec des yeux de félin. Ces derniers jours, le petit monde du journalisme a communiqué sa verbeuse hébétude à la totalité des sphères de la société, tant le phénomène qui vient de se livrer à son appétit dévorant ne lui apparaît pas "comestible", sensé, rationnel. En effet, comment expliquer que quarante ouvrages de quatre cent dix pages chacun soient apparus respectivement sur le parc de l'Hôtel de ville et au beau milieu de la cour centrale de l'Université en l'espace d'une nuit, luisant d'une reliure de cuir des plus vénérables et des plus coûteuses? Et la suite, craintivement rapportée par un ingénu pigiste du *Canard déchaîné*, est encore plus saugrenue : "Après moult hésitations (était-ce un piège ? Les pages étaient-elles imprégnées de poison ?) définitivement écartées par une expertise scientifique rapide, les autorités ont transmis les ouvrages en question auprès d'un comité multidisciplinaire composé de linguistes, d'anthropologues, de professeurs de littérature et de cryptologues qui ont commencé par livrer un premier constat empirique. De toute évidence, selon eux, les quatre-vingts mystérieux volumes contiennent une série aléatoire de caractères composée des vingt-six lettres de l'alphabet et de trois autres signes: le point, la virgule et l'espace. Un exemplaire auquel nous avons eu accès a d'ailleurs pour titre: *"sr,bd"* et comportait, à la suite d'une série inintelligible de propos, la phrase suivante: *"la molécule susceptible d'enrayer le coronavirus se nomme aristocratie spirituelle."*, avant de sombrer à nouveau dans le non-sens complet jusqu'à la page quatre cent dix. Un autre volume, au titre trop fastidieux pour être reproduit ici, réussit à son tour l'exploit de générer des pages (lues à la verticale) à la fois éblouissantes et très pertinentes sur la période de confinement. Certaines insistent opiniâtement sur "l'hyperconsommation", notamment numérique, qui la caractérise, trait foncièrement nouveau et présenté comme "dégradant" par "l'auteur", si auteur il y a."

Plus loin, les théories sur l'origine de la mystérieuse collection fleurissaient: secte d'étudiants fous? Aréopage de grands écrivains en mal de sensations fortes? Société hermétique à la Rose-Croix ? Mouahahahaha! Exactement dans le sillage de ce que Salvador Dali escomptait pour sa Société secrète du Pain, quelque part dans une de ses truculentes autobiographies... Aucun quotidien ne put concevoir qu'il s'agissait peut-être d'une ini-

tiative isolée. Ma Solitude me revenait déjà par pans entiers! Ô merveilles de la royauté spirituelle...

Près d'une semaine après mon escapade, les premières mentions du nom de Jorge Luis Borges bourgeonnèrent enfin: sur les réseaux sociaux tout d'abord, secouées d'intrigues complotistes savoureuses, puis timidement, auprès de divers médias. Avec des mines pompeuses, des internautes du monde entier (bénie soit la Toile !) interpellés par les faits ont simultanément dépoussiéré la célèbre nouvelle : « la Bibliothèque de Babel » du maître argentin en exhibant altièrement des passages révélateurs sur une bibliothèque cosmique graine de tous les livres imaginables. Bien, mes enfants, très bien! Aussitôt, des passerelles avec une autre nouvelle du bibliothécaire aveugle avaient été jetées, où quarante volumes renfermant des chroniques logorrhéiques rédigées par des génies avaient été exhumés dans l'hébétude et la stupéfaction générales ! « Prodigieux ! » s'exclamait-on extatiquement des quatre coins du globe, surtout que ce dernier récit prophétisait l'exhumation de cent autres volumes à une époque imminente qu'on n'a pas tardé à assimiler à la nôtre. Rah ! Tous les ingrédients étaient donc réunis pour allumer cette fièvre plus brûlante que toute la symptomatologie moite et ruisellante de cette grippe funeste, fièvre qui prit le monde entier entre ses rets en à peine une semaine. Et les plumes raisonnables auront beau pester contre cette « épidémie superstitieuse » (comme l'écrit un pauvre journaliste du *Morne Quotidien*), la roue est déjà en marche. Aucune objurgation ne pourra plus dissuader les gens de s'éprendre de cette mystérieuse organisation : « Orbis Tertius », « Société de Babel » ; qu'il s'agisse d'un cercle halluciné d'étudiants excentriques ou d'un aréopage millénaire. Surtout que des milliers de pages n'ont pas encore été convenablement déchiffrées suivant toutes les modalités cryptologiques connues ! Les Rose-Croix ont encore frappé, et même les cartésiens et les sceptiques se sont trouvés contraints d'accourir pour constater de visu ce chaos probabiliste né, selon toute vraisemblance, d'une secte de mathématiciens et d'informaticiens facétieux !

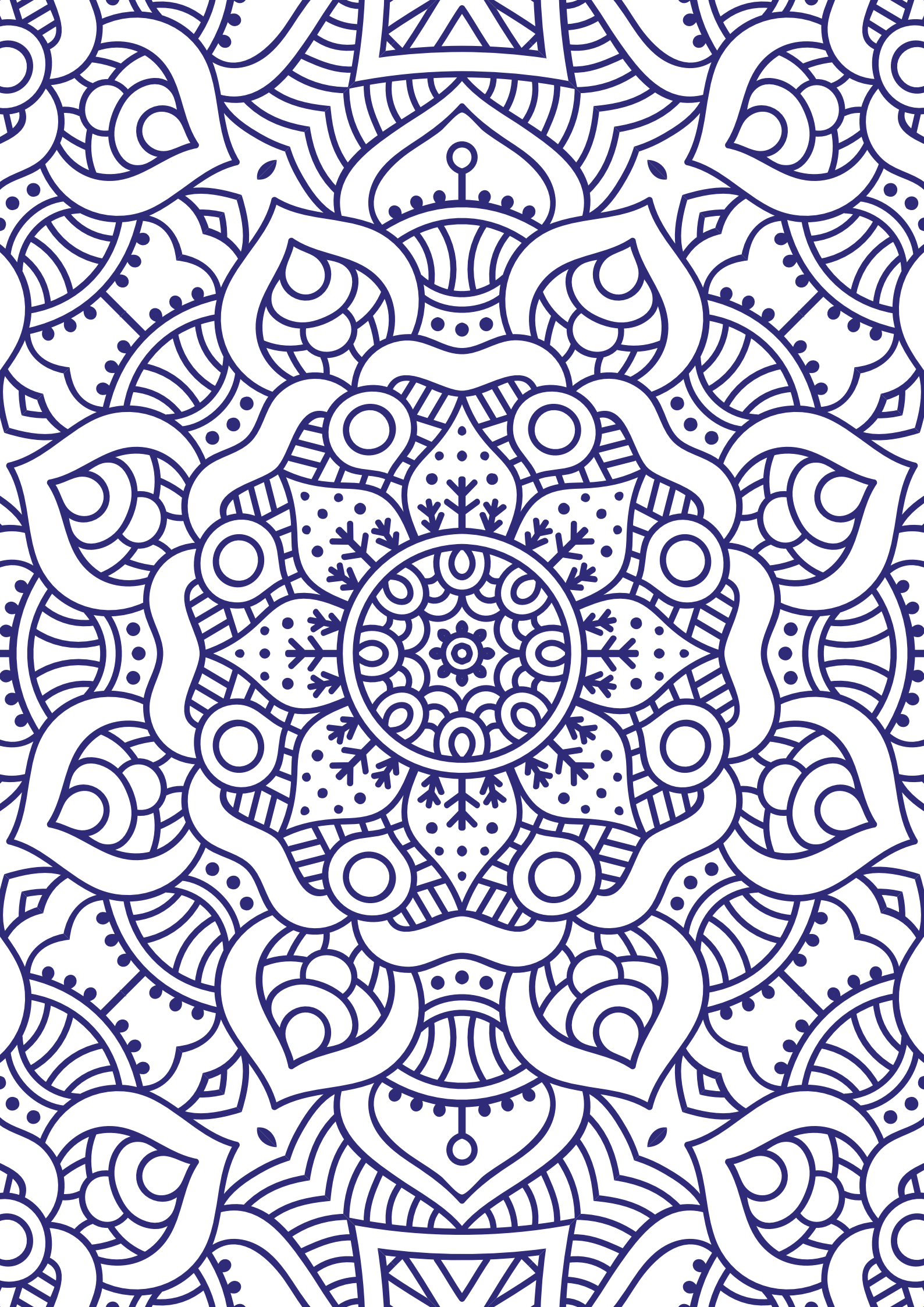
Mais voilà que l'écho qu'il me tardait le plus d'entendre résonne enfin : aux Etats-Unis, où la nouvelle est parvenue à la vitesse de l'éclair, un paisible et espiègle académicien répondant au nom victorien (sournement glissé à l'intérieur d'un des volumes en circulation) de Jonathan Basile vient de faire une déclaration affirmant... qu'il est l'auteur d'un algorithme qui a permis de donner forme à la barbare bibliothèque de Babel où toutes les permutations possibles de vingt-neuf caractères à l'intérieur d'un volume de quatre cent dix pages se tissent continuellement ! Quelque part sur son site officiel sont répertoriés, pêle-mêle, si l'on a le courage nécessaire, ces lignes antipathiques que je gribouille allègrement, ces mêmes lignes avec une virgule manquante, l'issue de cette pandémie de coronavirus, le bilan du successeur de Trump, le récit véridique de la fin des temps, etc. Dans un entretien qu'il a accordé au New York Times, le chercheur dément formellement toute implication dans un tel « attentat facétieux » (*a facetious symbolic attack*), pointant l'utilisation probable de son algorithme et de sa bibliothèque par un tiers qu'il ne flétrit pourtant à aucun moment. Au contraire, il avoue à la fois être amusé et intrigué par une pareille farce. Je le contacterai bien un de ces quatre...

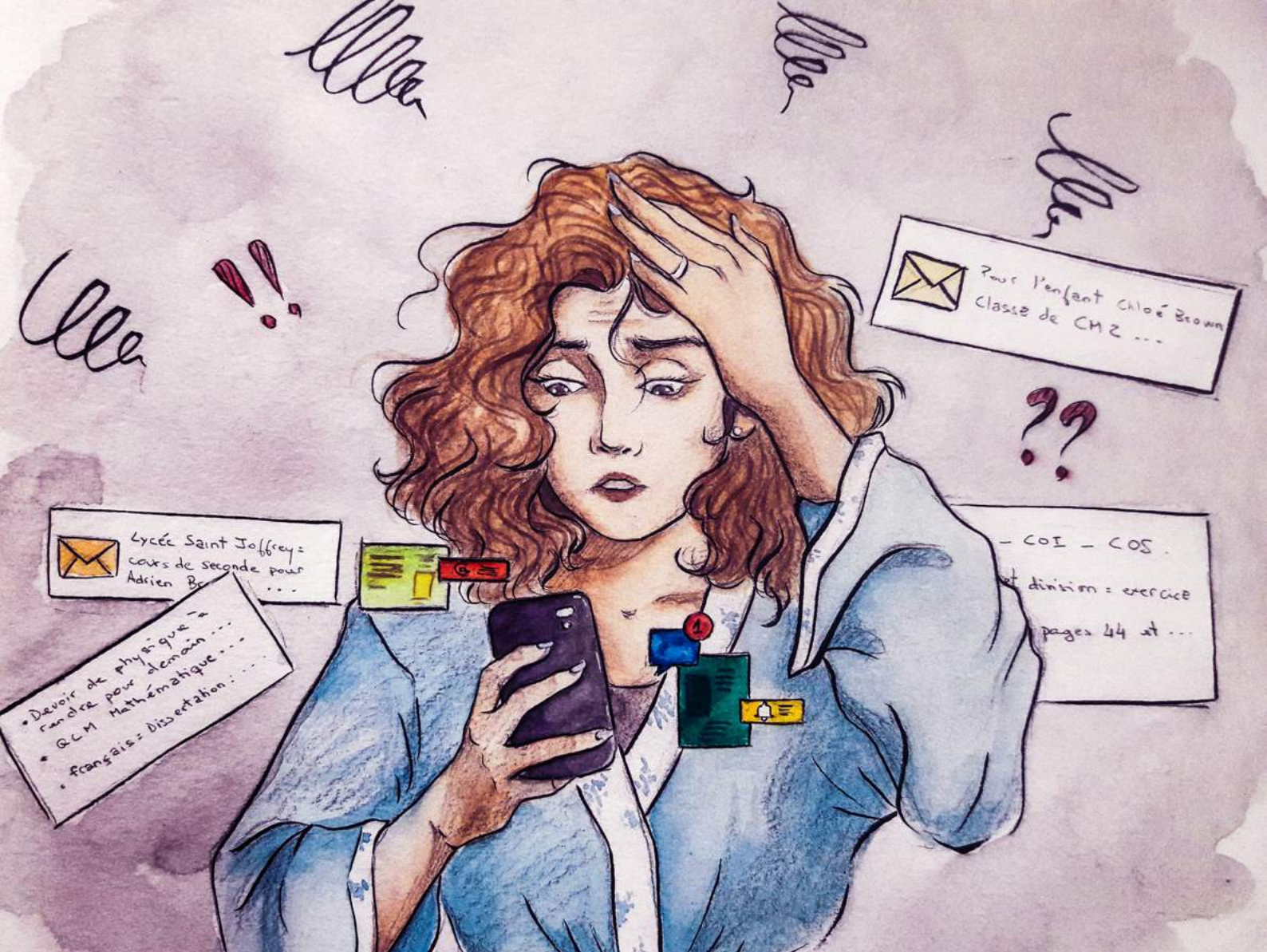
Amusés, nous devrions tous l'être, mais vous, ô Monde, êtes si facilement obnubilés par le Non-Sens et l'Arbitraire que je n'ai pas cherché bien loin pour satisfaire votre appétit malsain ! Vous qui épuisez votre confinement à la consommation torride et effrénée de tout et n'importe quoi, voilà que votre fausseté éclate au grand jour ! Deux pages aléatoires d'un livre qui contient tout juste de quoi vous gifler suffisent à enflammer votre instinct blasé par les écrans, les vidéos creuses et les insultes à répétition. La solitude et le recueillement ne constituent qu'autant de masques de votre complaisance, de votre prétention implacable au bien-être : vous avez inféodé la précieuse solitude, ma Solitude, au service de votre bien-être ! Comme si sa finalité était de vous conforter dans vos paresse et vos bâillements monumentaux, ô Monde qui singe les Pères du désert !

Qu'elle regagne enfin ses pénates, cette Solitude bafouée, lassée des amalgames et des alliages, ralliée à tous les opportunistes ; traitée comme une vogue, une nouvelle rengaine, un nouveau produit. Qu'on la laisse en paix ! Et moi, que je renaissse aussi à mon tour, dans le calfeutrement spirituel de ma mansarde, que la puissance soit mienne à nouveau tandis que le monde polémiquera jour et nuit sur la Société de Babel et ses intentions véritables !

Oui, la Solitude est mienne, et le monde s'écroulera avant que mon monopole ne s'effrite sous le firmament immortel ! (Rires machiavéliques)

P.S : Je viens de lire qu'une pluie analogue d'ouvrages aléatoires vient de s'abattre sur Figueras, en Espagne ; à Copenhague, etc. En Espagne, le coup a été officiellement revendiqué par un groupe d'artistes néo-surréalistes. Cela importe peu, la genèse du mouvement restant toujours opaque à la curiosité dévorante du public.





Le confinement de Marion

Par Agnès Brown | Illustration : Andou Baliaka

Apparu probablement à l'automne 2019, un virus d'une haute dangerosité a envahi la planète! Parti de Chine, d'une chauve-souris infectée dévorée par un pangolin, lui - même repas d'un être humain, le virus a contaminé ce qui fut le Patient 0 – Je savais que nous étions tous numérotés ! Je me demande quel est mon numéro ? – . Ce dernier a fini par contaminer toute la planète !! Télé, réseaux sociaux, radio... Partout le même sujet : le fameux virus. Les commentaires s'enchaînent, les thèses de complot explosent, chaque pays accuse l'autre, et pendant ce temps les hôpitaux sont envahis de patients contaminés – numérotés également par les chiffres impressionnants délivrés tous les soirs ! – . On a l'impression de vivre un film catastrophe mâtiné de science – fiction.

Le Covid-19, de la famille des Coronavirus débarque...

Déclaration présidentielle en France le 16 mars 2020 : Nous sommes en guerre ! En guerre contre un ennemi invisible, sournois et perfide ! Pour le vaincre, il faut se battre avec les gestes barrières ! Lavages fréquents des mains, mouchoirs en papier, distanciation sociale et, surtout, ne plus sortir, RESTER CHEZ SOI ! Ecoles, collèges, lycées, universités fermés, magasins rideaux baissés, entreprises à l'arrêt.

Voilà, ce qui ressemble fort à un confinement général ! Et dire qu'on nous parlait d'une simple "grippette" il y a encore quelques jours et qu'il ne fallait surtout pas s'affoler ! Bigre ! En un discours, le mal est devenu terrible, mortel, dangereux et on prévoit une hécatombe de malades sans précédent...

On tombe des nues !

Nos politiques n'écoutent donc pas la radio, ne regardent pas la télé ? Non parce qu'en janvier nous avons tous vu un hôpital chinois sortir de terre en quelques jours tout de même ! Et n'avons-nous pas une ambassade en Chine qui aurait pu nous relayer la situation de ce pays bien avant ?

Si j'avais su, j'aurais fait un petit tweet à notre Président, histoire qu'il soit au courant !

17 mars 2020

Passage en télétravail pour moi. Arrêt de l'activité pour mon mari. Ecole à la maison pour les enfants... Ah ! Enfin ! C'est une bonne nouvelle ! On va tous être réunis au minimum quatre semaines ! Génial ! J'ai prévu plein de choses à faire ! D'abord le Grand ménage du printemps ! Avec de la main d'œuvre cette fois ! Godson mon mari à l'aspirateur, Chloé à la poussière et Adrien à la serpillère ! Pendant que moi je travaillerai tranquillement en pyjama devant mon ordinateur ! Ensuite, jeux en famille ! Pictionary, scrabble, 1000 bornes, Trivial poursuit ! C'est aussi le moment de piocher un livre dans ma bibliothèque ! Que de temps s'offre à nous ! Que cette guerre me paraît simple !

Pas de réveil ce matin ! Je me lève tranquillement. Un petit café au lait. Pas besoin de courir, ni de hurler parce que tout le monde est en retard pour travail et écoles ! On garde les pantoufles aux pieds ! Quoi ? Mais qu'est-ce que c'est que toutes ces notifications sur mon téléphone ? [Lycée Saint Joffrey : Cours de seconde pour Adrien Brown : Devoirs de physique à rendre pour le lendemain ; QCM de mathématiques, se connecter entre 08h30 et 09h00 sur ton espace intra scolaire, passer ce délai, ta note sera 0 ; Français : dissertation « Comment du gel hydroalcoolique peut sauver le monde ? Explique ta réponse en donnant les avantages et les inconvénients et en t'appuyant sur des exemples concrets » ; Histoire : apprendre la leçon : la grippe espagnole, l'après - guerre de 14 -18 ; Anglais...].

Naaaaaaan !!! C'est du délire !! Oh, mais ? Ça sonne encore sur mon portable ! [Message de la directrice école Rodrigue H. pour l'enfant Chloé Brown : La classe de CM2 est très importante, c'est une classe charnière. C'est pour cela, chers parents, que nous comptons sur vous pour prendre le relais ! Faire travailler votre enfant quotidiennement, lui faire apprendre les leçons consciencieusement et suivre tous les exercices donnés journalièrement. Devoirs pour la journée : Français : Apprendre les leçons suivantes : le COD, le COI, le COS, le complètement circonstanciel de temps, de cause, de but, de conséquence. Faire les exercices 2, 6, 7, 9, 12, 14, 15, 16 et 17 pages 328. Math : Fractions et divisions : exercices 9, 10, 11 et 12 pages 44 et poser les opérations suivantes : 6578/354 - 9877/675 ...].

Naaaaaaan !! Ils sont tous devenus fous ! Tout ça à rendre aujourd'hui ? ! Adieu le grand ménage de printemps ! ADRIEN, CHLOE ! Connectez-vous immédiatement et allez voir les devoirs à faire pour aujourd'hui ! Ils vont être contents, c'est sûr... Allez, hop, hop, hop ! Non, pas de grasse matinée les enfants ! Des vacances ? Mais bien sûr que non ! On est en CONFINEMENT pas en VACANCES ! Où est votre père ? Il dort ? Allez le réveiller ! Il va vous aider à travailler parce que moi j'ai aussi du boulot ! Je vous rappelle que je suis en télétravail ! Il ne veut pas se lever ? Il ne se sent pas bien ? Il n'a quand même pas attrapé le coronavirus ? Ça y est, on va se mettre à flipper ! Adrien appelle le médecin et énonce-lui tous les symptômes de papa ! Oui, oui, prends mon téléphone ! Quoi Chloé ? Tu n'arrives pas à te connecter avec le code de l'école ? Attends fais voir. Il faut entrer le mot de passe. Il doit être inscrit sur ton cahier bleu. Tu as oublié ton cahier bleu à l'école ? Mais l'école est fermée !! Bon, passe-moi mon téléphone je vais appeler la directrice pour qu'elle me donne le code de connexion. C'est Adrien qui a mon téléphone ? Mais enfin pourquoi faire ? Il appelle le médecin ! Ah oui ! Ton père est malade. Je vais aller le voir... Mais il va très bien ! Pourquoi vous m'avez dit que votre père ne se sentait pas bien ? Une blague ? ! Très drôle ! On n'a pas que ça à faire voyons ! Et puis on ne rigole pas avec ça les enfants ! Imaginez que nous devons en plus aller à l'hôpital alors qu'on doit rester confiné ! Vous n'y pensiez pas ! Bon, papa va se lever. Il se charge de voir les maths avec vous, je me charge du français. Attendez, mon téléphone

sonne. C'est mon patron ! Oui ? ... Bien sûr ! Mettre toutes les entreprises de mon portefeuille clients en chômage partiel ? Ils ont tous fermés à cause du confinement ? ... Oui, oui, bien entendu... Je m'en occupe tout de suite ! ... Il a raccroché sans dire au revoir... Pas grave, on oublie la politesse en période de confinement. Il doit être overbooké ! Quelle idée de travailler dans un cabinet de comptabilité en période de crise ! Bon, l'ordinateur du bureau, où est-il ? Mais non Chloé, rends-moi mon ordinateur, tu ne peux pas t'en servir ! Pour tes devoirs ? Prends celui de ton frère ! Il s'en sert pour faire ses devoirs ? Ah mais oui, comment on va faire ? Sur le téléphone ! Tu n'as qu'à faire tes devoirs sur le téléphone ! C'est écrit trop petit ? Ce n'est pas grave. Tu vas t'abîmer les yeux ? Oui, ben, ce n'est pas grave je te dis ! Quoi ? Qu'est-ce que je dis tout le temps ? Que tu ne dois pas forcer avec les yeux sinon tu auras mal à la tête et tu porteras des lunettes. Oui, c'est vrai... En fait, je t'ai menti ! C'est comme pour le père Noël, un autre mensonge. Tu sais les adultes on aime bien dire des mensonges... Tu peux forcer avec les yeux sans problème. Et puis il y a de très jolies lunettes maintenant ! Va voir papa, il va t'aider à faire les maths. Oui Adrien, qu'est-ce que tu veux ? Que je lise l'introduction de ta dissertation ? Non, mais écris tous les paragraphes et je lirai tout d'un coup, c'est mieux ! Tu veux savoir si tu es bien dans le sujet ? Mais oui, mais oui, tu es dans le sujet, je n'ai pas besoin de lire, ne t'inquiète pas. Attends, mon téléphone sonne, c'est un client. Allô ? Oui, bonjour, comment allez-vous ? Mal ? Vous avez chopé la Covid-19 ? Non ? C'est parce que votre entreprise doit fermer... Oui, je comprends... Le confinement oblige... Oui, oui, je m'occupe de votre dossier. Tous les salariés à mettre au chômage partiel ? Les 170 salariés ? Je m'en occupe, je m'en occupe tout de suite... Oui, je vous tiens au courant... A bientôt Monsieur V. Allez je m'y mets. Activation du chômage partiel, marche à suivre [Comment activer l'activité partielle : vous devez entrer votre identifiant et mot de passe, que vous aurez préalablement reçu après avoir créé votre compte client sur le site de l'activité partielle, puis vous recevrez un mail de confirmation, puis un second mail de confirmation...] Il faut deux mails pour confirmer l'inscription ? [Puis un troisième mail de prise en compte du dossier et enfin un quatrième mail avec vos codes pour activer la demande d'indemnisation, vous pourrez alors configurer votre dossier et ...] Ils sont vraiment tous fous ! Et il faut que je fasse ça pour tous mes dossiers ! Si j'avais su j'aurais fait un autre métier... Pourquoi vous criez les enfants ? Vous avez faim ? Mais on vient de se lever ! Il est déjà treize heures ? Je n'ai pas vu le temps passer... Qu'est-ce qu'il fait votre père ? Il est en train d'arroser les plantes ? Fichtre, mais je dois tout faire ici ! Je vais faire chauffer de l'eau pour les pâtes... Oui, des pâtes Adrien ! Je n'ai pas le temps de faire autre chose ! Du gruyère râpé ? Dans le frigo ! Il n'y en a plus ? Prenez du parmesan non de dieu ! Non plus ? Vous n'avez qu'à mettre des petits bouts de camembert sur les pâtes, c'est pareil ! Ah ? il n'y a plus de fromage du tout... Je fais un drive tout de suite, de toutes façons, on ne peut pas aller faire les courses, on est en confinement ! Je me connecte... Rhooo, ça rame... Qu'est-ce que ça rame... ça mouline toujours ! Quoi ? [Trop de monde essaie de se connecter sur le site, merci de réessayer ultérieurement]. Eh bien, ça promet... Je crois qu'il faut une attestation pour aller faire les courses. CHERI !! Chéri, arrête d'arroser les plantes et rédige une attestation pour aller faire les courses, ça sera plus utile. Non, je n'ai pas d'encre dans l'imprimante. Note le pour les courses. Oh là là... De là qu'il ne me fasse pas une petite dépression... Je ne sais pas s'il va bien vivre le confinement... Oui, voilà, tu écris l'attestation et hop, tu vas faire les courses. Tu veux un masque et des gants pour ne pas attraper le virus ? Je n'en ai pas ! J'ai une petite fiole de gel hydroalcoolique si tu veux. Pourquoi je n'en ai pas acheté plus ? Ben, c'était censé être une toute petite « grippette », alors... Attends chéri, calme-toi, ne pleure pas... Je reviens, le téléphone sonne encore. Allô ? Oui ? Une Visio conférence dans dix minutes ? Oui, oui, pas de soucis ... A tout de suite... Viiiiiiiite !!! Il faut que je m'habille, que je me coiffe ! Personne ne parle ok ? Surtout vous ne criez pas ! Vous ne passez pas non plus devant l'ordinateur, il y a une caméra ! Chloé va t'habiller, et arrête de te

promener en culotte dans la maison ! Non, je ne peux pas corriger tes devoirs Chloé, va voir papa. Il prépare une attestation dans le salon. Non ? Il arrose encore les plantes ? C'est sûr, il déprime... Chut, chuuuuuuuut, la Visio conférence commence !

Quelle première journée harassante... Moi qui étais si contente hier soir, je déchante grandement à présent... Godson n'est pas allé faire les courses. Il n'y a toujours rien dans le frigo, les sites de drive sont saturés, les enfants n'ont pas fini les devoirs, je n'ai pas réussi à voir un seul dossier et le ménage du printemps n'est pas prêt de commencer... C'est bien clair, nous sommes en guerre !

12 avril 2020

Quatrième semaine de confinement... ça y est, on a tous pris notre rythme de croisière ! Les enfants se partagent l'ordinateur pour les devoirs. Le matin c'est Chloé, l'après-midi, Adrien. Ils n'ont jamais fini totalement leurs devoirs, mais après-tout, tant pis ! Je fais réciter des leçons que je ne comprends absolument pas. Mais qui se sert des racines carrées de l'hypoténuse x de la fonction du vecteur de y ? Et je ne vous parle pas de l'accord du participe passé qui s'accorde même avec l'auxiliaire avoir quand le COD est devant le verbe ! Bref, on a réussi pour les devoirs ! Pour ma part, je télétravaille la nuit. Oui, c'est plus simple comme ça, quand tout le monde dort. J'ai réussi après six crises de nerfs, trois menaces de tentatives de suicide à obtenir les codes pour activer l'activité partielle de mes clients. Je ne vous parle pas des ordonnances gouvernementales qui disent blanc le matin, noir le soir et bleu ciel à midi. Il ne manque plus que les paillettes pour les quatre heures ! Mais je compose, je compose... Godson a réouvert son restaurant et fait des livraisons. Comme il ne veut pas s'approcher des clients et que nous n'avons toujours pas de gel hydroalcoolique, il laisse les livraisons sur le trottoir et part en courant. Mais ce n'est pas grave, ça l'occupe et on a évité la dépression ! J'ai enfin réussi à faire un drive. J'ai du papier toilette jusqu'à une prochaine guerre ! Chloé n'arrête pas de faire des gâteaux. J'ai pris six kilos. Ce n'est pas très important en confinement. Je ne porte que des pyjamas ! On verra bien après ! Ce soir, le Président parle à 20h00. Il va sûrement annoncer le déconfinement !! Aaaaaaahhh ! La délivrance est proche !!! Instituteurs et professeurs, vous allez retrouver nos enfants ! Et je vais prendre deux semaines de vacances ! Oui ? Oui, oui, j'arrive ! Je viens écouter le Président !

NOOOOOooooooooOOOOonnnnN ! Quatre semaines de plus ???? Pour la « grippette » ? Quoi, qu'est-ce que vous dites les enfants ? Ce n'est plus une « grippette » ? Il y a des morts tous les jours ? C'est une blague ? Non ? Tu es sûr Adrien ? Quoi je n'écoute rien ! Vous n'arrêtez pas de me le dire ? Ben non, je ne vous écoute pas toujours, c'est vrai... Les infos ?? Mais tu crois que j'ai le temps d'écouter les infos ? Les Chinois ? Oui, je suis au courant, mais en France ont réussi à échapper à Tchernobyl, alors ce virus... Tu ne savais pas Adrien que le nuage de Tchernobyl avait contourné la France en 1986 ? Ben, oui !! Enfin, en France on est super fort ! Des tests pour le virus ? On n'en a pas ? Nous, les français, on n'en a pas ? En Allemagne ils testent tout le monde et il y a vingt fois moins de morts ? Aaaaah !! Si en 45 les vaincus avaient été les Alliés, on aurait été tous testés aujourd'hui ! Non, non, pardon, je ne voulais pas dire ça !... Bien sûr que je suis fière que mon papi ait fait la guerre contre le nazisme ! Tout de suite les grands mots ! Ne pleure pas Chloé ! On va s'en sortir ! Tu veux partir ? Mais où ? Vous venez de me dire que toute la planète était infectée par ce virus ? Qu'est-ce que tu dis Godson ? Revenir à l'essentiel ? C'est-à-dire ? Cultiver son propre jardin ? Tu veux dire comme Candide ? Tu ne le connais pas ? Ce n'est pas grave, laisse tomber... Des tomates ? Des poireaux ? Tu

veux aussi faire du savon ? Désinfectant ? Avec des épluchures de pommes de terre ? Oui... Si tu veux... Tu veux qu'on fabrique des masques de protection ? Avec la machine à coudre de ta grand-mère... Oui, mais je ne sais pas coudre... Bien sûr, je peux apprendre... Entre trois heures et six heures du matin, c'est possible ! Il me faut une tisane pour me relaxer s'il vous plaît... Non, servez-moi plutôt un whisky ça sera plus efficace !

04 mai 2020

Huitième semaine de confinement... ... Nous n'en pouvons plus ! Maintenant, je couds, je couds, je couds. Il faut des masques ! En veux-tu en voilà ! J'en ai tout plein ! Quoi ? Tu n'as plus de connexion pour faire tes devoirs Adrien ? Ppfffff !!! Pas grave ! Revenons à l'essentiel ! Quoi Chloé ? On ne fera plus les boutiques ? Ben, non... On ne va pas donner des sous à l'industrie de la mode non ! On a dit qu'on revenait à l'essentiel ! Allez, allez, jetez-moi tout ça à la poubelle. Ordinateur, tablette... Et n'oubliez pas de faire le tri ! Pour la planète ! Et arrêtez de manger des gâteaux industriels ! Prenez le pain que papa a fait ! Il n'a pas le même goût que celui de la boulangerie ? Que nenni ! Il est bien meilleur je vous dis ! Bon allez, avant que le Président annonce encore n'importe quoi ce soir, on fait nos valises, mais on ne prend que l'essentiel ! Graine de courge, de blé, pied de basilic, une scie pour couper du bois, deux ou trois livres, un pull chacun, deux paires de chaussures, du fil, du tissu, et hop on s'en va ! Comment ça on va où ? Ben dans la montagne ! On va construire une cabane dans la montagne ! Reconnexion à la nature ! On écoute la Terre maintenant ! Le wifi ? Piouf, ondes négatives ! Et on ne contribue plus à anéantir la planète, non de non ! Vous n'avez pas encore compris ? Qu'est-ce qu'il vous faut de plus que ce que nous venons de vivre ? Le Virus ? Quel virus ? Nooonnn!

Le CON-FI-NE-MENT !!!



Antanarivo Paris

Par Mialy Andriantsimahavandy | Illustration : Sandrine NANY

Antananarivo, ce lundi 23 Mars

Mon cher Nathan,

Je t'écris depuis ma petite chambre d'enfant où j'ai pris mes habitudes depuis mon retour au bercail. Cela fait trois jours que nous avons anticipé le confinement à la maison. Ainsi, je me retrouve « coincée » chez mes parents à Tanà. J'aimerais tant pouvoir te faire découvrir cette maison de mon enfance, si seulement cela nous était possible un jour... En attendant de te la présenter un jour peut-être, permets-moi de te la décrire si tant est que j'y parviennne. Notre villa Lizy est située sur les hauteurs d'une des collines sacrées d'Antananarivo. Elle détonne car malgré qu'elle soit une vieille maison, vestige des années 50, elle est bien la seule à être restée pimpante malgré les années. Il faut croire que mes parents tiennent à elle si bien qu'ils ne cessent de la bichonner farouchement. Hier encore, mon père, aidé par un maçon professionnel, y avait fini d'effectuer un ravalement de façade. Et voilà notre Lizy fraîche et repeinte comme une jeune villa de la bourgeoisie merina qu'elle était dans les années yéyé. Tandis que mon père use de sa main verte en jardinant sous le soleil tapant de ce joli mois de mars, ma mère, elle, ne se lasse pas d'astiquer, de nettoyer, de faire briller le parquet des trois niveaux de la maison. Mes parents ont renvoyé la bonne à tout faire depuis qu'ils se sont trouvés une nouvelle passion (trop maniaque à mon goût !) pour le ménage... Quant à ta chère petite fiancée, elle continue de donner des cours en ligne pour ses étudiants chinois. Nathan, laisse-moi te faire une confidence. Je ne te cache pas que depuis que je suis retournée à Madagascar après mon dernier séjour chez toi, je n'ai plus du tout envie de retourner à Wuhan. Je me réjouis du fait que mon directeur refuse mon retour en Chine. De toute façon, je n'y ai plus d'amies. Ma seule amie, Angela, la douce Brésilienne, est partie rejoindre son mari aux States. Je m'y sentirai bien seule, dans cette Chine qui m'est toujours autant hostile, malgré le mandarin que j'ai finalement appris à apprivoiser.... Qu'en penses-tu, toi ? Trouves-tu une objection à ce que je recherche plutôt un job en France ?

En dehors des cours, je me suis surprise à griffonner des textes, des poèmes et des courtes nouvelles. Cela m'occupe. Tu sais, à Tanà, avec ou sans confinement, les divertissements sont rares. A part la télévision et la radio, il n'y a pas vraiment d'autres échappatoires. Notre connexion wifi est assez mauvaise et avec les coupures d'électricité de plus en plus fréquentes, il est impossible de t'avoir sur skype. Mais prenons notre mal en patience et échangeons-nous des lettres comme au bon vieux temps. Ce n'est pas moins romantique.

Au plaisir de te lire.

Je t'embrasse, ta Maryse.

Boulogne-Billancourt, ce mardi 24 Mars

Chère Maryse,

Tout d'abord, je tiens à te présenter mes excuses à cause du retard que j'ai pris pour te répondre. Ton email ne m'étant parvenu que hier au soir, je ne peux te répondre que maintenant. Depuis une semaine, confinement oblige, mes enfants ne me donnent juste que le temps de s'occuper d'eux; leur mère trouvant plus intéressant de s'occuper de son apparence... Si tu savais comme ta présence me manque. Tes mails me permettent de penser à toi, de penser à nous. Je ne savais pas que tu avais des talents d'écrivaine ! Me feras-tu lire tes textes ? La vie est plutôt morne en ce moment. Je me languis de toi. La seule librairie du coin offre ses services de livraison à domicile. Alors, je me surprends à bouquiner ! Si tu étais avec moi, tu me proposerais des romans passionnants, tu me ferais découvrir de nouveaux auteurs, tu me présenterais tes personnages préférés, tu me lirais tes poèmes préférés. Le ferais-tu pour moi ?

Je t'envoie cet email avant qu'il ne tombe entre les mains de Ludivine.

Je t'embrasse chaleureusement et pense à ce jour où nous serons à nouveau réunis.

Ton Nathan.

Antananarivo, ce mercredi 25 Mars

Mon cher Nathan,

Quel plaisir de recevoir une « lettre » de toi. Je ne te cacherais pas l'effet que cela me fait. Mais je dois rester le plus impassible possible car j'ai l'impression que ma mère me surveille du coin de l'œil... Ah ah ah ! Mon chéri, ne le prends pas mal mais je pense que tu ne la laisses pas indifférente ! Hier, elle m'a demandé des nouvelles de la France, soupçonnant sans doute notre idylle naissante lors de cette soirée d'anniversaire où mes cousines de Paris t'avaient présenté à moi, dans le seul but (soi disant « inavoué », disaient-elles !) de nous faire se rencontrer, au vu et au su de toute ma famille ! Nous avons eu ce qu'on peut appeler un coup de foudre mais en bonne Malgache que je suis, j'ai fait mine de ne rien laisser transparaître. Et toi qui rougissais en me demandant mon numéro de téléphone ! Tu étais si adorable.

En parlant littérature, j'ai découvert récemment un pavé dont le titre est « Correspondance 1944-1959 ». A mes yeux, c'est la Bible des amoureux. Il s'agit des échanges épistolaires entre Albert Camus et sa maîtresse de longue date, Maria Casarès. Lis-tu ce genre de livre ? Tu m'as l'air plutôt d'être un jeune homme romantique ! Est-ce que je me trompe ?

Je dois te paraître fade à côté de Ludivine. A-t-elle encore besoin de prendre soin d'elle, belle comme elle l'est ?

Ecris-moi et, mieux encore, embrasse-moi.

Ta Maryse.

Boulogne-Billancourt, ce jeudi 26 Mars

Vilaine Maryse,

Comment oses-tu douter de mon romantisme ? Pour te punir, je te fais languir un peu et ne te réponds que ce soir. Plus sérieusement, cette vie de famille qui tombe à l'eau commence à peser sur mes nerfs, surtout quand nous sommes tous les quatre obligés de nous supporter dans cet appart' qui me semble maintenant si étriqué... Ludivine se fait de plus en plus rare, prétextant des visioconférences qui finissent tard. Et pour couronner le tout, les jumelles sont difficiles à vivre. Est-ce à cause de la pleine lune ? Ta douceur et ton insouciance me manquent terriblement. As-tu pu lire les fameuses « correspondances » de Camus et sa belle ? Penses-tu que nos échanges puissent arriver à un tel degré de notoriété un jour ? A chaque fois que le libraire de mon quartier sonne à ma porte et me dépose un paquet de bouquins sur mon palier, mes pensées s'envolent vers toi. Il me tarde de te découvrir un peu plus. Ces quelques jours passés ensemble étaient si intenses et... si courts !

Je t'enlace et te couvre de baisers fougueux.

Ton Nathan.

Antananarivo, ce vendredi 27 Mars

Méchant Nathan,

Me taquines-tu ou es-tu vraiment en train de tomber amoureux de moi ? Les journées sont longues, mais longues... Je passe mon temps libre à penser à nos moments ensemble et à projeter ceux à venir. J'en profite aussi pour mettre un peu d'ordre dans mes affaires. Si tu voyais tous ces cahiers de cours, ces manuels universitaires, ces cahiers de chant, ces partitions de musique que j'ai pu accumuler pendant toute ma jeunesse ! J'ai même retrouvé mon cahier de souvenirs de la CM2. Aviez-vous connu ça aussi ? Un cahier où tous les petits copains et les petites copines d'école nous laissent des petits mots pour manifester leur amitié... Par exemple, ma meilleure amie m'écrivait : « J'aime deux choses, toi et la rose.

La rose pour un jour mais toi pour toujours ... ». C'est tellement adorable ! Quand on pense qu'aujourd'hui, nous nous sommes perdues de vue et pas prêtes à nous présenter des excuses ! Mes parents exigent de moi une participation minime aux tâches ménagères... Je dois te laisser, la vaisselle de la journée déborde et m'attend... Pas très encourageant pour pouvoir t'écrire de jolis mots dans ces conditions...

Ecris-moi vite !

Des baisers tendres.

Ta Maryse.

Boulogne-Billancourt, ce samedi 28 Mars

Ma Maryse,

J'aime quand tu me parles de toi, de ton enfance, de tes réflexions. J'ai l'impression que cela nous rapproche malgré les 10.000 km qui nous distancient... Ca m'a l'air tout gnan gnan mais tellement vrai! Les semaines sont longues aussi par ici. Pas de Maryse pour égayer mes journées. Le divorce est une étape longue et périlleuse surtout que le Tribunal fonctionne au ralenti en ce moment et Ludivine n'a pas l'intention de me ménager.

Mais parle-moi de ton « coin » de Tanguy. T'y plais-tu ? Y as-tu accroché sur un de tes murs notre photographie prise lors de notre première rencontre à Paris ? Je repense à cet instant où tu t'es avancée vers moi, faisant mine de ne pas me voir. La Terre s'est arrêtée de tourner. Mes jambes se sont dérobées sous le poids de cette vision angélique. Et moi ? Comment m'as-tu trouvé?

Au plaisir de te lire, à défaut de t'avoir dans mes bras.

Je t'embrasse.

Ton Nathan.

Antananarivo, ce dimanche 28 Mars

Mon Nathan,

Notre rencontre était une évidence. J'enrage même qu'elle ne se soit produite plus tôt. Cela t'aurait évité de te marier avec Ludivine et d'être encore sous son joug en ce moment où je t'écris. Si je peux te donner un conseil d'amie (amoureuse), voilà ce que je te demanderai de faire : prends un bon avocat pour t'épauler dans ce divorce. Plus compétent il est, moins de plumes tu laisseras dans cette affaire. Et prends courage, mon chéri. Ceci n'est qu'un mauvais cap à passer.

Viendra le jour où nous serons à nouveau réunis et cela devrait nous suffire à tenir bon en cette période difficile et inédite.

Je t'embrasse affectueusement.

Ta Maryse.

Boulogne-Billancourt, ce lundi 29 Mars

Ma belle Maryse,

Quel soulagement de savoir que tu ne m'en veuilles pas de ne pas pouvoir être à toi à 100% en ce moment! Une épine de moins à mes pieds ! Ludivine a pris un avocat, un grand nom des barreaux de Paris... Je me demande si elle le paie en espèce ou... en nature ? Ah ah ah ! Cette histoire me rend mauvais et j'espère la voir aboutir rapidement.

Je compte descendre en Bretagne dans les prochains jours, une affaire que je dois régler en

personne. On n'est jamais mieux servi que par soi-même... Je t'appellerai dès que je pourrai me libérer. Redonne-moi ton numéro de téléphone, s'il te plaît.

En attendant, accepte mes bisous.

Ton Nathan.

Antananarivo, ce mardi 30 Mars

Mon Nathan,

Mais oui, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? J'ai demandé à Jérôme, un ancien collègue chinois expatrié à Paris, si je pouvais lui laisser mon Curriculum Vitae. Au mieux, il pourra le faire circuler au sein des Instituts Confucius français. Au pire, il pourra présenter mon CV à ses confrères enseignants-chercheurs. Je ne me résigne pas à l'idée de devoir retourner en Chine, c'est-à-dire à vivre loin de toi, à la fin de cet interminable confinement. Merci de m'avoir mis la puce à l'oreille, mon chéri ! Tu m'aides bien, même du fond des Hauts-de-Seine !

Si tu passes à Mada pour tes prochaines vacances, enfin surtout lorsque les vols seraient à nouveau ouverts, je pourrai enfin te montrer ma chambre d'adolescente, mon petit univers... Penses-tu que je devrais me faire belle, prendre rendez-vous chez le coiffeur, me faire épiler les sourcils ? Ah ! Je ferais tout pour que tu me retrouves comme à notre première rencontre, tu sais ?

Mon numéro est le 032.40.160.79. N'oublie pas d'y adjoindre le code pays, je ne le connais toujours pas par cœur !

Je t'attends avec impatience mais calmement.

Ta Maryse qui ne sait aimer que toi.

Boulogne-Billancourt, ce mercredi 31 Mars

Ma chérie Maryse,

Je repense encore à ce samedi soir du 15 février passé à tes côtés. Nous avons passé la soirée ensemble, comme seuls au monde... Ta cousine avait fêté ses 40 ans mais nous, nous avons fêté l'Amour ! Tu es mon rayon de soleil, tu me permets de garder les pieds sur Terre mais en même temps, je planais en ta compagnie. Comment pourrions-nous rattraper ces longues journées perdues si loin l'un de l'autre ?

J'ai enfin pu réentendre le son de ta douce voix, un peu éraillée mais charmante. Tu me sembles si calme, d'ailleurs comment fais-tu ? Et moi qui stresse pour un oui ou pour un non... La vie de père et de mari largué ne me réussit pas en ce moment. Pardonne-moi d'être si sombre ! Je te fais la promesse de mettre rapidement un terme à ce foutu divorce, quitte à ne pas avoir la garde des jumelles. Mais je t'aurais, toi et cela me suffira pour le reste de mes jours... Ah Maryse, si tu savais comme je t'aime ? Chaque partie de ton corps, chaque mouvement de ta hanche quand tu dances, chaque sourire de tes lèvres, chaque son de ta bouche,... Je repense à toi et vis à nouveau. Quelle est cette sensation immense que tu me fais endurer ?

A très vite, ma douce.

Je t'embrasse.

Ton Nathan.

Antananarivo, ce jeudi 1er Avril

Mon Nathan,

Une journée s'est passée depuis que tu m'as fait la surprise de m'appeler ! J'ai senti

ta présence derrière le combiné, j'étais en pleine concentration sur les premières pages de mon roman... Tu m'as donc surprise dans mon élément, entendant les poules des voisins qui caquettent en pleine ville et ma mère qui rôdait aux alentours pour surprendre des bribes de notre conversation... Et soudain, je me mets à visualiser la scène. Toi et moi lovés sous la couette, lisant chacun à tour de rôle une phrase des correspondances de Camus et Casarès ! Puis, tu as passé ta soirée chez moi. Mes parents sont de sortie et nous avons la maison pour nous tous seuls. Nous avons dîné rapidement, lu passionnément et fait l'amour intensément. Puis tu es reparti car tu as du chemin à faire, au moins trois heures et demi de route, si ça circulait bien, avant d'arriver à ton hôtel sis à deux pas de l'aéroport international.

Jérôme m'a annoncé une bonne nouvelle : mon CV intéresse une directrice de l'Institut Confucius à Pau. Je devrais m'attendre dans quelques temps à son appel par visioconférence. Un entretien préalable avant de se voir de visu en France, si j'obtiens le visa bien sûr. C'est une autre paire de manches... Ah, mon Nathan, si tu savais comme je suis heureuse... et impatiente de t'avoir pour moi enfin. Tu chercheras un nouveau cabinet d'architecture à Pau, tu m'offriras de nouveaux romans en suivant les conseils de ton ami libraire, tu m'attendras dans notre studio de fonction en attendant de trouver un appart' plus grand, tu auras dressé la table, préparé un bon petit plat et nous finirons la soirée ensemble, enfin réunis,...

Je t'embrasse mon chéri et... Ah oui, je ne te l'ai peut-être pas dit mais je t'ai aimé au premier regard et je t'aime toujours autant.

Ta Maryse.

Boulogne-Billancourt, ce vendredi 2 Avril

Ma Maryse,

Je suis content d'entendre cette bonne nouvelle. Tes longues études supérieures et ta ténacité vont enfin pouvoir payer. Si tu as besoin de quelque chose pour ta demande de visa, fais-moi signe. Je t'aiderai du mieux que je pourrai.

Depuis hier soir, j'ai des douleurs dans la poitrine, comme un poids sur mon torse. J'espère que ce n'est pas ce sale virus ! Prie pour moi, pour ma guérison. Vous, les Malgaches, êtes si pratiquants, n'est-ce pas ? C'est d'ailleurs par ce biais que j'ai fait la connaissance de tes cousines parisiennes ! Elles étaient à la recherche d'un architecte pour bâtir une nouvelle Eglise protestante malgache en plein Paris... Projet ambitieux mais réalisable, surtout que nous avons tout de suite eu des atomes crochus ! Je te vois venir, tu vas piquer une légère crise de jalousie ! Ah, ma chère adorée.

L'ambiance est délétère en ce moment. Le Président et son Premier Ministre sont en désaccord sur la gestion de la crise sanitaire. Le premier se veut optimiste alors que le second, plus réaliste, appelle à plus de prudence et de discipline... Je suis prêt à parier qu'Edouard Philippe sera limogé au début de ce déconfinement dont on a encore du mal à voir le bout du tunnel. Mais bref, parlons de choses plus légères. C'est mieux. Quels sont tes goûts dis-moi, à part Céline Dion ? Ah ah ah ! Tes cousines m'avaient briefé sur toi avant de te voir lumineuse à cette soirée d'anniversaire. Elles me charriaient : « Tu as intérêt à aimer Céline Dion parce que ta future est une fanatique de première classe ! Et tu as intérêt à mettre des sous de côté car ses concerts ne sont pas donnés ! ».

Je t'embrasse.

Nathan.

Antananarivo, ce samedi 3 Avril

Nathan, ô Nathan,

Comment vas-tu ce matin ? Te sens-tu mieux ? Bien sûr que je prie pour toi même si je ne suis pas la plus bigote de la famille ! Je prie d'ailleurs pour que tu guérisses et que nous puissions faire notre vie ensemble dans un futur proche...

Côté politique, nous ne sommes pas mieux lotis à Mada. Le Président de la République est beaucoup trop jeune et trop mégalo pour nous sortir de nos pétrins. Te rends-tu compte que nous sommes le pays le plus pauvre au monde ? Rien que de le dire me fait mal. Si tu voyais toutes les richesses que ce pays engorge ? Tous ces hommes et ces femmes qui sont bardés de diplômes et qui ne pensent qu'à s'en mettre plein les poches, une fois brigué un poste politique... Ca m'écoeure et ça me révolte...

Céline Dion, au moins, même si elle n'a même pas le bac, elle me fait rêver à un monde meilleur, où l'amour est roi et tu seras mon prince ! Ah ah ah ! Comme je suis d'une humeur rose bonbon ! J'apprécie aussi beaucoup d'autres chanteurs de la variété et de la pop. Jean-Jacques Goldman, Francis Cabrel, et plus récemment Sam Smith, les OneRepublic et Taylor Swift ! Tu vas sûrement dire que j'ai des goûts d'ado retardée, n'est-ce pas ?

Autrement, nous avons des stars locales. Je te les ferai découvrir bientôt. Amen ! Patientons encore un peu. Nous en viendrons bien à bout.

Je te fais de gros bisous. Maryse.

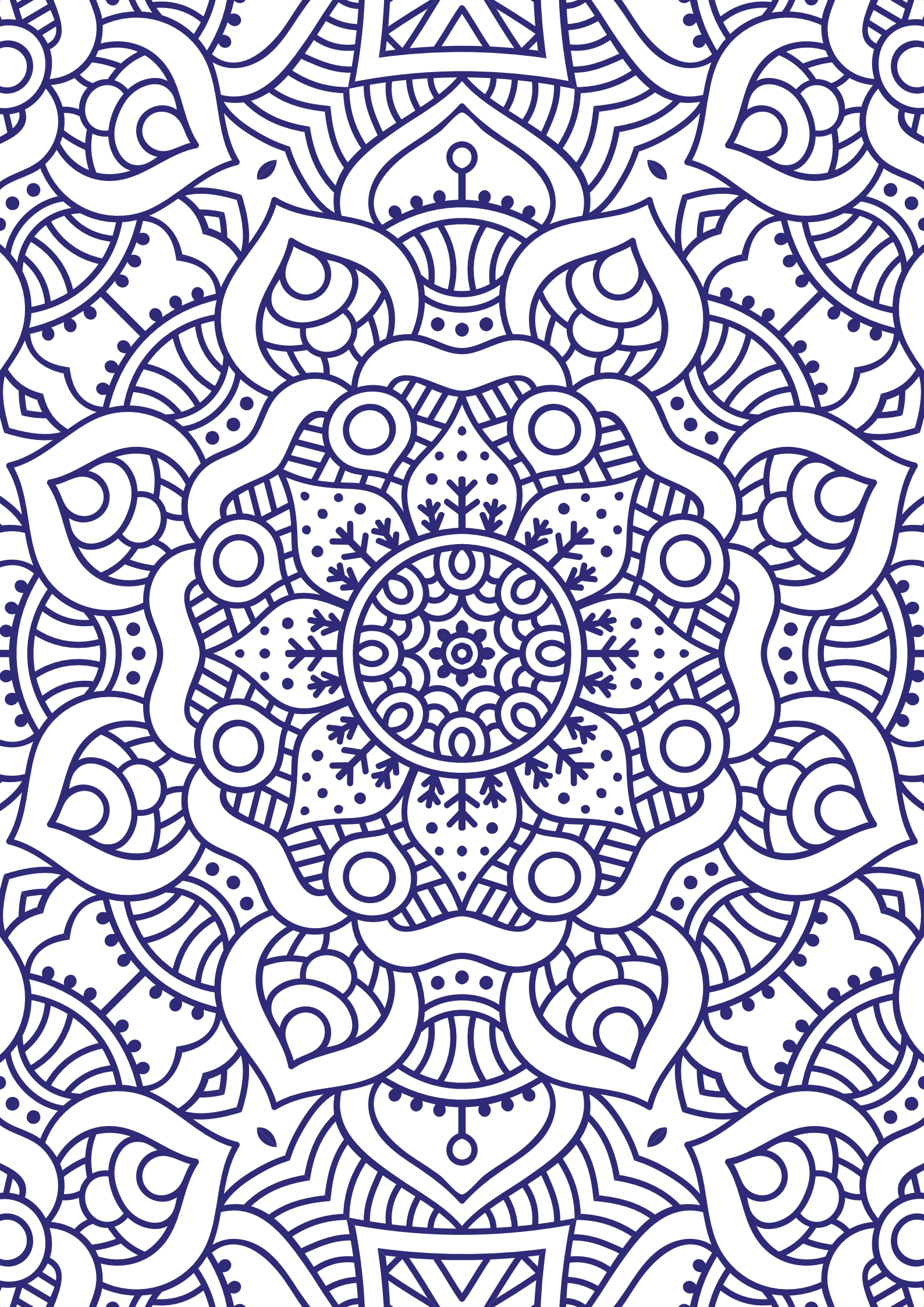
Boulogne-Billancourt, ce jeudi 7 Mai

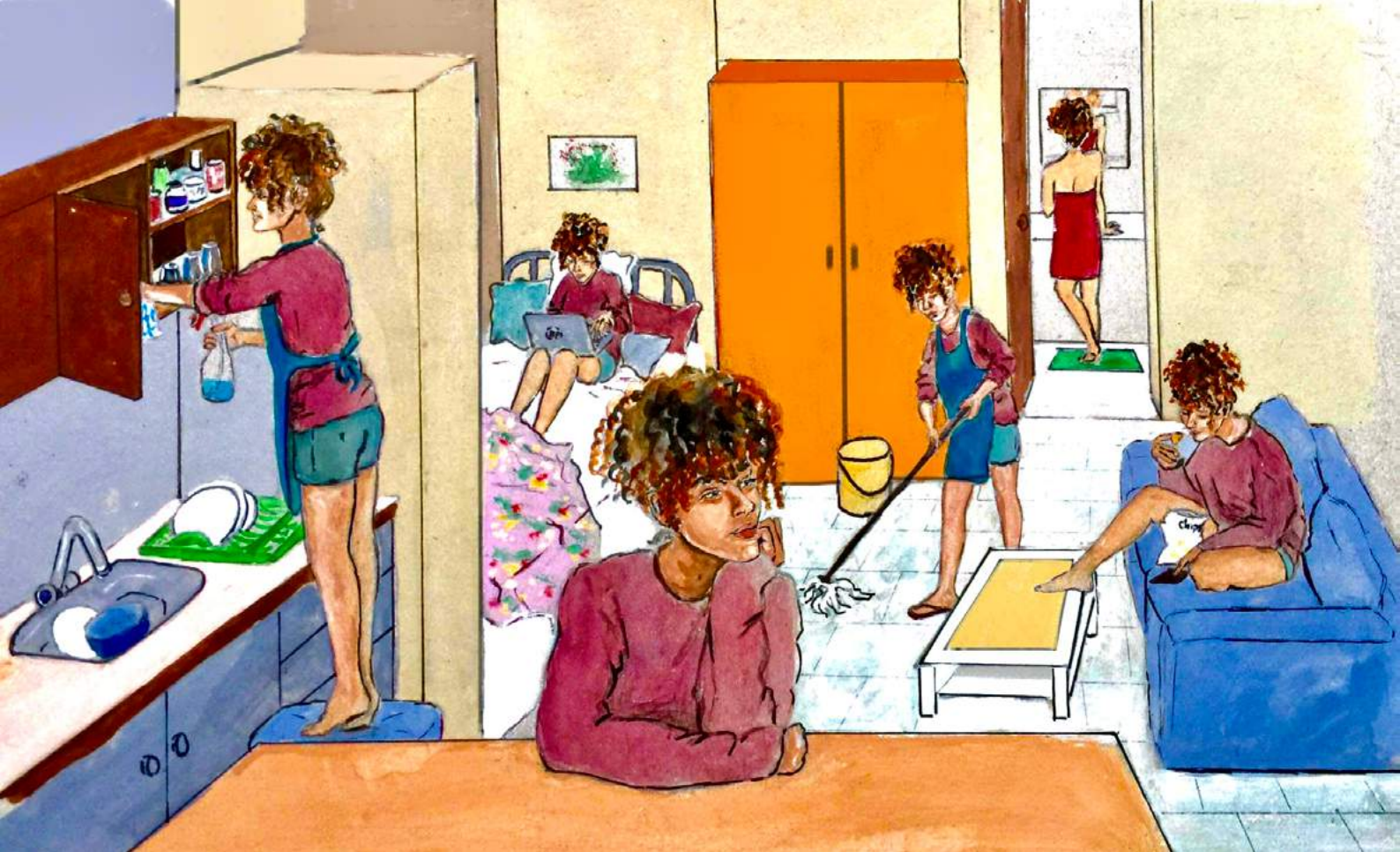
Ma chère Maryse,

Un mois sans avoir de tes nouvelles est d'une dureté atroce. Que se passe-t-il donc ? N'as-tu pas apprécié ma manière de parler ouvertement, de te convaincre de retourner en Chine à la fin de ce cauchemar mondial ? Je te promets que mes intentions sont bonnes mais il faut se rendre à l'évidence : la politique étrangère de la France est délicate en ce moment et elle ne va pas s'améliorer à la fin de ce confinement, crise économique oblige. Je te propose donc ceci. Retourne enseigner encore une année supplémentaire à Wuhan. Je viendrai te voir à chacun de mes congés. Mais il faut que nous nous armions de patience car ce n'est pas facile pour moi non plus, tu sais. Mais notre amour vaincra et bientôt, nous nous reverrons, à Wuhan, à Tanà ou à Paris, peu importe. Nos prérogatives actuelles sont de nous focaliser sur les moyens les plus avantageux qui nous permettraient de nous réunir le plus tôt dans de meilleurs auspices. Et cela se fera, crois-moi.

Veloma, tiako ianao... (Tu vois, j'ai commencé l'Assimil en malgache). Je t'aime, à bientôt.

Ton Nathan.





Journal d'une introvertie - Seule, mais jamais seule

Par Harisoa Prisca RASSETARIVELO | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Cinq... quatre... trois... deux... un... Bonne année !!! Le tourbillon des embrassades commence. Je me retrouve au milieu de cette joyeuse bande, où la fête bat son plein. Partout dans la maison familiale, nous pouvons sentir l'effervescence et la bonne humeur. Après tout, dans le cycle éternel de notre quotidien, le « Premier de l'an » signe toujours un nouveau départ. L'heure est aux réjouissances et aux bonnes résolutions. Résolutions qui ne dépasseront pas le mois de mars, mais, comme chaque année, j'y crois fort. Alors, comme chaque année, je dresse ma liste. Je le sens, celle-ci sera mienne. Comment le sais-je ? C'est évident, tout est là, les signes sont nombreux. C'est sérieux, tout le monde en parle, cette année sonne comme un chiffre rond. La note de l'excellence, il faut oser. Oui, « oser », ce verbe résonne en moi. Cette année, j'ai envie de vibrer, de faire des choses que je n'ai jamais faites, découvrir, créer, faire des rencontres. Je me sens le courage, les feux sont au vert.

Comme par magie, les choses semblent s'enchaîner sans accro. Je peux me réjouir, le cap des deux premiers mois est passé et mes fameuses résolutions sont encore intactes. Décidément, cette année sera différente, le changement est possible. Seule ombre au tableau, un nouveau mot a fait son apparition dans le paysage médiatique.

Le verbe « confiner », un mot que je n'ai jamais entendu auparavant. C'est curieux, est-ce un nouveau signe ? Celui qui annonce que nous sommes des « cons finis ». C'est fort probable, car ils parlent déjà de guerre. Le mot est lâché, nous sommes en guerre.

C'est bien l'histoire de ma vie, même pas eu le temps de digérer cette euphorie, que me voilà déjà les ailes coupées. Ainsi dits, ces mots semblent violents, mais c'est ainsi que je le ressens. Néanmoins, la situation me rappelle l'importance de détailler ce que l'on demande dans ses prières. Quand j'ai souhaité pouvoir faire une retraite méditative pour une introspection, je ne me l'imaginais pas sous cette forme-là. Alors soit, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je vais m'y appliquer. Après tout, n'est-ce pas le moment opportun pour appliquer une autre de mes résolutions : positiver.

Me voilà seule dans mon petit studio, au cœur de la capitale, avec seulement un ordinateur et un smartphone comme ouverture au monde. Toutefois, je me sens heureuse, heureuse d'avoir du temps pour une introspection, un temps pour soi, rien qu'à soi.

Théoriquement, la situation est idéale. Dans la pratique, je me heurte à un obstacle de taille, par où commencer ? Les challenges en tout genre pullulent sur internet, des plus farfelus au plus intrigants, ils promettent tous un changement de vie. C'est tentant, mais pas convaincant. Malgré tout, tous s'accordent à dire qu'il faut commencer par un grand ménage. Je décide donc de mener une croisade contre la poussière et les taches.

Le premier rayon de soleil me réveille, quel bonheur de se réveiller sans la sonnerie stridente de l'alarme. Ravie, je crois bien que j'ai remporté ma première bataille, celle contre le réveil qui me torturait tous les matins. Forte de cette première constatation, pendant que je prends mon petit déjeuner, je recense les armes que j'ai en main pour l'opération « grand ménage ». Huit heures, au rapport. Monsieur balai, présent ; Monsieur chiffon, présent ; Madame serpillère, présente. Huit heures vingt, revue des matériels, tout est là, sauf de l'eau de javel. Alerte rouge, il me faut un désinfectant ; soit le plus important, en ces temps troubles. J'ai déjà le cerveau en ébullition quand je pense à la grande aventure que représente aller faire les courses.

Après une bonne demi-heure à peser le pour et le contre, je décide de commencer par faire le tri et le rangement. L'opération « grand ménage » est reportée, faute de munitions. Bien que mon studio soit petit, je me surprends à déterrer énormément d'objets. C'est fou ce qu'on peut accumuler en quelques années. Les souvenirs remontent en surface, un ticket de caisse m'émeut, un mouchoir parfumé m'enrage. Je me découvre une âme sensible et romantique. Entre deux tris, je m'essaye à faire de la poésie sur les réseaux sociaux. Lubie vite avortée, la sentence d'internet est irrévocable, ma poésie tombe dans la catégorie humour désuète. Ni drôle ni utile.

Pour l'instant, les jours passent à grande vitesse. Mes journées sont rythmées par les envies. D'ailleurs, j'ai de plus en plus de mal à distinguer mes envies des besoins.

Je ne sais plus si je mange parce que j'ai faim ou si je mange parce que je ne sais pas quoi faire. Mes résolutions de début d'année commencent à s'étioler doucement. Pourtant, je m'efforce vraiment de m'y tenir. Après une semaine de planification et d'auto-motivation, j'ai enfin eu le courage de sortir de chez moi pour faire les courses. Bingo, j'ai remporté ma seconde bataille de cette année. Je peux être fière de moi. Cela me motive un peu pour la suite.

Malgré cette petite victoire, étant une casanière comme ils disent, je me suis organisée de façon à ne pas avoir à sortir de sitôt. Je suis un itinéraire méthodiquement préparé la veille. C'est comme ça que je me retrouve à la dernière étape de mon périple. Chez mon épicier préféré, là où je suis sûre de trouver tout ce qu'il me faut en produit ménager. Jusque-là, tout s'est déroulé comme je l'ai prévu.

Sauf que les choses ne se passent pas toujours comme on veut, n'est-ce pas ? Premièrement, il y a du monde qui attend d'être servi. Evidemment, j'exagère, en réalité, il devait y avoir trois ou quatre personnes tout au plus. Beaucoup trop pour ma tranquillité d'esprit. Deuxièmement, je me rends compte que j'ai oublié la liste de ce que je dois acheter là. En voilà des signes qui me poussent à rentrer immédiatement chez moi.

Cependant, je me fais volte-face, et me force à y aller quitte à acheter des choses qui au départ ne se trouvent pas sur ma liste. Décidément, cette journée est à marquer d'une pierre blanche. Pour moi, c'est celle du dépassement de soi. Je rentre le cœur léger, fière d'être sorti de ma zone de confort.

Maintenant que j'ai tout ce qu'il me faut, l'opération « grand ménage » peut reprendre. Le moral est au beau fixe, la troupe est au complet et le matériel au point. La fée du logis qui sommeille en moi se réveille. Ce grand ménage devient presque spirituel, tellement ça m'apaise et me ressource. C'est peut-être un signe. De quoi ? Je l'ignore encore, je savoure. À cet instant, je ne cherche qu'à me débarrasser de tout ce qui encombre mon petit espace de vie. Cela fait déjà deux semaines que je suis dans ma bulle. Encore une fois, j'en ai oublié jusqu'à l'existence de mes proches. Il est temps de donner de mes nouvelles et d'en prendre aussi par la même occasion. Je saisis le téléphone, je stresse. C'est curieux, pourquoi ce geste anodin me stresse-t-il ? Au bout du troisième bip, toujours pas de réponse. Mon cœur commence à battre la chamade, je sens le début d'une crise d'angoisse. La situation me rappelle une autre de mes résolutions : apprendre à être patiente. Qualité qui me fait totalement défaut. Il faut dire que je suis de celles qui se font tout un film dans leur tête à la moindre attente. En passant, ne dit-on pas que l'ennui et l'impatience sont des fertilisants puissants pour la créativité ? Désormais, le temps s'est ralenti. Mon imagination vagabonde, les objets prennent vie dans mon petit univers. Une ville parallèle se dessine entre les quatre murs de mon humble demeure. La salle de bain devient un amphithéâtre où mes fans m'acclament chaque soir. La cuisine se transforme en plateau télé où je détaille consciencieusement mes recettes face à la caméra imaginaire. Quant à la chambre, qui me sert à la fois de salon, de salle à manger, de salle de sport, de bibliothèque et de bureau, elle est devenue la pièce de tous les possibles. Les signes, encore des signes. Pourquoi suis-je une chanteuse adulée sous la douche ? Mes fans me répondent : « parce que je le vau**x** bien ! » Pourquoi ma cuisine est-elle festive devant mes téléspectateurs imaginaires ? Ces derniers, bien au frais dans le réfrigérateur me conseillent en cœur : « ouvre du bonheur ! ». Pourquoi la grande sportive en moi, qui est au bout de sa vie à chaque fin de séance, continue-t-elle le lendemain ? Parce que le coach de star qui me suit me martèle : « Just do It ! ». D'ailleurs, les résultats commencent à se voir, quand je défile dans mon salon, les membres du juré dans la télévision le confirment : « Magnifaiiiiique

ma chérie ! ». Même jusqu'à tard dans la nuit, dans ma salle de cinéma, il n'y a pas une seule seconde où je suis seule.

À partir de ce moment-là, le monde extérieur cesse d'exister. Mon monde à moi prend une ampleur telle, qu'il n'y a plus de place pour d'autres perspectives. L'actualité m'arrive par bribe. Il faut l'avouer, elle ne m'intéresse même plus. Le banal devient poétique. Je préfère passer mes heures à regarder des vidéos de tombée de domino. Étrangement, ce spectacle m'hypnotise, c'est tellement satisfaisant.

De fil en aiguille, j'élargis mes centres d'intérêts. Des tombées de domino au bébé panda, je me retrouve à regarder une vidéo de mécanique auto où ils montrent comment démonter un moteur. Pour une fille qui ne sait pas distinguer un boulon d'une vis, à cet instant j'ai compris. J'ai compris que je viens de perdre une bataille. Et pas n'importe laquelle, une grande bataille, celle des milléniales. Internet est trop puissant, il vient de me prendre plusieurs heures de ma vie. Décidant de ne pas gaspiller davantage ma barre de vie, je me déconnecte sur-le-champ avant de frôler la pente dangereuse de la cyberdépendance.

Hélas, il est déjà trop tard. En me déconnectant, je ressens déjà les signes avant-coureurs du manque. Des mesures drastiques sont de rigueur. Comme on dit, aux grands maux les grands remèdes. Mais, une fois de plus, par où commencer ? Généralement, à ce niveau de questionnement, cette chose, devenue ennemie, m'aurait donné des pistes de réflexion. Un paradoxe se passe. Je prends courageusement mon téléphone, je me connecte à internet et j'écris : « comment se sevrer d'internet ? ».

Incroyable, mon moteur de recherche me propose des centaines de milliers d'articles sur le sujet. Je me dis que s'il y en a autant c'est qu'aucun ne doit vraiment être efficace. Du coup, je me contente de débrancher ma Box internet. Voilà, c'est fait. Ce n'était pas si compliqué au final.

Ainsi, commence un nouveau chapitre dans l'histoire de cette année. En utilisatrice fervente d'internet, il y a un « avant » et un « après » déconnexion. Si auparavant, je ne voyais pas le temps passer, maintenant je le vois passer jusqu'au millième de seconde. De plus, je perds toute ma créativité. La réalité me rattrape brutalement. Je tourne en rond, comme un animal en cage, dans la petite boîte qui me sert de lieu d'habitation. Par la fenêtre, je regarde s'affairer le peu de gens qui osent sortir. Je prends une pause digne d'un grand film dramatique, je passe un petit air de violon bien nostalgique dans ma tête. Il ne manque plus que la pluie pour compléter la scène.

Puis, je prends conscience de ce que je suis en train de faire. Je me vois dans la vitre de la fenêtre. Là, un fou rire me secoue le corps. Ce qui semblait être une scène dramatique dans mon esprit n'était en fait qu'une parodie grossière digne d'un spectacle d'humour. C'est ainsi que j'ai appris que rire de soi était la meilleure des thérapies contre les petits coups de mou. Si cet événement m'a redonné le sourire et me rappelle que je n'ai pas perdu mon imagination débordante, cela n'a pas pour autant réglé mon problème du moment. Sans internet, je me sens désemparée. Cette technologie a pris une place énorme dans ma vie, et mes journées étaient rythmées par les activités que je pouvais y trouver. Comment y remédier ?

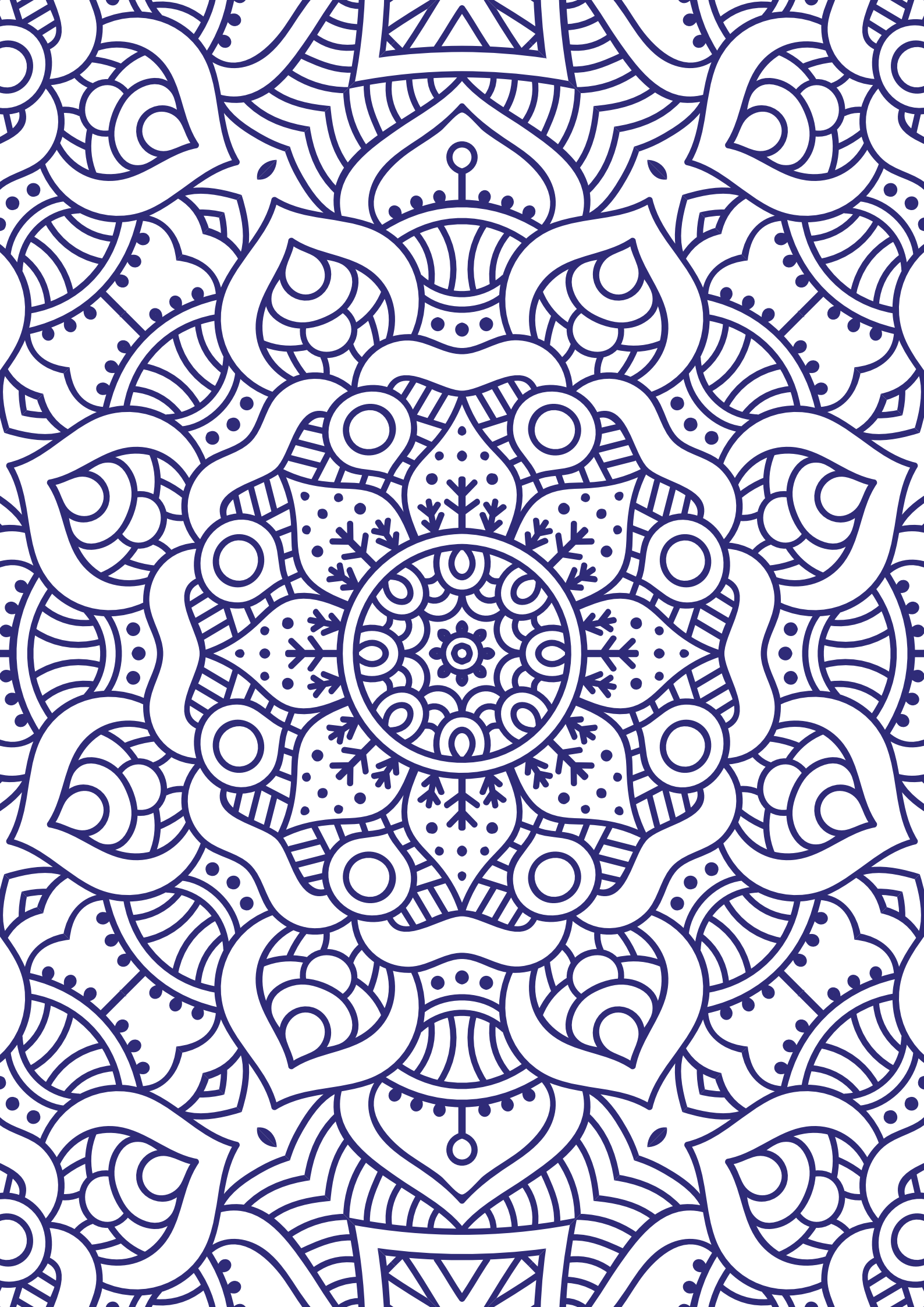
Après une longue journée à combattre la léthargie, il est temps de reprendre les choses en main. Je décide alors de me mettre à la méditation. Il me semble avoir entendu beaucoup de bien à propos de cette pratique ancestrale. Quoi de mieux qu'un voyage intérieur, quand le monde extérieur est aussi anxiogène.

Me voilà assise en tailleur, les yeux fermés, enveloppée par la douce chaleur des bougies, en train de chanter un « Ohm ». Cela ne fonctionne pas, je me sens ridicule, et je suis prise d'un fou rire nerveux. Ma spiritualité n'est décidément pas assez élevée pour comprendre la subtilité du « Ohm », mieux vaut me concentrer silencieusement sur ma respiration.

Le moment où je me dis que ça marche est le moment où ça ne marche plus. Soit mon esprit vagabonde partout, soit je somnole. De plus, mon dos me tire et je ressens des fourmillements dans mes jambes. Moi qui croyais avoir médité une heure. En vérité, j'ai tenu neuf secondes tout au plus. Cette notion du temps m'a toujours fascinée. Moi, qui par habitude répète à tout bout de champ que je n'ai jamais le temps. Pourquoi en ce moment où je dispose de tout mon temps, quitte à le perdre, j'éprouve encore le sentiment de ne pas en avoir assez ? Vaste réflexion, encore une fois je m'éparpille dans mes efforts de méditation.

Désespoir. Je m'affale sur le sol, fatiguée et désespérée de cette tentative ratée. Allongée là, le regard fixé vers le plafond, un millier de questions se bousculent dans ma tête. Toutefois, la question du sevrage à internet revient toujours. Et si, la solution était juste de ne pas combattre. Lâcher prise et accepter cet outil dans ma vie. Le sommeil finit par m'emporter.

À mon réveil, ma décision est prise. Le corps endolori, résultat de deux bonnes heures à dormir sur le sol, la tête reposée, forte d'une nouvelle résolution. Après tout, pour faire fonctionner une relation, il faut faire des concessions n'est-ce pas ? Ainsi, c'est avec une certaine excitation et le cœur battant que je me reconnecte à internet. Comme un signe, au moment où j'appuie sur le bouton d'allumage de la Box, mon univers créatif se remet en place comme par enchantement. Je suis seule, mais plus jamais seule.





Plus d'imagination que de liberté

Par Falinirina Raherimandimby | Illustration : Andou Baliaka

Déjà trois mois que les rues d'Antananarivo sont devenues silencieuses. L'odeur des grillades des bords de rue semble un souvenir lointain. En face de ma maison, le bar du quartier qui avait tendance à pousser un peu fort le volume du *Salég* est devenu plus silencieux qu'un cimetière. La seule odeur qu'on sent, c'est l'odeur de la mort ; le seul bruit qu'on entend, c'est le souffle de la peur.

Les monstres sont arrivés. Ils viennent de partout et vont partout. Ils envahissent le monde. Maintenant, ils sont là... dehors... ces affreux monstres. On ne les voit pas, ils sont presque invisibles. C'est pourquoi les braves protecteurs du peuple ne peuvent rien faire contre eux. Le peu de personnes qui ont eu la maudite chance de les voir disent qu'ils ont de nombreuses cornes sur la tête. Ces monstres sont très moches.

Depuis nos fenêtres, on essaie d'identifier les ennemis, mais on ne voit que les rues et ruelles vides. Pourtant, tout le monde entend leurs grognements en train de dévorer tout ce qu'ils croisent. Gourmands, ils n'arrêtent jamais de dévorer. On dit qu'ils déchiquètent les poumons de leurs victimes avant de les avaler d'un coup... Dès le début de chaque après-midi, on n'entend que des cris d'horreur ou de massacre...mais, on n'en sait rien.

On nous a interdit de sortir de chez nous. Nous sommes claustrés chez nous comme de malheureux détenus. Mon quartier est isolé, comme moi d'ailleurs. C'est seulement le matin que les gens peuvent sortir pour trouver de quoi mettre sous la dent. Les braves protecteurs du peuple ont dit que les prédateurs dorment lorsque le soleil se lève. Ce qui nous laisse quelques heures pour vendre ou acheter. La population doit serrer fortement la ceinture, car tout est limité et tout est payant. Les enfants restent à la maison, même si on dit que les monstres ont peur de leurs auras. On n'a aucune idée de la durée de ce confinement, car on n'a pas encore trouvé comment vaincre ces bêtes.

Moi, après quelques échanges avec les voisins pour vérifier si tout le monde est sain et sauf, je courais pour vite retourner chez moi et bien verrouiller tous les accès à la maison. Il faut bien s'abriter.

Ma maison... C'est une grande pièce cloisonnée en bois pour obtenir une cuisine, des toilettes et une chambre à coucher. Depuis le confinement, elle est en désordre permanent. Mais je m'y plais parce que c'est le seul espace où je me sens serein. Dans ma chambre, je n'ai qu'un lit et c'est mon ordi qui le partage avec moi presque toutes les nuits. Par terre se confondent mes chaussures et mes livres. Tous mes vêtements s'entassent dans l'armoire sur laquelle j'ai encore égaré quelques livres. Sur la table de nuit, il y a une tasse et une boîte de sucre. Au coin, j'ai placé une lampe au-dessus d'une petite commode en bambou. Et entre l'armoire et la commode, une vieille poubelle sert de pose-guitare. En face de mon lit, sur le mur il y a une affiche de la chanteuse *Christine Salem* et à côté, j'ai récemment mis une photo d'une plage de l'île de la Réunion sur laquelle est écrit *Soley y pète*. Ces images me servent à remplacer bêtement mon téléviseur parce que je n'en ai plus. Je l'ai vendu pour que je puisse me procurer des provisions et pour éviter de dépendre des aides des caïds, les fameux yeux qui veillent sur le peuple. Il faut être mentalement fort et malin lorsqu'on est un étudiant vivant seul.

Ma vie solitaire se confond désormais avec la solitude. D'autant plus, le malheur ne vient jamais seul. La semaine dernière, un pauvre pickpocket a pris à la manière du faucon mon téléphone. Peut-être qu'il n'était pas un malfaiteur, mais une simple misérable victime... c'est difficile de porter jugement dans cette situation cauchemardesque. La frontière entre le bien et le mal est sensiblement fine.

Mais bon ! Je suis maintenant très éloigné de mes proches. Il faut vivre avec. La seule chose que je possède et qui puisse aisément dépasser la distance est mon imagination. C'est mon passe-temps, j'envoie mes pensées et imaginations très loin dans toutes sortes de dimensions pour essayer de m'évader de cette horrible réalité. Mais souvent aussi, je me pose des tas de questions aussi bien stupides qu'irréelles. Je veux savoir jusqu'à quel point mon cerveau peut inventer... les doigts sur le clavier de mon ordinateur prêt à exécuter tout ce que mon esprit dicte. Cette crise a fait de moi un écrivain.

- Revers de la science

Et si ce n'était pas des monstres mais des machines conçues par l'homme lui-même, et que celui-ci n'arrive plus à maîtriser, car elles sont devenues plus intelligentes que leur créateur ? L'Intelligence artificielle se met contre nous parce que nous sommes incapables de la gérer ... Ces machines sont peut-être des robots qui sont, normalement, programmés pour distinguer les malfaiteurs des bons citoyens grâce à un rayon qui détecte les auras. Mais, ces Robots sont mal programmés. Censés protéger les bons citoyens, ils se sont transformés en mode méchant... et peut-être qu'ils extraient leurs énergies de la chair humaine. Et qui sait aussi, peut-être qu'ils vont finir par élever des humains comme nous élevons les vaches ou les poules... pour l'instant, ils sont encore sur le stade de la chasse.

Et si ce sont des clones humains destinés à être sacrifiés comme réservoir d'organes ? Mais ils veulent être respectés comme de vrais êtres humains. Ainsi, on ne voit pas de monstre, on voit des humains. Ils ont compris le motif de leur existence qui repose sur une attitude égocentrique de leurs créateurs. Les clones cherchent aussi la prolongation de leurs vies et tentent de renverser la situation par des actions extrêmes. Ils arrivent à s'infiltrer partout, même au sein du corps des protecteurs du peuple. C'est ainsi qu'ils sont devenus invisibles et continuent à massacrer.

La limite de la science est la limite des scientifiques eux-mêmes en tant qu'humains. Les catastrophes nucléaires dont les effets sont extrêmement graves et souvent irréversibles viennent de l'erreur humaine. Mais encore, manipuler la génétique peut engendrer des espèces invasives ou faire disparaître d'autres.

- Politique et vérité abstraite

Et si tout était mensonge ? Que les monstres n'existaient pas ? Les gens d'en haut nous ont fait peur pour qu'on ne puisse pas sortir voir les bonnes choses de la vie. Ce serait intéressant de diriger un peuple sans une moindre compréhension ... celui qui détient la vérité détient le pouvoir. Il sera le soleil qui illumine le peuple en détresse, symbole du pouvoir éternel. On sait tous que le pouvoir fait partie des besoins humains. Et il y a ceux qui en ont très soif. Ils vont toujours vouloir nous manipuler et contrôler l'ordre social en discréditant les adversaires politiques... Ils vont imposer un nouveau dogme pour trois générations et à la quatrième, notre liberté ne fera plus partie de la morale humaine...

Ou bien, peut-être aussi qu'on nous fait peur pour que les caïds puissent détourner l'attention des peuples, piller tous les biens et nous n'aurons plus rien... Ils utilisent la politique de la faim pour plonger le peuple dans la misère. Ils veulent la réquisition de la distribution et aussi, que tout le monde dépende d'eux. Ils vont imposer les prix trois fois plus élevés. Ils vont corrompre les protecteurs du peuple pour devenir protecteurs d'un système à travers la politique de la peur.

Ce seront eux qui iront recruter les salariés dans les différents secteurs. Il n'y aura plus de métiers libéraux. Tout le monde sera dans le même moule comme de petites madeleines. Nous serons de plus en plus à leur merci...

Nous serons vulnérables aux abus de l'esclavage moderne et transfrontalier...
l'exploitation de l'homme par l'homme par excellence.

- Châtiment divin

Et si Bondié a envoyé une punition aux humains, car la méchanceté de la société humaine ne cesse d'augmenter ? La pollution de la Terre, les guerres, les inégalités sociales... sûrement, le créateur de l'univers n'a pas voulu de tout ça. On dit que depuis le confinement, la planète respire mieux, des capitaux s'écroulent et tous les peuples sont au même niveau devant l'envahissement des monstres. La décision divine est là pour punir à travers des êtres venant du ciel. Ce sont peut-être des anges exterminateurs envoyés pour mener les batailles décisives de la purification de la Terre. L'heure du grand assainissement est arrivée afin de laisser en arrière les excès de l'homme. Au final, les monstres ne sont pas des ennemis. Le seul vrai ennemi de l'homme, c'est l'homme lui-même. Cette punition est un mal que le créateur inflige seulement à ceux qui tiennent une conduite affectant la perfection de sa création ; elle ne peut être une peine forcée à tout le monde.

Dans ce cas, tout ça n'est que positif. Ce serait un mal nécessaire... ou... un bien qui fait mal. Paix aux âmes de ceux qui y ont laissé leur vie. Ce sont des martyres pour la génération future. Quelle imagination !... N'est-elle pas aussi une belle forme de liberté ? Elle n'a pas de limite, elle est infinie. Mais dans tous les cas, on est en danger. Mon vieil oncle a toujours dit que la méfiance et la prudence sont les deux mamelles de la sécurité. Droit ou obligation, rester bien sage à la maison n'est finalement qu'une contrainte nécessaire.

Sacré confinement ! La vie normale me manque. Cette photo de plage sur le mur me rappelle bien les vacances aux bords de la mer... la plage de Saint-Pierre, les enfants jouant avec les vagues qui déferlent sur le sable blanc. On faisait un peu de tout : baignade, plongeon, pique-nique en famille, grillade de fruits de mer. De la danse aussi ! Même si je ne suis pas fan de danse, elle est toujours symbole de bonheur et de fête. Toute cette ambiance ressemblait un peu à celle de la fête foraine, mais après le beau coucher de soleil sur la mer, elle revirait en feu de camp géant. Quand je ferme mes yeux en imaginant tout ça, j'entends la musique de la belle Médérice.

Oh ! Qu'ils me manquent mes amis qui avaient l'habitude de m'appeler chaque vendredi pour trinquer dans les bistrot et pour parler de tout et de rien jusqu'à minuit, voire jusqu'au levée du soleil ! inn ti coudsek souvent devenu des trucs de bête la nuit. Et puis le matin, on savourait le fameux riz chofé suivi d'une tasse de café pour atténuer l'effet de la gueule de

bois. Ça restera toujours un immense plaisir d'y retourner.

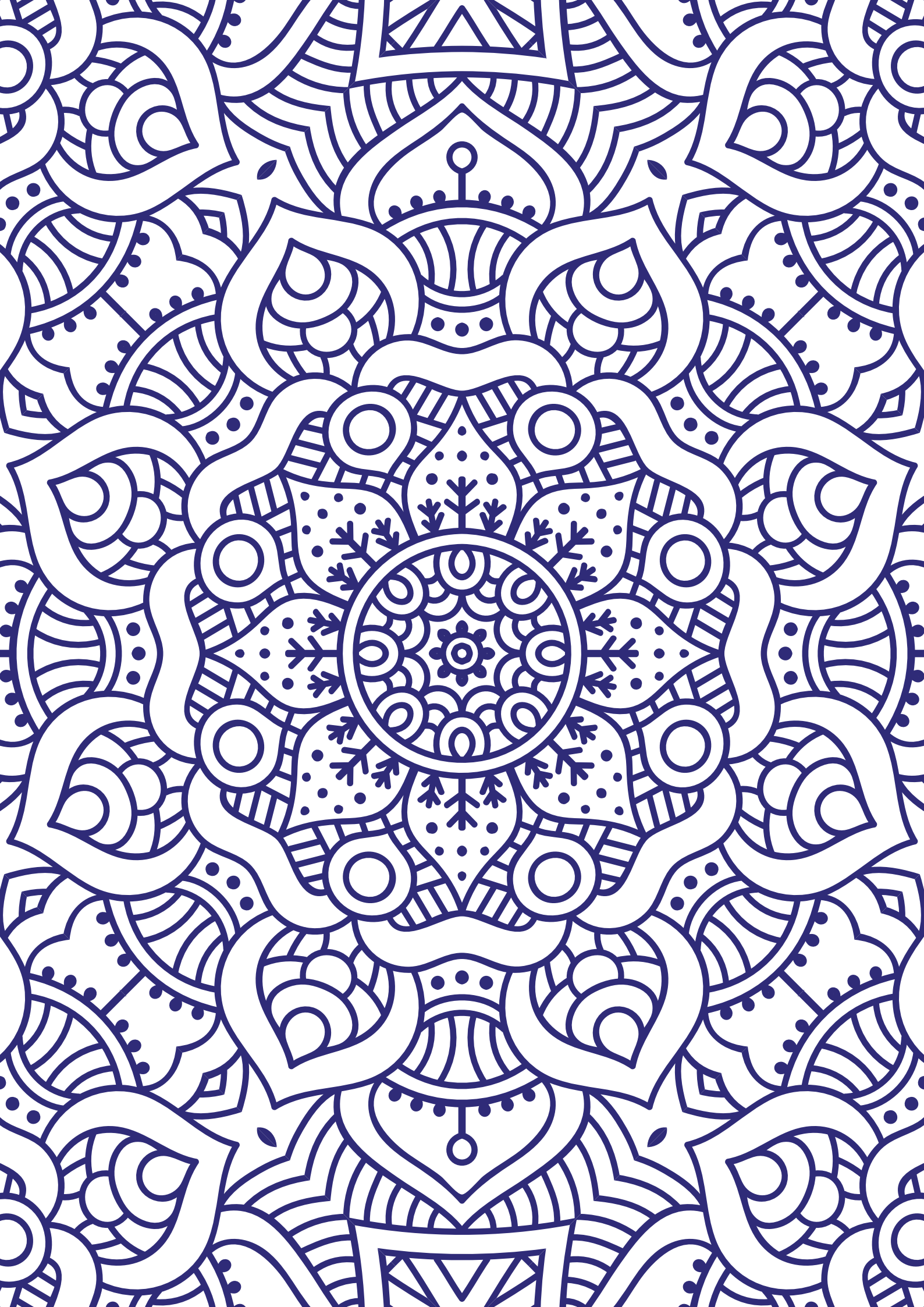
Tous ces souvenirs me donnent la rage d'espérer de revivre encore ces moments. Je ne cesse d'avoir l'espoir, car il me tient loin de la peine et me fait vivre des instants de bonheur.

Je sais que les peuples du monde sont capables de s'unir pour affronter ce cauchemar. Si le monde que nous voulons est composé de paix, d'égalité et de sérénité commune... il n'y a pas mille solutions, il faudra se battre ensemble. C'est le moment où jamais de briser les murailles qui nous séparent.

Il faut arrêter de croire que les caïds sont les yeux qui veillent sur le peuple et que le peuple est le petit enfant à protéger. Non !...que tout le monde soit sur le front. On a tous l'obligation de réparer le dommage causé par nous-mêmes, il faut le reconnaître. Les monstres, on ne les a pas vus tomber du ciel. Peu importe leur origine, leurs formes ou leur agressivité ; peu importe l'amalgame sur le vrai et le faux, ce qui est réel c'est que ce phénomène constitue une atteinte à un droit de chaque individu et doit engendrer un apport de responsabilité à chacun.

On peut commencer par partager un espoir afin de répandre un optimisme. Nos progrès nous ont donné la chance de s'unir malgré l'inévitable distance entre chaque groupe, voire entre chacun. C'est la graine de foi qui va mener à la réalisation de quelque chose de géant. C'est peut-être toute une guerre, ce n'est peut-être qu'une seule bataille. Mais le combat que nous devons livrer est à priori contre nous-mêmes, contre nos égocentrismes, contre nos consciences périmées. Nous avons forgé un style de vie favorable à nos propres prédateurs que nous n'avons même pas vus venir.

Les ennemis peuvent être plus faibles que l'on ne croit. Les monstres n'ont sûrement pas de pouvoir particulier. Nous, nous avons notre sagesse et notre dignité, ce qui nous rend supérieurs à eux. Nous sommes une armée, une grande famille et appartenons à une même espèce. Il suffit de vibrer ensemble une énergie de confiance en la nature humaine. Je suis confiant, car rien ne peut se faire sans l'espoir et la foi. La transformation peut être longue et nécessite de la persévérance, mais l'occasion de commencer est maintenant, pour un humanisme solide et dans l'intérêt des générations suivantes.





Captif

Par Yves CASTEL | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Dehors, le ciel est vide. Plein de bleu, tropical et infini, couleur carte postale. À l'intérieur, le cadre est une haute fenêtre à hauteur d'homme, un trou dans une muraille épaisse. Vision d'un ciel vide, striée de barreaux de trois sortes, sur trois rangs, dont l'horizon est barré, limité par un mur d'enceinte, lui-même entouré de barbelés. Une absence de fenêtre sans vitre pour un homme confiné dans son absence de liberté.

Derrière lui quand il regarde dehors, la porte s'ouvre, parfois. Il peut entrer et sortir, entrer surtout, sortir la journée à heures fixes. Là, dans le couloir, il se retrouve dans une cage. Elle s'ouvre à son tour, selon les horaires, les appels des surveillants. Elle s'ouvre sur une porte fermée, qui subit le même sort depuis un siècle, les mêmes aléas de la vie carcérale.

Quand elle est ouverte, cette lourde porte épaisse, et franchie, l'homme est libre, relâché dans une cour avec de l'herbe et des bananiers, avec d'autres hommes, pour parler, manger, jouer aux dominos ou aux cartes, faire du sport ou les cent pas, laver sa vaisselle, son linge et son corps, prier avec au-dessus de sa tête le ciel immense. Et juste un grillage tendu à la manière d'un filet, quatre murs rehaussés et au fond une autre porte, blindée. Celle du poste de surveillance avec une vitre d'aquarium afin de l'observer, un guichet grillagé par où lui distribuer sa nourriture, une porte de derrière qui sert de sas avec le reste de la prison, le sépare un peu plus du monde, le cloître.

Dehors, il y a un préau de cour d'école, et sous cette varangue, des tables et des bancs boulonnés à terre. Ils servent à s'attrouper, s'attabler, se socialiser. Il y a une fenêtre sur le monde, la télé, qui est un prétexte à dispute, rarement à discussion, un enjeu de pouvoir comme à la maison, moins qu'à l'intérieur des cellules où celui qui a la télécommande a le choix des programmes, et surtout, dans l'abrutissement audiovisuel, la maîtrise du son. Il y a la mer, dehors, dont ils entendent le ressac, les coups de tête contre les murs, sans qu'ils sachent vraiment de quel côté ça vient, de quel côté la mer.

Dedans, quand elles sont fermées, toutes ces portes, que les verrous claquent dans le mauvais sens, que la cage est refermée, que sa chambre redevient une cellule, l'homme se retrouve seul. Avec un camarade, s'il a de la chance. Avec une douzaine, s'il n'en a pas. Car la compagnie est une chance, la solitude aussi, tant que la promiscuité, par la présence d'un compagnon qui devient insupportable, ne vient pas tout gâcher.

Sa cellule a connu un viol, un jeune sodomisé parce qu'il n'était plus vierge du bon côté, et qu'il devait aimer ça, forcément. Le dortoir auquel il a échappé, un meurtre, c'est-à-dire le suicide dans les chiottes d'un bougre avec ses draps. Il avait écrit qu'il se sentait en danger, qu'il ne voulait pas mourir, mais on ne l'a pas cru, puisqu'il s'est pendu. Et que personne, malgré le nombre de prisonniers et les ouvertures dans les murs, dans ce cas comme dans l'autre, n'a rien entendu, donc rien dit.

L'intimité est dans les lieux d'aisance, qui sont l'objet de toutes les attentions, la priorité des corvées, l'obsession quotidienne. Toilettes dans les cellules et les dortoirs aussi bien que dans la cour. Cabines de douche, qui se trouvent seulement à l'extérieur, dans la cour où les autres le guettent. Les uns pour le mater, les autres pour voir s'il s'exhibe ou se défile en ressortant, de toutes façons, tout habillé. Tous pour le ranger dans la catégorie de ceux qui passent à la casserole. Les mêmes qui ont toqué à la porte de la douche, qui laisse voir la tête et les pieds, disant à l'homme que ça allait être sa fête, lui permettant ainsi d'obtenir en urgence une cellule pour deux. Ces hommes qui chassent en meute pour une branlée ou une branlette, quand leur vraie nature de mâle parle. Ils ont peur de la solitude autant que de l'intimité, lorsqu'elle conduit à se caresser la douce, sous la douche incognito le jour ou sous les draps doucement, la nuit, de peur de réveiller les autres, de se faire surprendre à être comme eux. Ils la conjurent en parlant de fesse à la façon de collégiens dans un internat.

Lui, il supporte d'être seul avec quelqu'un qui n'est pas comme lui, car il est comme lui, mis en quarantaine de la société, et seul avec lui. Ils ont six grands carreaux dans un sens et neuf dans l'autre pour aller et venir, une petite table fixée au mur et un petit banc fixé à terre pour s'asseoir et écrire, un lit en fer au-dessus de l'autre, fixés à terre et au mur, pour lire et regarder la télé accrochée en l'air, profiter du ventilateur également suspendu ou sentir la brise du soir, les courants d'air de l'hiver austral. Ils ont de quoi se distraire, se parler, se satisfaire, réfléchir, prier et dormir, et surtout du temps, plus qu'il n'en faut.

Cela lui fait penser au service militaire où il le perdait, comptait les jours, côtoyait des gars qu'il n'aurait jamais rencontrés ailleurs. Il y a connu un meurtrier, là un trafiquant qui risque la peine de mort dans son pays, l'île sœur, partout des ivrognes, des escrocs et des abrutis, des gens bien ou mal cuits.

Chez lui, il avait l'habitude d'être seul, il pouvait rester des heures sans rien dire, des jours sans sortir. Quand on lui a collé une espèce gros macotte dans son espace vital, il a gueulé, contre ça et sur l'intrus mal élevé, jusqu'à ce qu'on l'en débarrasse. Il aurait pu le tuer, lui qui est si calme, résigné d'être obligé de l'être, de ronger son frein pendant qu'il tire son temps. Il a ouvert sa bouche qu'il tenait fermée depuis trois mois qu'il était enfermé.

Ce matin-là, sa mère est morte. Il est sorti. Son frère a fait des pieds et des mains pour qu'il sorte, qu'il la voit morte, qu'il veille avec eux. Ils lui ont dit qu'il l'avait tuée. Ils lui ont dit aussi qu'elle veillait sur lui, qu'elle avait insisté pour qu'il vienne, qu'il assiste à son enterrement. Sans gendarmes et sans menottes. Sinon, ça ne valait pas la peine, ça ferait honte à la famille plus qu'à lui. Son frère s'est débrouillé comme un chef, le juge comporté en être humain. Ils l'ont fait sortir comme du pus, un abcès que l'on crève, plus tôt que prévu.

Elle était venue une fois, une seule, elle qui ne venait jamais toute seule, hors de son quartier, jamais plus loin que l'église. Elle lui a parlé, il lui a parlé, ils ne se sont rien dit. Sauf qu'elle était désolée, sauf qu'il l'était pour elle, pour leur famille, pour toute la bande. C'est là, au parloir, qu'il l'a tuée, quand il lui a dit qu'il voulait changer de vie, quitter l'île, quitter ceux qui ne l'avaient pas quitté, rejoindre ceux qui l'avaient fait. Elle n'a pas compris qu'il avait besoin d'air, de retrouver ceux qu'il aimait, son ami aimé, ses amants envolés. Elle a compris qu'elle l'étouffait, qu'il ne l'aimait plus, qu'elle pouvait crever.

Un virus est passé par là, qui a fait parler de lui et quelques morts, elle l'a attrapé. Elle a laissé la maladie l'achever, parachever son œuvre. Elle a glissé dans son décès, son cercueil, son trou, d'un même mouvement suicidaire. Lorsqu'elle a basculé, son corps a touché le fond, alors qu'on l'avait calé avec ses vieux gilets. Il s'est longuement demandé si c'était la tête ou les pieds qui avaient fait ce bruit, heurté le bois, et si elle avait été ensevelie dans le bon sens. Elle est morte à temps. Le procès n'avait pas encore eu lieu, elle n'a pas lu les journaux, pas écouté Madame Commérage. Radio Liberté avait changé de sujet comme un coq de fumier. Ce qu'elle savait de son cas suffisait. Ce qu'elle aurait appris n'aurait rien ajouté, ne l'aurait pas fait se retourner dans sa tombe, ni ressusciter. Elle est morte de chagrin pour une bonne raison, qu'il ne l'aimait plus, qu'il aimait les garçons.

On ne l'a pas remis au trou, il n'est pas retourné dans sa cage, tourner et retourner, prier en rond. On lui a mis une chaîne, un bracelet à la cheville, comme un prostitué. On lui a confié une sorte de téléphone, donné une zone et des horaires. S'il change le téléphone de place, ça sonne. S'il sort de la zone, ça sonne à certaines heures, pas à d'autres. S'il enlève le bracelet, ça sonne à toute heure. Et ça ne sonne pas comme une alarme, ça sonne sans bruit, chez ses gardiens à l'autre bout du monde, l'administration pénitentiaire à Paris. On les surveille, lui et sa liberté cantonnés sur une île, depuis le pays dehors.

Sa zone, c'est chez lui : la chambre sombre et les sanitaires borgnes, dans un sous-sol aménagé, et la cour jusqu'au barreau. Entre deux, la salle-à-vivre dans un ancien garage avec son coin cuisine, son coin repas, son coin repos. Sa baie opaque comme le sont les nacos en guise de fenêtres. Un autre palier de décompression entre vie recluse et vie réelle. Un vaste espace réduit à l'essentiel pour une personne seule, un prisonnier à l'isolement. Il en a fait le tour, le jour qu'on lui a attaché la cheville au bracelet, comme le bagnard qu'il n'est pas. Un tour complet, dans tous les coins, afin que le téléphone, qui fait office de radar, détecte le signal, délimite le périmètre.

On lui a dit d'éviter certains coins, car trop de murs gêne la communication, et de résister à la tentation. Celle de recommencer ses bêtises, bien sûr, mais d'abord d'arracher le bracelet, de briser sa chaîne, d'être libre alors qu'il n'en a plus le droit. On lui a dit que ça serait dur. On lui a souhaité un bon placement, sur le même ton qu'un bon séjour, de bonnes vacances. Il a souri, malgré tout, car une semi-liberté, quand vous êtes assigné à résidence l'après-midi et la nuit jusqu'à huit heures du matin, ça ressemble aux congés.

Ses horaires sont ceux-là, tous les jours sauf le samedi, le seul jour où il peut profiter de l'après-midi, et d'une grasse matinée bien méritée, déjà prise sur son temps libre. Il ne songeait pas à quel point la ville n'a pas la même vie le matin que l'après-midi. Il ne pensait pas qu'il n'aurait pas non plus la même selon qu'il serait confiné ou qu'il aurait la permission de sortie. Il se sent dehors enfant libéré du cabinet noir, adolescent lâché au grand air, convalescent extrait de sa chambre. Il se fait une fête d'être obligé d'aller s'approvisionner, lui qui était heureux d'ordinaire de rester chez lui. Il en viendrait à aimer cette captivité qui lui donne le goût de la liberté.

Il a dû s'organiser, faire des calculs, des plans, relever des horaires et respecter des délais dont il n'avait jusque-là plus rien à faire. Il en a perdu l'habitude en même temps que son travail, le jour de l'incarcération, tout d'un coup en même temps que tout revenu. Une punition à laquelle nul ne s'attend. Il a suivi d'autres emplois du temps, d'autres obligations, des plages horaires jusqu'alors inemployées.

Une demi-heure à pied de chez lui à la messe ou aux courses, que ce soit dans une direction ou une autre, un magasin ou un autre, une église ou l'autre. Une heure pour rejoindre la gare routière et la grande ville, autant au retour. Autant pour répondre aux convocations du psy, de la police, du juge ou de la pénitencier. Quatre heures en tout et pour tout. Pas une minute de plus à l'arrivée, pas de départ en avance, son temps est chronométré. On lui a troqué la crainte d'être enfermé contre la peur d'être en retard.

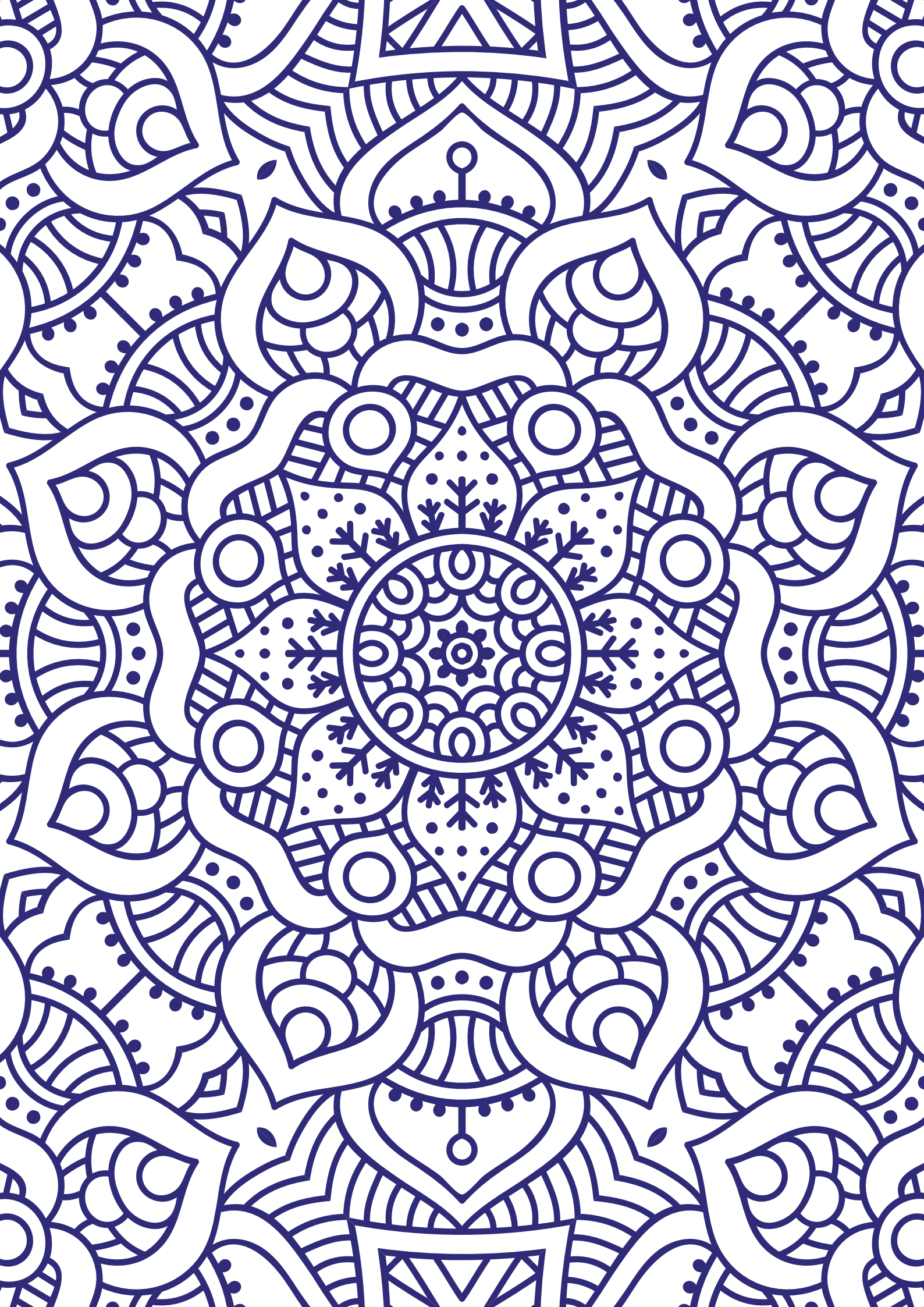
Son espace de liberté élargi, la durée de ses déplacements le confine dans un périmètre plus grand, moins borné mais tangible. Un vélo l'aurait rendu plus libre, une auto plus encore, les transports en commun et leurs horaires, leurs attentes et leurs retards, pas toujours plus qu'à pieds. Son autonomie tient à ses moyens de transport. Non seulement à sa capacité de marcher vite mais, tel un handicapé, à sa faculté de se déplacer.

Ce temps de réclusion, la surveillance électronique semblait l'alléger, il n'est que dilaté dans un espace moins confiné. Le suivi judiciaire l'a allongé, prolongé sur dix ans, dix ans à ressasser ses problèmes au prétexte de les résoudre, sous peine de repartir à la case prison.

Les contraintes matérielles ne sont pas seulement une peine de substitution, pas suffisamment, alors on leur a ajouté une double peine : être un délinquant et un suspect à vie. À cause de ce que vous avez fait et de ce que vous risquez de faire. Vous êtes affranchi mais vous êtes fiché. Vous êtes libre mais vous n'êtes pas quitte. Vous avez payé votre dette à la société mais vous restez débiteur. Jamais vous n'aurez fini de payer puisque vous êtes un malade qui n'aura jamais fini de guérir.

On lui a collé trente ans supplémentaires à titre de peine complémentaire, trente ans à pointer deux fois par an, ne jamais oublier et ne jamais se faire oublier. Il doit aller voir les gendarmes pour ça, pas pour se plaindre, pour montrer patte blanche et sentir la longe qui le tient, le retient de s'échapper, d'être libre et de faire un malheur.

Alors, cet autre matin-là, il sort de sa tanière, de sa léthargie, de sa vie comme d'autres sortent de leur corps, de leur maladie. Il est midi passé, il est déjà dans l'illégalité, la fuite. Il est sorti malgré son fil à la patte, il va tout droit au bord de la mer, là où elle s'agite et mousse avec un bruit de machine-à-laver. Il tire sur sa laisse, la tend au bord du gouffre, il sent le cordon ombilical s'arracher, le lien se couper, quand il saute dans le vide de son existence. Ses os sont broyés, ses poumons emplis, sa vie fracassée pendant de longues secondes, le temps de se voir mourir. La mer est sale, le ciel gris, la carte postale déchirée.





Une période désarmante

Par Michaël Guimard | Illustration : Andou Baliaka

Comme tous les matins, Paul consulte sa messagerie électronique. Même s'il sait que sa boîte sera encore vide, tous les matins, il continue à cliquer sur l'icône réception. Depuis le confinement, son activité professionnelle a fortement chuté.

Il referme le capot de son ordinateur portable après avoir constaté que sa messagerie était encore vide et se prépare pour sa séance de sport. Il étale le tapis en mousse sur le sol du salon et commence à effectuer ses exercices d'assouplissements. Pour l'instant, plus question d'aller à la salle de sport qui a fermé ses portes dès le début du confinement. Mais pour garder la forme, Paul continue son activité physique dans son salon. Il travaille en particulier sa musculation et la coordination des mouvements. Deux points essentiels qui comptent dans l'exercice de son métier.

A l'aube de la cinquantaine, Paul entretient son corps depuis son plus jeune âge comme son père le lui a enseigné. Tous les matins, c'est le même rituel. Un peu de jogging, des assouplissements, une heure de gymnastique et de musculation en salle de sport. Svelte et athlétique, ce jeune quinquagénaire ne vit que pour son métier. Mais en cette période où tout est au ralenti et qu'il faut rester à la maison, Paul tourne en rond dans son bel appartement parisien. Alors pour meubler ses journées devenues très monotones bien loin de l'adrénaline qu'il ressent habituellement à chaque mission, il fait du sport et ne laisse pas de répit à ses muscles. Dans son salon, transformé pour l'occasion en salle de sport, il enchaîne les mouvements de gym. Avant le confinement, il avait l'habitude de courir le matin ou le soir. Surtout le soir pour être plus tranquille et ne pas croiser d'autres joggeurs.

Il range son tapis de gym et ne peut s'empêcher de jeter encore une fois un œil sur ses e-mails. La boîte de réception reste définitivement vide à part quelques pubs et spams qui l'énervent.

La serviette autour du coup, il se laisse tomber sur son canapé. Il se dit qu'il va devoir patienter et mettre en veille son envie de travailler. Perdu dans ses réflexions, son téléphone se met à vibrer. Il n'enclenche jamais la sonnerie, réflexe professionnel qui lui a permis jusqu'à présent de rester en vie. Au bout de quinze secondes, Paul décroche enfin.

« Bonjour Paul, écoutes, l'ensemble de nos activités sont pour l'instant gelées. Seules les urgences sont prioritaires. Tu restes donc chez toi. Je te rappelle dès que j'ai d'autres nouvelles ». A peine sa phrase achevée, son patron raccroche sans que Paul ne puisse en placer une. Le message de son boss claque comme un coup de feu.

« Il faut encore attendre. Mais c'est quoi cette décision de confiner tout le monde », grommelle Paul en reposant le portable sur la table du salon.

« Alors comme ça je suis au chômage technique. C'est bien la première fois que ça arrive », ironise-t-il en se préparant un deuxième expresso. Il regarde sa mallette en cuir noir posée parmi les livres qui ornent l'étagère du haut sur sa bibliothèque. Il se demande bien quand il pourra utiliser l'outil qui s'y cache. D'un seul trait, il boit son café et s'assoit dans son canapé anglais. Il en profite pour faire un tour d'horizon des chaînes d'information en continu qui crache le même message, « restez chez vous » et qui égraine le nombre de morts lié à la crise sanitaire sans précédent qui s'est abattue sur le pays. Mais dans cette masse d'info, il ne décèle aucun détail d'un quelconque déconfinement.

Les chiffres sont mauvais encore une fois. Paul s'incline face à une situation qui a tendance à stagner même si les admissions en réanimation ont fléchi. Cette petite lumière lui permet de garder l'espoir d'un possible allègement dans les jours qui viennent. Il se dit qu'avec un peu de chance la situation va se débloquer et que la vie va reprendre un rythme plus normal.

« Il vaut mieux être confiné qu'à l'hôpital en train d'agoniser », pense-t-il.

Il jette un coup d'œil furtif à la pièce et se dit qu'il n'est pas le plus à plaindre dans son loft parisien. Il a la chance d'habiter au cœur de la capitale et peut même voir un bout de la tour Eiffel de son balcon.

Comme chaque matin, après les exercices physiques et le petit-déjeuner, il fait son ménage. Il respecte à la lettre des horaires déterminés comme le lui a enseigné son mentor. Tout est minuté et exécuté dans les temps impartis. Paul est très ordonné. Chaque chose est à sa place et n'en bouge plus. Son appartement est un modèle de rangement. Au bout d'une heure trente, il peut enfin se consacrer à son activité professionnelle qu'il gère de chez lui. En vérité, sa vie est réglée et rien n'est laissé au hasard. C'est d'ailleurs l'une des clés de sa réussite dans sa branche. Être méticuleux, patient, garder son sang-froid sont des atouts qui figurent sur son CV, même si pour son travail le CV est inutile. C'est plutôt sa réputation qui lui sert de CV virtuel. Paul a acquis un savoir-faire, une expérience qui lui vaut d'être l'un des meilleurs dans son domaine. Ses concurrents n'ont pas réussi à égaler son degré de professionnalisme. Du travail, il n'en manque pas et ses tarifs sont à l'image de sa réputation.

Mais depuis un mois, les missions se sont raréfiées. Les contrats exécutés en freelance ne s'affichent plus sur sa messagerie cryptée. Seules les notifications de BFMTV lui rappellent sans cesse que la France est au ralenti, presque à l'arrêt.

Paul finit par se lever de son canapé et se dirige vers la fenêtre du salon. La rue est déserte quelques passants se pressent pour rentrer chez eux, des courses à la main. Il suit du regard ses ombres têtes baissées jusqu'à ne plus les voir, cachées par un angle d'immeuble. Il attend de les revoir à découvert sur le trottoir. A ce moment-là, il choisit un piéton un au hasard et ne le lâche plus du regard. Il le suit de ses yeux sans sourciller. La personne, qu'il a choisie, n'a pas l'air pressée. Elle est au téléphone et toute son attention est captée par son interlocuteur. Paul cale son regard sur la cadence du marcheur. Lentement, il harmonise son bras tendu sur son rythme. Puis il vise de ses deux doigts pointés l'homme au téléphone et appuie sur la détente.

« Tu es mort mon bonhomme ». L'homme vire à gauche et disparaît derrière un immeuble. Son téléphone se met à vibrer dans sa poche de pantalon. Une lueur d'espoir scintille dans ses yeux.

« Peut-être un nouveau contrat, enfin » espère-t-il.

Sur l'écran de son BlackBerry, BFMTV annonce que le confinement va être reporté de plusieurs semaines. Paul n'en croit pas ses yeux, lui qui comptait rapidement reprendre ses activités.

Alors pour penser à autre chose, il ouvre son ordinateur et clique sur une icône en forme de tête de mort. Une messagerie cryptée s'affiche à l'écran. Il attend quelques secondes avant qu'une silhouette cachée dans l'ombre lui dise bonjour et qui ajoute :

« On devait se recontacter aujourd'hui ? »

« Non, mais as-tu une mission pour moi ? J'en ai marre ».

« Écoute pour l'instant mon agenda est vide. On doit encore attendre. Je reviens vers toi dès que j'en sais un peu plus ».

Paul ne se faisait pas d'illusion. Il s'attendait à ce genre de réponse.

« Ok je patiente. Mais ne tarde pas trop à me confier une mission. Autrement je vais voir ailleurs ».

« Je fais mon possible ».

L'homme disparaît de l'écran après avoir coupé la connexion.

Paul en profite pour aller sur le darknet et consulte les nouveautés. Pour une fois qu'il a du temps devant lui, il se dit que se mettre à la page pour, peut-être à l'avenir, changer son outil de travail, n'est pas du temps de perdu mais plutôt quelque chose d'utile.

Comme un musicien à la recherche d'un instrument plus performant, Paul scrute avec intérêt les produits qui s'incrustent sur son écran. Il reconnaît les classiques et ceux qui ont subi des modifications pour plus de précision. Il s'attarde sur les modèles démontables qu'il affectionne tout particulièrement. Il connaît les signatures de chaque artisan qui s'est attelé à façonner un nouvel instrument.

Rangé avec soin dans son étui, Paul regarde son outil de travail posé sur l'étagère. Il se dit que ce dernier ne l'a jamais trahi. Il a toujours été à la hauteur même dans les pires situations. C'est même devenu sa signature, reconnaissable parmi les autres. C'est grâce à lui qu'il a forgé sa réputation dans un secteur qui ne pardonne pas l'erreur.

Il referme l'étui et le capot de son ordi. C'est décidé, il garde son outil de travail, celui qui est devenu son meilleur ami au fil des années, comme un musicien qui ne peut jouer sur un autre violon que le sien.

Allongé confortablement sur le canapé anglais, il se souvient de ses premières missions. Les mains moites, des gouttes de sueur qui ruissellent dans le dos, il devait avoir la confiance d'un lion pour réussir chaque mission. Le premier contrat avait été une explosion d'adrénaline comme une décharge électrique qui prend possession de tout votre corps. Car c'est bien ça que recherche Paul dans son travail, l'adrénaline.

Le regard dans le vide, il attend avec impatience le retour de ces sensations fortes et viscéralement ancrées en lui.

Il s'approche à nouveau de la baie vitrée donnant sur le parc. Quelques joggeurs marquent de leurs empreintes les allées qui sillonnent les carrés verts. Le silence règne depuis un mois dans ce jardin qui à l'accoutumée grouille de gamins jouant au foot à la sortie des écoles. Le tourniquet est orphelin et le vent berce doucement la balançoire vide.

Sur la table du salon, le téléphone est pris de tremblements. Paul l'attrape et avant qu'il soit à nouveau en transe,

« Allô »

« Branche-toi »

Paul ouvre son ordinateur et lance l'application à la tête de mort.

« Je t'ai trouvé du travail. C'est pour après-demain. Je te donne tous les détails par mail comme d'habitude. Prépare-toi ».

« Bien reçu »

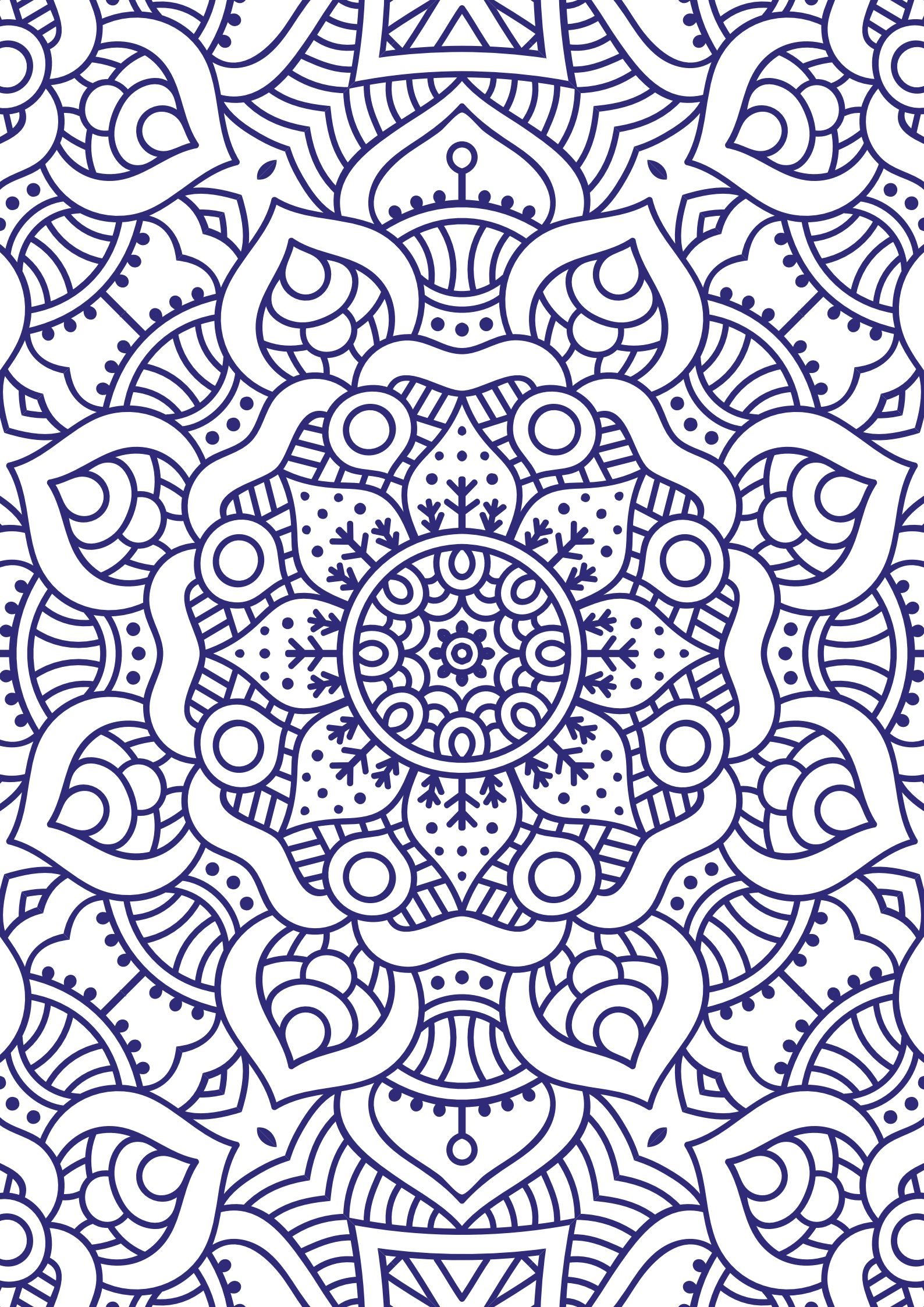
En à peine quelques secondes, Paul a une nouvelle mission. Ce bref entretien lui redonne aussitôt le sourire. Enfin il va pouvoir sortir de chez lui, discrètement, la nuit très certainement pour ne pas se faire contrôler par la police.

Il empoigne sa mallette noire, la dépose sur la table de la cuisine, tire le rideau de la fenêtre, vérifie si la porte d'entrée est bien fermée à clé et s'assied devant l'étui en cuir.

Après avoir fait le code qui déverrouille l'étui, les deux crans de sûreté claquent sèchement dans la cuisine. Il regarde les quatre pièces rangées dans leur emplacement entouré de mousse polyuréthane. Il enlève chaque pièce et les nettoie soigneusement avant de les assembler.

Une fois tous les éléments réunis, Paul pose son œil dans le viseur et actionne la détente.

« Les affaires reprennent. Il était temps » pense-t-il avec un petit sourire. Il est enfin prêt à exécuter sa mission et sa cible.





Une histoire de pertes, de découvertes et de nouveaux départs

Par Capuce Faure | Illustration : Andou Baliaka

Claire pressa son front contre la vitre. Son souffle forma un petit nuage de buée sur le plexiglas. Souvent, Claire s’amusait à faire des dessins ainsi, en traçant du bout du doigt des motifs alambiqués jusqu’à ce que sa mère ne lui crie d’arrêter parce qu’elle salissait les vitres.

Claire contempla la rue vide sous ses yeux. Il n’y avait rien de particulièrement anormal, mais en même temps, tout paraissait étrange – comme déplacé. Claire avait toujours connu cette rue – comme toutes les autres – vide, silencieuse, immobile. Sans passant sur les trottoirs, sans véhicule sur les routes. Le calme de la ville aurait dû être une habitude.

Mais dans ce silence régnait aussi la peur et l’inquiétude.

Claire avait vu des vidéos et des reportages datant du début du siècle. Les rues, à cette époque, étaient animées et bondées. Dans certaines villes, il y avait tant de gens se pressant de toutes parts que Claire avait d’abord cru qu’il s’agissait d’un montage. Comment autant de personnes pouvaient-elles s’entasser sur des trottoirs aussi petits ? Comment autant de personnes pouvaient-elles vivre dans une seule ville ? Comment autant de personnes pouvaient-elles tout simplement exister sur terre ?

Soixante ans plus tôt, certaines villes pouvaient compter jusqu’à trente millions d’habitants. La Chine seule était peuplée de près d’un milliard et demi d’hommes.

Aujourd’hui, il s’agissait de la population mondiale.

Claire avait aussi lu les statistiques des chercheurs annonçant des augmentations exponentielles du nombre d’habitants sur terre et prédisant la pénurie des ressources. Elle avait trouvé ça plutôt drôle. Il faut dire qu’en moins de dix ans, la population terrestre avait chuté de plus de quatre-vingt pour cent.

Mais ce qui avait le plus impressionné Claire dans ces archives d’un autre temps, c’était les contacts entre les hommes eux-mêmes. Elle les voyait se bousculer, se presser, se cogner les poings, se serrer les mains, s’embrasser, se prendre dans les bras... Claire ne savait pas ce que cela faisait de pouvoir ainsi toucher quelqu’un. Tous ces contacts, banals, presque instinctifs, lui étaient inconnus et étrangers. La seule personne que Claire ait jamais touchée directement était sa mère. Mais elles ne s’embrassaient pas, ne s’enlaçaient pas. Dans son monde à elle, il y avait des barrières invisibles entre chacun, des frontières de glace qui séparaient les hommes et qui les empêchaient de se rencontrer réellement. Chacun restait une image pour l’autre, image souvent fugitive.

« Claire, ôte-toi de cette vitre, tu vas la salir. »

La jeune fille soupira et se décolla à contrecœur de la fenêtre. Elle aimait bien observer le dehors, s'imaginer des rencontres imprévues, des mouvements, des sorties. Elle essayait de se représenter comment tout cela avait pu être, avant. Elle avait cherché des photos de sa ville du début du XXe siècle et n'avait pas été capable de la reconnaître. Tout avait tellement changé.

Aujourd'hui, c'était comme si tout était mort.

« Tu n'as pas du travail à faire ? » lança sa mère depuis le canapé.

Claire se tourna vers elle. Cette dernière était en train de regarder un reportage sur le certium, un nouveau matériau de synthèse isolant sur lequel le virus ne pourrait pas laisser de traces.

Elle ouvrit la bouche pour répondre quand la porte d'entrée coulisssa dans un petit chuintement, et son père pénétra dans le sas de désinfection de l'appartement. Claire put l'observer ôter ses différentes couches de protection – gants, masques, lunettes, charlotte, combinaison intégrale, bottes ajustées –, puis fermer les yeux quand le spray antiseptique l'aspergea. Un léger bib sonore annonça le décompte de la minute et demi de décontamination – le virus à l'état 1 ne survivait pas plus longtemps au PUR-015, le gaz utilisé pour la désinfection. Quand le temps fut écoulé, le sas s'ouvrit et permit au père de Claire d'entrer dans le séjour de leur appartement. Il sourit à sa femme et à sa fille.

« Bien le bonjour, gentie dame et gentie damoiselle, s'exclama-t-il en ouvrant les bras. Belle journée, n'est-ce pas ? »

Claire sourit à son tour. Son père utilisait toujours des drôles d'expressions tirées d'époques lointaines, ce qui l'amusait toujours. Claire était fascinée par tout ce qui se rapportait à l'Ere Pure – le temps d'avant la pandémie. Sa mère, par contre, avait fini par être lassée par toutes ces formules archaïques au bout de vingt ans de vie commune. Elle soupira et ignora son mari en gardant les yeux fixés sur l'écran mural géant.

David ne lui en tint pas rigueur – il avait fini par s'habituer au dédain de sa femme. Après tout, l'indifférence mutuelle des partenaires au bout de deux décennies de vie conjugale était un résultat plutôt positif de la Loi pour la Perpétuation de l'Espèce Humaine. La LPEH était un décret entré en vigueur quarante ans plus tôt, quand les médecins et les politiques s'étaient rendus compte que l'effet le plus grave de la pandémie qui dévastait le monde n'était peut-être pas les morts en eux-mêmes (paix à leurs âmes), mais concernait bien les vivants ; car privés de tous contacts, leurs rencontres étaient devenues impossibles, empêchant ainsi la reproduction et la survie de l'espèce. Dès lors, chaque citoyen s'était trouvé inscrit sur des listes de sauvegarde et, à vingt ans, tous recevaient un petit message informant de l'identité de leur futur partenaire. Simple et efficace. Mais parfois, les choix de l'Etat n'étaient pas toujours judicieux et il n'était pas rare que voir des étincelles entre ces couples arrangés.

Aussi, David ne s'en formalisa pas, et il s'avança dans le salon en retirant sa veste. Il lança à sa fille un regard malicieux.

« As-tu fait de nouvelles découvertes ? »

« Découvertes ». Le mot qu'ils employaient pour parler de ce que Claire apprenait à propos de l'Ere Pure, en référence aux Grandes Découvertes de Christophe Colomb. Claire, elle, ne découvrait pas l'Amérique mais le passé de son propre monde. Chacun son truc.

Sa mère soupira, mais ne fit pas de commentaire. Sa fille, elle, secoua la tête.

« Pas aujourd'hui. J'ai préféré... regarder par la fenêtre. »

Son père sourit. Il semblait être le seul à comprendre sa fascination pour le monde extérieur et ses possibilités. « Et alors, as-tu vu des choses intéressantes ? »

Toujours la même question, et – malheureusement –, toujours la même réponse.

« Non. A part deux volets qui ont été remontés en face, peut-être de nouveaux habitants.

Mais c'est tout. »

David haussa les épaules. « Demain, peut-être. »

Claire hocha la tête tandis que son père posait sa veste sur le dossier d'un fauteuil. Lorsqu'il tendit le bras, sa manche se releva légèrement pour révéler un petit rectangle de peau. Claire ouvrit de grands yeux et sa mère, qui avait suivi son regard, lâcha un hoquet de surprise.

« Mon Dieu, » souffla-t-elle.

David releva les yeux en fronçant les sourcils. « Qu'y a-t-il ? »

La mère de Claire fut incapable de répondre. Elle montra son bras du doigt. Surpris, David le retourna pour dégager son poignet. Il s'immobilisa soudainement. Un petit bleu s'étendait sur sa peau blanche.

Comme brusquement réveillée, sa femme bondit hors du canapé, le plus loin possible de lui.

« Sors d'ici immédiatement ! Appelle les secours ! Ne t'approche surtout pas de nous ! » hurla-t-elle, hystérique.

David semblait égaré, observant la tâche sur son poignet sans la voir. Ce n'aurait pu être qu'un simple bleu – un hématome résultant d'un coup ou d'un geste maladroit. Mais il y avait des choses que les hommes avaient appris à reconnaître depuis plusieurs décennies – et en particulier les marques de la troisième dégénération du virus.

Les scientifiques avaient recensé cinq étapes dans l'évolution de la maladie. 1) La phase volatile du virus, c'est-à-dire qu'il est présent uniquement sur la peau, à l'extérieur de l'organisme. Il s'agit de la seule phase à laquelle il est possible de s'en débarrasser. 2) La phase infectieuse : comme tout autre virus, il se multiplie et prolifère dans l'organisme. 3) La phase contagieuse. Caractérisée par l'apparition d'hématomes sur le corps du malade, qui traduisent le début de la destruction du système immunitaire par le virus. Ce dernier devient transmissible. 4) La phase inhibante – ou, plus communément, la « phase légume ». L'infecté perd peu à peu l'usage de ses muscles et de ses capacités de réflexion. Et enfin 5) la phase finale : mort imminente du contaminé (dans les 24 heures).

Tout ce que pouvait faire Claire, c'était fixer ce petit bleu de rien du tout qui signifiait bien plus que rien du tout. C'était impossible. Son père ne pouvait pas être contaminé. Pas lui. N'importe qui, mais pas lui.

« Sors de cet appartement ! » continuait de vociférer sa mère. Cette dernière se précipita vers sa fille et se posta devant elle en ouvrant les bras, comme pour faire barrage avec son corps si son mari tentait d'approcher.

Ce qu'il ne fit pas. Il leva vers sa femme et sa fille un regard perdu, déconcerté et désespéré. Claire aurait plus que jamais voulu se précipiter vers lui et le prendre dans ses bras. Mais ce n'était surtout pas l'occasion. Alors, elle ne put que rester immobile, les bras ballants le long de son corps, quand son père reprit précautionneusement sa veste, en faisant attention à ne rien toucher autour de lui, et sortit de la pièce sans rien ajouter.

« Veuillez enfiler la tenue de protection avant de sortir, » fit la voix mécanique quand il passa dans le sas.

Mais ça non plus, il ne le fit pas. Il n'en avait plus besoin.

Les services de désinfection étaient arrivés vingt minutes plus tard, sans que Claire ni sa mère n'ait bougé. Mais rien dans l'appartement n'avait eu le temps d'être contaminé. Claire aurait dû se sentir soulagée, mais c'était impossible. Son père allait mourir.

Malgré les précautions prises par le gouvernement, le nombre de morts restait excessivement haut. Il faut dire que le virus ne cessait de devenir plus résistant et plus virulent face à

l'incapacité des chercheurs d'y trouver un remède. Aujourd'hui, neuf personnes sur dix qui contractaient le virus y succombaient.

Ainsi, Claire aurait dû se sentir immunisée face à la mort – et c'est ce qu'elle avait cru. Mais elle se trompait. C'était la première fois qu'elle était directement touchée par un décès. Les deux sœurs de sa mère et les parents de son père en étaient morts, mais ils ne faisaient partie de sa famille que légalement ; elle ne les avait jamais vus autrement qu'en photos ou en visio. Son père, par contre...

Claire se laissa tomber sur son lit et pressa ses mains sur son cœur. Elle avait l'impression d'avoir un trou dans la poitrine. Elle pensait qu'elle aurait dû pleurer, mais non. Elle se sentait trop vide, trop abasourdie pour ça. Comme si elle peinait à réaliser ce qui lui arrivait vraiment.

Claire resta longtemps assise sur son lit, si longtemps que le soir finit par tomber, les lumières automatiques par s'allumer, et finalement par s'éteindre aussi. Dans l'obscurité de la nuit, Claire ne s'était jamais sentie aussi seule.

La combinaison de protection était atroce, autant sur le plan esthétique, pratique que confortable. Avec, on ne ressemblait littéralement à rien (seulement à une masse blanche informe) et elle était tellement large pour Claire qu'on aurait pu en mettre trois comme elle à l'intérieur. Les bottes montantes lui comprimaient au contraire tellement les mollets qu'elle craignait que son sang n'y circule plus. Quand elle soufflait, elle entendait le petit chuintement que faisait sa respiration dans le filtre d'assainissement. Après que sa mère eut vérifié quinze fois qu'aucun petit bout de peau n'était exposé à l'air toxique, Claire eut enfin le feu vert pour sortir. En bas de son immeuble, un taxi l'attendait.

Pendant qu'il la conduisait au Centre des Contaminés du Coronavirus (CCC), Claire observa les rues autour d'elle. Peut-être pourrait-elle faire part à son père d'une dernière « découverte ». Mais la jeune fille eut beau ouvrir les yeux, il ne se passa rien, comme d'habitude. Comme si le monde n'en avait absolument rien à faire d'elle ou de son père.

Au Centre, une femme vêtue d'une combinaison plus moderne et plus ajustée la fit entrer dans une grande salle où étaient alignés contre les murs de chaque côté des dizaines et des dizaines de lits. C'était affligeant, mais compréhensible en un sens. Le gouvernement ne pouvait pas se permettre de consacrer trop d'argent aux malades du virus – à des ir-récupérables.

« Lit n°65, » l'informa la dame en jetant un coup d'œil à son calepin.

Claire hocha la tête et s'avança parmi les rangées interminables de lits identiques. Enfin, elle s'arrêta devant celui marqué du numéro indiqué. Assis au chevet du lit se trouvait déjà quelqu'un, une autre masse informe qui tenait entre ses mains une tablette et qui parlait sans s'arrêter. Claire se demanda ce qu'il pouvait bien raconter, quand elle se rendit compte qu'il était en réalité en train de lire. Elle écouta un moment, moment pendant lequel elle observa du mieux qu'elle put cette curieuse personne. C'était un homme, qu'elle jugea d'une vingtaine d'années, avec des cheveux qui devaient être bruns, mais elle n'aurait pas pu en dire davantage. Alors qu'il fit glisser son doigt sur l'écran pour tourner la page, il sembla seulement se rendre compte de sa présence. Il leva la tête.

« Bonjour, » fit-il d'une voix étouffée par son masque.

« Qui êtes-vous ? » demanda Claire.

Il haussa les épaules. « Personne en particulier. »

« Que faites-vous ici ? »

Cette fois-ci, un sourire releva le coin de ses lèvres. Avait-il une fossette ?

« Je lis. »

« C'est mon père, dit Claire en désignant l'homme sur le lit. Vous le connaissez ? »

« Non », répondit-il simplement.

Claire fonce les sourcils.

« Alors pourquoi lui faites-vous la lecture ? »

« Je fais la lecture à tous les malades de cette pièce. » Il lui jeta un regard furtif. « Très peu d'entre eux ont la chance de recevoir une dernière visite avant la fin. Bien souvent, leurs proches ont trop peur de s'aventurer ici. Alors je les remplace. » Il agita sa tablette. « En lisant. »

Claire le regarda, surprise. Voilà un bien étrange jeune homme. Curieuse, elle prit une chaise et se plaça à un mètre de lui. Pendant ce temps, l'inconnu l'étudiait.

« Vous me trouvez bizarre. »

Claire eut un petit rire. « C'est vrai. »

« Est-ce vraiment bizarre de vouloir apporter un peu de réconfort aux autres ? A tous ceux qui ont eu moins de chance que nous ? »

Claire secoua la tête.

« Vous pourriez être contaminé à votre tour. Vous pourriez mourir. »

« Dans ce cas, je mourrai d'une manière honorable. Quel que soit le juge qui m'attende dans l'autre monde, je pourrai le regarder en face. Je ne serai pas resté caché dans la peur. »

Claire déglutit. C'était précisément ce que faisaient les hommes depuis soixante ans. Rester cachés dans la peur. Le garçon haussa les épaules.

« Mais bon, je ne cours pas ce risque. » Il tendit le bras vers Claire pour révéler un petit bracelet vert fluo à son poignet gauche. « J'habite au CCC en tant que sujet immunisé. Quand je ne lis pas à ces pauvres âmes, je suis un cobaye entre les mains des scientifiques. »

Claire ouvrit de grands yeux. Elle avait entendu parler des immunisés –qui ne représentaient que 0,0002% de la population. Les scientifiques les recherchaient pour étudier leurs gènes et tenter de trouver une solution à la pandémie, mais rares étaient ceux qui acceptaient de subir leurs tests. Même immunisés, on préfère éviter certains endroits.

« Pourquoi faire cela ? » Claire plissa les paupières. « Pourquoi avoir accepté de vous donner à la science ; pourquoi lire à des irrécupérables ? »

Il eut un sourire triste.

« Ma mère est morte du virus. Mon père est mort du virus. Ma sœur aussi. Mais ce ne sont pas qu'eux. Tous en meurent. Le monde en meurt depuis six décennies. Ce n'est pas de moi qu'il est question, mais de l'humanité. Quel homme ferais-je si je ne me sacrifiais pas pour les autres ? »

« Vous pensez qu'ils finiront par trouver un vaccin, ou quelque chose ? »

« Oui, répondit-il, catégorique. Peut-être pas dans dix ans, vingt, ou même dans un demi-siècle. Peut-être que nous, nous resterons confinés chez nous, à fuir un air porteur d'un virus mortel, toute notre vie. C'est même hautement probable. Mais il y aura bien un moment, après nous, où quelqu'un finira par trouver une solution. »

« Comment pouvez-vous en être si sûr ? »

Nouveau haussement d'épaules – sûrement un tic.

« A quoi servirait-il de croire le contraire ? »

Claire médita un moment sur cet étrange personnage. De lui se dégageait une formidable aura de confiance, de bonté et de confiance. Elle trouvait sa générosité à la fois extraordinaire et étrange. Elle avait toujours vu les hommes agir dans leur propre intérêt ; ils fuyaient, se terraient dans leur maison, mangeaient et dormaient pour leur survie personnelle. C'était même ce qu'elle faisait en un sens.

Le garçon se leva.

« Bon, je vous laisse. J'imagine que vous voulez un moment en privé avec lui. »
Claire acquiesça puis, alors qu'il s'en allait, elle se retourna vers lui.

« Comment vous appelez-vous ? »

Il sourit. « Tahys. »

Elle hocha la tête et cette fois-ci, il quitta la pièce, la laissant seule avec des dizaines et de dizaines de condamnés.

Deux jours plus tard, Claire reçut un message du CCC à 2h46 pour lui annoncer le décès de son père. Elle ne le vit que cinq heures après, lorsqu'elle se réveilla.

Elle ne pleura tout d'abord pas. Le vide était toujours là en elle, avalant ses émotions et ses pensées comme un trou noir. Elle resta assise sur son lit sans bouger. C'est alors que son téléphone bipa, annonçant un nouveau message. Machinalement, elle s'en saisit. « Je suis désolé pour ton père. Il est parti pendant que je lisais la Troisième Encyclopédie de l'Ere Pure. Je devais être trop ennuyant. Tahys. » Et là, étrangement, elle sentit ses yeux la piquer. Comme si les vannes d'un barrage avaient subitement été ouvertes. Des larmes coulaient sur ses joues, intarissables.

Il y avait quelque chose de réconfortant dans le message de Tahys. Son père n'était pas mort tout seul, dans une pièce remplie de cas aussi désespérés que lui. En plus, Tahys lui avait lu l'Encyclopédie de l'Ere Pure, qui le fascinait depuis toujours. Comment pouvait-il savoir que l'histoire de leur propre humanité était la préférée de son père ?

Claire essuya ses larmes rageusement. Elle avait l'impression qu'on la volait. Qu'on la privait d'un droit qui aurait dû lui revenir. Elle n'avait obtenu qu'une seule visite de dix minutes à son père mourant. Elle n'assisterait même pas à son incinération. Elle ne pourrait pas récupérer ses cendres. Le virus lui avait volé son père et ses derniers instants. Et cela faisait soixante ans qu'il les volait tous ainsi.

Claire se dirigea vers la fenêtre et y pressa son visage. Comme d'habitude, de la buée se forma sous son nez. De la buée comme sur les verres des lunettes protectrices quand les gens parlaient. De la buée comme sur la liseuse de Tahys lorsqu'il s'était penché pour déchiffrer les mots de son récit.

Depuis plus d'un demi-siècle, les hommes avançaient dans un brouillard opaque qui ruinait leurs vies. Et Claire, qui était encore loin d'avoir vécu soixante ans, en avait déjà assez. Assez des restrictions, du danger, du confinement. Elle en avait assez du virus.

Prise d'une soudaine impulsion, elle se jeta sur le loquet de la fenêtre. Elle le tira de toutes ses forces pour tenter de faire céder la serrure qui n'avait jamais été déverrouillée jusqu'à lors. Quand la vitre s'ouvrit d'un coup, Claire tomba à la renverse en même temps qu'une bourrasque d'air glacé pénétrait dans sa chambre. Après un premier instant d'étourdissement, Claire se précipita vers la fenêtre pour s'appuyer contre le cadre métallique. Quand elle avança la tête, son front ne rencontra aucune barrière, et son souffle ne fit aucune buée sur la vitre.

Ce simple geste pouvait la tuer – elle le savait très bien. L'air transportait le virus. Mais de toute façon, ils mourraient tous un jour. Non pas que Claire fût pressée de passer dans l'autre monde, mais elle ne pouvait plus rester cachée comme elle le faisait, en attendant que le temps passe. Elle ne pouvait plus chercher à faire des découvertes sur un temps révolu depuis bien longtemps. Elle devait plutôt commencer à découvrir comment se sortir de tout ce foutoir.

Elle n'avait peut-être aucune compétence particulière – aucune connaissance intéressante en médecine ou en science, pas de protection immunitaire contre le virus –, mais elle trouverait bien quelque chose. Et elle avait une petite idée à propos de qui pourrait l'aider à le découvrir.

Elle saisit son téléphone et tapa sans plus réfléchir : « Salut Tahys ! Est-ce que tu pourrais m'apprendre à sauver le monde ? »

des
Oubliés
du
94



Les oubliés du 94

Par Nourdine Nourayat | Illustration : Chloé Aiss

Personne ne fait attention à moi. Et pourtant je suis là. Sans doute parce que je ne parle pas, je ne fais qu'observer. Hier soir, j'ai vu à travers la fenêtre la fille du voisin filer en douce. Mais j'ai fait l'aveugle. Et puis, quand sa mère a appelé Yvette pour se plaindre, à aucun moment elles n'ont pensé à me demander si je saurais où était cette petite irresponsable. Et bon sang je suis content qu'elle soit enfin partie ! Ses tapages nocturnes avaient le pouvoir de me mettre hors de moi. Depuis quelques mois, il y a toute la famille à la maison. Les enfants jouent ou plutôt crient ; les plus grands discutent entre eux, je ne comprends d'ailleurs pas leurs langages codés ! Ah ces jeunes ! Yvette et Laurine parlent du beau temps et de beaucoup d'autres sujets qui ne m'intéressent guère ! Qu'est-ce que ça pouvait être déprimant ces après-midis ! J'ai encore cette image affreuse de sauce bolonaise que Jules, le gosse de ma fille avait jeté sur moi inconsciemment. Je n'aime pas dire petit fils, je trouve que ça me vieillit ... Je sais que ça ne change pas grand-chose à ma situation, je suis malade, vieil homme, célibataire... Mais mon esprit est très vif et je trouve que l'entendre m'appeler grand père me rendra oisif, fatigué ou peut-être même encore plus fragile ... Et Dieu seul sait combien je déteste qu'on ait pitié de moi... Alors je préfère qu'on m'appelle Samuel, ou Sam comme quand j'étais encore dans la marine, c'est mieux. Ça me donne du charme et de l'assurance je trouve. J'en étais où ? ah oui, comme l'après-midi, il y a tout ce boucan, le soir ; je souhaite me reposer. Je demande aux autres de m'ouvrir les volets pour que je profite de l'air frais et du silence de cette ruelle. Ça fait déjà une cinquantaine d'années que j'habite ici, Rue du Soleil. J'aime observer le vide, être entre la fenêtre et la table de chevet. Mais depuis cet été cette fille se met à jouer je ne sais quel instrument. Je dirais qu'elle tape de toutes ses forces et qu'elle prétend jouer de la batterie... Je crois donc que me réjouir de son départ ne fait pas de moi un grincheux, ou comme certains diraient un sociopathe ! J'adore la vie... ou du moins l'infime bribe d'existence que j'ai depuis que j'ai appris que je ne pouvais plus quitter cette maison. Un trouble, une maladie, ou mieux : une malédiction ; qui m'empêche de vivre comme les autres. Quand je vois ces gamins passer avec leur roller, leurs skateboards, ou simplement leurs bicyclettes rouillées et crasseuses ; ça me rappelle cette poussée d'adrénaline qu'on pouvait ressentir en haut d'une pente. Comment on sent son cœur bondir au tout début d'un virage qui sort de nulle part. Mais rappelons-nous que maintenant je suis coincé ici. C'est le cas pour tout le monde, mais eux, ils peuvent sortir jusqu'à une certaine distance. Même Yvette sort. On a 15 ans d'écart, elle non plus n'est pas toute jeune mais, elle peut sortir de temps en temps ; faire les courses par exemple. Moi, avec ma bronchectasie, ma paralysie, et j'en passe ; je suis condamné à moisir ici. Je vois ma famille me sourire tous les matins... Je ne sais pas si je suis devenu paranoïaque mais dans leur sourire je vois de la pitié, quelques fois de la gêne mais aucune once d'espoir. Je crois que c'est pour bientôt. Mais en attendant, je compte bien revivre.

Ça fait déjà deux ans que je reste à la maison. Je ne peux plus bouger, parler ni même acquiescer avec les sourcils. Je suis totalement immobile. Mais ce n'est pas pour autant que je ne sens pas le regard pesant qui se pose sur moi à chaque fois qu'il y a du monde à la maison. En général, il n'y a que moi et Yvette. Mais depuis un moment, il y a tout le monde. À croire, c'est le zoo ici. Au départ, l'idée que j'avais trouvée pour m'occuper l'esprit c'était la méditation. Je passais des heures à écouter les oisillons que je pouvais percevoir à travers la fenêtre qu'on laisse toujours entrouverte. Quelques fois j'observais les rayons de soleil qui s'incrustaient dans la chambre. C'est comme s'ils savaient que là, vivait quelqu'un qui ne pouvait pas sortir les contempler. J'aimais sentir les brises matinales, alors Yvette m'emmenait quelque fois au véranda. Elle me portait avec amour, je sentais ses mains hésitantes et douces sur moi. Je savais qu'elle avait peur que je tombe, qu'elle trébuche et que j'atterrisse par terre sans défense. Je prenais du plaisir à faire ces petites choses que quelqu'un en bonne santé, trouverait banal. Mais aujourd'hui, ça ne suffit plus. J'ai l'impression d'être un fardeau. Je sais que mes proches m'adorent, qu'ils feraient tout pour que je redevienne comme avant. Mais ce n'est plus possible. Je ne suis plus tout jeune. Je les ai entendus dire que mon état ne change pas. Je sais qu'ils ne savaient pas que je pouvais entendre de là où j'étais. Mais quand on a une vie comme la mienne, on apprend très vite à utiliser ce qu'il nous reste comme faculté. Ce jour-là, je me suis senti si fragile ! Le lendemain matin, je me suis réveillé tard, j'ai fait semblant de ne pas voir Yvette quand elle est venue refermer la fenêtre, j'ai préféré rester sans rien faire. J'ai juste fermé les yeux en espérant que ça s'arrête. Je commence à changer. Mon teint n'est plus le même. Je sens mon âme s'éloigner peu à peu sans se retourner. Je souffre. J'ai peur. Je suis terrifié à l'idée de partir loin de ces personnes qui étaient là durant toute mon existence. Je commençais à désespérer quand, en regardant la table de chevet, je me souviens d'une chose ; quand j'étais plus jeune, j'avais le cœur brisé. Du jour au lendemain, on m'avait remplacé par un autre. Alors que je faisais tout ce que je pouvais pour être à la hauteur. Mais j'étais tellement déterminé à aller mieux, que finalement c'était devenu réel. J'ai rencontré Yvette et à mes 20 ans, je me suis marié avec elle.

Alors, peut-être qu'ils se trompent, qu'il y a encore de l'espoir ! Je respire lentement, à rythme régulier mais très lentement. Je me crée une petite ouverture qui me permettra de vivre à travers les autres.

Maintenant au lieu d'écouter ce qui se passe à l'extérieur, je me concentre sur ce qui se passe chez moi. J'éprouve un réel plaisir d'entendre ces voix qui me sont si familières. Même si je ne peux pas leur parler...même si quelque part, j'ai peur que bientôt je ne puisse plus les entendre. Ils ne disaient rien de spécial. Yvette comme à son accoutumée parle de ce sujet qui lui tient si à cœur : le féminisme, je crois. Elle dit que les femmes sont libres, qu'elles sont indépendantes et souveraines de leur avenir. Normalement je devrais être d'accord avec elle, mais bizarrement je ne suis pas tout à fait d'accord avec elle. Si les femmes étaient vraiment libres, pourquoi est-ce qu'elles continuent à écouter les normes que la société leur impose depuis des millénaires ? Bon, oui il y a un changement. Mais la femme fait toujours attention à ne pas être en surpoids, à montrer ses meilleurs atouts ...

La fille de la voisine, par contre elle est différente. Il est vrai que je ne supporte pas ses manières, mais j'admire la façon qu'elle s'oppose à sa figure paternelle qui n'est qu'un macho écervelé. Et puis, elle se fringue comme elle veut ! Une fois je l'ai vu avec un haut aux motifs de sac poubelle de la police de Seattle. Je ne dis pas qu'il faut être bizarre pour être

totallement libre, mais juste faire ce qui nous passionne sans attendre les avis approbateurs des autres. Yvette a ses convictions ; j'ai les miennes. Elles ne sont pas si différentes. Je dirais même que la mienne est un peu extrême. Vouloir que la femme sorte complètement de tout ce qui peut la rendre sous l'autorité de la gente masculine. C'est utopique. Je dois arrêter de rêvasser.

Aujourd'hui j'ai entendu dire qu'il y allait y avoir une canicule. Yvette allumait notre vieux poste de radio TSF, qu'on avait eu comme cadeau de mariage ; quand j'ai pu distinguer la voix du présentateur météo annonçait la température de la journée : 33. Je pense qu'on ne va pas me laisser à ma place. On voudra surement m'hydrater le plus possible. À peine que je revoyais mes hypothèses, que Yvette s'approchait déjà pour me soulever. Il faut avouer qu'elle avait de la force. Mais, je la trouve différente aujourd'hui. Elle paraît faible. Je voyais une autre personne en face de moi. Ce n'était plus la femme pleine de fougue que je connaissais. Je la vois s'approcher. Son regard est vide, tellement vide que je perçois mon ombre dans le creux de ses yeux. Là, elle me tient avec ses mains toutes tremblotantes. Elle ouvre le robinet. L'eau jaillit. Je la regarde comme un chien inquiet regarderait son maître. La sueur coule lentement sur sa nuque. Elle s'affaiblit. J'ai peur pour nous. Je la sens lâcher. Ses mains glissent. Elle a l'air absente. J'ai eu le temps de voir une goutte d'eau éclabousser cette même table de chevet que j'aimais tant admirer ; quand je me suis retrouvé par terre. Cette fois, il en était fini pour moi. À ma droite, le corps de Yvette inerte. Je panique. Je ne peux pas crier à l'aide. Et puis, il n'y a personne ; Juliette et son fils sont rentrés à leur appartement du 3^e arrondissement pour rester confinés. Je ne peux rien faire. J'étais moi aussi mourant. Mais je devais faire quelque chose... Je fixe la porte, comme si mon âme pouvait sortir de mon corps malade et courir chercher de l'aide. On n'était pas dans un ehpad comme ces retraités qu'on chouchoutait. On était dans une maison, loin du tumulte de la ville.

Aucune belle infirmière viendra à notre rescousse, il n'y a pas de magie. Je rassemble toute la force que j'ai. Pour la première fois depuis très longtemps, je sens mon corps bouger, je m'approche de Yvette comme le ferait une vipère à la rencontre de sa proie. Ma main toute pâle toucha la sienne, et là j'ai compris que c'était le moment. On partait tous les deux vers un monde meilleur. Je ferme les yeux et me dis tout bas : ne t'inquiète pas Samuel, c'est le voyage de deux retraités oubliés. Rien de bien grave.



L'envers du dehors

Par Dominique Merven | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Ne pas ouvrir les yeux trop vite. Laisser mon rêve au chaud derrière mes paupières. Elle m'attend de l'autre côté, moche, crue, parfois glaciale, parfois violente, mais ordinaire après tout. La réalité m'interdit de flotter trop longtemps dans les brumes du sommeil, elle me dit lève toi et marche. Mal dormi, mal aux pieds, mal au ventre, elle s'en fout, marche ! Pas facile. Je me souviens avoir beaucoup marché hier. De quoi j'ai rêvé ? D'une chambre que je reconnaissais, les rideaux jaunes et bleus, une affiche de cinéma au mur.... oui je la vois, Dil To Pagal Hai, un film qui était passé au Novelty, avec Shahrukh Khan ; une bougie brûlait devant Père Laval sur l'oratoire au-dessus de la commode. Une sensation de calme et de confort... mon corps était étalé de tout son long sur un matelas. C'est tout. Plutôt c'est un TOUT, rien ne manque. Je remue un bras ankylosé, quelque chose de dur m'emboutit le creux du genou, je me demande ce que c'est. Une petite pluie silencieuse mouille la ville, je la sens. En ouvrant les yeux je la vois glisser sur les vitres de la cabine. Tout me revient de ma journée d'hier, qui m'a mené là. Je me déplie, me frotte le genou qui s'était coincé dans une grosse manette et je souris à cette première nuit dans une pelleteuse.

C'est le grand standing comparé au porche du garage, chez Missié et Madam Hajee ! Sous les tôles percées, je dois me couvrir d'un grand sac poubelle les soirs de pluie. Pas facile. Mais un cadeau comme ça, un endroit où dormir tranquille, en sécurité, ça ne se refuse pas. Et on ne se plaint pas. Au début dans la cabine j'ai dû me ratatiner pour ne pas être vu, jusqu'à minuit les 4x4 de la police faisaient des rounds¹, gyrophares et sirènes à plein tube. On se serait cru dans Chicago Police Department ! Et cette cabine, on dirait un bocal, les quatre côtés vitrés ! Me coucher dans des positions golmal², j'ai l'habitude, et au final j'ai pas mal dormi, le siège est moelleux. J'ai une terrible envie de pisser, j'ouvre la portière : à mes pieds une couche de boue qui doit faire un bon mètre. Inutile de bousiller mes godasses déjà bien avachies, je m'exécute depuis la cabine. Soulagé. Direction mon sac : ma radio, un fond de café froid dans un gobelet de fast-food et un demi pain maison³ rassis. Mon rêve qui flotte encore dans l'air du bocal me fait fantasmer sur un thé bien chaud et bien sucré et du pain grillé avec du beurre. Son visage m'apparaît, en face de moi à la table de la cuisine, les cheveux en désordre. Non, je ne penserai pas à elle ni aux enfants, je vais me faire du mal. J'espère qu'ils font attention à eux avec cette histoire de virus.

Depuis un bon moment je suis l'affaire comme un feuilleton : Covid part de la Chine et il traverse les frontières, Corée du Sud, Inde, Japon, Iran, Madagascar, il envahit l'Italie et c'est la panique, pareil en France et en Espagne, il a débarqué en Amérique, il se propage comme un feu dans un champ de cannes. Il est arrivé à Maurice, on sait comment : par avion et sur un bateau de croisière. De là il a commencé à galoper aux quatre coins de l'île.

¹ des rondes

² mal fichu, de travers

³ petit pain rond traditionnel

C'est pour ça qu'on a fermé l'aéroport et que les bateaux restent au large à flotter comme des cachalots morts ou à faire des virées sur l'océan sans savoir où aller. Le journal a montré des photos. Moi ça m'intéresse surtout de voir les photos des villes désertes. Incroyable ! Des grandes villes avec des millions d'habitants, plus un chat dans la rue ! Parce que dans tous ces pays, ils ont mis des lois pour empêcher les gens de sortir de chez eux. Confinement, confinement... population confinée... tous les jours ma radio parle de ça. Je n'avais jamais entendu ce mot, je connais les confits que Krishna vend près de la gare, mangues vertes, ananas, olives... ces trucs bien aigres et serrés dans des bocaux, que tout le monde adore, avec du gros sel et du piment. Et c'est pas trop différent finalement.

On a fait pareil, on a dit aux Mauriciens « Res ou lakaz⁴ ». Tout le monde à la maison, lockdown⁵. Quand j'ai entendu ça la première fois, j'ai été pris d'un fou-rire. C'est pas tous les jours que ma situation me fait rire. Depuis ça je me cache du mieux que je peux, parce que les gabelous⁶ font des patrouilles. Ils sont capables de me chopper pour me flanquer dans un abri de nuit. Pas question. J'ai fait l'expérience une fois, j'ai tenu trois mois. J'aimais bien les tontons⁷, les habitués, mais juste à cause d'un ou deux types complètement allumés, c'était la mauvaise ambiance, ils provoquaient des bagarres. J'ai toujours choisi où je vais, c'est pas pour un virus qu'on va me mettre de force dans un refuge. En plus les abris de nuit ça va être permanent avec le confinement, de nuit et de jour. Non je n'irai pas. Ça a failli l'autre jour, j'étais installé dans l'entrée d'un immeuble, un policier de la station⁸ de Curepipe m'a vu et m'a reconnu : « Franklin, ou pa kapav ress la »⁹ mais à ce moment il a compris qu'il était dans un taquet¹⁰ : comment me mettre dehors si j'ai pas le droit d'être dehors ! Alors je lui ai parlé de Missié et Madam Hajee, il m'a accompagné jusqu'à leur maison. J'ai dit bonjour et suis reparti me cacher, parce que chez eux c'est que pour la nuit.

La plupart des gens ne protestent pas mais certains ont l'air de trouver ça bien amer, d'être enfermés entre quatre murs, y'en a qui deviennent fous il paraît, mais c'est pas les quatre murs, c'est les autres, le mari, la femme, la belle-mère, les enfants qui se disputent, les voisins qui surveillent encore plus que d'habitude ce que vous faites. Le premier jour du lockdown c'était comme un jour de foire à Curepipe. A l'ordre « Restez chez vous » tout le monde est dehors ! Les Curepiens se sont précipités dans les boutiques, les tabagies¹¹ et les supermarchés. Comme pour une alerte de cyclone. Moi j'ai fait ma tournée au bazar¹² quand j'ai appris qu'il allait fermer. C'est ma base¹³. Parfois je donne un coup de main pour débarquer du poisson, contre un peu d'argent. Les marchands liquidaient leurs étals, j'ai eu des bananes, des oranges, des pommes d'amour, des mines¹⁴, du pain et des pâtisseries. Grátis. C'était Noël ! Les gars plaisaient : « Eta Franklin, rant to lakaz ! »¹⁵. Avec un petit air de fête dans le cœur, je suis allé cacher mon stock dans ma cave sous l'Hôtel de Ville, mon garde-manger quoi ; j'ai installé une boîte en fer à cause des rats. C'est tout ce que je possède, avec mon sac plastique que je trimballe partout, où y'a marqué « Votre vie n'a jamais été aussi bien remplie. Monoprix ». Les premiers temps dans la rue, je ramassais trop de choses, et puis j'ai compris qu'il fallait l'essentiel, surtout une bonne couverture et un bonnet pour les nuits d'hiver.

⁴ Restez chez vous

⁵ confinement

⁶ policiers

⁷ hommes âgés

⁸ du poste

⁹ vous ne pouvez pas rester ici

¹⁰ dans l'embarras, coincé

¹¹ bureaux de tabac

¹² marché permanent

¹³ endroit, quartier général

¹⁴ nouilles chinoises

¹⁵ Hé Franklin, rentre chez toi !

Il est encore très tôt. Quand la police reprendra son cirque, va falloir quitter mon bocal. Le ciel est bas, sale temps sur Curepipe. On peut dire « sale temps sur Curepipe » environ trois cents jours par an. On est toujours l'exception dans les bulletins météo : « pluie sur les hauts plateaux, beau temps partout ailleurs ». Curepipe trône sur les hauts plateaux mais son derrière est posé dans une cuvette. Elle macère dans l'humidité comme un mop¹⁶ qu'on a oublié dans un coin. Si elle relève la tête pour profiter un peu du soleil qui brûle la montagne Tamarin, elle bute sur les versants du Trou aux Cerfs ; j'ai souvent vu les nuages descendre dans le vieux cratère, ça le rend mystérieux, avec son eau croupie au fond et sa forêt géante. Je n'ai jamais compris pourquoi on appelle Curepipe « la ville lumière », sûrement à cause des guirlandes électriques qu'ils installent à chaque fête, après ça la municipalité n'a plus d'argent pour réparer les trottoirs ou construire des terrains de jeux pour les enfants... Curepipe a le poids du béton, l'odeur du moisi, la couleur du cafard. Les cités¹⁷ sont plus joyeuses, mais les drains sont bouchés, les rues défoncées, c'est un réservoir d'eaux pourries. Combien d'heures j'ai passées à regarder la pluie, sans bouger ? Ça vous endort le cerveau, vous sclérose l'avenir. L'avenir pour un gars comme moi, c'est le lendemain, et parfois ça paraît inatteignable tellement l'envie est usée. L'eau suinte des murs, dégouline des toits, roule sur les trottoirs et dans les caniveaux, on croit que ça va jamais s'arrêter. Si t'as pas la croyance du ciel bleu au fond de l'âme tu vis pas à Curepipe. Elle peut s'acharner une semaine sans être fatiguée de tomber, la pluie. C'est le soir à 4 heures de l'après-midi dans ces cas-là, on croise des fantômes, des imperméables noirs qui survolent des flaques d'eau, des talons hauts sous des parapluies à fleurs, des sacs d'école trempés jusqu'aux os, ils se dépêchent vers le bus-stop¹⁸, le supermarché, l'église, la maison. Une armée de noyés même pas étonnés. Curepipe, on s'y fait. On a ses habitudes, et l'habitude c'est une ancre qui vous retient, même en enfer. On ne part pas. Je peux tout supporter maintenant, même le vent glacé en hiver. Mais une chose que je déteste, c'est la boue. Patauger dans cette chose informe qui se colle à mes semelles par paquets. *Labou labou* il marmonne Missié, de son perron, quand il me voit traverser son jardin le soir. Et je lui réponds « pas facile ! ».

Après un séga d'Alain Ramanisum, la radio repart pour un tour sur la guerre contre le virus. Comme pour les feuilletons à la télé, ils font un petit résumé au début : combien de pays touchés, combien de cas positifs dans le monde, combien de victimes. Covid c'est comme JR dans Dallas. Partout où il passe il fait le mal. Tout le monde tombe malade, parfois bien malade jusqu'à mourir. Covid 19 ils l'ont appelé, comme un genre d'espion... ou une armée secrète, avec des centaines de milliers de combattants qui se répandent sur la Terre; le Président de la France il doit croire que c'est ça parce qu'il a dit « Nous sommes en guerre ». Et tous leurs armements à ces pays riches ne servent à rien, puisqu'ils sont « en guerre contre un ennemi invisible », ils savent causer ces politiciens ! Il a répété ça, notre Premier ministre : « Nou apé laguer kont enn lenmi invizib ki fer boukou ravaz »¹⁹. JR au moins on voyait arriver sa sale gueule, on pouvait l'esquiver. Mais le virus il circule partout et laisse des empreintes invisibles. Si je crois ce que dit la radio, il est sur le comptoir de la boutique, la poignée des toilettes publiques, le journal que j'ai ramassé dans la gare des bus, le banc sur lequel je m'assois tous les jours, et là, sur toutes ces manettes.

¹⁶ serpillière

¹⁷ banlieues

¹⁸ arrêt de bus

¹⁹ Nous sommes en guerre contre un ennemi invisible qui fait beaucoup de ravages

Y'en a des manettes dans cette machine ! On dirait un avion. On nous dit aussi « évitez les contacts », si vous touchez une personne contaminée, ou si elle vous parle avec ses postillons, vous attrapez le virus. Je ne crains pas grand-chose de ce côté-là, personne n'a envie de me parler en général, à part mes frères de la rue et les marchands du bazar. Je me parle à moi-même, comme maintenant. Personne n'a envie de me toucher non plus. Comme quoi on peut trouver un avantage à être au fond du trou, à être un intouchable. Même mon pote Stepney je ne le vois plus, il a disparu depuis le confinement. Invisible comme Covid. Peut-être qu'il a trouvé un endroit où se terrer jusqu'à la fin de cette histoire. Il a très peur des maladies, Stepney, mais il n'a jamais hésité à mettre les mains dans le cambouis, surtout pour aider quelqu'un qui est tombé plus bas que lui. Toujours là pour dépanner un camarade, c'est pourquoi on lui a donné ce surnom. Stepney, la roue de secours. Je ne sais pas où il est, dans une bonne planque ou un abri de nuit ou à l'hôpital ? Ou en taule s'il a fait le malin ? Je ne sais pas s'il est au courant de tout ce qui se passe.... Tout le feuilleton. Le dernier épisode, c'était quand ? Avant-hier je crois. J'étais assis sur mon banc dans le jardin de l'Hôtel de Ville à regarder les étoiles s'allumer, j'entends que Jughnaut²⁰ va faire une nouvelle déclaration. Tous les jours il nous parle. Jamais il nous a parlé autant, le bougre. Et chaque fois, c'est pour nous dire qu'il applique des mesures plus sévères: d'abord le confinement, deux-trois jours après il annonce un couvre-feu, parce qu'un tas d'imbéciles n'a pas respecté ses instructions. Enfin il n'a pas dit imbéciles, il a dit quoi déjà... ah oui : des irresponsables et des indisciplinés. Maintenant il faut un permis pour avoir le droit d'être dehors, et là j'ai pas pu m'empêcher de rire encore un coup. Il faut être indispensable au pays pour avoir le permis, un médecin, un policier, un fonctionnaire, un livreur de gaz... Environ un million de Mauriciens sont inutiles en ce moment, pour la première fois de ma vie de vagabond on est dans le même panier. Mais ça rigole pas, le couvre-feu, si la police vous attrape dehors c'est une amende de 500 roupies et ça peut aller jusqu'à six mois de prison. La dernière fois qu'on a connu ça c'est quand Kaya²¹ est mort en prison, les Créoles se sont révoltés, à Roches Bois, à Port-Louis et partout. Février 1999. J'étais dans les émeutes à Curepipe, ils m'ont pas raté les gabelous avec leur gaz. Ça a failli tourner à la guerre civile, on s'affrontait aux soldats de la Special Mobile Force qui étaient armés. On a payé cher notre colère, et ça s'ajoutait au chagrin d'avoir perdu un frère, un artiste qui chantait pour l'unité du peuple mauricien et la paix. A cette époque je vivais encore dans ma maison, mais on n'a pas quitté la rue pendant des jours. Un présage de mon futur...

Où j'en étais du feuilleton... ah oui, sur mon banc, où je risquais gros mais je savais qu'à la station tous les gabelous étaient scotchés à la télé. « Mo bann chers compatriotes²², bonsoir.... » il a commencé le Premier ministre, j'ai collé la radio à mon oreille, un chien errant hurlait à la mort pas loin de moi. Il a donné les chiffres : quarante deux cas testés positifs et deux morts. Le PM était inquiet et pas content, il y avait encore des indisciplinés et des irresponsables, qui n'ont pas respecté les distances dans les commerces. Alors il décide que tous les supermarchés, les boutiques et les boulangeries sont fermés jusqu'au 31 mars. Lockdown total ! Je nous voyais comme des zanfankol²³ punis pour n'avoir pas été obéissants. « Res ou lakaz »²⁴, il a répété. C'était un ordre.

²⁰ Pravind Jugnauth, Premier ministre mauricien

²¹ Musicien, inventeur du seggae, mort à 39 ans. Cf «l'affaire Kaya»

²² Mes chers compatriotes

²³ écoliers

²⁴ Restez chez vous

C'est là que le vent a tourné.

Hier de très bonne heure, j'ai vu Missié se pointer en pyjama, avec un masque sur sa figure et quand-même je voyais son air coupable. Il fait une sorte de discours sur la gravité du virus, les gens en quarantaine, les personnes fragiles, le lockdown et tout ça. Je l'écoute en faisant semblant de pas être trop au courant. Je vois qu'il est coincé. Les mots ont du mal à sortir de sa bouche. En se grattant le ventre il déballe ce qu'il a à me dire : je ne peux plus dormir là sous le porche de son garage. Pour un temps seulement, une semaine, dix jours, ou plus, enfin on ne sait pas, personne ne sait. J'ai encaissé mais tout de suite j'ai dit « c'est pas grave, ne vous tracassez pas pour moi », parce que je les ai toujours considérés comme des bon dimoun²⁵, lui et sa femme. Ça l'a soulagé d'un coup, et il m'a expliqué pourquoi ils doivent se protéger plus que tout le monde : ils sont vieux et Madam a le diabète. Ils ont peur et quand on a peur, la solidarité ça ne marche plus trop. J'ai pris mes paquets et au moment de partir Madam m'a apporté un mug rempli de thé chaud et un pain garni de sardines.

Curepipe s'était vidée. Je me sentais libre comparé aux gens enfermés chez eux et en même temps plus seul que jamais. Toute la grisaille et tout le moisi se répandaient sur mes pensées, ça pesait plus lourd que quand on vivait dedans ensemble. La rue ne me causait plus. Le silence n'était pas le même que dans mon quotidien, en fin de journée quand ils rentrent chez eux retrouver leur famille, quand le trafic se calme et que les magasins baissent leurs stores. J'ai erré mais pas comme d'habitude, en rasant les murs. J'entendais les sirènes, ça ne rigolait pas. Ils patrouillaient partout. Je n'avais pas intérêt à me promener au beau milieu de la rue Chasteauneuf. Je suis allé vérifier que mes provisions étaient toujours en sécurité et j'ai mangé quatre bananes qui commençaient à faire la gueule. Le ventre plein me donnait du courage pour partir à la recherche d'une base pour la nuit. C'est là qu'en passant devant le chantier du métro express j'ai reniflé une possibilité. La boue était sèche, une chance. J'ai pu m'introduire à travers les barrières et inspecter les machines. Une, puis deux, portes verrouillées. La troisième c'était la bonne, la porte s'ouvrait. Le gars avait dû quitter son poste un peu dans l'urgence. Une pelleteuse jaune et bleue, avec sa pelle regardant vers le bazar, et au-dessus des chenilles, sa cabine ! C'est là que je me suis réveillé ce matin.

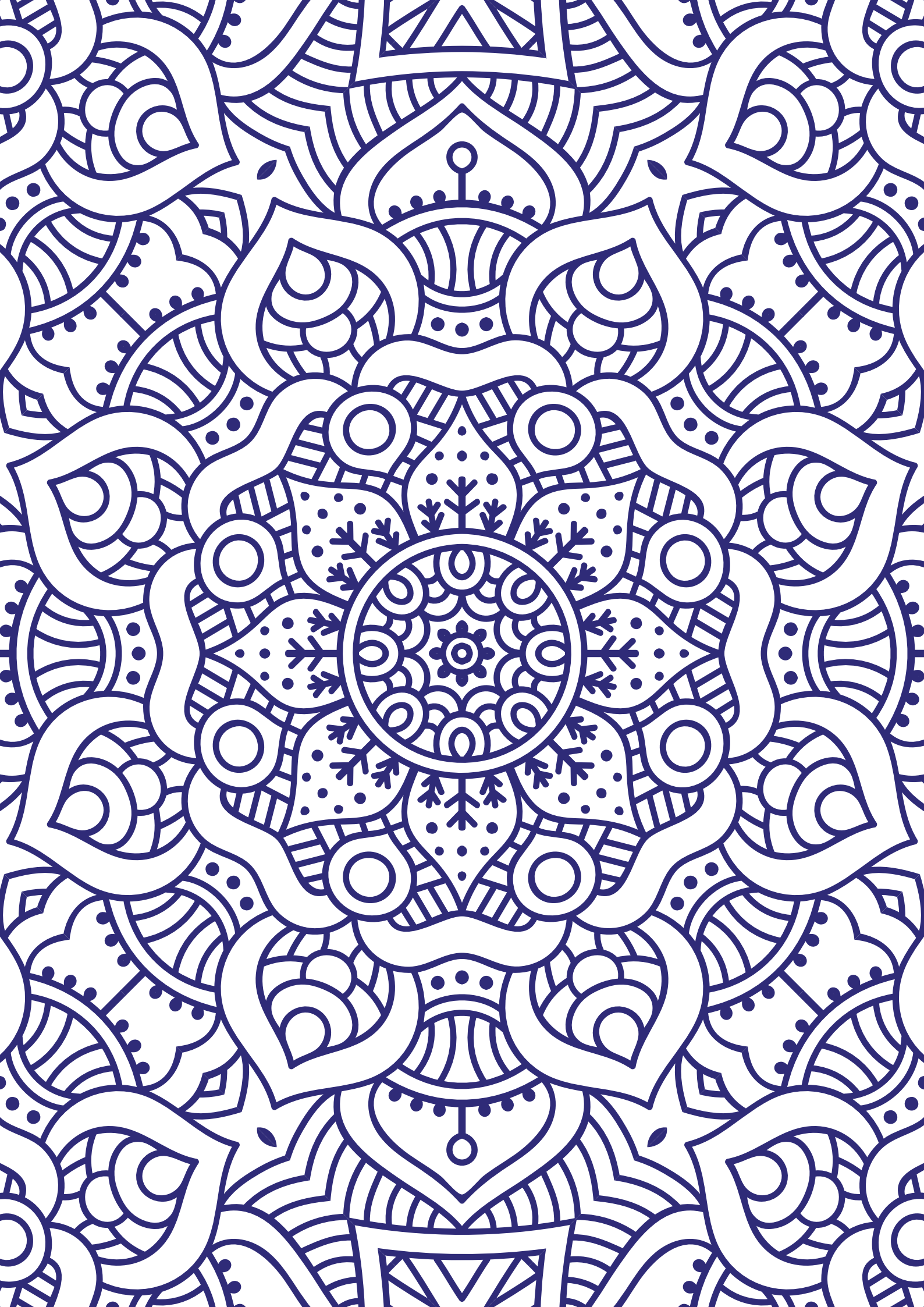
J'entends circuler une ou deux voitures, vite descendre avant que ça se complique. Je patauge dans la boue, dégoûté. Un détour par les petites rues pour ne pas être vu et je vais consulter mon garde-manger tout en écoutant la radio. Combien de jours je pourrai tenir avec ça ? Quelques victuailles dans mon sac, je traverse la place de l'Hôtel de Ville, je contourne le grand bassin et quand j'arrive au jardin mon sang se glace : le bruit d'un hélicoptère dans le ciel de Curepipe. Ils mettent le paquet ! Ça se rapproche, je panique. Je suis entouré de grands espaces, impossible de faire demi-tour. Je cours, je cours. Je balance mes chaussures crottées de boue qui me ralentissent. Mais l'herbe mouillée, en chaussettes, c'est casse-gueule. L'hélicoptère vient dans ma direction et il vole plutôt bas. Je cours, je cours plus vite, je glisse et tombe devant la statue de Paul et Virginie.

²⁵ des gens bien, doués de bonté

Sans réfléchir je grimpe sur le socle, je les enlace, les serre contre moi, on se confond, je suis une statue de bronze. L'hélicoptère passe au-dessus de nous, dans un grand fracas. Je ne respire plus. Quand il s'éloigne j'entends mon cœur qui cogne contre le métal. Paul tient Virginie dans ses bras et moi, j'ai le visage plaqué sur les fesses de Virginie. « Eskizé »²⁶ je lui dis, essoufflé. J'attrape mon sac et je marche vers le bazar, puis vers le chantier. Mon cœur bat encore comme un tambour. J'ai presque atteint mon but... une sirène de la police me vrille les tympans. Je ne me retourne pas mais je sais que le 4x4 prend la rue Chasteauneuf, qu'il est dans mon dos. Je n'ai plus ma tête, c'est mon corps qui décide, il franchit les barrières, s'aplatit dans la boue.

Le bruit de la sirène disparaît au loin. Me lever. Me laver. Plus tard... je suis tellement fatigué ! Mon corps est lourd, plaqué dans ce magma ; je pèse une tonne. Les battements de mon cœur se calment. C'est le silence. J'entends ma radio toujours allumée dans mon sac, une femme parle, elle explique la démarche de son association à Curepipe, tous les soirs à 6 heures des bénévoles vont faire une distribution de repas sous les Arcades Jan Palach. Je suis sauvé. Pas facile de sourire avec la gueule dans la boue, je souris à l'intérieur, oui endedans. Ça se transforme en fou-rire parce que je pense à Stepney s'il me voyait là. Quand le métro sera inauguré à Curepipe, lui et moi on mettra une chemise propre et on prendra un ticket pour Port-Louis, juste pour le plaisir de voir le paysage sur le trajet. Le ciel sera bleu, sans taches, sans grimaces. Un bleu bleu. Je crois que je vais m'endormir. Et dire que ma cabine grand standing est là, à deux pas. Me laver, me laver... Lève toi et marche !

²⁶ Excusez-moi





L'odyssée de l'ubuesque

Par Sanjinee Mogaul | Illustration : Sandrine NANY

Nous n'avons pas connu les affres de la guerre, et pourtant ce 11 mai 2020 a marqué notre libération. Enfin disons plutôt qu'après la captivité on est en semi-liberté. Déplacements limités à 100 kilomètres, maintien des gestes barrières, masque obligatoire dans certains cas... c'est une sorte d'aménagement de peine.

En tout cas le confinement a fait ressurgir les inégalités. D'un côté la France des balcons et jardins, de l'autre la France des fenêtres. Pour certains c'était comme être dans une cellule de prison luxueuse. Tandis que pour d'autres c'était comme une plongée dans l'enfer de la surpopulation carcérale. Ce qui peut avoir le mérite d'inciter des adolescents qui s'étaient dévoyés à se remettre dans le droit chemin.

Ceux qui honnissent la télé réalité ont donc vécu malgré eux l'expérience d'enfermement. Et à l'instar de ces programmes avilissants, ont éclaté dans certains foyers des clash, sans mise en scène ni intermédiaire pour les désamorcer, ayant malheureusement débouché sur de déplorables violences conjugales ou de la maltraitance d'enfants.

Au lieu de prendre d'emblée le coronavirus au sérieux afin d'éviter une détresse humaine et psychique, nos autorités ont dû penser qu'il contournerait notre pays. De fait l'organisation dans l'urgence visant à juguler sa progression ressembla à un casse-tête. Chinois bien sûr. On se rappellera à vie cette ville de Wuhan, berceau de l'épidémie dont on écorche consciemment le nom ; la seule au monde qu'on déteste sans y avoir mis les pieds et qui ne fera jamais partie de nos destinations touristiques. D'ailleurs il y a fort à parier qu'un boycott de produits made in China survienne aux quatre coins du globe.

Si l'on est toujours à la recherche du patient zéro, on a en revanche découvert rapidement que le gouvernement avait été zéro en début de gestion de crise. Voix discordantes, affirmations proclamées puis démenties dans la foulée : nos politiques avaient attrapé le virus de la contradiction. Si l'incohérence était le maître-mot de leur communication dans le but de se décrédibiliser auprès de l'opinion alors ils avaient rempli leur mission. Cela dit, malgré des ratés manifestes il est facile de tirer à boulets rouges. Comment nous-mêmes nous y serions pris ? Il fallait de toute façon des mesures fortes face à la Covid-19, sans quoi 19, en plus de marquer l'année de naissance du coronavirus, aurait bien pu ressembler au nombre de survivants chez les résidents en EHPAD.

Et comme toute maladie fait l'objet de prévention, c'est ainsi que l'on a vu apparaître sur nos écrans de télévision le spot gouvernemental anxiogène Alerte coronavirus que la voix off, résolument empreinte de gravité, ponctuait d'injonctions visant à imprimer en nous une prise

de conscience, et qui s'inscrivait dans la continuité du discours martial du Président de la République. L'ahurissement prédomina : on basculait dans un autre univers. Le risque, le danger étaient à nos portes. Ce n'était plus un jeu. Et à la longue ce message nous devint familier, il résonnait en nous. On se souviendra aussi de ce visuel attirant l'attention, le bleu foncé des phrases accompagnées par une animation pédagogique au trait épais, le tout sur fond clair avec des virions dessinés, et de part et d'autre en haut insérés dans un rectangle la mention COVID-19 et le drapeau français où la Marianne est incrustée. Un spot conçu dans l'esprit de cohésion nationale à l'attention de toutes et tous comme l'atteste la présence de l'interprète en langue des signes en médaillon.

Ah ! Cette époque où l'on ne se souhaitait plus bonne journée mais bon confinement d'un air résigné.

Où l'on ajoutait dans un élan de bienveillance « prenez soin de vous. »

Où la fameuse question « qu'est-ce que tu vas faire de beau aujourd'hui ? » n'avait aucun sens d'être posée.

Où l'on a été saisi par ces images de villes fantômes, à la frontière entre réel et fiction, qui nous plongeaient dans un monde post-apocalyptique. On avait peine à croire à ces rues et places désertes habitées par le silence. Le vide avait remplacé l'activité humaine. Le calme angoissant avait succédé au bruit parfois dérangeant mais rassurant. Il n'était plus question d'endroit bondé ou de lieu noir de monde. La population vivait recluse chez elle et le temps était suspendu. Il ne subsistait plus qu'un décor auquel manquait une foule remuante aux comportements et visages tous plus différents les uns que les autres, qu'on se représentait dans nos souvenirs ou qu'on contemplait sur des clichés comme s'ils s'apparentaient à des vestiges du passé.

Où notre gouvernement jeune et peut-être inexpérimenté s'est sans doute laissé envahir par la peur qui a motivé les décisions et a rejailli sur une population qui s'est ruée dans les magasins pour faire des provisions de tout et n'importe quoi dans une logique de survie.

Où seule la parole de la communauté scientifique, divisée pas les luttes intestines et micro-cholines, primait sur le reste.

Où l'appel à rester chez soi aura été progressivement accepté jusqu'à réveiller une fibre héroïque en assimilant que ce sacrifice n'était pas vain mais sauvait des vies. Il a alors été question de subir les choses pour une raison valable avec le sentiment d'apporter notre contribution à notre petite échelle.

Où la pénurie des masques ayant imposé un discours sur leur inutilité n'a pas empêché des personnes lambda de sortir avec dans la rue sans penser que le bon sens aurait prévalu d'en faire don au personnel médical.

Où le manque de lits en réanimation et de personnel dans les hôpitaux a remis sur la table de l'opération les revendications légitimes d'une profession en attente depuis trop longtemps d'une reconnaissance justifiée et d'une considération méritée.

Où les applaudissements à 20 heures de nos soldats mobilisés dans la lutte contre « l'ennemi invisible » ont constitué un rendez-vous immuable de louanges solennelles et symbolisé l'expression d'une compassion envers des gens qui sauvent des vies tout en risquant la leur : une façon de montrer que c'était la moindre des choses.

Où les appels vidéo ont certes procuré le sentiment d'amoindrir la distance qui sépare les individus tout en renforçant les liens, mais n'ont pas empêché la mélancolie de poindre insidieusement ; état inévitable dans un contexte de longue privation de contacts physiques indispensables à l'être humain pour être en symbiose et se sentir vivre.

Où les conseils d'Emmanuel Macron nous invitant à consentir à des activités ludiques et culturelles délaissées par manque de temps ont non seulement permis de remettre au goût du jour le puzzle mais aussi de redonner le plaisir de la lecture, même si des velléités ont dû y faire renoncer au bout d'une dizaine de pages pour privilégier une série sur Netflix.

Où l'abondance de créations humoristiques filmées mises en ligne sur les sites web d'hébergement de vidéos ainsi que le foisonnement de montages photos et de traits d'esprit sur les réseaux sociaux ont témoigné de ce besoin de légèreté et de l'effet cathartique du rire. L'humour comme antidote aux aléas du confinement même si la douce euphorie s'est progressivement étiolée, cédant la place à un ennui ou à une impression d'avoir fait le tour.

Où l'on s'est enfin servi du livre de recettes de cuisine offert par une belle-mère ; un cadeau qui s'est avéré être un précieux allié contre la monotonie et la sinistrose du confinement. En y puisant des idées de repas à concocter et de pâtisseries à confectionner, on a pu alors s'adonner à une activité fédérant petits et grands et dont la rigueur, la patience et la concentration ont permis de chasser l'angoisse et le stress inhérents à l'incertitude du moment.

Où il a été démontré que le sport pouvait nettement se pratiquer chez soi même sans extérieur, rendant ainsi difficiles à l'avenir les prétextes pour échapper aux trente minutes d'exercice quotidien préconisées pour rester en bonne santé.

Où les présentatrices météo donnaient l'impression de nous narguer avec leur bulletin annonçant des températures au-dessus de la normale de saison.

Où les émissions télévisées made in home ont montré que sans le décor des plateaux ni présence et rire du public le charme opérait moins, et que le recours à la vidéoconférence avec une qualité de son et d'image de moindre qualité engendrant couacs par les décalages et les mauvais cadrages n'était pas la panacée et avait un parfum d'amateurisme qui laissait perplexe.

Où bon nombre de concitoyens ont développé une « ménagite » aiguë en désinfectant de fond en comble leur intérieur de crainte d'une possible intrusion du virus, vaquant ainsi à une occupation également destinée à tuer le temps.

Où certains auront enfin pris conscience de la nécessité de ne plus badiner avec l'hygiène et de l'importance capitale d'adopter un lavage des mains après avoir arpenté l'espace public, être allé aux toilettes ou avant de faire à manger, faisant même virer cette nouvelle habitude à l'obsession.

Où la corvée s'est transformée en plaisir lorsque des gens, pour s'aérer, n'ont jamais fait autant de footing depuis les cours d'EPS du collège ni n'ont jamais autant sorti leurs poubelles. Et par l'habitude enfin adoptée de trier ses déchets, arguer désormais que les containers seraient trop éloignés de chez soi ou toujours pleins ne pourra plus avoir cours.

Où l'entraide devenue cruciale a fleuri sur le pays grâce à de nombreuses initiatives solidaires en faveur des aînés, des plus démunis et des « premières lignes ».

Où des parents enclins à fustiger ces profs et instits toujours en grève et en vacances se sont rendu compte combien ces derniers étaient indispensables, tant enseigner est un métier à part entière et la pédagogie un sacerdoce.

Où les oiseaux sortis de leur mutisme ont affirmé leur existence à travers un concert de vocalises placé sous le signe d'une sérénité retrouvée et d'une communion avec la nature, semblant indifférents à notre sommeil autant que nous l'avons été tout ce temps de leur environnement saturé de bruit et de pollution.

Où des personnes souffrant de pathologies qui nécessitent un suivi ont préféré délaissé leur santé par crainte d'être contaminées à leur tour sans se projeter sur la survenue de graves complications, tandis que d'autres, hypocondriaques et vulnérables, s'en remettant aux conseils de certains charlatans de la médecine douce ou de personnalités publiques irresponsables telles un certain Président de la première puissance mondiale ; et encouragés de surcroît par l'espoir suscité par la chloroquine, ont cédé à la tentation de l'automédication, pratique inefficace et dangereuse à l'issue parfois fatale.

Où des médecins en première ligne médiatique, loin de rassurer une population ne sachant plus à quel saint savant se fier, auraient dû se garder de pronostics à l'heure où les déclarations péremptoires ou contradictoires se retournent contre leurs auteurs pour leur coller à la peau.

Où l'on a aussi éprouvé le besoin de relater son quotidien pour témoigner du caractère inédit de la situation surréaliste faite de soumission à de nouvelles règles, marquant à la fois une coupure avec le monde d'avant et une interrogation sur le monde d'après entre crainte et utopie. Si l'on comprenait au fil des actualités qu'il faudrait composer avec le coronavirus, on entretenait l'espoir naïf de la fin de la pollution, des inégalités, des violences... Alors qu'on revivrait le monde de toujours qui aura juste été mis entre parenthèse.

Où le télétravail s'est exceptionnellement imposé, accompagné d'une hyper-connexion et d'une difficulté à tenir à distance une vie personnelle qui s'entremêlait à la vie professionnelle. Où le chômage partiel imposé a insufflé chez certains une motivation pour changer de vie ou se lancer dans un projet avant qu'elle ne soit parfois annihilée par une léthargie oisive due à cette absence d'horizon et se traduisant par des réveils tardifs, des douches espacées, de la négligence vestimentaire, du grignotage... En somme un laisser-aller inhabituel aux allures de jour sans fin et de procrastination.

Où certains ont été moins dépaysés, moins déboussolés comme les écrivains, auteurs en tous genres, artistes et artisans qui s'isolent pour produire une œuvre et dont la créativité leur permet de s'évader. Pour les plus sarcastiques le chômage aussi a pu être un « bon entraînement » au confinement. Mais ce serait faire fi de l'effet miroir ayant renvoyé les demandeurs d'emploi à leur précarité et qui a exacerbé la difficulté à retrouver du travail déjà mal vécue.

Où les commerçants et restaurateurs vivant avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ont dû se réinventer (terme très usité en cette période) pour préserver une partie de leur chiffre d'affaires ; tandis que les banques et assurances, apportant un soutien contrasté avec

du cas par cas et jugé insuffisant notamment en haut lieu, s'offusquaient des critiques sur leur attitude et de l'exhortation à faire mieux.

Où les « secondes lignes » composées de caissières, éboueurs, manutentionnaires et tant d'autres, désignés sous le vocable d'invisibles, ces petites gens qu'on se refuse de voir sans doute par mépris des tâches subalternes qu'ils effectuent, toujours avec dévouement et sans se plaindre, nous ont fait recouvrer la vue sur leur rôle indispensable faisant d'eux des piliers de notre société.

Où les limites du libre-échange et les effets néfastes d'une mondialisation effrénée avec notre dépendance à d'autres pays pour des produits vitaux auront remis au centre de nos préoccupations le circuit court, la relocalisation et l'écologie.

Où la nostalgie de la gastronomie de nos restaurants s'est manifestée par une attitude paradoxale lorsque des gens se sont rués à l'ouverture du drive d'un Macdonald's, provoquant une file d'attente de trois heures en voiture. Outre la résurgence d'émissions de CO2 inhérentes à ce service au volant, cet enthousiasme collectif résume bien notre attrait pour la malbouffe fait de plaisir coupable, d'impulsion et de recours à la facilité que les enseignes savent orchestrer.

Où la course à la perfection n'a pas connu d'arrêt et a mis en exergue ce que les « challenges » des réseaux sociaux peuvent avoir de plus pernicieux et destructeur sous le vernis récréatif, avec des personnes affectées moralement par l'incapacité à relever des défis qui s'enchaînent sans cesse pour occuper les esprits et inciter à se surpasser.

Où quelques-uns bien plus préoccupés de leur petite personne voyaient là un coup d'arrêt à leur beauté avec la fermeture des salons de coiffure et d'esthétique, montrant ainsi que leurs priorités se concentraient sur de l'accessoire et du superficiel ; et qu'ils symbolisaient par leur attitude rédhitoire notre société de l'apparence et de l'individualisme qui nous détourne des problèmes de société et de leurs enjeux.

Où le bilan actualisé de la pandémie en France et dans le monde, présentant le nombre des décès comme si les gens étaient des numéros ainsi que le nombre des cas confirmés et guéris, a fait état de l'évolution de la situation avec l'attente de ce « haut plateau » à atteindre pour y voir plus clair jusqu'à donner l'impression d'une compétition malsaine dans laquelle un pays distancerait fatalement les autres.

Où ce nouveau fléau annonciateur d'une hécatombe n'aura pas fait autant de victimes que d'autres maladies et virus récurrents.

Où la douleur liée à la disparition d'un proche a été amplifiée par l'impossibilité de se rendre aux obsèques et la difficulté de rendre un hommage digne, plongeant les familles dans une profonde affliction, une tristesse infinie. Comment faire son deuil dans de telles conditions imposées par des mesures sans cesse évolutives et perçues comme inhumaines et cruelles ? Le coronavirus s'immisce même dans la mort, empêchant le recueillement et troublant le sommeil éternel.

Où les accusations à l'encontre de l'État pour son impréparation, matérialisées par la multiplication des plaintes motivées par des idées de justice et d'honneur, illustrent cette facilité à

désigner un bouc émissaire pour soulager nos frustrations, ce besoin dans l'air du temps de trouver un coupable à notre impuissance, à nos maux et nos peurs fondées ou non.

Où certaines questions saugrenues autour de la Covid-19 entendues dans les rubriques de journaux télévisés nous ont consternés autant qu'ont dû l'être les journalistes qui, déontologie oblige, y ont répondu avec le sérieux lié à la fonction et le recul nécessaire pour ramener à la raison tout en appelant à la prudence.

Où les fake news jamais confinées ont pullulé et nécessité une riposte de la part des médias et de la presse à coup d'arguments imparables pourtant remis en cause du fait d'acointances supposées de ce microcosme avec le pouvoir politique. Face à cette viralité, même le gouvernement a lancé sa contre-attaque par un espace dédié sur son site internet en vue d'informer les citoyens, empiétant par conséquent sur le champ d'action du journalisme.

Où la délation nous renvoya avec effroi aux années les plus sombres de l'histoire de notre pays. Étaient visées délibérément des personnes sur des a priori douteux et des jugements hâtifs mais aussi les soignants, ces nouveaux résistants, par peur qu'ils contaminent le voisinage. Devenus dangereux pour une frange de la population, ils ont vu s'abattre sur eux les foudres d'une haine contagieuse renforcée par la suspicion. Parmi la foule qui acclamait, certains peut-être simulaient en se fondant dans la liesse collective. Des commentaires sur les réseaux sociaux aux appels au 17 en passant par les lettres anonymes accrochés aux pare-brises des soignants, la délation avait repris du service dans une ampleur toutefois relative.

Où l'on a été passablement agacé par l'outrecuidance des resquilleurs du confinement dont l'inconscience n'a d'égal que l'égoïsme criminel et qui sont les seuls à croire à la crédibilité de leurs excuses improbables.

Où le coronavirus a mis son grain de sel dans les mariages, contrecarrant le projet des futurs époux ainsi que l'événementiel autour et obligeant à un non temporaire à la célébration des unions.

Où les célibataires, en rompant leur solitude sur les sites de rencontre, ont eu l'occasion de prendre le temps de faire réellement connaissance sans brûler les étapes, de se livrer à un dialogue dépourvu de superficialité, de parler de soi et de s'intéresser à l'autre, de créer une intimité à distance propice au marivaudage, le tout avec ce rendez-vous fixé après confinement en ligne de mire.

Où la sexualité des Français en couple et célibataires a fait l'objet de nombreux sondages pour connaître l'impact du confinement et les habitudes prises, et auxquels on s'est identifié avec fierté, indifférence ou embarras.

Où notre vocabulaire aura été enrichi par de nouveaux termes tels que comorbidité, cluster, orage cytokinique, chloroquine, et même hydroxychloroquine. Et dans ce contexte un mot entendu pour la première fois revient inlassablement aux oreilles, entre les journaux télévisés et les émissions avec experts. L'on a d'ailleurs jamais vu autant de scientifiques et spécialistes en médecine prendre la parole. Jusque-là il n'y avait que Michel Cymès comme seul professionnel à tout savoir pensait-on. Puis un beau jour est apparu Dieu dans une blouse immaculée sous les traits du Professeur Raoult, ou plus sobrement un messie beatnik qui n'a pas douze apôtres mais toute une ville acquise à sa cause. Le chauvinisme marseillais en réponse au snobisme parisien, et en filigrane une opposition entre croyances mystiques et rationalité de la science.

Où l'on a été à la fois acteur et spectateur d'une stupéfiante pièce de théâtre sans aucune répétition avant la première _ et espérons- la dernière _ une seule et même représentation en actes infinis dont un entracte d'une heure par jour faisait quitter le huis clos redondant, et qui s'est déroulée jusqu'à l'attente d'un baisser de rideau salvateur.

Ce confinement planétaire, qui constitue désormais un pan de l'histoire de notre civilisation, laissera indubitablement quelques séquelles sur le plan individuel et collectif. Il sera difficile d'oublier ce qui a été vécu. Quelque chose, de près ou de loin, nous ramènera à cette vie cantonnée. Le souvenir sera prégnant. D'autant plus que le spectre d'une deuxième vague est de nature à raviver les angoisses, alors que s'annoncent au sortir de cette crise sanitaire une crise économique et une urgence sociale.

Toujours est-il que des années plus tard, avec le recul, se manifestera peut-être une tentation de raconter cette expérience sur un ton badin auprès de ceux qui n'étaient pas nés ou trop petits pour comprendre ce qui se jouait : « Ah ! Mes enfants vous n'avez pas connu la guerre. Moi si ! Deux mois. Qui ont paru une décennie. L'ennemi était partout et nulle part : le coronavirus aussi appelé Covid-19 ! On avait pour armes les gestes barrières et la distanciation sociale. On ne pouvait pas sortir plus d'une heure par jour à condition d'avoir son attestation de déplacement dérogatoire. Sinon il en coûtait 135 euros ! Pareil si le motif n'était pas valable. » Devant notre récit magnifié qui ferait passé 39-45 pour de la gnognotte, nos chérubins, avec des yeux éberlués, nous répondront spontanément : « Et pourquoi vous ne portiez pas de masques ? » Saisis par ce bon sens révélateur d'une génération qui sera sans doute éduquée dans la réalité des risques sanitaires on leur répondra : « Vous demanderez ça à ceux qui nous dirigeaient à l'époque. Ils avaient pourtant suivi les avis d'un conseil scientifique. »



En apnée

Par Varlet Camille | Illustration : Chloé AISS

Avant ce fameux 17 mars et depuis qu'elle avait quitté l'insouciance du cocon familial, elle courait H24. Elle cherchait constamment à s'occuper l'esprit, guidée par l'étrange sentiment que ne rien faire était une fatalité.

Inconsciemment, elle se défilait, fuyait ses préoccupations, tentant d'échapper à son propre temps de cerveau disponible.

Voyez-vous, si elle arrêta de se précipiter, si elle ne substantait pas son esprit, celui-ci se transformerait en zone de guerre. Ses questionnements débarqueraient, ébranlant tout sur leur passage. Pire encore, ils feraient naître à nouveau cette sensation qui s'amplifie au fil de ses réflexions, si bien qu'elle en devient une masse noire et nébuleuse, inextricablement reliée à son estomac. Estomac, qu'elle compresse en le lestant de tout son poids pour l'empêcher d'avancer, prête à ne plus jamais la quitter.

C'était donc ça son quotidien, être constamment occupée pour ne pas se perdre dans ses pensées.

De son temps libre, elle allait dans les rues qui embaument l'Ylang-Ylang, dans ce décor de carte postale : maloya, sable noir et frangipaniers.

Elle fumait de l'herbe sur la plage, réconfortée par la sensation de sa peau qui se réchauffait sous la caresse du soleil de mi-saison. Dans les airs se faisaient entendre le rire de ses ami.e.s et les aboiements de leurs chiens: douce mélodie, accompagnée du fracas des vagues et quelques notes de guitare sèche et Didgeridoo dont ils jouaient entre deux taffs.

Cette atmosphère lui donna l'impression d'avoir plongé dans la bande annonce du film de sa propre vie. Cet instant, allégorie du bonheur à l'état pur, soulignait l'importance de ces petites banalités, que du haut de ses vingt-cinq ans, elle commençait déjà à sous-estimer. Comme si elles lui étaient acquises, que pour la vie, rien ni personne, sauf la mort peut-être, ne pourrait les lui ôter.

Pourtant, il y avait bien cette menace invisible qui planait. Ce prédateur intangible à l'affût du moment propice pour attaquer. De manière insidieuse, il s'acharnait à meurtrir l'humanité jusqu'à l'agonie.

Ce jour-là, c'était la fin du confinement, la fin des examens universitaires et la fin de cette pause forcée. Elle cherchait un endroit calme où se poser pour esquiver ce torrent de mauvaises nouvelles : le décompte de ceux que la mort avait emportés sans préavis. La fatigue et l'angoisse mondiale pesante. La population hors d'haleine à qui l'on demande de porter le système à bout de bras. Le personnel médical pressurisé. Ces milliers de personnes : éboueurs, caissiers, agriculteurs, routiers, qui, dans l'ombre, nous permettent de vivre nos vies à 200km/h sans réaliser qu'il s'agit là d'un immense privilège ou d'une immense erreur... Elle désirait simplement souffler, penser à des choses joyeuses, se laisser porter par le chant des oiseaux et le bruit du vent dans les feuilles.

Elle était allongée, là, dans le hamac, la seule chose qu'elle voyait était le ciel, infini mais pourtant délimité par une fenêtre que dessinaient, dans un subtil camaïeu de verts, les plantes qui l'entouraient. Prise d'un élan philosophique, elle jugea l'ambiance favorable à un voyage intérieur, histoire de faire le point sur les années qu'elle venait de passer à cavaler sans prendre le temps de s'écouter.

Les minutes passent et les idées tourbillonnent, cognent dans sa tête de toutes leurs forces. Faire le point sur soi lui semblait si compliqué, d'autant plus dans ce monde où, sans relâche, on cherche à nous conditionner. Nous pousser à vivre et à penser comme indiqué. Entrer dans le moule, se conformer aux idéaux et surtout ne jamais, jamais se rebeller.

Elle ressassait ses joies, ses peines, ses réussites et ses échecs.

Imperceptiblement, le tableau bucolique s'était transformé en scène d'orage. Une tempête en mer, son esprit ballotté par ses pensées, un radeau submergé par la violence de la marée. Elle sentit s'abattre en elle un éclair de lucidité. Un bourdonnement plaintif, une qui murmurait. « **Ne pas se victimiser, rien n'est insurmontable, tout n'est qu'une question de point de vue, il suffit d'en changer.** » Cette phrase rebondissait en elle dans un écho sans fin. L'orage continuait de gronder, fusait dans tous les sens, des pensées qui explosent, d'autre qui peinent à germer. Une rengaine intarissable qui lui assénait de se ressaisir, qui tentait de lui faire comprendre qu'elle n'était pas sur la bonne voie et qui, tant qu'elle n'y prêterait pas attention, se fera de plus en plus bruyante, jusqu'à l'obliger à la confrontation. Elle aimait la vie, en avait soif, mais ne savait pas comment s'y prendre, sinon elle ne la gâcherait pas à la fumer. Elle ne savait pas comment être elle-même. Se connaissait-elle réellement? Elle avait honte de s'avouer qu'elle se sentait vulnérable et perdue dans l'inconnu. Trop penser la rendait folle. Enfin, ne l'était-elle pas déjà? Ne le sommes-nous pas tous dans le fond? Au final, qu'est-ce que « la normalité »? Est-ce une question d'origine, d'opinion politique, de classe sociale ou de compte en banque?

Est-ce d'accepter d'être dominant ou opprimé, riche ou assisté, parce qu'ainsi va la vie? Ou, ne s'agirait-il pas, au contraire, d'avoir le courage de s'émanciper? De se battre, militer pour changer des mœurs dépassés qui entravent le progrès humain? Elle ne pouvait s'empêcher de se répéter qu'il était impossible d'être heureuse et en paix dans un monde qui faisait d'elle un pion d'échiquier, un outil du système, un pourcentage du PIB.

Fallait-il fuir le troupeau ou rejoindre la transhumance?

Faut-il avoir une maison Fenshui et aseptisée, manger sain et équilibré, avoir un travail reconnu, maîtriser le yoga et la méditation? Avoir 600 amis sur les réseaux et personne pour nous attendre le soir? Avoir un corps parfait, ne jamais se plaindre, ne jamais entrer en conflit, être lisse et sans aspérités? Où fallait-il plutôt vivre sa vie du mieux qu'elle le pourrait, aviser au jour le jour, quitte à s'éloigner des injonctions prônées par les bouquins sur l'ikigai, le développement personnel, l'estime de soi, la magie du rangement... Ces bouquins qui prennent poussière dans nos bibliothèques, nous ayant servi dans l'unique but de dépenser cinquante euros pour nous culpabiliser de ne pas réussir à tout maîtriser. Ces bouquins qui nous promettent épanouissement et sérénité mais qui ne font que nous opprimer en tentant de nous standardiser.

Loin de l'atmosphère bucolique qui l'avait menée à l'introspection, son esprit avait dérivé dans l'obscurité, immergeant son âme dans une série de portraits en noir et blanc à la Salgado. Ces clichés de personnes qui portent leur vécu au plus profond de leurs expressions, qui montrent l'indicible et nous parlent bien mieux que mille mots. Son imagination s'efforçait de les ébaucher, de leur donner vie sous ses paupières closes.

D'un réalisme frappant, cette brune trentenaire la dévisageait.

D'un point de vue extérieur, tout porte à penser qu'elle est chanceuse : européenne, charmante, propriétaire d'une villa cossue, vue sur la mer, mariage « parfait », poste à responsabilité, enfants scolarisés dans les meilleurs établissements privés.

Il suffisait de plonger dans son regard laconique pour comprendre que cette réalité pittoresque n'était que la partie visible de l'iceberg.

L'humeur massacrante de son mari, habituellement mise sur le compte de la pression et de la fatigue, s'est transformée en enfer pendant le confinement, un piège dont elle ne pouvait se libérer. Ça avait commencé sans crier gare : disputes incessantes et incohérentes, tension palpable, journées interminables.

À quelques jours du déconfinement, elle était exténuée, sûrement le stress de l'épidémie additionné au climat tendu de son foyer. Elle s'efforça tout de même de mener à bien sa routine de femme moderne. En préparant le dîner, elle était ailleurs, au point de rater tout ce qu'elle cuisinait sans vraiment s'en rendre compte.

Était-ce la conséquence du confinement ou la bière de trop ? Même lui ne se l'expliquait pas mais ce soir là, la situation leur avait complètement échappée.

Essayer des réflexions perpétuelles est une chose, essayer les coups en est une autre. Il fallut à peine trentes secondes pour que ce repas raté pousse son mari à se métamorphoser en archétype du *macho* parfait qui hausse le ton et cogne du poing sur la table en gueulant « Bordel, c'est dégueulasse ce truc, tu l'as chié ou quoi? Faire un effort pour ta famille c'est trop te demander, pauvre merde ? ».

A l'instant où il agrippa ses cheveux pour lui écraser la purée encore chaude sur le visage, l'aîné de leurs enfants comprit qu'il valait mieux partir, protéger sa cadette d'une scène si absurde, sans mesurer à quel point il avait bien fait. Il venait de leur épargner d'être les témoins d'une scène qui leur serait restée gravée à jamais en toile de fond: celle de sa mère, la tête maintenue sous l'emprise de son père, entre les assiettes et les couverts.

Resserrant de plus en plus son étreinte, il s'exécuta à la punir dans le plus grand des calmes, lui conseillant avec froideur d'écarter ses fesses de sale chienne, se laisser aller et ne pas crier, histoire d'honorer, pour une fois, son devoir conjugal correctement.

Personne n'en saura jamais rien, dans le huis clos d'un foyer, il se passe tant de choses qu'on ose à peine les imaginer.

A la fois effarée et mal à l'aise d'avoir pu inventer de telles obscénités, elle secouait la tête de manière à chasser ces images de son esprit. Mais cette rengaine lancinante reprit de plus belle et lui insufflait l'idée que ce sketch, si larmoyant soit-il, n'était pas suffisant pour l'aider à comprendre à quel point son point de vue de la réalité était biaisé.

Au fond, ce n'était pas si faux, si imaginaire soit cette histoire, de quoi se plaignait-elle ? Elle, dont le confinement s'apparentait plus à une pause érotique dans la vie qu'à une prison personnelle dont les conflits et la violence sont les barreaux que seuls victimes et bourreaux peuvent percevoir ?

De quoi se plaignait-elle, elle qui n'avait jamais subi de traumatisme particulier? Elle dont le seul problème dans la vie était de ne pas réussir à conformer au jeu de la société .

Persuadée que la drogue était le seul moyen de colmater ses rêves endommagés, elle craignait de finir par, elle-même partir en fumée. En réalité, n'est-ce pas le monde qui lui donnait matière à avoir de telles pensées?! Elle ferma à nouveau les yeux, revenant à ses contemplations. Après tout, en quarantaine, que pouvait-elle faire d'autre que de continuer à imaginer d'autres points de vue d'une même réalité ?

Son esprit entama l'esquisse d'un homme en soutane, priant, agenouillé, Le coeur tourné vers son dieu.

Que représente, pour les croyant.e.s, la menace d'une pandémie ? Est-ce l'augure de l'apocalypse ? Une punition divine, représaille de l'ire céleste face aux dérives de l'humanité ? Le cri d'alerte d'un dieu féroce et revanchard ? Si le créateur est dieu d'amour et de miséricorde, comment expliquer une telle tragédie ?

Alors qu'il en était le messager, il commençait à remettre en question ce qui lui avait paru être, jusqu'ici, une évidence. En son fort intérieur il savait bien qu'il n'était question, à travers la foi, que du sens que l'on souhaite donner à notre vie, un biais de confirmation. Il était entré dans les ordres grâce -ou à cause- du Pari de Pascal. Vous savez, ce dilemme énoncé par Blaise Pascal : « Dieu est ou il n'est pas, Mais de quel côté pencherons-nous ? »

Par un simple calcul de probabilités, celui-ci nous démontre que peu importe la vérité, il y a plus d'intérêts de vivre dans la foi et la vertu, pour « s'assurer une place au paradis » tout en n'ayant rien perdu si jamais il n'y a pas de jugement dernier, que de se promettre l'enfer, sort voué aux impies.

C'était, sans conteste, une mauvaise raison d'avoir la foi, cependant il avait entendu cette théorie au détour d'une conversation lorsqu'il était plus jeune et elle ne l'avait jamais plus quittée, comme un leitmotiv qui l'avait poussé à embrasser la religion.

Il avait mainte fois pesté contre la mauvaise presse dont ils étaient victime. « Sectes » c'est ce que voyait en eux la majorité de la société sécularisée. Et il commençait, pour la première fois, à se demander si elle n'avait pas raison. A trop vouloir marcher vers la lumière divine, ne s'était-il pas aveuglé lui-même face à la réalité du monde ? Comment expliquer cette brutalité, cette violence dans notre société si Dieu est ? Comment expliquer un tel fléau ? Ne méritait-il pas aussi d'être châtié pour avoir formulé de telles pensées ? Allait-il brûler en enfer, lui qui avait durement travaillé à vivre en chaque instant dans la bienveillance, simplement pour avoir douté de sa propre foi face à une telle épreuve ?

Comme chaque soir et comme chaque croyant, depuis le début de l'épidémie, il ne trouvera pas le sommeil, flagellé par sa spiritualité.

Elle voyait les diapositives défiler de plus en plus vite et nombreuses, son esprit devenant le cinémascope frénétique de la misère du monde.

Elle aperçu cet homme couché sur son carton, son chien comme seule source de chaleur. Il voit la vie en 16/9: des pieds qui défilent à une allure effrénée, ces gens pressés qui ne jettent même pas un regard sur lui. Sûrement parce que cet homme représente l'incarnation de la raison pour laquelle ils courent sans cesse : ne pas se retrouver dans sa situation. Après tout c'est bien connu, ne pas voir quelque chose signifie qu'elle n'existe pas.. Pourtant, lui, il est bien réel, et plus personne ne lui prête attention. Ça fait quelques jours qu'il sent, en plus du froid, une atmosphère inhabituelle dans les airs, les passants se font de plus en plus rares laissant disparaître avec eux le peu d'argent qui leurs permettait, à lui et son chien de se nourrir. Pour le peu de passants qui subsistaient, il étaient tous masqués. « Sûrement une nouvelle mode qui nous vient des chinois, pensa-t-il avant de s'endormir, putain de mondialisation ! ». Il n'aura jamais su de quoi il s'agissait, ce soir là, le froid l'emporta dans la plus grande indifférence de la société. Après tout, les SDF ne sont présents dans les débats que lorsqu'il s'agit d'opposer un argument à l'accueil des immigrés.

Elle regarda un instant à travers les yeux de cet indien alité et entubé mais qui, faute de moyens sanitaires, était entouré de ceux qui n'ont pas triomphé dans leur ultime combat.

Elle en était consciente, le confinement n'était pas le seul théâtre des drames de l'humanité. Changeant de registre, la rengaine s'accélère dans un enchaînement de tribulations. C'était comme dans son enfance, lorsqu'elle s'amusait à deviner la vie qui se cachait derrière les promeneurs, inconnus mais pourtant si familiers.

Elle se projeta ensuite à travers les yeux d'une jeune serbe qu'on avait manipulée à son adolescence et qui s'était retrouvée dans l'enfer de la prostitution forcée.

A travers la rétine de cette femme, condamnée à recevoir 148 coups de fouets pour s'être montrée publiquement sans hijab alors que de l'autre côté du globe des femmes voilées se font lyncher.

Elle prit le temps d'observer à travers l'iris de ceux qui ont le courage de traverser la Méditerranée sans se douter que leur Eldorado c'est la benne d'un camion réfrigéré ou un camp pour réfugiés.

A travers la pupille de ces gens qui vivent dans l'adversité aux quatre coins de la terre.

Elle s'émeut en imaginant la désolation d'une mère et d'un père endeuillés.

Elle s'imagina du mieux qu'elle pouvait la sensation d'être éborgnée en manifestation ou étouffée lors d'une arrestation.

Elle songea aux minorités persécutées pour une simple divergences de croyances.

Aux personnes racisées, sans relâche discriminée, humiliées, agressées

Elle réfléchit à la détresse, la justice sociale bafouée, l'indépendance judiciaire menacée, la politique déconnectée de la réalité.

Aux espèces animales massacrées au nom du capitalisme et de la productivité.

A la planète saccagée...

On pourrait s'enfoncer toujours plus loin dans le pathos, le calvaire, la tragédie. Tout simplement car le monde entier n'est qu'un enchevêtrement de diversité : des climats, des paysages, des plantes, des espèces animales, des hommes, des langages, des cultures, des besoins, des personnalités, des croyances et des intérêts tous plus différents les uns que les autres.

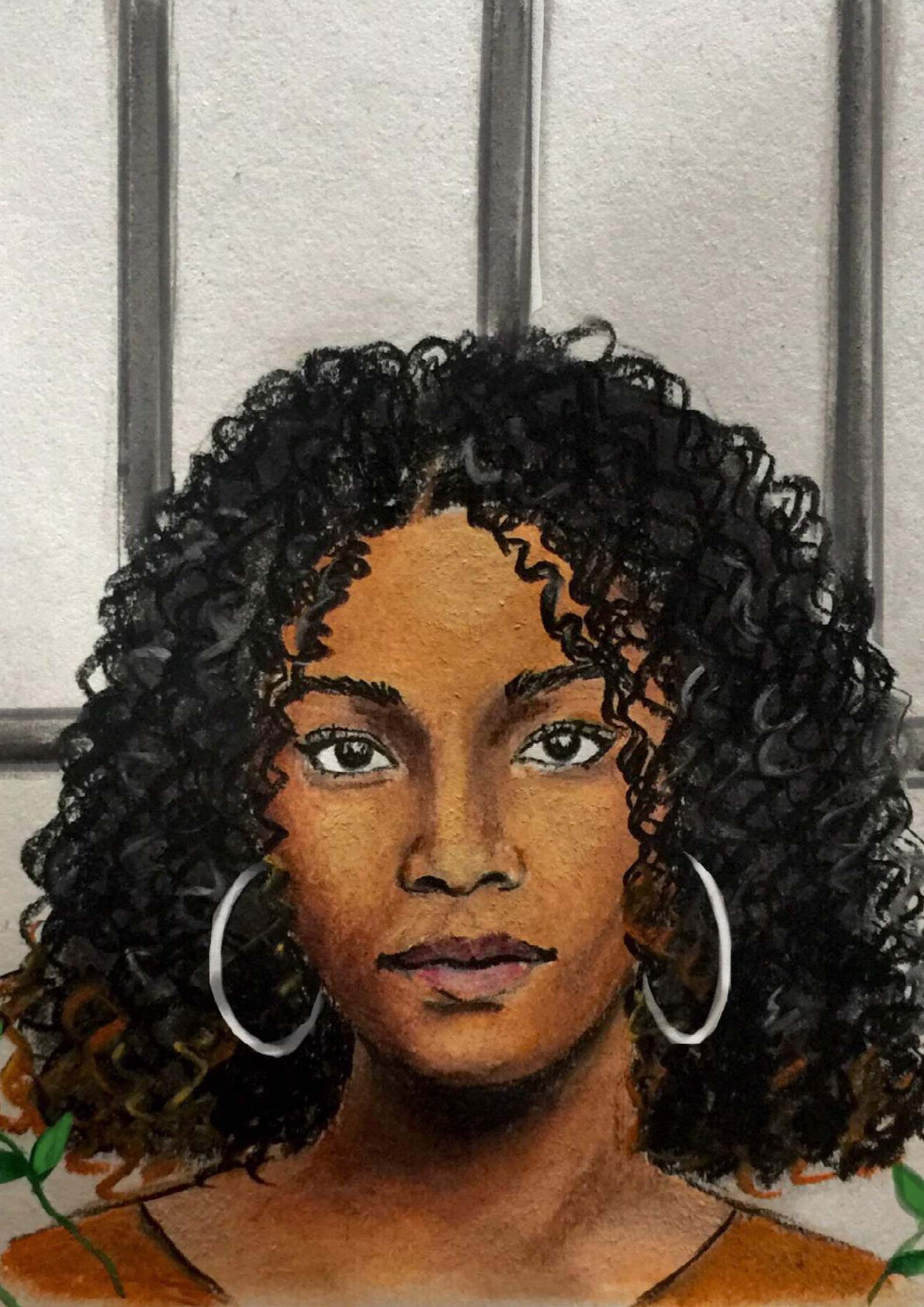
Ni l'argent, ni l'amour, ni la violence ne sauraient changer ce fait.

Tout, absolument tout, n'est que diversité. En ce sens l'impossible devient possible. Toutes les combinaisons sont permises. Et pourtant, chacun n'a-t-il pas son lot de peines à porter? N'est-ce pas justement le seul point commun que partage l'humanité? Celui de tout endurer, de toujours s'adapter et se relever?

Finalement n'est-il pas indécent de se reconforter en se persuadant, grâce aux maux des autres, quela vie nous a épargné?

Elle poussa un soupir, de lassitude ou de soulagement, elle même ne le savait pas vraiment. Ce voyage mental, dont elle était à la fois auteure et spectatrice, l'avait maintenue en apnée tant l'expérience était bouleversante. Il n'aura pas répondu à ses questions, pas plus qu'il ne lui aura permis de faire le point sur son propre vécu. Il lui aura simplement permis de prendre du recul, sur elle, sur sa vision du monde, sur le sens qu'elle souhaite donner à sa vie. Elle ne se connaissait peut-être pas vraiment jusqu'ici, mais maintenant, elle savait distinctement qui elle voulait être. Et ça, c'est le cadeau inestimable que lui avait offert le confinement. Avant de sortir du hamac, de retourner à sa nouvelle réalité, elle adressa une dernière requête à l'univers

Elle désirait, qu'à l'image de sa propre expérience du confinement, le monde dans sa plus grande diversité, en sorte lui aussi grandit, apaisé et déterminé à changer.



Le temps d'un confinement

Par Natanaela Mampiangry | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Ce matin, à travers ces barbelés, je vois les oiseaux se poser sur la clôture puis la survoler, comme s'ils étaient là pour me narguer. J'aurai aimé être l'un d'entre eux ne serait-ce que pour quelques minutes. Au dessus de ma tête, des bottes noires et le bout des fusils des pénitenciers. Etre enfermé, privé de liberté et avoir une même routine dans le même endroit, c'est mon lot quotidien. La plupart des gens vivent leur confinement chez eux, je la vis dans une maison de force sur une île au fin fond de l'Océan Indien. Autrefois l'île était verte, aujourd'hui elle est rouge. Rouge du sang qui est tombé et qu'on a tous oublié. Rouge de colère quand la terre voit son peuple suer et suffoquer tous les jours pour des porcs qui ne seront jamais rassasiés. Imaginez l'Afrique, l'océan indien, les tropiques perdre peu à peu leurs couleurs d'origine, leurs forêts, leurs richesses. Ici, je dors entassé contre les autres comme une sardine, je mange le morceau de manioc dégueulasse qu'ils nous servent une fois par jour, je n'ai même plus un espace pour moi. Tout ça ne me dérange pas, tout ça ne m'atteint même pas, la seule chose qui me fait du mal, c'est le fait d'être loin d'elle. Avec elle, ma vie est devenue exceptionnelle. C'est le plus beau cadeau que la vie m'a faite. Pour elle, je ferais tout, je serais tout.

Il n'y a pas grand intérêt à parler de moi. Je suis un voleur, un arnaqueur, il y en a qui diraient tout sauf une bonne personne. Soamiangaly, elle, elle est parfaite pour moi. Elle fume, elle boit et elle est capricieuse mais j'aime ça. Pour moi, ses caprices sont des ordres. J'ai cherché tous les moyens pour lui faire plaisir. De la tête au pied, j'ai parcouru chaque partie de son corps, millimètre par millimètre. Avec mes mains, ma bouche, ma langue. Je voulais tout faire pour trouver son point faible et la faire mienne. Je voulais connaître son corps par cœur pour savoir où toucher pour la rendre dingue. Soamiangaly est aussi adorable, loyale et persévérante. Quand elle veut, elle est douce car malgré tout, elle est restée avec moi jusqu'à maintenant. Quand je ferme les yeux, je continue à voir son visage. Je fais comme si de rien n'était mais je sais qu'il suffit d'un souffle pour me faire effondrer. Ne reste t-il que des souvenirs ? De tous ces moments où on s'enlaçait, ces moments de pur bonheur ensemble. Un bonheur qui est passé trop vite, comme le temps qui nous a séparés. Il y a des blessures qui refusent de cicatriser. On a beaux essayer de faire semblant de ne pas le voir : on saigne.

Je me rappelle encore la dernière fois qu'on était ensemble dehors. C'était il y a deux mois. On était insouciants comme des enfants. A faire ce qu'on voulait quand on le voulait sans avoir de compte à rendre. Je me rappelle l'odeur florale de son parfum et de la douceur des draps dans lesquels on avait l'habitude de coucher. On était les rois du monde. Souvent, sinon tous les jours, on mangeait et on buvait dans des restaurants chics. Quand ma tête commençait à tourner, je parlais sans penser aux mots qui sortaient de ma bouche, je riais

à pleines dents sans savoir pourquoi : j'étais bien. Je n'avais pas envie de penser au lendemain: je m'amusais, je rigolais et je prenais un autre verre en face de cette magnifique femme qui me tenait compagnie. C'est comme si pendant cet instant précis, on arrêta le temps pour prendre une pause. J'étais content même si je savais au plus profond de mon être que le bonheur était hors de portée. Les bars, les hôtels étaient festifs et joyeux, ils nous protégeaient du silence.

Maintenant, je ne peux même plus voir la femme que j'aime. Depuis que le ministère de la justice a sorti un décret interdisant les visites en prison suite à une pandémie mondiale, je ne peux même plus voir son visage. Quelle ironie, on était libres comme l'air, nous voilà confinés. Le plus dur c'est de ne plus pouvoir la voir, ne plus pouvoir la tenir dans mes bras. Quand elle venait me rendre visite, pendant les courts moments où on nous autorisait à rester ensemble, je ne me sentais plus en prison. Maintenant, je suis comme un oiseau à qui on a coupé les ailes. Tout est plus dur quand je ne peux pas la voir. La nuit est tombée, je regarde tous ces prisonniers qui dorment, ils rêvent peut-être d'un endroit accueillant, chaleureux. Moi je rêve de ma princesse. Alors que je ferme les yeux petits à petits, un poème qu'elle m'a envoyé dans une de ses lettres me chuchote et me berce.

« Soldats de fer, pense au soleil
Pense à la terre et aux arbres que tu grimpais
Oublie les chaînes et le miroir
Qui te disent que tu fais partie des mauvais
Soldat de fer, rappelle-toi cette femme
Souriante qui portait une étoile
Les champs de rizière, le village
Les pins qui ornaient les cours d'eau »

Je ne suis pas de la ville, je viens de la brousse de la province de Tuléar. Depuis tout petit, ma mère m'enseignait l'existence des forces supérieures qui contrôlent l'existence humaine. Nous sommes comme ça, on a tendance à avoir foi en des choses qu'on n'a jamais vues. Dans ce monde rien n'arrive par hasard. Si je suis dans cet endroit sans soleil à attendre un procès qui n'est même pas prévu, ce n'est pas par hasard. Si le monde entier est frappé par ce virus, ce n'est peut-être pas sans raison. Peut-être était-ce la manière de nous dire qu'il faut prendre une pause, prendre le temps de rester chez soi et savourer un thé auprès de ceux qu'on aime. Je donnerai tout pour avoir ça moi, mais après tout, peut-être que ce n'est pas cette route qui m'a été destinée.

Quand je devais avoir cinq ou six ans, ma mère était vendeuse au marché de Taolagnaro. Elle étalait ses légumes à même le sol et je venais avec elle. Je me souviens du marché comme si c'était hier. C'était un endroit vivace, bruyant, il y avait toujours d'autres enfants avec qui je jouais. On était tous des gamins sales, pauvres mais on riait quand même. On se plaisait à observer les vrais gens aller et venir. Un jour, j'avais faim, terriblement faim, les gens passaient sans me voir. Je me suis retourné, j'ai vu une épicerie, le vendeur n'était pas là. Même pour le petit garçon que j'étais, ce que je devais faire était une évidence. J'ai pris des petits gâteaux, des biscuits puis je suis parti sans que personne ne me voie. C'était mon premier vol. Arrivé à la maison, j'ai montré mon butin à ma mère pour qu'on puisse les partager. La bougie affaiblie sur l'étagère à côté du lit éclairait son visage qui s'est crispé. Je me rappelle sa voix, douce et inquiète :

- « Où as-tu eu ces biscuits, ne me dis pas que tu les as pris sans payer. »

- « Ne t'inquiète pas personne ne m'as vu. Aujourd'hui on peut bien manger »

Elle me répondit avec un proverbe de chez nous :

- « Ne regarde pas le ruisseau silencieux mais Dieu qui est au-dessus de ta tête. »

Le lendemain, elle rapportait les biscuits à l'épicerie et je n'avais pas compris son attitude. A l'intérieur de moi je lui en voulais même car elle m'a pris ces biscuits alors que j'avais faim alors qu'elle est allée rapporter les biscuits et les petits gâteaux à des gens qui n'ont même pas remarqué leur absence. Au fil du temps, le bruit de mon exploit s'est répandu dans le village et l'attitude des gens ont changé avec moi. Ils me regardaient méchamment et ne voulaient pas que je m'approche d'eux ou de leurs enfants. Je me suis rappelé leurs yeux pleins de haine pas de la leçon de ma mère.

Je viens de recevoir une lettre de Soamiangaly. Malgré ma situation, chaque fois que je reçois une lettre d'elle, je ne peux pas m'empêcher de sourire. Depuis qu'on ne peut plus se voir, c'est comme ça qu'on communique. .

« A l'homme de ma vie,

Bonjour. J'espère que tu te portes bien et que tu continues à faire du sport. Ici dehors, rien ne va. Le virus a commencé à faire une quinzaine de morts chez nous. On arrête pas de nous répéter de ne pas sortir. Qu'est ce que je m'en fous de leurs recommandations, je n'ai qu'une seule envie : d'être dans tes bras. J'aurai tout donné pour pouvoir passer ce confinement avec toi. Ça aurait été tellement bien. Je t'ai promis que je ne t'oublierai pas. Comment le pourrai-je ? Tous les coins de la ville me rappellent les moments qu'on a passés ensemble : les restaurants qu'on a visités, la petite ruelle en bas de chez moi où tu avais l'habitude de me ramener, notre petit chez nous qui est à présent vide sans toi. Je vois l'amour partout où je vais et je me sens de plus en plus seule. Mon cœur saigne de ton absence, mon corps lui essaye de se rappeler en vain les sensations ressenties quand tu me touchais. J'essaie de tenir bon mais les jours sont trop longs. Et je me dis qu'être entre ces quatre murs serait un vrai bonheur si seulement tu étais là. Je nous imagine tous les deux à la maison. Tu ferais la cuisine et moi, je t'embêterai comme à chaque fois. Je me vois m'agripper à ton dos, je te vois te retourner et sourire, me caresser la joue puis remettre une mèche derrière mon oreille. Je te sens presque m'embrasser tendrement. Il suffit d'un clin d'œil pour me rendre compte qu'en réalité, tu n'es pas là. Malheureusement, je suis sûre qu'il n'y a pas d'autre endroit où je me sente bien. Je veux sentir ton souffle près de mon visage. C'est marrant comme aujourd'hui je suis toute seule dans cette chambre. Il n'y a pas si longtemps, on y était tous les deux. On était les plus heureux du monde, l'image de toi assis sur le canapé à manger une pizza n'arrive pas à quitter mon esprit. Je t'écris sur le même lit où on avait l'habitude de faire des folies, c'est comme un rituel pour essayer de sentir ta présence. Quoi qu'il en soit, je garde l'espoir qu'un jour on s'enlacera de nouveau. Garde la tête haute et reste courageux, je serai toujours là pour toi. Gros bisous »

Chaque homme a sa princesse pour combler son cœur et sa vie. Soamiangaly, c'est la perle qui orne la mienne. Elle est mille fois mieux que ce que j'avais espéré. Pour toujours et à jamais, c'est elle et moi contre le monde. La seule chose que je regrette, c'est de lui faire vivre cette situation. La vérité, c'est que je croyais que quand j'allais me faire coincer, elle me laisserait tomber. Elle ne l'a pas fait. Aujourd'hui, je sais qu'il n'y a pas de hasard, la vie, le destin ou Dieu a tracé un chemin pour chacun de nous et le mien me conduisait inévitablement vers elle.

La vie dans ma province d'origine n'était pas faite pour moi. Je préférais la ville des milles, capitale de Madagascar: milles étoiles, milles souhaits, milles cadeaux. Rester dans la brousse de Tuléar me faisait sentir enfermé sans aucune perspective d'avenir. Donc je suis parti pour aller à Antananarivo. Je pensais que la liberté et le bonheur m'y attendraient mais j'avais tort. J'avais de la famille ici mais je devais trouver moi-même de quoi manger, m'habiller, de quoi vivre ou plutôt survivre. Grâce à ma tante, j'ai été engagé comme agent de sécurité dans une université privée. La brousse commençait à me manquer : le bruit du vent dans les champs, le coucher du soleil rouge vif, la viande de zébu lors des cérémonies et surtout ma mère. Tout s'est compliqué quand quelques semaines après l'entrée du virus dans la grande île, l'université a dû fermer alors que j'avais déjà trois mois de salaire impayé. Le problème c'est que j'étais trop orgueilleux pour revenir chez moi en vaincu. C'est comme ça que j'ai commencé à devenir ce que je suis: un arnaqueur, un escroc, un délinquant. Mon terrain de chasse : facebook, ce réseau social où tu peux trouver n'importe qui et n'importe quoi en trois secondes. Tout le monde aujourd'hui y passe la majorité de son temps depuis le début du confinement. Les yeux scotchés sur un écran, incapables de voir toute la beauté que le vrai monde à offrir. Mon mode d'opération ? Je cherchais des vendeurs ou des particuliers qui avaient posté des téléphones à vendre : ce n'est pas très grand, c'est facile à cacher et à revendre. Je me faisais passer pour un acheteur puis, je leur donnais un lieu de rendez-vous. Un lieu que j'avais déjà analysé dans les moindres détails. Quand vient l'heure de se rencontrer, j'arrive avec une enveloppe remplie de papier, un papier cadeau, une boîte et deux papiers vélin dans un sachet noir. Le moindre petit détail était arrangé pour que mes interlocuteurs croient que j'étais riche et que leur argent était dans l'enveloppe. Après avoir demandé à voir le téléphone je le place dans la boîte prétextant que c'est un cadeau. Je demande à la personne de me rédiger deux exemplaires d'actes de vente. Ensuite, je leur tends le beau stylo accroché à la poche gauche de ma chemise et les deux papiers déjà prêts dans le sachet. Comme ce n'est pas commun, il y en a qui me regardait surpris et me disait qu'ils ne savaient pas comment faire. Je leur répondais avec un ton sec : « Débrouillez vous ».

Ils baissaient alors les yeux pour écrire et moi j'enlevais discrètement le téléphone de la boîte pour la mettre dans ma poche. Pour finir, je prétextais d'aller aux toilettes avant de disparaître ...

Plus d'une fois, des photos de moi capturé par des caméras de surveillances sont devenues virales sur internet. Pour m'amuser, j'allais lire dans les commentaires des fois. « J'ai aussi déjà été victime de lui », « il y a une personne influente qui le protège, c'est pour cela qu'il ne s'est pas encore fait attrapé » « de toute façon, les tribunaux sont corrompus, si on l'attrape, il faut le tuer directement »... Quelle bande de c**. Quels Dans ma tête, ils n'auraient jamais réussi à m'attraper. J'avais tort.

Dans l'obscurité de cette nuit, la violence et la panique générale qui s'en est suivie, ils m'ont eu. Ils, ce sont les autorités ; le monde que je hais ; les monstres que j'ai essayé de fuir toute ma vie mais qui finalement m'ont rattrapé. Je me suis débattu de toutes mes forces, j'ai couru pour ne pas voir leurs visages mais ils ont été plus rapides. Était-ce juste ? La fin heureuse où le méchant meurt sans espoir de retour ? Le couloir était là, un couloir sombre

et lugubre par ceux qu'il abrite, par ce qu'il est. Oppresseur, il dévore les âmes, l'espoir, les rêves. Des regrets ? Je ne pense pas, plutôt une douleur qui ronge de l'intérieur mais qu'on supporte parce qu'on ne peut faire autrement. Les mains liées j'avancais, le cœur serré, la tête haute...

Ce fut un jour comme les autres où j'étais allé voler. Cette fois, les choses ne se sont pas déroulées comme je l'avais planifié. La victime a crié à l'aide, je n'ai pas été assez rapide pour échapper à la foule en colère qui est venue trop vite. En quelques minutes, ils bloquaient toute une rue. Des coups s'abattaient sur moi. C'était sûrement la réponse à mes mauvaises actions ou « le tody »¹ dont ma mère parlait. Le cri de leur victoire résonnait dans mes tympans et ça me faisait mal. Ils me crachaient sur le visage, ils tapaient sur mon corps déjà brisé. Mon visage en sang n'inspirait de pitié à personne, on continuait à me rouer de coup : des coups de poings, des coups de bâtons, des coups de barres de métal. J'ai perdu toutes mes dents de devant, je sentais le goût du sang dans ma bouche. Petit à petit, seul leur visage flou apparaissait dans ma tête : j'ai perdu connaissance. C'est comme ça que j'ai atterri dans cette prison.

On m'a appelé pour me dire que j'ai reçu une lettre. C'est sûrement Soamiangaly. Je n'ai pas encore répondu à sa lettre qu'elle m'en envoie une autre. Je suis comblée avec cette fille. Je prends la lettre et je me rends compte qu'elle n'est pas de Soamiangaly mais de l'hôpital CHU Befelatanana. Je peux lire dans cette lettre que Soamiangaly est morte de paludisme. Le monde s'est arrêté, mon cœur vient juste de sortir de ma poitrine. Je ne veux pas y croire, c'est un mensonge. Il n'y a pas si longtemps, j'étais en train de lire une lettre qu'elle a écrite de ses mains. Je commence à sentir une douleur que je n'ai jamais connue. Il n'y a pas de pire sensation au monde. Serait-ce possible qu'elle soit vraiment partie ? Les larmes commencent à me monter mais je m'entête à ne verser aucune goutte. Je ne veux surtout pas commencer à croire que le pire était arrivé. Que notre histoire s'arrête là, que c'est fini de nos moments. Son odeur, sa voix, ses mains, pourquoi j'ai l'impression que je ne les sentirai plus. Et cet énorme vide qui commence à s'installer dans mon cœur. Je commence à réaliser que cette vie dont on rêvait et le chemin qu'on prenait pour l'avoir ne peut déboucher qu'à une seule fin. Toutes ces promesses et ces rêves de grandeurs envolés avec sa présence. Il n'y a qu'elle avec qui je peux rêver de ces choses là, avec qui je peux rire de cette façon là. Il n'y a qu'elle que je peux aimer de cette manière.

On m'a appris dès le plus jeune âge que les morts ne partaient jamais longtemps. Ils restaient dans le cœur et la pensée des vivants. Ils s'élevaient au rang de demi-dieu et pouvaient accorder bénédiction. Je n'ai jamais compris le sens de ces croyances, après tout, personne n'a vu ce qu'il y a après le trépas. N'est-il pas idiot de vivre en espérant une meilleure vie après la vie elle-même ? Je m'étais mis dans la tête de trouver le bonheur dans la première. La mort aurait été une fin et même si ce n'était pas le cas ; je m'en fichais. C'était valable jusqu'au jour je l'ai perdue. Où la femme que j'ai aimée rejoignit le monde des esprits auquel je refusais de croire. A partir de Ce jour là, je n'ai plus eu le choix, je ne veux qu'une seule chose : sentir qu'elle est encore là. Qu'elle me regardait encore avec ce regard qui accélérait le rythme de mon cœur, qu'elle veillerait désormais sur moi.

¹ Mot malgache qui désigne le karma inévitable pour les mauvaises actions

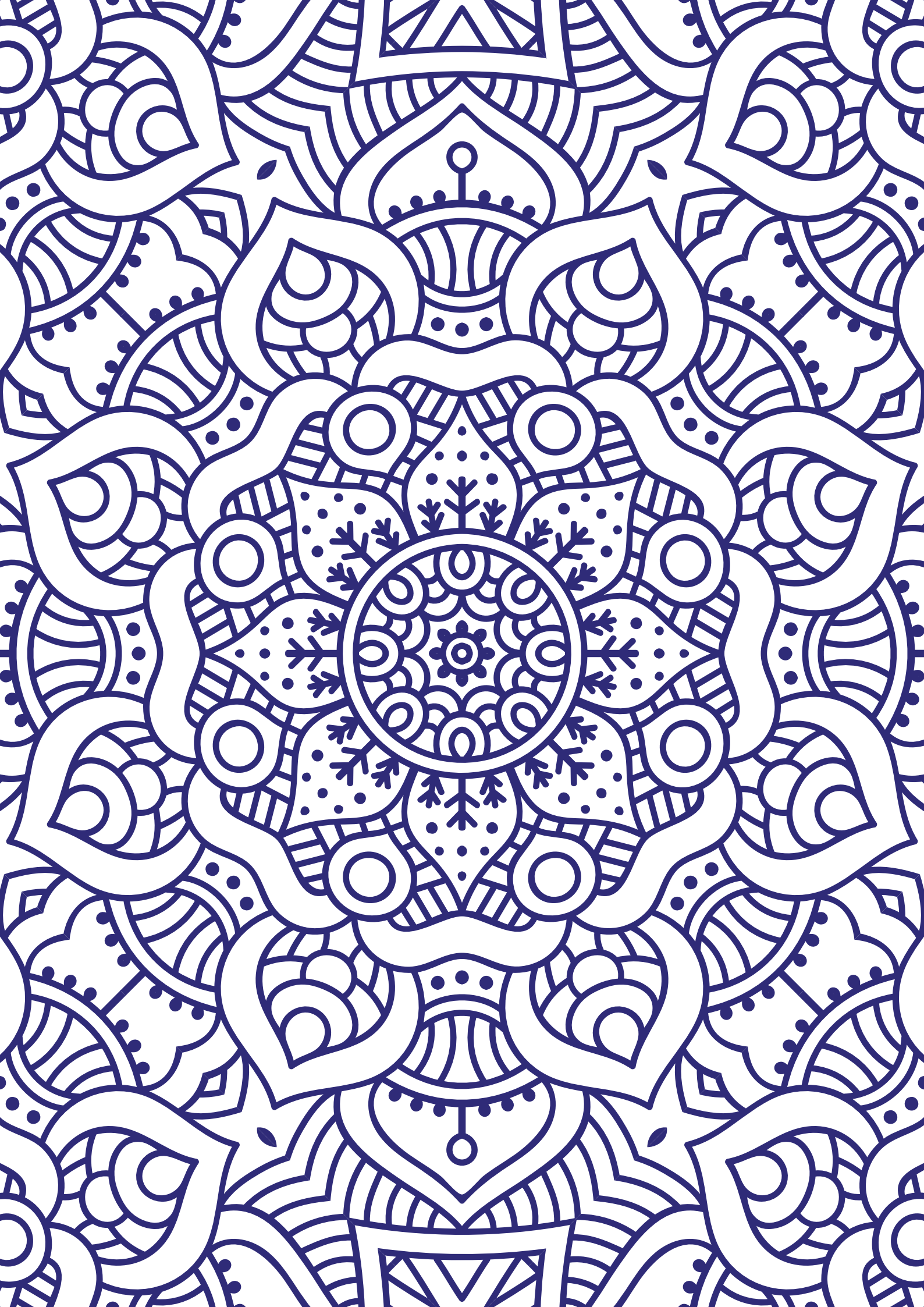
Cela fait maintenant plusieurs jours que Soamiangaly est morte. Tout mon être s'est affaibli depuis que je l'ai perdue. Tout mon corps me fait mal, mes migraines sont de moins en moins supportables. Un froid me traverse les os chaque seconde qui passe et j'ai une toux sèche qui m'empêche de dormir. Je ne reçois aucun soin, de toute façon, les soins ne sont pas gratuits en prison. Maintenant que Soamiangaly n'es plus là, que vais-je faire ? J'ai perdu ma meilleure amie. C'est la carte maitresse de mon puzzle, si elle tombe, tout part avec elle. Je n'ai pas honte de le dire, elle est ma faiblesse. Sans elle, je ne suis rien. Couché sur ce pâla, tremblant de la tête aux pieds avec des grosses sueurs, je décide de lui écrire une lettre pour qu'elle voie de là où elle est que j'attends toujours la réalisation de mon souhait le plus cher : qu'on puisse être confinés ensemble.

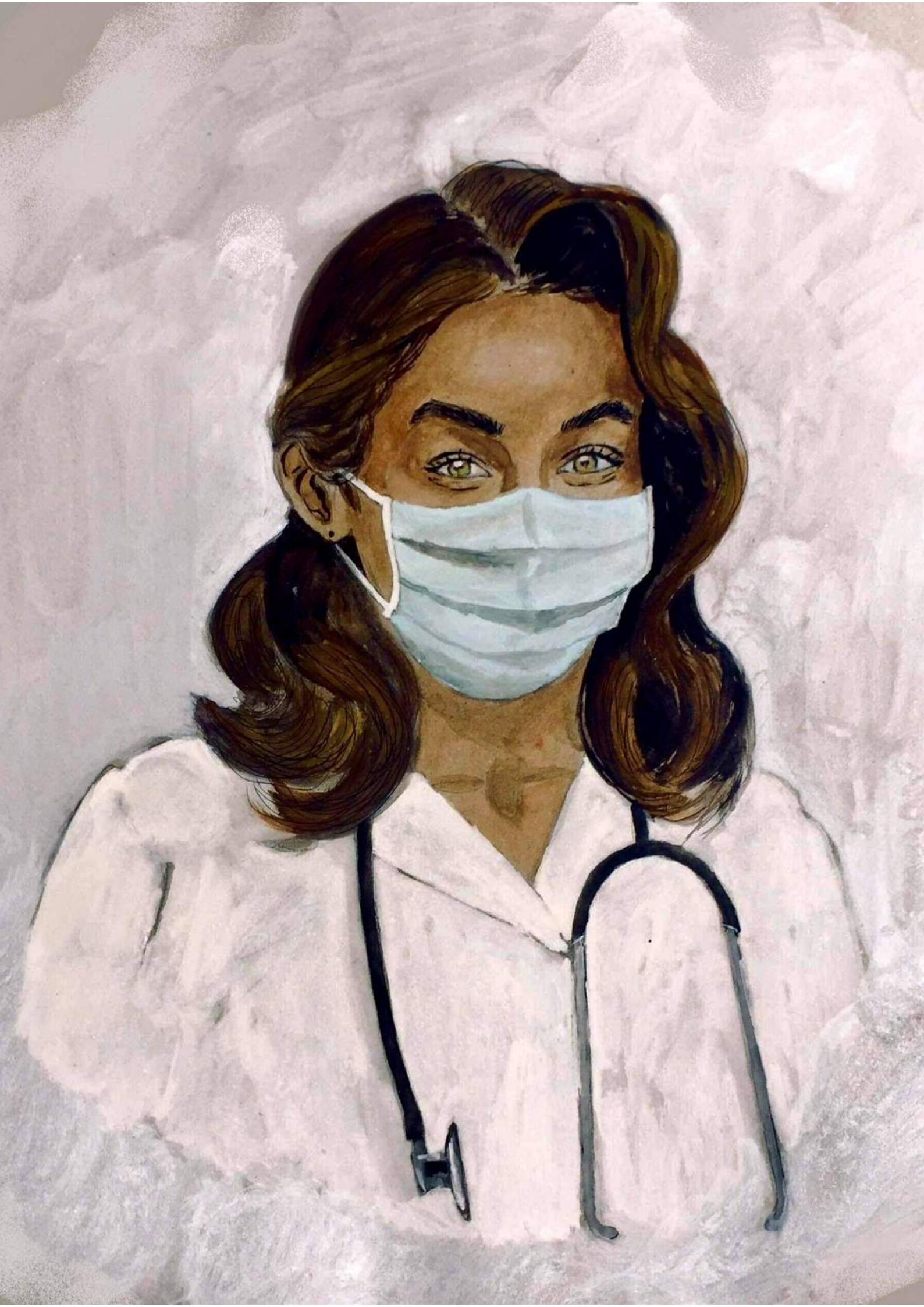
« A la femme de ma vie,

Mon cœur, je ne vais pas très bien mais j'ose espérer que de là où tu es, tu as trouvé le repos. Je ne veux pas t'ignorer, je sais que tu es là. Je refuse qu'on soit séparé avec toute la solitude qui habite déjà nos cœurs, on ne mérite pas ça. Je serai là à ton retour à t'attendre dans la ruelle sombre où on s'est vu la dernière fois. Un endroit qui renferme tellement de souvenirs. Si tu ne reviendras pas je serai là quand même là à t'attendre ou à chérir ton souvenir.

Je regarde ces étoiles j'ose imaginer que tu es l'une d'elle. Que de là haut tu me regardes et que peut-être tu m'as pardonné. Si je pouvais remonter le temps... maintenant je sais que rien de ce qu'ils me racontaient n'en valait la peine. Rien ne t'égale. Il paraît que la vie continue, la mienne s'est arrêtée depuis ce jour là. Chaque jour que Dieu m'en donnera la force, j'écirai pour toi mon ange. J'espère que chaque mot te reviendra, que le vent de la nuit te les fera parvenir. Pour que tu saches que ton départ, je l'ai vécu comme une malédiction qui s'était abattu sur moi. J'étais à présent condamné à chercher parmi les morts. A prier sur du papier pour que tu me reviennes. A supplier des Dieux que je ne connais pas. Pitié, faites que ce rêve soit réalité. Faites qu'elle sourie de là où elle me regarde. Qu'elle soit en paix et sache à quel point je l'aime. Rien d'autre ne pourra m'apporter l'espoir que tu m'as insufflé. J'ai vraiment hâte de te tenir dans mes bras, de t'embrasser. Je vais devenir fou sans toi, regarde où j'en suis, j'ai perdu toutes mes forces. C'est toi ma vie, sans toi je n'ai aucune direction.

Tu me manques tu sais, ton image revient en boucle dans ma tête. Tu te rappelles quand on se confinait des jours à l'hôtel ? On s'aimait du matin au soir, on se découvrait. Une fois, je t'ai acheté une nouvelle robe, et des chaussures. C'était une robe noire à manches courtes et des talons dorés. Je n'ai jamais rien acheté d'aussi cher de toute ma vie. Mais tu les voulais et moi, je voulais t'impressionner. Je voulais être celui qui cède à chacun de tes caprices. Je sais que tôt ou tard, je te retrouverai. Je pourrai de nouveau te prendre dans mes bras, sentir l'odeur de ton parfum que j'aime tant. Une éternité, on sera l'un contre l'autre dans des draps en satins. En attendant, je ne te laisserai jamais te sentir seule. On reconnaît l'amour à ce qu'il supporte et surpasse tout. Tu me connais mieux que quiconque dans la vie et je n'ai jamais eu de meilleure amie que toi. Rien ne pourra jamais nous séparer, ni le temps, ni la distance ni même la mort.»





Le rendez-vous avec Millie

Par Nanouh RAHAJASON | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Une petite brise d'été me tire de cette transe dans laquelle je me suis enfoui après l'appel de Millie. J'ai l'impression qu'il s'est passé une éternité entre mon dernier repas et moi me retrouvant assis sur mon lit à contempler le vide. L'ambiance est différente. Tous les objets sont pourtant à la même place, mais quelque chose d'inexplicable est différent. Peut-être est-ce la lumière du soleil qui tape différemment ? D'ailleurs, n'est-il pas incroyable que son intensité ne soit jamais la même ? Enfin ... j'ai sûrement raté quelques cours de géographie... ou de sciences... le fait même que j'en doute est une réponse évidente.

Un petit coup d'œil au calendrier.. hum.. mercredi 19 mai.. j'ai encore deux jours avant mon rdv avec Millie. J'ai besoin de me concentrer et de faire une liste de tout ce que je vais dire, elle n'aime pas quand je donne des réponses évasives. Ah les femmes ! Ca fait bien plus d'un mois qu'on se voit maintenant, mais elle ne me fait toujours pas confiance.

Pan pan pan!

Pan pan pan pan PAN!

MAIS VOUS ALLEZ ARRETER DE FAIRE AUTANT DE BRUIT ?

Il a emménagé il y a un mois et demi et il fait déjà des travaux à n'en plus finir. C'est de loin le pire voisin que je n'ai jamais eu.

Je me dirige vers le réfrigérateur et regarde la liste de notes que j'ai inscrites cette semaine :

- Session jam avec Caro jeudi

(ah merde, c'est demain)

- Améliorer recettes pâtes, sans goût

- Prendre rdv chez l'ophtalmo, écoulement oculaire fréquent

- acheter rasoir

Je rajoute « appeler proprio ».

Pendant que je verse mes céréales dans un bol, j'entends les bruits de pas de Caro. Je pense que je la reconnaîtrais toujours, même en public. Elle a cette façon de traîner les pieds tout en donnant l'impression, en même temps, qu'elle essaie de ne pas réveiller mes pensées qui dorment encore. Même si on est juste amis, je lui ai donné les doubles des clés de mon appartement, c'est plus pratique, et surtout, un jour je l'ai surprise à cuisiner des pâtes. Mamamia, heaven ! J'essaie souvent de les refaire, mais je ne sais pas, on dirait que ce que je fais n'a même pas de goût. Peut-être manque-t-il des épices ? Un truc secret qu'elle ne m'aurait pas révélé ?

Caro, dis, y a un ingrédient spécial dans les pâtes que tu m'as faites l'autre jour ?

Ça fait 50.000 fois que j'essaie de les refaire, mais wesh, rien à voir !

T'as vu ? Tu m'as même fait dire wesh, wesh !

Elle ne dit rien, elle est juste là à me fixer avec ses yeux magnifiques. Elle arrive toujours à se positionner dans la cuisine de façon à refléter les carreaux de la cuisine.

Bon, je suppose que je vais devoir faire la conversation aujourd'hui, elle n'a pas l'air dans le mood.

Mais au fait... t'étais pas censée venir plutôt demain ?

M'enfin bon, ça me laisse plus de temps pour me préparer à voir Millie. J'ai vraiment hâte, j'ai *tellement de choses à lui dire. Ca y est, les boules dans le ventre me reviennent à chaque fois que je pense à elle. Franchement, c'est en la rencontrant que j'ai connu le vrai sens du mot « vivre ».* C'est comme une nouvelle vie.

Enfin, j'arrête de t'embêter avec ça, on devrait commencer avec cette session jam, veux-tu ?

Et sans attendre la réponse, je pris des casseroles en guise de batterie, et une carotte en guise de micro, elle se contentait de taper dans les mains et reprendre les derniers mots de chaque phrase dans les couplets. Comme dans les chansons rap.

Voilà, c'était notre petite routine depuis quelques temps.

Caro, je l'ai un peu rencontrée par hasard. Entre les rayons d'un magasin, on voulait attraper le même produit, je ne sais plus ce que c'était, probablement un truc pour la cuisine ou pour la douche ou pour les toilettes. Nos regards se sont croisés. Bon, ce n'était pas le coup de foudre comme le promettent les films au cinéma, mais on est devenus super potes. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait après CASINO, elle m'a répondu ROYALE. Ai-je besoin de donner d'autres raisons à cette amitié ? Les inventeurs de sh*tty jokes se reconnaissent facilement.

Je me réveille en sueur, les lumières sont restées allumées pendant que je dormais. Ah quelle insouciance, Dex ! Tu manges déjà des pâtes tous les jours pour économiser, tu te paies encore le luxe de te laisser aller sur ta facture d'électricité !

J'aime beaucoup la sensation du parquet de mon salon, j'y passerais toutes mes nuits s'il n'était pas question de confort, et en plus, c'est la température qu'il me faut. Il faut que je pense à m'acheter un ventilateur, des fois j'ai vraiment l'impression d'étouffer ici.

Bon, comme Caro est venue ici aujourd'hui au lieu de demain, ça me donne le temps de mieux préparer mon tête-à-tête avec Millie. Mais tiens, Caro, elle est partie sans dire au revoir. Comment elle a osé ? *B*tch* !

Pan pan pan !

Ah que ça recommence ! Matin, midi, soir, ça ne s'arrête donc jamais ? Je me promets d'appeler le proprio demain, ça ne peut plus continuer comme ça.

1h du matin, je suis encore là à regarder des vidéos de girafes qui dansent sur le net. Je suis jaloux. Moi, mes pieds ont un sérieux problème de coordination. Entre temps, l'électricité n'arrête pas de faire des siennes. Un coup c'est noir, un coup c'est *too bright*. Tout comme cette montre murale qui saute les heures. Mais rien ne marche dans cette maison, *dammit* !

A en croire la couleur rougeâtre sur mon bras, le soleil a envoyé ses disciples assez tôt ce matin. Je suis quand même un grand ambitieux. Ma résolution de l'année était de voyager partout dans le monde. Pour l'instant, j'étais en Italie (voyage d'affaires) et en Allemagne (une tante qui est décédée), mais comme j'ai eu peu de temps pour faire du tourisme, j'ai du

mal à considérer ces voyages comme faisant partie de cette résolution. Pour me motiver, j'ai commencé à tracer la carte du monde sur mes poignets. Au stylo, ça part trop vite. J'ai essayé plein d'outils depuis le début de l'année et le seul qui donne un effet assez permanent était une lame de rasoir. Soit. Le souci du détail m'invite souvent à faire quelques retouches.

Aujourd'hui, je triche un peu, je rajoute les océans pour me convaincre qu'il y a une certaine évolution.

Je me réveille encore une fois sur le parquet du salon. Il faudrait que je regarde les synonymes du mot « éternité », j'en ai marre de l'utiliser.

Millie !

Je me lève en sursaut, ayant peur qu'on soit déjà Vendredi et que j'ai raté notre rendez-vous. Pfiouuu il n'est que 3h du matin. Il vaudrait mieux que je reste éveillé coûte que coûte dans ce cas, je sais très bien que je n'arriverai pas à me lever à 6h si je me rendors maintenant. Notre rendez-vous est à 10h et le building où elle habite n'est pas loin d'ici, mais comme à chaque fois, je stresse to death. Rien que de penser à elle, ça me fait perdre le souffle. Comment est-elle arrivée à me faire autant d'effets en si peu de temps ?

En plus elle est très possessive, elle ne veut pas que je voie d'autres personnes, même pas ce voisin qui tape dans ses murs à pas d'heure. Je ne m'en plains pas, de toute façon, même avant d'avoir rencontré Millie, je n'aimais pas les gens.

Bon, en ce qui concerne Caro, je ne lui en ai pas encore parlé, mais je suis sûre qu'elle comprendra. Avec Caro, c'est à peine si on discute, et c'est d'ailleurs pour ça que je l'apprécie beaucoup, elle sait être à l'écoute. Notre relation se réduit à s'improviser groupe d'a capella style Pentatonix. Les commentaires sur Internet à propos de notre groupe sont assez flatteurs. Quand j'y pense, c'est bizarre qu'ils ne disent jamais aucun mot à propos de Caroline. Je n'ai jamais eu droit à autant d'attention.

Ah, si ces gens pouvaient être réels !

Pour passer le temps, je vais enregistrer la chanson que j'ai écrite pour Millie et la publier. C'est la première fois que j'enregistre sans Caro.

Vendredi 21 mai.

Je suis très excité. J'ai hâte.

Ca y est, je vais enfin la voir. Elle m'avait manqué. C'est la seule personne qui me donne encore l'envie de me lever tous les matins. Ou qui me garde éveillé à vrai dire. Whatever.

J'arrive au rez-de-chaussée de son building. Tout le monde me regarde d'une façon bizarre. C'est marrant parce que ce sont eux qui sont tous habillés bizarrement, c'est un festival de costumes qui se défile devant moi. Je n'arrive à distinguer aucun visage, le soleil est encore plus capricieux que dans mon appartement ici.

Sa concierge me dit d'aller patienter sur une chaise, elle descendra me voir dans quelques minutes. Mais Millie, je suis arrivé à l'heure, comment oses-tu retarder notre eye-to-eye comme cela ? Je ne tiens plus en place moi !

J'ai une boule dans le ventre, mon cœur bat plus fort, ou bat moins, je ne sais plus, j'ai du mal à respirer. Cette pièce a-t-elle rétréci ou je rêve ? On étouffe ici.

Sa concierge revient vers moi et me dit que Millie peut enfin me recevoir. J'aurais visiblement dû prendre une deuxième douche ce matin, elle se tient tellement loin de moi, je dois puer. La porte est entrouverte, je la pousse doucement avec la main. Mon cœur manque un battement à la vue de ses cheveux si soyeux. Mais je suis un peu déçu, je ne peux pas voir son visage, elle a décidé de participer à ce carnaval, elle aussi. Ai-je raté un communiqué officiel ?

Millie :

Bonjour !, dit-elle énergiquement.

Cela me rassure instantanément qu'elle m'accueille avec autant d'enthousiasme.

Je commence à collecter mes idées. Entre Caro, le voisin, la carte du monde et le parquet, je n'ai finalement pas eu trop le temps de penser à ce que j'allais dire. Peut-être devrais-je commencer par lui demander comment elle va.

Elle me devance.

Millie :

Comment allez-vous aujourd'hui, Mr Devid ?

Putain. Je n'aime pas ce jeu. Elle me fait toujours le coup à chaque fois. Se vouvoyer après plus d'un mois de relation... J'admets que ça sonne cool au début, mais là, j'aimerais qu'on passe à autre chose.

Dex :

Bien bien. J'ai passé la nuit à...

Je n'arrive pas à finir ma phrase. Autant parce que je ne me souviens pas de ce que j'ai fait, autant parce que son regard me déstabilise. Je sens que mes yeux sont rouges et qu'ils sont remplis d'eau non sollicitée. *Again.*

Pendant que j'étais perdu dans mes pensées, elle continuait à me poser des questions. Je n'entends que des murmures. Impossible de me concentrer.

Millie :

.... vous avez encore des migraines ?

Dex :

Je t'avais déjà dit que ce n'étaient pas des migraines, c'est juste mon voisin qui tape tellement fort dans son marteau que ça me monte à la tête.

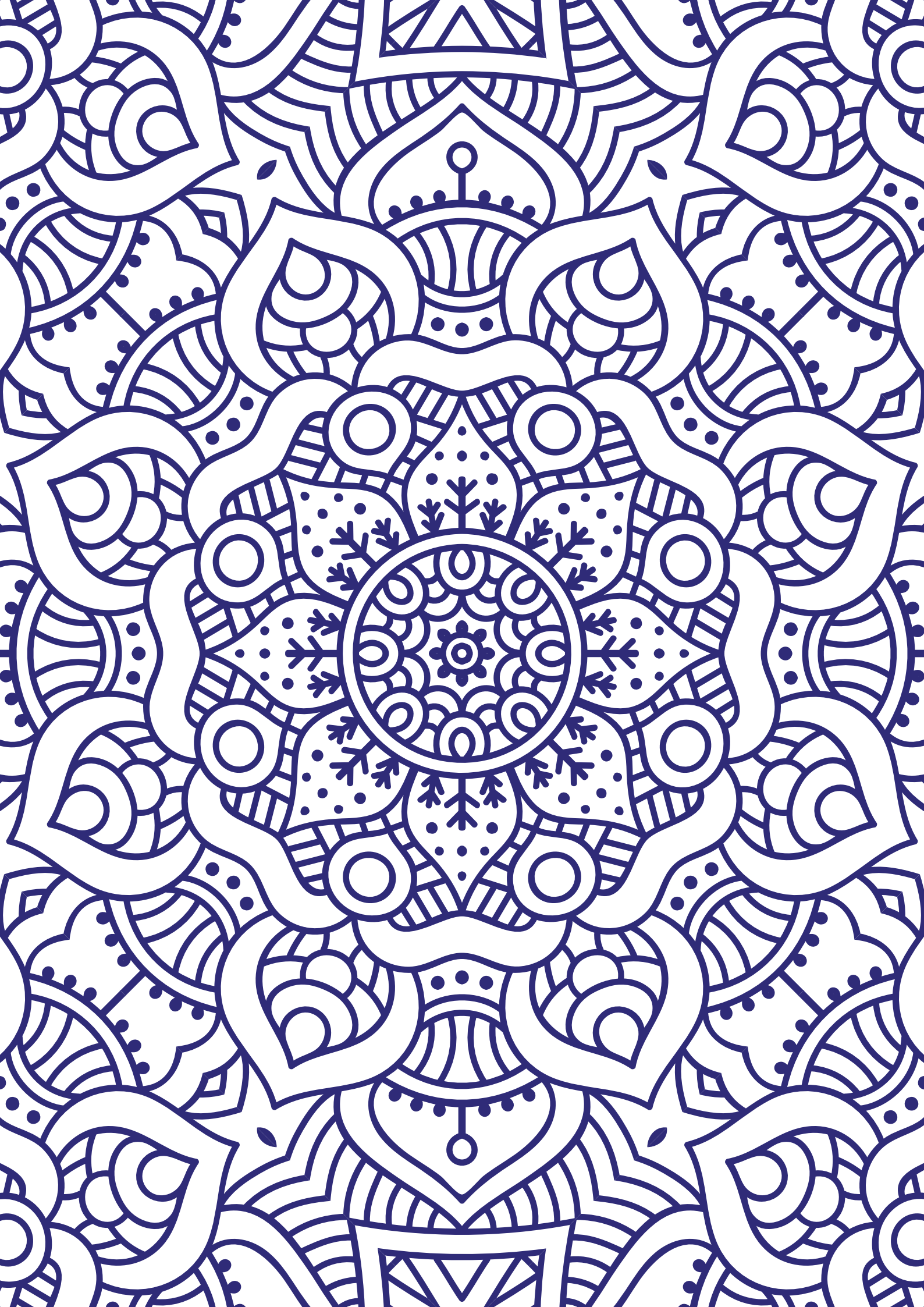
Millie, ne répond pas, elle se contente juste de gribouiller ce qui me semble être un check-mark dans une case sur sa feuille. Les autres cases comportent le même symbole. Je pense à lui acheter un livre de coloriage, elle semble être douée pour cela.

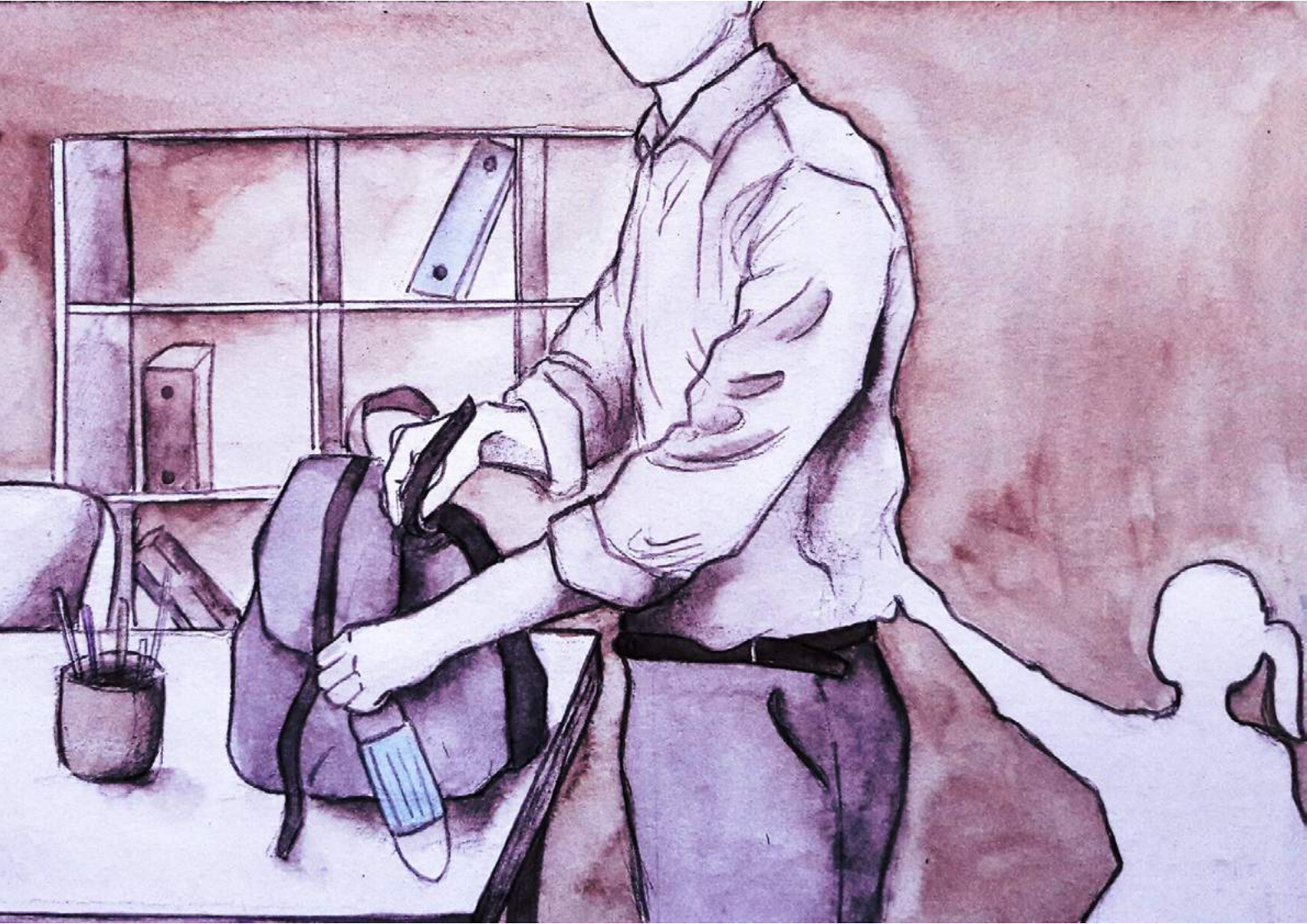
Je me demande pourquoi Millie aime tellement porter du blanc. J'veux dire, ça lui va bien, mais je pense qu'elle serait magnifique dans autre chose que cette espèce de manteau et ce collier avec deux pendentifs gros comme la lune.

Millie, prenant un air a little bit sérieux cette fois-ci, me regarde et dit :

« Mr Devid, je pense que je vais vous prescrire des somnifères et quelque chose qui vous relaxera. Vu que vous habitez seul, je comprends que ce ne soit pas facile tous les jours. Et le fait que vous ayez commencé à nommer les objets dans votre maison est assez alarmant. Avez-vous quand même pu retrouver l'appétit depuis la dernière que je vous aie eue au téléphone il y a deux semaines ? Vous me parliez également d'une sensation de vertiges. »

Les rayons du soleil ont soudainement viré au bleu. Les cours de géographie ou de sciences ont eu raison de moi.





La Récompense

Par Nelly Rajaonson | Illustration : Andou Baliaka

Travailler moins pour gagner moins, c'était ainsi que les choses avaient été présentées de manière sexy auprès des collègues par ailleurs sans mordant devant le coup de massue du destin.

Par quelque côté que l'on considérait la situation, elle était atroce. Et le pire c'est de ne pouvoir en vouloir à qui que ce soit !

- Je n'ai pas peur de cette Covid-19, moi ! clama le plus inconscient de tous

- Quand bien même, tu n'as pas le choix. Tu vas marcher à pied tous les jours pour rentrer chez toi ?! Tu vas crever de fatigue

L'agent de sécurité, à la périphérie de leur regroupement frémit devant l'énormité de ce qui l'attendait : une journée de 24h et 11 kilomètres à pied pour rejoindre son taudis ; pour re-

faire le même trajet le surlendemain. Et ce, pour Dieu seul sait combien de temps ! Si seulement ses enfants savaient à quel point leur père était un surhomme pour réussir cela, plus extraordinaire qu'un Flash Gordon ou un Spiderman !

- Mais n'est-ce pas à la boîte d'assurer notre transport ? surenchérit un autre inconscient

- Dans un monde idyllique, oui. Mais tu as entendu le chef ? Il s'agit de sauver les meubles...

- « Estimons-nous heureux que la boîte ne déclare pas encore forfait » ! pérorait le délégué du personnel, écœuré. Vous l'avez tous entendu, l'oiseau de mauvaise augure!

Tous les yeux se tournèrent vers lui, les yeux hagards. Il se garda de continuer sur sa lancée. De tous, il était le plus impuissant car son devoir l'obligeait à se rebeller contre l'injustice de leur situation : des heures de marche pour venir au bureau était le comble de tous leurs malheurs. Mais il y avait aussi l'annulation pure et simple de leur jeton de cantine, et le pompon : les horaires comme le salaire castrés !

- Je suis en train de digérer la couleuvre comme vous les gars. Serrons-nous les coudes, c'est encore - et de loin - la meilleure attitude à adopter, dit-il.

- Comment ?

Silence de tombeau.

Chacun rejoignit son poste, la mort dans l'âme. La boîte juste à côté d'eux avait fermé, temporairement, disait l'affiche bringuebalante placardée sur des portails hermétiques.

Jay suivit le mouvement général. Son bureau était au 2^{ème} étage, juste à côté de la grosse machine à imprimante multifonction où les collègues de son étage venaient chacun à leur tour selon les besoins du moment. C'est ainsi qu'il était en contact avec eux plusieurs fois par jour, engageant la conversation par bribes, et petit à petit savait que la pimpante Sabine était une veuve joyeuse, que Tom est le « bae » de Nathalie - jouant au chat et à la souris selon les jours, que Peter fumait du crack avec sérieux, que Patrick était guitariste dans un groupe rock, que Fatima était une irréductible vieille fille, que l'enfant de Mahery s'était révélé autiste après être passé entre les mains cruelles de plusieurs médecins ignorants.

Lui recueillait les petites confidences car les autres l'intéressaient. Non pas une vilaine curiosité mais une empathie qui transparaissait dans ses relations avec autrui. Non plus pour de sombres manipulations à posteriori mais à but strictement relationnel.

Et qui eût cru que la demi-journée passerait si vite. Tout le personnel se retrouvait dehors, chacun son chemin pour attraper le dernier bus.

Jay était parmi les derniers. Aline du service comptabilité le héla.

- La poisse ! Je n'ai même pas réussi à boucler ce que je devais faire aujourd'hui ! Je dois finir d'enregistrer toutes les opérations d'ici demain et je suis loin de la moitié. Je me demande comment je vais faire... marmonna-t-elle en rejoignant son collègue.

- Mais dans ce cas, même si tu travaillais en horaire normal, tu n'y parviendrais pas !

Ils effectuèrent leur pointage au poste de sécurité en présence de l'agent à la mine renfrognée sans doute parce qu'il continuait de ruminer l'idée titanesque de la marche à pied des jours à venir. L'usage du gel hydroalcoolique pour leurs mains venait clôturer l'opération de pointage.

- Si si, une fois que j'atteins la vitesse de croisière... répondit Aline. Mais le hic avec cet horaire court, c'est que je n'y arrive pas. Nous sommes 2 mais comme nous travaillons en alternance sans possibilité de passation, nous avons été obligées de nous partager les tâches et boum, les enregistrements me reviennent. C'est vraiment bizarre comme ambiance, tu ne trouves pas ?

- Ça c'est sûr. Dès que quelqu'un pointe le bout de son nez dans ton espace vital, tu frémis d'anxiété ! Sans parler de ce masque qui est un handicap pour discuter....

- Et pour la concentration aussi ! Je ne sais pas si j'aurai la force de traverser tout ça.

Qu'est-ce que je vais inventer comme excuse lorsque je ne parviendrai pas à boucler les enregistrements ?

- Pourquoi inventer ? Dis à ton superviseur ce à quoi tu fais face ! Il comprendra.

- Même pas en rêve. Déjà que l'on nous présente comme un privilège le peu que nous allons toucher en fin de mois, tu crois qu'on nous pardonnera la moindre erreur !? J'entends déjà d'ici les « y'en a qui ne demandent qu'à vous remplacer si vous n'y arrivez pas ».

Jay soupira. Le temps n'était pas propice aux faibles, c'est clair. Ceux qui ne parviendront pas à dépasser leurs limites resteront sur les carreaux.

Le bus d'Aline arriva et elle devait se préparer à l'empoigne qui s'engagerait pour être parmi ceux qui y accèderaient.

- Tu ne gagnes rien à t'inquiéter ainsi. Tu feras de ton mieux et advienne que pourra. Que peux-tu de plus ? lui dit Jay. Allez, à demain.

Une bousculade ferme à l'orée du car, en harmonie avec le rythme chaloupé de Despacito provenant de l'intérieur du véhicule.

Aline était arrivée en retard le lendemain, n'a pas réussi à terminer son taf. Elle se torturait l'esprit, pensant son cas indéfendable et se retrouvait sur une liste noire imaginaire.

La mort dans l'âme, elle photocopiait un document rébarbatif aux yeux d'un non-initié. Jay essayait de relativiser sa situation. Elle déversa un torrent de misère : un mari déjà licencié - pas de chance de faire partie des premiers de cordée -, une belle-mère qui nécessitait des soins lourds - depuis 2 ans maintenant -, trois enfants dont l'un avait été récemment admis à l'hôpital et continue à suivre un traitement kinésithérapeutique qui grevait le budget familial déjà maigre.

- D'accord, ce n'est peut-être pas vraiment cher en soi mais en l'état actuel des choses, c'est intenable, confia-t-elle.

Trois jours plus tard, les enjeux étaient montés d'un cran. Les polyvalents seraient privilégiés. La boîte se délestait du tiers de son personnel. Un rouleau compresseur qui ne tenait compte d'aucune préférence mais uniquement de la rentabilité. Un employé harassé qui abattrait le travail de trois personnes, une charge utile au fonctionnement qui serait supprimée, autant de variables sacrifiées à l'autel de la survie de l'entreprise.

- Nous ne ferons pas partie de la cohorte d'entreprises qui fermeront à l'issue de cette crise sanitaire. Nous ferons le nécessaire pour nous en sortir, déclara le chef, implacable.

De manière objective, personne ne saurait lui donner tort. Si l'entreprise survit, au final, tout le monde y gagne : le personnel qui pourrait éventuellement être réintégré, l'État côté impôts, l'économie en général, et le capital, aussi et surtout. Sauf que, nous autres, êtres humains dans cette partie de l'hémisphère, sous cette latitude, nous sommes viscéralement subjectifs, songea Jay. Le monde était décidément dur pour les faibles. Par quelle astuce Aline avait réussi à le convaincre que leur place était interchangeable ? Le voilà devant leur N+1, en train de déployer des arguments abracadabrants pour le persuader qu'Aline était tout autant, sinon plus, polyvalente que lui ! A-t-on jamais vu chose pareille ?! Même lui se détachait de sa personne, se regardait et n'en croyait pas ses oreilles. Mais Jay restait convaincu qu'il ne mourrait pas de faim à l'issue de cette crise, contrairement à Aline qui se débattait carrément dans des soucis abyssaux, et il ne voulait pas fermer les yeux sur cette détresse. Donc le voilà, incrédule, angoissé, mais libre comme l'air !

Jay n'avait jamais réussi à conquérir assez longtemps la confiance d'une femme pour se marier. Il était le genre de gars serviable, très sollicité par la gent féminine comme masculine, pour les dépanner à l'occasion. Sa plus longue relation amoureuse s'était terminée dans le dépit, la demoiselle pensant qu'il mentait en disant que Violette était sa cousine et non une petite amie régulière, tandis qu'il aidait cette dernière dans le montage financier très prenant

d'un business où il ne prendrait même pas part. De guerre lasse devant le gouffre de temps ingurgité par ce service bénévole qu'il rendait, sa dulcinée avait rompu les ponts. Par la force des choses, ou de sa nature à plus proprement parler, il n'avait donc pas de famille à lui. Mais Hannah l'attendait dans la cour. Son adorable nièce. Mais quel enfant ne l'était pas !?

- Jay, Jay, s'écria la petite, toute heureuse d'accueillir son oncle. Je t'attendais, tu sais. J'ai tellement envie de jouer et personne n'a le temps.

Leur famille était composée d'une quinzaine d'individus regroupés dans l'enceinte de leur domaine et aucun pour prêter attention à Hannah. « Elle est épuisante cette petite » était le leitmotiv de sa mère. Mais elle disait cela de tous ses enfants au nombre de quatre, ce qui enlevait du poids à sa remarque pour marquer négativement une petite fille brillante de 11 ans comme Hannah. Car, oh oui, brillante elle l'était. Il s'émerveillait au cours de leurs jeux de sa candeur alliée à son espièglerie et à son ingéniosité. Elle était intrépide, et toujours volontaire pour une nouvelle expérience. Lever une tente bringuebalante et poussiéreuse au point de réveiller les allergies en plein milieu de la cour, traverser une rivière en crue sur un radeau de fortune, colorier un brin de papier jusqu'à ressembler à s'y méprendre à un vrai billet de cent au premier coup d'œil, ah ça il en avait fait du bruit le petit cousin avec ses hurlements de joie lors de cette trouvaille ! La famille, réunie de temps à autre autour d'un barbecue, se remémorait avec plaisir de ces moments cocasses dont la plupart étaient du fait de Hannah. Elle sortait des devinettes improbables qu'elle ramenait de son école.

- Oncle Jay, tu me dis la capitale de Tamalou ?

Jay faisait mine de cogiter avant de se déclarer forfait.

- Ben, Gébobola ! Hannah voyait son oncle dans le brouillard et lui expliquait en épelant avec magnanimité : t'as mal où - j'ai bobo là !

Les deux compères rigolaient ensemble. Jay en était tout attendri.

- Et que prendrait un éléphant dans un restaurant, oncle Jay ?

- Je ne sais pas Hannah, peut-être de la salade ?

- Mais non, oncle Jay, de la place ! Un éléphant prend de la place... répondit-elle, hilare.

Mais surtout, elle était infatigable et entraînait son oncle dans une farandole de jeux à l'issue desquels un sourire de contentement était plaqué sur les lèvres de la petite. Un sourire qui lui réchauffait le cœur et faisait qu'il avait toujours du temps pour Hannah.

- Laisse-moi déposer mes affaires et je suis tout à toi Hannah.

- Chouette que tu sois là oncle Jay ! Hannah sautillait de joie.

En rejoignant sa maison, à l'Est de celle de son petit frère, il se faisait héler par son autre petite sœur sur le pas de sa porte, de l'autre côté.

- Je t'ai entendu parler avec Hannah ! Ne devrais-tu pas être encore au bureau à cette heure-ci ? demanda-t-elle, curieuse, mais redoutant néanmoins la réponse.

Ces temps-ci, les employés devenus chômeurs foisonnaient. Elle espérait que son frère ne faisait pas partie du lot, comme leur neveu.

- Une autre fois, chère sœur. Pour le moment, je vais jouer avec Hannah. Nous aurons le temps d'en reparler.

Il imaginait déjà

la levée de bouclier lorsque sa fratrie prendra connaissance de son attitude chevaleresque envers Aline. Enfin, lui pensait chevaleresque, eux diront, inconsciente.

Hannah et lui suivaient un rituel : un classique colin-maillard, de la balançoire, un peu de « quelle heure est-il madame la louve », jeu consistant à faire faire des petits pas en avant à chaque horaire annoncé pour rapprocher sa proie et ensuite la chatouiller à volonté. Mais Hannah disposait d'une réserve inépuisable de variantes dans ce registre. Le jeu de construction leur prenait le plus de temps. Hannah s'appliquait qu'il s'agisse d'un vase avec fleurs,

ou d'un soldat miniature en position de combat, fabriqués avec du papier et du verre. Leurs activités ludiques se terminaient invariablement par un jeu de points suivi d'un jeu d'échec. Jay en sortait fourbu et heureux. Son cœur débordait de tendresse et d'amour pour la petite. Hannah savait en son for intérieur pouvoir compter sur lui en toutes circonstances.

La version enfantine du bonheur, c'était quand son oncle la récupérait à la sortie de l'école. Ils cheminaient ensemble et Hannah disposait d'une oreille attentive pour toutes ses narrations. « Je vais pouvoir venir te chercher un peu plus souvent Hannah, maintenant que j'ai un peu plus de temps libre », lui confia Jay.

- Papa n'arrête pas de lever les yeux au ciel à chaque fois que lui et maman parlent de ton temps libre. Moi, franchement, oncle Jay, ça m'arrange. Déclama-t-elle avec emphase.

Jay plaqua un bisou sonore sur sa joue, tellement elle était à croquer. Contre quoi Hannah récriminait « non, oncle Jay, pas de bisous baveux » mais c'était pour la forme.

Deux jours auparavant, Jay avait été sommé - au cours d'un dîner improvisé pour l'occasion - de dévoiler les dessous de son arrêt de travail. Son petit frère et sa femme, son fils aîné et sa conjointe, sa petite sœur, son autre grande sœur et son mari, leur cousin germain de passage, étaient toute ouïe. Que ce fut dur ! Jay ramait pour les convaincre qu'il avait agi en toute connaissance de cause. Aline se débattait dans d'énormes soucis. Elle avait besoin d'une main secourable. « N'importe qui aurait fait de même, voyons ! ». Il avait conscience d'exagérer un peu, mais c'était sa nature profonde. Aline était venue l'implorer, lui exposant crûment les dédales de sa détresse financière. Ce qu'elle lui demandait était la possibilité de continuer à percevoir un salaire, par ailleurs réduit, en acceptant qu'il lui cède un poste.

- À moins d'un cœur de pierre, il m'était impossible de ne pas compatir. J'ai un toit. J'ai encore de la réserve. Je suis, et de loin, mieux loti qu'elle, vous en conviendrez !

Sa sœur l'admirait dans le secret de son cœur ; mais elle lui asséna son venin.

- Mais va traverser la rue, et donne tout ce que tu as aux personnes nécessiteuses regroupées autour du bac à ordures, de l'autre côté. Mais quand comprendras-tu que tu ne peux soulager toute la misère du monde ? A-t-on jamais vu ça ! Un gars qui va renoncer à son gagne-pain pour un autre ? Tu en pincas pour cette Aline ?

Les autres membres de la famille l'écoutaient, un peu gênés, mais n'en pensaient pas moins.

- Cette crise prendra fin, la covid-19 sera vaincue un jour, et je retrouverai mon poste, sinon un autre. Les êtres humains sont capables d'altruisme. J'ai agi en toute bonne foi, et sans contrepartie, selon ce que me dictait ma conscience. Vous me connaissez, je suis comme ça ! Qu'auraient-ils pu ajouter à cela ? Mais maintenant qu'il y repensait, Aline semblait prête à toutes les éventualités lorsqu'elle lui demanda ce que, lui, voulait en retour. Elle avait eu l'air abasourdi lorsque Jay lui avait dit qu'il faisait cela de bon cœur. Le délégué du personnel n'avait-il pas dit qu'il fallait se serrer les coudes pour s'en sortir ? La générosité était-elle donc inenvisageable par ces temps-ci ? Une chose qu'il allait entretenir chez Hannah, parce qu'elle était une enfant confiante et débordante de bonté, et ce serait une pitié qu'elle perde ces caractères en chemin.

Sa famille le boudait un peu, mais il savait que cela passera, comme dans toutes les familles unies. Les lendemains qui chantent paraissaient lointains, sa réserve s'amenuisait, quelques fois il se réveillait rattrapé par l'angoisse. Mais jamais, à aucun moment, il ne regrettait sa décision. Si c'était à refaire, et si c'était une autre personne, il aurait fait le même choix.

Chaque jour, il voyait se développer sous ses yeux une Hannah qui gagnait en assurance, en intelligence, et en bonté. Son cœur débordait d'amour pour l'enfant. Jay aimait les enfants, mais Hannah avait gagné une place spéciale dans son cœur.

Jay se doutait bien que de son côté Hannah s'était attaché à lui et le considérait comme son ami, sa famille, tout simplement.

Des milliards d'êtres humains évoluent sur cette terre, et certaines personnes parviennent à tisser des liens qui illuminent et embellissent leur vie, et leur survivront. Jay s'en rendait compte tout en regardant Hannah jubiler car elle venait de faire échec et mat pour la nième fois.

Une chance qui ne se serait présentée sans ce foutu confinement... !



L'ombre à la lumière

Par Anaïs Carpenen | Illustration : Sandrine NANY

Il faisait très froid. Je me rappelle que maman dormait, sans vraiment fermer les yeux. La pauvre n'avait rien mangé et cela faisait quelques jours déjà.

Elle m'expliquait que nous devions tous rester chez nous et qu'il était interdit de sortir.

"Comme quand je suis puni et que je ne peux pas sortir?"

"Exactement", répondit ma mère. Je me demandais bien ce que nous avions tous fait de mal. Je tardais à dormir. En fait, je voulais jouer mais Lumière serait-il vraiment partant pour un tour de cache-cache à cette heure ? Il était quand même trois heures du matin. Le bruit habituel recommença. On l'entendait grimper sur les toits et sauter de maison en maison, suivit d'un grondement terrifiant. Personne ne savait ce que c'était vraiment.

Maman me disait toujours de ne jamais m'approcher de la fenêtre vers cette heure. Elle prenait soin de bien fermer les seules deux fenêtres de notre maison. Je ne sais pas à quel point cela nous protégeait vraiment mais elle était déterminée à ce propos.

J'étais curieux de savoir ce qui se tramait à l'extérieur. Je vérifiais que maman dormait à poings fermés et m'approchais doucement de la fenêtre.

Dehors, il n'y avait que la lumière de la lune pour éclairer notre quartier. Sinon, tout baignerait dans les ténèbres. Nous étions peu nombreux au début, puis petit à petit, d'autres familles se sont installées. Je crois qu'elles s'y sentaient bien, je ne sais pas.

Je remarquai quelque chose dans le noir, comme une ombre. En la voyant se retourner vers moi, je fus pris d'une attaque. Deux yeux rouges me regardaient et j'ai juste reculé à grands pas jusqu'au matelas. J'essayai de me convaincre que ce n'était que mon imagination.

Alors que j'étais assis à jouer, j'entendis frapper très fort à la porte. Maman tremblait comme une feuille. Ses os se dessinaient sur visage et son cou et le léger châle qui lui couvrait devenait gris de poussière. Ses pieds traînaient sur le sol et ses cheveux tombaient, mais comme je l'admirais. Pour moi c'était la plus belle de toutes les mamans. Elle ouvrit la porte et je distinguais de grosses bottes vertes. On aurait dit des méchants dans les films. Ils avaient une voix grave et parlaient de façon brutale.

Maman se retourna et me pris dans ses bras pour me couvrir les oreilles. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient mais ils parlaient de maison et je distinguais à peine leurs paroles.

Quand ils partirent, ma mère s'est mise à pleurer. Elle me serrait très fort dans ses bras comme pour m'empêcher de partir. Je me suis dit que peut-être Lumière pourrait la réconforter mieux que moi, alors je l'ai appelé, de toutes mes forces. Il brillait de milles feux lorsqu'il est apparu et nous a serrés dans ses bras. Je me sentais enfin bien et je suis sûr que maman aussi.

Les jours qui ont suivi étaient pires. Maman n'avait plus d'économies. Celles que mon père nous avait laissées avant son départ touchaient à leur fin. Chaque jour, on essayait de manger qu'un morceau de pain. La petite boutique était très loin de nous et il nous fallait marcher des heures pour l'atteindre. Je préférais mourir de faim. Mes problèmes de santé ne s'amélioraient point, malgré les médicaments de l'hôpital. Je suis chétif depuis la naissance et c'est bien pour cela que l'on me surnomme le maladif.

J'étais habitué à ces remontrances de la part de mes amis à l'école. Lorsque je pleurais, c'est Lumière qui venait me consoler. Il était le seul à me comprendre et personne ne pouvait me

le voler. Dans mon monde, on faisait les fous et personne ne nous grondait.

Comme un problème ne vient pas seul, un jour, dans la cour, je remarquai un monsieur tout habillé de noir. Il frappait à la porte de chacun et paraissait très sérieux. Je demandais à maman qui était-ce et pourquoi il semblait si livide. Elle me répondit que les gens comme lui l'étaient souvent, surtout avec le rôle qui leur était donné. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle racontait mais j'étais sûr qu'il avait lui aussi besoin de Lumière.

Lorsqu'il a atteint notre porte, il nous a demandé gentiment de sortir de la maison, qu'il avait du travail à faire. Quel genre de travail demande qu'on soit hors de notre maison ?

Il ne m'inspirait pas confiance. Avec son long manteau noir, il ressemblait à un corbeau. Ses cheveux étaient aussi sombres que ses habits. Il a souri après son discours qui m'a semblé comme de l'anglais et c'est là que j'ai remarqué ses yeux. Ils brillaient, mais pas de la même façon que nous. J'ai cru qu'ils étaient rouges. Je ressentis la même panique que quand j'avais vu L'Ombre.

Maman a dit qu'elle ne bougerait pas d'un pied. C'est la première fois que je la voyais dans cet état.

"Si ou anvi kraz mo lakaz, ou pou bizin kraz mwa ansam!"

Les larmes me vinrent aux yeux. Pourquoi ce monsieur voulait-il détruire notre maison ? Qu'avions-nous fait de si atroce qui le poussait à nous punir ainsi ? Etait-ce une façon qu'avaient les adultes pour imposer leur pouvoir ?

J'avais tant de questions et si peu de réponses.

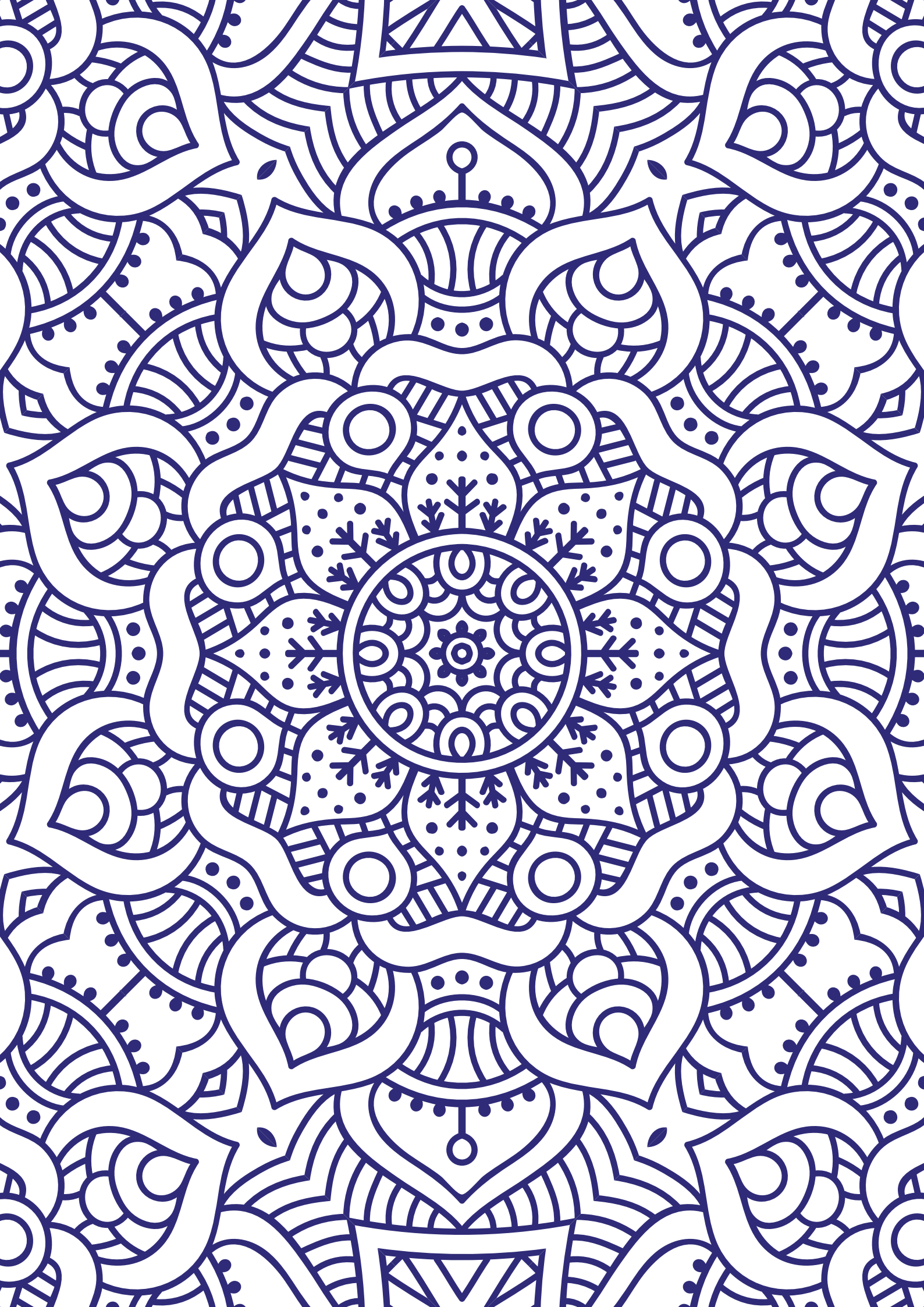
C'est après cela que tout a commencé. L'Ombre survint de nulle part. La vieille horloge laissée par mon père indiquait quinze heures... Nous n'avions encore jamais entendu ce genre de grondement. L'Ombre s'imposait et se faisait entendre. Elle grandissait au fur et à mesure et s'accaparaient de tout ce qui se trouvait sur son passage.

Nous étions debout devant elle, impuissants.

Elle commença à détruire une maison. Et deux. Et bientôt c'était à notre tour. Les enfants pleuraient. Les mamans protégeaient et tenaient leurs progénitures en jurant. C'était atroce. On ramassait ce qui nous était encore précieux. Et L'Ombre souriait, grandissait, elle n'avait plus de merci.

Ce soir-là on dormit sous les étoiles. Il faisait un froid glacial, le froid qui attrape par les tripes, pénètre les parois de nos os pour nous figer sur place. Les dents de ma bouche raclaient comme quand je mangeais des morceaux de glaçons. Je me sentais si faible...

Le petit ferma les yeux dans les bras de sa mère. Lumière le rejoignit et pour la première fois, sans qu'il dût l'appeler. Je crois qu'ils ne furent jamais aussi heureux de se voir.





Le choix du bonheur

Par Andrianarivelo Aina Natacha | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

20 mars 2020...20 heures. L'état d'urgence sanitaire vient d'être décrété avec tout ce qu'il implique comme mesures d'accompagnement : cessation immédiate de toutes les activités, confinement, couvre-feu... Certains considèrent cette décision comme arrivée à point nommé ; d'autres l'attendaient depuis un temps et puis finalement elle fait toujours l'effet d'une décharge en plein cœur. On ne sait pas trop comment réagir ; d'ailleurs cela semble assez difficile quand on vient de vous annoncer qu'une maladie que vous n'avez vue qu'à la télé s'invite chez vous sans crier gare. De toutes les célébrités, il fallait que ce soit celle-là qui vienne. D'habitude les célébrités - les vraies coûtent trop cher au pays tel que le nôtre et celle-là est bien la seule à s'incruster gratuitement, insolemment et sournoisement. Maintenant, nous allons vivre en direct les horreurs qui jusque-là étaient emprisonnées derrière notre petit écran, nous croisons juste les doigts et les orteils pour qu'elles n'aient pas les mêmes ampleurs qu'aux nouvelles car nous sommes un bien trop petit pays pour connaître des malheurs aussi grandioses. On a la vague impression que tout part dans tous les sens : les bouchons qui les vendredis soirs ont l'air assoupis et nonchalants semblent d'un coup s'apprêter à déguerpir au plus vite ; les gens s'affairent pour rentrer chez eux, pour s'alimenter en carburant ou autre ; la fièvre du vendredi soir sert désormais de présage à une autre fièvre apparemment plus meurtrière. La logique aurait voulu que nous aussi nous participions à toute cette effervescence. Nous étions entre nous, en train de converser tranquillement autour des tables où nous avons pris l'habitude de nous retrouver, en train de prendre une bouffée d'air entre deux danses, en train de siroter une bière ou un Mojito, en train de rire aux éclats à des blagues qui ne font rire que nous, en train d'apprécier la douceur de la nuit... entre nous. Que faire alors ? Puisque tout le monde part, puisqu'il paraît urgent de partir...

Le choix de danser. Voilà ! Nous avons décidé de laisser la ville poursuivre tranquillement son électrocution. Faire comme si nous n'étions pas au courant de cette fameuse nouvelle, bien sûr que nous aurions pu ne pas être au courant avec nos rires qui retentissaient et la musique qui envahissait les airs. Puisque nous ne savions pas quand nous allons nous retrouver, ni quand nous allons danser de nouveau, ni quand nous allons divaguer autour d'un verre, ni quand nous allons de nouveau rire à nos stupides blagues, pour nous le plus urgent était de faire le plein de rires, d'ambiance, de complicité, de bonne humeur, d'amitié... Bête diront certainement certains, mais fort heureusement que nous n'avions pas à défendre cette idée contre quelques âmes sensées. De toutes les façons, nous ne disposons que d'un très court moment devant nous, un court moment que chacun de nous sait rendre intense car les vaillantes forces de l'ordre allaient bientôt être déployées au front et croyez-moi ils sont d'une telle efficacité quand il s'agit de ce genre de situation (vivement qu'elles le soient autant pour faire régner l'ordre, bref !). Donc, nous continuions de danser appréhendant plus ou moins le moment où nous devrions nous arrêter... Parce que toutes les danses mènent à la dernière

comme tous les jours mènent au dernier. Comme prévu, les forces de l'ordre ont débarqué en masse, manu militari, balayant nos paysages avec des projecteurs d'une luminosité aveuglante et faisant des échos avec leurs mégaphones. Dans nos têtes, nous nous sommes tous faits à cette idée mais contre toute attente, la surprise n'a pas manqué de nous surprendre. C'est cette sensation là que doivent avoir les braqueurs surpris en plein flagrant délit ! Même les médias étaient sur place. Bien que nous ayons trouvé cela amusant, nous nous devons de garder notre sérieux légendaire sous le regard inquisiteur des caméras de télé. Tout cela était juste SPEC-TA-CU-LAIRE ! Et c'est peu de le dire. Les gentils agents nous ont sommés de rentrer chez nous étant donné que nous n'étions pas au courant du décret qui déclarait l'état d'urgence et ce qui s'en suivait. Obtempérant sagement, nous nous sommes dit au revoir à contrecœur espérant se retrouver au plus tôt pour papoter, rire et danser.

Le choix d'en rire. Samedi, premier jour du confinement total : tout le monde se rue sur les produits de première nécessité et en bon mouton de Panurge qui se respecte, j'ai fait autant. Décision qui ne repose sur aucun fondement rationnel mais dont l'exécution était absolument impérative selon les recommandations avisées des aînés basées sur les expériences fort pertinentes du passé ! Sans plus de conviction, je me suis donc résolue à faire le plein de PPN, ou plutôt le peu que peut le permettre le budget du salaire moyen car le plein est un bien grand mot. Là encore, le comble de la dérision : l'épicier était assailli par la foule. Je pense bien qu'il a réalisé les ventes qu'il aurait pu faire en trois-quatre jours sinon plus en l'espace d'une demi-journée. J'aurais bien voulu respecter les mesures de distanciation et attendre sagement mon tour mais je crois que j'aurais poireauté jusqu'à la fin de l'après-midi si j'avais agi ainsi. Avec un voisin du quartier nous nous sommes hasardés à émettre des hypothèses selon lesquelles on aurait largement eu le temps et la possibilité d'être contaminé vu comment on se comportait... Nous riions imaginant le scénario d'une personne qui se serait d'un coup évanoui, ou qui aurait éternué ou aurait toussé fortement au milieu de cette effervescence et puis zut ! Ce serait tout sauf amusant ! Une fois terminées les emplettes, on ne pouvait s'aviser d'avoir oublié d'acheter du sel ou du savon. Témoins oculaires de l'Histoire, tous autant que nous sommes allons donc malgré nous participer à cet événement. Ce n'est ni la meilleure façon ni la façon dont on aurait voulu mais nous voilà acteurs obligés d'une scène qui constituera les leçons d'Histoire ou de sciences naturelles des générations futures. Constat amusamment prétentieux vu le rôle qui se limite à ne rien faire. Donc voilà ce que je raconterai à mes petits enfants si je réussis ma mission : il y a 20 ans, une pandémie appelée Coronavirus a frappé notre pays et pour éviter que la maladie ne se propage puisqu'on voulait survivre, tout le monde devait rester confiné chez soi ; seuls étaient autorisés à sortir ceux qui devaient faire les courses ou ceux dont le travail était réquisitionné, mais il y avait aussi ceux que leur ventre vide chassait impérativement hors de chez eux. Héroïque non ? Aujourd'hui s'ouvre donc cette parenthèse historique dont aucun ne peut prédire la durée : des jours, des semaines, des mois, des années... L'humanité marque une pause dans le temps.

Le choix d'apprécier l'instant présent. La terre ne s'arrêtera pas de tourner ! L'homme aura beau hiberner pendant un temps, la terre elle, ne s'en portera que mieux. Maintenant qu'on ne peut plus ni chasser, ni salir, ni gaspiller les ressources, ni polluer, on va s'amuser à tuer le temps ! Mais quelle idée, quelle drôle d'expression que de vouloir tuer le temps ! Après le temps du choc, le temps des réserves compulsives, le temps des acclimations, enfin le temps de se construire un petit cocon douillet. Se réveiller le matin en toute tranquillité sans avoir à subir les agressions perçantes de l'alarme, regarder la maisonnée endormie alors que le soleil commence à peine à caresser les rideaux, petit déjeuner dans la lumière chaude des premiers rayons, apprécier sereinement l'instant sans avoir à courir, à réfléchir

ou à stresser. Voilà un choix qui n'est pas des plus faciles : accepter et s'adapter aux choses que l'on ne peut changer. Donc, comme on ne peut ni se promener, ni jogger, ni faire du vélo, on meublera nos journées autrement. Passer en revue toutes les recettes culinaires en faisant une croix sur celles qui dépassent d'un peu ou de beaucoup nos facultés mentales. Y sont passées les bananes flambées, les cakes, les gâteaux au chocolat, les tartes, les gratins... Ce qui est étrange c'est que leur goût n'est jamais le même pour les mêmes proportions d'ingrédients. On essaie, on tâtonne, on rate, on improvise, on s'améliore et on y arrive ; tout comme dans la vie. L'objectif essentiel est atteint puisque tout le monde y trouve son petit bonheur : les grands, les enfants, celui qui doit ranger le laboratoire (le plus chanceux il faut le dire !) et même les poignées d'amour !!! Certaines fois, les enfants nous invitent à être les clients privilégiés du restaurant très chic qu'ils ont créé dans la salle à manger. C'est ainsi que nous nous retrouvons souvent à croquer des poivrons, des carottes ou des saucisses en plastique dont il faut faire l'éloge faute de quoi les heureux propriétaires du restaurant ne nous feront plus la cuisine. L'école à la maison devrait trouver son repère dans les annales des faits marquants de l'humanité. Question existentielle que je me pose souvent ces temps-ci : comment transmettre à ces si jeunes âmes des savoirs qu'on n'est soi-même pas sûr de posséder. La réponse coule de source quand par la force des choses on doit s'improviser « maitresse » : on apprend, on improvise et on y arrive bon gré, malgré. Je n'étais pas au bout de mes surprises quand les deux petits médecins qui travaillent chez moi m'ont annoncé une maladie dont l'existence même m'était jusqu'alors insoupçonnée : « Madame, vous souffrez d'une carie au niveau de votre oreille gauche suite au bonbon que vous avez avalé de travers. Donc en attendant que le bonbon migre bien pour pouvoir permettre l'opération, prenez ces quelques cachets. Repassez après trois jours. » Je respectais donc à la lettre les prescriptions de mes médecins et comme convenu, mon opération fut un succès total : on a pu extraire le bonbon de mon oreille et comme je venais de subir une chirurgie des plus délicates et que je leur faisais vraiment pitié, mes médecins m'ont donné beaucoup d'argent pour que je m'achète à manger et que je guérisse et puisse me rétablir au plus vite.

Elle me manque ! Elle vit à cent mille lieux de moi. Nouvelle venue qui « cherche Rome en Rome », elle est tombée éperdument amoureuse de ce qu'elle appelle affectueusement « Italie de mon cœur, mon beau pays d'adoption ». Ma sœur me manque ! Une fois, nous avons passé six heures au téléphone nous réconfortant par rapport à la tournure des choses : au fait pour elle de ne pouvoir rentrer au pays pour voir les parents cet été, au fait de ne plus savoir si nos boulots allaient survivre à tout ça, au fait d'être dans la déprime et d'être si chanceuses de pouvoir compter l'une sur l'autre dans cette épreuve, de pouvoir en parler, en rire, en pleurer... Elle me manque ! Elle aussi. Ma cousine, ma sœur de cœur. Mulhouse est apparemment une très jolie ville si l'on en croit ce qu'elle dit. Une ville qui je pense lui réussit bien parce qu'elle va bientôt y élever son enfant, graine de bonne nouvelle au milieu d'un flocon de petits soucis. Heureux ! Très heureux mais quoi qu'un peu préoccupés, nous nous demandons et nous lui demandons comment elle allait jongler entre notre petit bout de chou et son métier de médecin, un métier de malade assurément vu le rythme effréné de sa vie. Elle prend le temps de nous rassurer de son ton calme et posé, il faut dire que nous ne lui facilitons pas les choses et lui rajoutons du boulot en plus mais étrangement n'en sommes pas ressortis plus rassurés que ça ! En bons Malgaches qui se respectent, nous voulons être aux premières loges pour voir ce petit trésor naître et être là pour la soutenir. Maintenant, même si l'un ou quelques-uns d'entre nous arrivaient à trouver de quoi payer le voyage, nous ne pourrions nous déplacer qu'après cette guerre. Au bout du compte, nous nous sommes dit que tout va bien aller, qu'elle saura faire face, brave fille ! Nous avons grandi ensemble non sans galérer et les parents nous ont toujours appris que la meilleure façon d'avancer

est de se serrer les coudes, ce que nous appliquons à la lettre. Je retombe quelquefois en enfance parce que le confinement rend nostalgique. Les souvenirs sont si imprévisibles ! Ils rejaillissent tel un geyser d'émotions traînant avec eux les personnes que nous aimons, les moments que nous affectionnons et plus encore quand la technologie s'en mêle. Une de nos correspondances : « J'ai failli pleurer quand FB m'a renvoyé cette photo en pleine poire !!! Tu me manques ! Mais malgré la distance, tu as à jamais cette place dans mon cœur ! Ma Sœur, mon Cœur, mon Ame sœur... Je t'aime. Duo parfait de guerrières : un peu de toi et de ta sagesse, un peu de moi et de ma folie, un peu de toi et de ton raisonnement, un peu de moi et de ma passion, un peu de toi et de ton carré, un peu de moi et de mon sinueux, un peu d'intelligence, un peu de stupidité, un peu de ponctualité, un peu de retard ; mélange savamment dosée et les parents en sont gâtés... jusqu'à en devenir gâteux ! Je t'aime mille fois, je t'aime encore plus, je t'aime d'ici jusqu'à la lune, je t'aime dix millions de fois de la terre jusqu'à la lune, et moi encore plus... » Ce à quoi elle a répondu « Rhooo ma poulette ! Laisse-moi déjà prendre une grande bouffée d'air car le duo parfait de guerrières, ce n'est pas sensé pleurer ça...non ?! Tu m'as mis les larmes aux yeux tout en réussissant à me faire rire, tu me connais par cœur... Tu es ma moitié et toi aussi tu me manques tant. Tu es mon amour, mon espoir, ma joie, celle qui me raccroche à toutes les choses de la vie quand je perds le fil. Tu es brillante, folle, vraie, loyale, magnifique honnête... tu es ma fierté au quotidien. Je suis heureuse de t'avoir dans ma vie, de te voir grandir – sans changer, tu m'épates chaque jour avec ton énergie, ta passion et ta folie. Merci pour ton amour, ta présence constante malgré la distance, car même loin d'ici – je sais que tu es là, merci d'être toujours là quand j'en ai besoin. Tu me fais tellement du bien et JE T'AIME au-delà de tout ce que les mots pourraient exprimer. Je t'embrasse très fort. De tout mon cœur, avec toute ma tendresse, pour toujours. »

Le choix de se relever. La mort est impitoyable ! Elle cueille, fauche, tue sans état d'âmes. Si l'on a un peu de chance, elle nous persécute longtemps mais mon ami lui a été percuté de plein fouet. Les circonstances sont déjà bien particulières mais quand on vous annonce le décès d'une personne qui vous est chère, la sensation est semblable à celle de la foudre qui frappe alors qu'il fait si beau et que le soleil brille. La nouvelle m'a juste tétanisée ! Je n'ai pu empêcher mes larmes de couler, mes mains de trembler et le sol de se dérober sous mes pieds. Je me suis assise le temps de reprendre mes esprits que je n'ai pas retrouvés non sans avoir insisté. Sa femme, ses filles, sa mère, je vois leur image passer en boucle dans ma tête. Non ! J'ai peine à imaginer leurs chagrins, elles doivent être terrassées. Avec ma famille nous allons devoir leur présenter nos condoléances mais appréhendons tellement ce moment craignant que notre présence ne les fasse encore plus pleurer. Nous nous sommes rendus chez lui le cœur serré, ayant préalablement pleuré pour éviter cette scène en face de sa veuve, mais en face de son corps sans vie gisant dans un sommeil éternel, les larmes ont coulé en torrents et j'ai serré sa femme contre mon cœur l'enveloppant de ma tendresse. Nous avons animé la dernière messe pour le repos de l'âme de notre cher Chef de chœur, animé est un mot qui sonne prétentieux quand la plupart du temps, bon nombre d'entre nous ne font que pleurer. Nous avons fait le choix de nous relever tous ensemble, s'épaulant les uns les autres, racontant des blagues pour briser le silence, unis et solidaires dans l'adversité. Malgré les mesures sanitaires, il y avait foule à chaque endroit : de son domicile à sa dernière demeure, les gens qui l'ont connu sont venus en masse lui rendre un dernier hommage : sa famille, ses amis, ses collègues de travail, ses connaissances, il est tout simplement l'ami de tous, un vrai sel de la paix, une réelle source d'inspiration, une personne comme on n'en rencontre que très peu.

Le choix de faire la fête. Heureusement qu'il y n'y a pas que des malheurs dans la vie.

Des bas quelquefois mais aussi des hauts - occasion de décrocher tout plein d'étoiles, des étoiles plein les yeux, des étoiles plein la tête, des étoiles partout dans le cœur. Je partage le bonheur de mon amie pendant la célébration de son mariage. Une cérémonie des plus sobres, en toute simplicité comme elle aime si bien le dire et qui ne détonne pas du tout par rapport à son image. Là voilà belle et resplendissante dans sa robe qui la fait ressembler à une fée habillée de pétales de fleurs ornées de paillettes dorées. Elle irradie de bonheur et elle nous propage des ondes de bonne humeur et de jovialité tout simplement en nous parlant, en souriant, en étant elle. Nous avons eu le plaisir de partager leur tables de noces et ce n'était vraiment que du plaisir : l'ambiance y était conviviale, les convives étaient chaleureux, la chaleur humaine réchauffait toute la salle même si le temps était par moment maussade. La vie a repris le dessus puisqu'elle arrive toujours à se frayer un chemin et les invités ne se font pas prier pour remplir la piste de danse qui ne désemplit pas ; les quelques mois de confinement ont laissé intacte la joie de vivre et la ferveur des taties, tontons, mamies, papis, cousines, cousins, parentés et amis venus conforter le bonheur des jeunes mariés. Eh oui ! On voit à quel point les Malgaches aiment faire la fête.

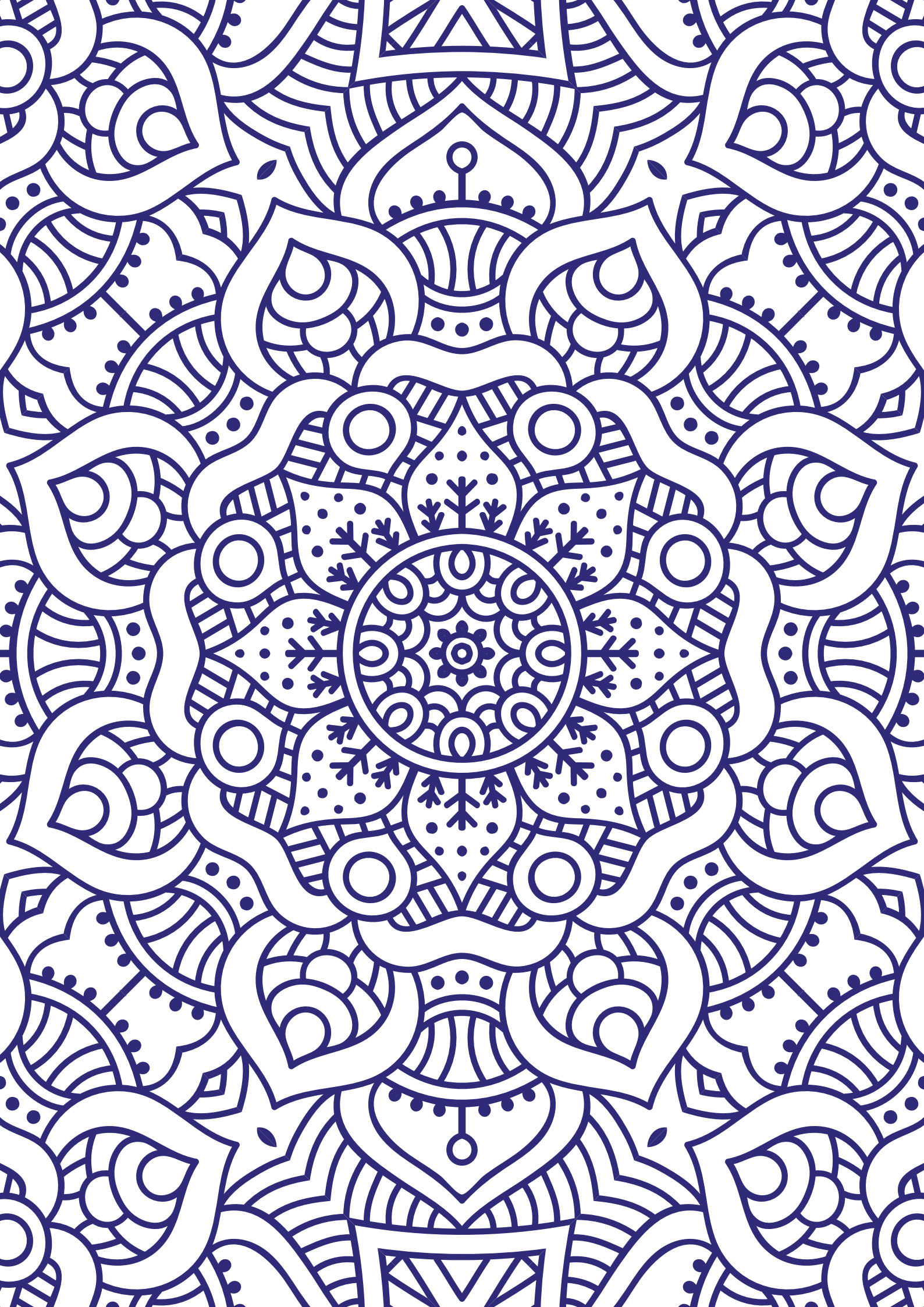
Le choix de relativiser. L'épreuve ultime pendant cette pandémie : un de mes amis a été testé positif au virus. Une fois de plus la consternation totale ! Il est donc impossible de lui rendre visite déjà... Et l'on se repasse toutes ces images dans la tête pour essayer de situer le moment à partir duquel il aurait pu être contaminé, pour se rappeler si l'on a été à un moment ou à un autre physiquement assez proches pendant les réunions au travail pour savoir si...(et puis finalement on n'a pas trop envie d'y repenser), pour s'avouer l'inavouable (sans toutefois oser l'envisager). J'arrête de laisser mes pensées s'échapper aussi loin et je secoue la tête pour les chasser sans trop de succès. Au bout du compte, le mieux serait de se dire qu'à ça aussi on survivra. On se soignera, on pataugera, on ne saura pas trop comment réagir mais on survivra parce qu'on n'aura pas d'autres choix que de survivre et que de tous les jours qui mènent à la mort, le dernier y arrive quoi que l'on fasse. J'emprunte ici une pensée que j'aime bien qui est celle de ne prendre la vie trop au sérieux car il n'y a aucune chance que l'un d'entre nous s'en sorte vivant.

Le choix de partager. Au milieu de tout ce tumulte, certaines conduites ne peuvent que forcer l'admiration. Loin des grands tapages médiatiques des grandes firmes et des plus riches, dont la finalité semble plus se rapprocher de la publicité déguisée que d'autre chose, le bien qui veut faire du bien est discret, voire silencieux. Certaines personnes, elles-mêmes dans le besoin, ont le désir et la volonté de tendre la main à d'autres dans le même cas. Elles partagent ce qu'elles ont dans leurs mains, dans leurs poches, dans leurs paniers sans que le contenu de ces derniers ne leur soit forcément suffisant. Faute de biens matériels, elles offrent ce qu'elles ont de plus précieux : leurs sourires, leur temps, leurs amitiés, leur compassion, leurs connaissances. Si les plus riches ont tendance à toujours vouloir plus que ce qu'ils possèdent ou à se plaindre de la moindre mésaventure, à côté subsiste ce petit peuple courageux à qui aucune galère n'arrive à faire perdre le sourire, la combativité et le sens du partage, un peuple qui vit avec beaucoup moins de 1 ou 2 dollars par jour.

Le choix d'être reconnaissant. Dans la vie, on a toujours le choix. Face à une épreuve, nous pouvons choisir de nous battre ou de jeter l'éponge. Face à un échec, nous pouvons choisir de nous relever ou de nous morfondre. Face à un malheur, nous pouvons choisir d'en tirer parti ou de nous plaindre. La situation d'aujourd'hui nous place exactement là où nous devrions être : en face de nos propres peurs que nous affrontons ou que nous fuyons, c'est selon. Je suis alors reconnaissante pour toutes les bonnes choses que Dieu m'a données gra-

tulement : un toit sur la tête, de la nourriture en quantité suffisante, des habits préservant du froid, tout plein de gens à aimer et à câliner, une bonne santé (physique à coup sûr, mentale à travailler un peu je pense), et par-dessus tout, l'air que je respire car j'ai pleinement conscience qu'en ce moment même, des gens sont entre la vie et la mort en train de se battre attendant qu'un respirateur soit disponible pour pouvoir acheter quelques litres d'oxygène. Merci pour les parents qui ont tout donné et se sont donnés à fond pour que je sois une meilleure personne, merci pour les enfants qui me rendent complètement folle et heureuse, merci pour les si bons et loyaux amis qui me supportent tant bien que mal, merci pour le plus précieux des présents que l'on appelle PRESENT. Je suis aussi particulièrement reconnaissante que l'on m'ait permis de rencontrer cette merveilleuse personne, si dévouée, si tendre, si avenante, si patiente, qui je l'espère n'a fait que le quart du chemin avec moi jusqu'à maintenant. Une personne qui m'endure et à qui je rends la vie dure, une personne que j'admire et avec qui je me dispute... par amour, une personne avec qui j'ai tellement plaisir à me réconcilier...

Moralité : vivons comme si aujourd'hui était le dernier jour parce que si l'on ne nous donnait plus qu'un mois à vivre, nous serions tellement débordés et à ce moment-là, nous voudrions rattraper le temps perdu. Alors ne gaspillons pas le temps et vivons intensément chaque seconde, c'est ainsi nous aurons vécu avant de mourir car comme le dit si bien Ronsard : « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »





Un diner délicieux

Par Albert Mélanie | Illustration : Sandrine NANY

Confinement national pour deux semaines à partir de 6 heures du matin demain vendredi 20 mars 2020 annonce le Premier ministre.

Pour beaucoup de personnes dans l'île, le mot confinement était un nouveau mot, mais pas pour Philippe, confiné depuis 11 ans, dans un mariage raté. Les deux enfants avaient sauté de joie. Pas d'école ! Ils n'avaient pas compris que trois patients positifs au COVID 19, avaient ébranlé la quiétude de ce petit pays.

Philippe, généralement plus pessimiste que réaliste, n'avait pas été choqué par la nouvelle. Il s'y attendait. Mais là, assis dans son petit salon, devant cet écran où la nouvelle du confinement venait d'être annoncée, il se sentait étrange. Il tourna la tête, regarda sa femme digérer la nouvelle. La digestion devait être difficile car, elle, généralement, si expansive, n'avait pas dit un mot en entendant la nouvelle. Leurs regards se croisèrent. Il remarqua, comme pour la première fois, ses sourcils aigus, trop minces et des poches sous ses yeux, ce qui la vieillissait. Cela faisait des années qu'il ne l'avait pas fixée ainsi. Ils ne dirent pas un mot mais devaient penser à la même chose ; comment rester confinés dans cet espace, ensemble pendant deux semaines.

Son portable vibra, avec son index, Philippe les glissait vers le bas : sûrement des messages de collègues et de connaissances qui partageaient la nouvelle. Cette nouvelle excitante et effrayante à la fois ; la nouvelle parfaite pour les réseaux sociaux, pensa-t-il. Ce soir, ce 20 mars, était donc un soir à marquer d'une pierre noire, sur tous les réseaux sociaux. Il fallait donc être de ceux qui partageaient la nouvelle : ce virus aux noms étranges, cet ennemi invisible qui voyageait à travers le monde, avait déposé ses bagages dans ce petit pays, chamboulant la vie d'un peuple, chamboulant la vie déjà assez compliquée de Philippe.

Le premier soir de confinement, il prépara le dîner, comme d'habitude. Cela ne le dérangeait pas ; il adorait se retrouver seul derrière les casseroles. Tel un sorcier derrière son chaudron, il mélangeait les ingrédients. Le curcuma, la coriandre- il en plantait chez lui- les feuilles de curry, toutes ces épices qu'il gardait précieusement dans de petites fioles ou boîtes, dans sa petite cuisine rustique, ces herbes qu'il prenait plaisir à sentir, à caresser jusqu'à ce qu'elles parfument ses doigts fins, embaument la pièce, puis subliment ses plats, leur donnant saveur et goût. De son antre, il pouvait entendre sa femme. Affalée sur le canapé, elle parlait à sa mère depuis trente minutes déjà, au téléphone. Une conversation insignifiante ponctuée de rires, qui témoignait de sa mièvrerie. Ce bavardage futile était typique des femmes se dit-il. Lui, était un être supérieur, à elle, en réalité, à toutes les femmes de sa vie. Philippe accumulait les maîtresses avec délectation. A cet instant, il pensait justement qu'il allait être privé de leurs regards, tantôt admirateurs, tantôt langoureux de désirs, souvent méfiants quand il prenait son téléphone en leur présence. Il choisit trois gros oignons rouges. Il trouvait que ces oignons plus forts en goût, donnaient plus de caractère à ses plats. Il se mit à les éplucher un

par un. Il avait trois maîtresses, mais généralement il partageait l'année entre les trois, comme des saisons, ses saisons à lui. Il regardait droit devant lui. Il coupa le bulbe de l'oignon. Le composé soufre devint volatil. Cela n'eut aucun effet sur lui. Nulle sensation désagréable. Un sourire narquois se dessina sur son visage. C'est fou comme elles lui faisaient du bien, ces créatures, aimantes, sensuelles et parfois si naïves. Elles étaient privilégiées de goûter à sa compagnie, à ses lèvres, à son corps. D'ailleurs, il rappelait souvent à celle du moment qu'elle avait été choisie. Aussi elle se sentait fière d'avoir supplanté ses rivales et de recevoir dans le secret-par de chauds après-midis d'été, ou dans des cabanes chaudes l'hiver- des caresses de ces larges mains douces mais toujours froides. Il n'était pas particulièrement beau, très grand, brun, aux larges épaules, cet homme au teint basané de 38 ans inspirait le mystère auprès de la gent féminine.

Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Avec le temps, l'âge, les problèmes au sein de leur couple, elle s'était enlaidie, était devenue insignifiante. Bien plus lorsqu'il la comparait à ses conquêtes, généralement bien plus jeunes, plus aimantes, plus vives. Ses lèvres roses et charnues semblaient trop larges pour son visage pâle. Ses pommettes hautes lui donnaient un air sévère. Il ne put se retenir: -Tu as drôlement vieilli, dit-il d'un air mesquin.

Il avait envie de la blesser maintenant. Il fallait bien qu'elle sache que ces jours confinés ensemble ne seraient pas une partie de plaisir ou de retrouvailles romantiques. Il se demandait si elle jubilait intérieurement d'être enfermée avec lui. Après toutes ces années sans amour, et de lits froids, elle savait qu'il entretenait des liaisons. Il rentrait tard et sortait tous les week-ends. Avec ce confinement, il ne pourrait pas sortir rejoindre celle qui lui procurait l'attention, l'admiration dont il raffolait, dont il avait besoin. Ce confinement était la vengeance de toutes les femmes trompées. Mais pour Philippe, cet emprisonnement, ce double confinement, réclamait vengeance. Il n'allait pas la battre. Il était un homme trop fin et intelligent ; les mots marquaient aussi bien que les coups.

Elle le regarda, posa son os dans l'assiette ronde et grasse. Sa bouche où brillaient de petites miettes de chair, s'ouvrit un instant, pour riposter, puis se referma. Il n'allait pas gâcher sa première soirée de confinement, et la joie de le savoir bloquer avec elle et leurs deux enfants, qui dévoraient leur cuisse de poulet, indifférents à ces coups bas. Elle se leva, se dirigea vers leur petite cuisine pour faire la vaisselle, ses savates trop grandes claquant sur le carrelage bleu.

Il sourit. Revigoré par cette petite victoire, il termina sa cuisse de poulet. La chair était juteuse et tendre à souhait. Il prit un temps infini à y enterrer ses dents, prenant soin de déchiqueter la chair avec douceur mais tout en ayant les dents fermement plantées dans la chair blanche et épaisse. Il enleva toute la chair sur l'os, comme quand il enlevait les habits de ses maîtresses. Avec une douceur froide, il posa la cuisse nue maintenant dans l'assiette. Il regarda l'os et sourit. Il était temps d'envoyer un message à sa maîtresse, la numéro 3.

La maîtresse numéro 3 n'avait pas de chance finalement. Elle avait renoué avec Philippe, il y a deux semaines. Cela signifiait petites attentions, le charme des recommencements, la phase lune de miel. Ce confinement venait tout gâcher. Philippe avait prévu de la choyer ce premier mois de retrouvailles. Elle habitait en ville, loin du village pittoresque de Philippe. Elle l'avait

rencontré par hasard à la plage. Il était seul face à la mer, elle promenait son chien, son fidèle compagnon comme elle aimait dire. Cette petite bourgeoise, célibataire de 30 ans vivait dans un appartement à son image ; charmant et accueillant malgré sa petite taille. Elle aimait les animaux et les humains encore plus, et elle s'épanouissait en leur compagnie. Elle avait bien demandé à Philippe de quitter son épouse et de venir vivre au creux de ses bras. Il avait refusé, prétextant des prêts communs sur leurs biens immobiliers, et des enfants... Follement éprise, elle s'était fâchée avec sa meilleure amie qui lui avait alors dit de le jeter, qu'il ne valait pas la peine d'attendre cet homme indécis. Les deux amies ne se parlèrent plus. Philippe l'avait félicitée d'avoir enfin compris que cette amie était jalouse de leur bonheur.

Philippe sortit sur le minuscule balcon, il avait besoin de quitter cet espace, où il se savait confiné jour et nuit, entre des enfants qui se disputaient pour des futilités et cette femme peu séduisante qui lui servait de femme devant les hommes. La nuit était belle. Il composa le numéro de sa maîtresse. Elle décrocha presque aussitôt. Il entendit sa belle voix chaude et enjouée. Il l'imagina, vêtue de son pyjama délicat et féminin contre sa peau noire, ses cheveux bruns, bouclés sentant bon la noix de coco. Par moments, il enviait sa légèreté, sa liberté, cet éclat sur son visage, ce rire spontané, communicatif, ce rire d'enfant des îles- qu'elle avait gardé-, témoignant de son optimisme quotidien.

-Salut, tu fais quoi ? dit-il.

-Justement, je voulais que tu m'appelles, Je te quitte Philippe, c'est le confinement, tu es avec ta femme, je suis seule, il est temps que ça s'arrête et que je trouve un vrai partenaire...de vie.

Cette première semaine de confinement plongea le pays dans une atmosphère extraordinaire. Ce peuple, habitué à sortir acheter son pain frais chaque matin, en passant saluer son voisin, habitué à papoter avec son boutiquier en prenant son journal, habitué à déguster ses gâteaux frits, brûlants, croustillants sur le chemin du retour, habitué à aller rendre visite aux proches, se retrouva pris en otage dans sa propre maison avec un ennemi invisible et une peur bien réelle. Tout le monde était à l'affût de la moindre nouvelle chaque jour. On voulait savoir s'il y avait des victimes ou de nouveau cas, et bien sûr si le confinement prendrait fin bientôt. Mais les cas augmentaient et la peur grandissait dans les maisons. On avait faim mais on avait peur de sortir ; le virus et les autorités les maintenant dans la plus grande angoisse. La radio avait retrouvé ses lettres de noblesse dans les foyers, informant le public de l'avancée de l'ennemi, comme en temps de guerre.

Philippe n'avait pas peur, ni pour lui ni pour les enfants ou sa femme. Homme pragmatique, il était comptable dans une grande firme. Bizarrement, les chiffres n'étaient pas sa première passion, il était attiré par les lettres, par les mots. Il lisait beaucoup et de tout, des thèses scientifiques, aux romans policiers, et aux heures tardives, où Morphée se faisait attendre, des textes érotiques. Il n'était pas attiré par l'alcool comme ses collègues. Il trouvait que cela lui faisait perdre de sa prestance.

Ces journées de confinement lui semblaient interminables. Encore plus depuis que sa jolie maîtresse l'avait grossièrement plaqué, prétextant le confinement. Ce n'était qu'une ingrate, elle ne savait pas ce qu'elle perdait. Mais il y avait les deux autres sur lesquelles il pourrait se rabattre. D'ailleurs cette petite bourgeoise avait toujours été un peu rebelle. Parfois elle exigeait trop de lui ; il se sentait prisonnier. Il préférait être le geôlier.

Il se levait tard de ce lit qu'il ne partageait avec personne. Il avait délaissé le lit conjugal il y a plusieurs années. Se lever tard apportait l'illusion que les journées seraient moins longues, entre ces enfants bruyants qui se chamaillaient pour travailler sur l'ordinateur. Il trouvait cette continuité pédagogique ridicule par une crise sanitaire mondiale ; pendant que les scientifiques se disputaient sur l'origine du virus, des enfants récitaient des tables de division. Il regardait ses deux fils. Il se disait que cette génération était moins intelligente. Il ne ressentait aucun désir de les aider dans leurs études. A quoi bon ? Et de plus il n'arriverait pas à descendre à leur niveau pour leur expliquer ce qu'est un Profit, ou comment calculer l'ampérage d'un appareil. Parfois il se disait que ces fils avec un peu de chance, suivraient les traces de leur mère, douée pour le dessin.

Ce soir, encore, il prépara le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Son visage semblait avoir grossi depuis le début du confinement. Elle se régala. Elle avait de la chance chez eux, les provisions ne manquaient pas, les repas étaient copieux. Il se demandait si elle savait la chance qu'elle avait de l'avoir pour légitime époux. Elle aurait pu être confinée avec un mari violent et paresseux. Vraiment elle ne le méritait pas, il sortit fumer une cigarette sur le petit balcon. La nuit était magnifique.

Le soir suivant, il prépara encore le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Il la regardait, ses lèvres trop larges étaient maculées de sauce tomate qui accompagnait un plat de pâtes.

-Tu devrais éviter les pâtes, surtout en temps de confinement, tes vêtements risquent d'avoir rétréci quand tu reprendras le travail, dit-il en riant.

Elle se leva, piquée dans son orgueil de femme. Mais elle ne dit rien. Elle se rendit à la salle de bain se laver le visage, ses savates trop grandes claquant sur le carrelage.

Le soir suivant, il prépara encore le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. C'est lui ou ses joues semblaient plus roses plus joufflues. Alors que des gens mourraient de ce virus mystérieux, elle était là ; elle mangeait de bonnes choses, ne faisait rien de ses journées et dormait en paix. Il pensa pendant un instant à ses maîtresses ; que faisaient-elles sans lui. Il en avait marre de ce confinement. Il aurait pu sortir comme ces gens qui sortent en secret, qui parvenaient à tromper la vigilance des agents de police. Il aurait pu prendre les petits chemins en dan en dan* , comme on disait. Mais le courage lui manquait, risquer la prison ou une grosse amende pour satisfaire la vanité de ces femmes. Braver les lois pour les voir leur donnerait trop d'importance. Elles seraient toujours là après le confinement et même la maitresse numéro 3 reviendrait, il en était persuadé, voilà pourquoi cette pseudo rupture ne l'affectait guère finalement.

Le soir suivant, il prépara encore le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Il la regardait. Il n'avait jamais remarqué qu'elle avait autant de cheveux blancs. Elle avait pourtant trois ans de moins que lui. Pourquoi l'avait-il épousée ? Il se souvient alors du jour de leur mariage. Les parents avaient voulu un grand mariage à l'hôtel de ville, avec un dîner gargantuesque et un orchestre minable. Elle n'était pas si laide à cette époque ou est-ce lui qui était aveugle. Pourquoi s'être marié ? Avec

elle ou une autre, pourquoi le mariage, ce confinement dicté par les principes, par l'église, par les apparences, par les enfants, par les prêts bancaires....

Le soir suivant, il prépara encore le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Il la regardait. Il y avait des miettes de farata sur son menton. Ce soir, le giraumon était particulièrement exquis. Les faratas étaient chauds, légers et faisaient oublier l'absence de pain depuis plusieurs jours. Il allait en rester pour le petit déjeuner. Décidément elle avait beaucoup de chance, cette femme qui n'avait pas fait de grandes études comme lui. Même pendant la brève période des fiançailles, il n'osait pas aborder avec elle, certains sujets sérieux. Après le dîner, il consulta les journaux locaux sur son ordinateur. Il préférait les journaux de papier, ces vieux papiers recyclés qui sentaient l'encre. Le virus gagnait encore du terrain. Les cas augmentaient et la population, restée, cloîtrée chez elle commençait à paniquer. Un passage de l'exode lui revint en tête "Quand l'Eternel passera pour frapper l'Egypte, et verra le sang sur le linteau et sur les deux poteaux, l'Eternel passera par-dessus la porte, et il ne permettra pas au destructeur d'entrer dans vos maisons pour frapper".

Le soir suivant, il prépara le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Il avait préparé un curry de gros pois suivant une recette héritée de feu mère. Philippe n'avait pas connu son père. Il avait disparu quand il apprit que la jeune fille qu'il rencontrait en douce chaque weekend portait son enfant. La maman de Philippe fit des recherches et fut horrifiée de découvrir que l'homme qu'elle aimait, était marié.

Cette grosse femme en face de lui- grosse, car il trouvait que depuis ces jours de confinement, elle avait pris de ventre, n'était-ce pas là un double menton qu'il voyait ?- avait été chanceuse. Elle avait grandi dans une famille unie, avec une mère et un père. Elle avait été choyée, comme l'était souvent les enfants uniques. Il avait eu à 10 ans, à accepter l'arrivée d'une demi-sœur. Elle avait de beaux traits, de longs cheveux soigneux, lisses- premier signe de beauté dans cette petite île. Tout le monde l'aimait. Lui, beaucoup moins, surtout qu'elle décrocha le gros lot en se mariant avec un riche homme d'affaires.

Sa sœur avait appelé la veille, et avait proposé d'envoyer un chauffeur "incognito" récupérer les enfants pour qu'ils passent quelques jours dans leur villa. "Pour être Confinés, autant être confinés dans une villa avec piscine, avait-elle dit en riant. Philippe avait accepté. Les enfants avaient fait la danse de la joie. Philippe avait secoué la tête avec un rire sarcastique, c'est vrai se dit-il que le confinement ressemblait plus à des vacances forcées pour ces personnes riches, aux réfrigérateurs bien garnis, aux belles demeures avec vue sur le lagon bleu turquoise ou sur les chaînes de montagnes. Lui, avait en face de lui, cette femme de plus en plus hideuse. L'avait-il consciemment choisie ? Avait-il vraiment choisi cette vie horrible de confinement à deux ? Être confiné avec une seule femme et de plus celle-là? Celle qui ne reconnaissait pas sa valeur, mais qui dégustait les plats.

Le soir suivant, il prépara encore le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Elle léchait ses gros doigts. Il détestait cela. Il la regardait. Ce soir, les enfants partis chez leur tante, il y avait plus de riz cantonnais pour elle. Lui, il avait perdu l'appétit ces derniers jours. Était-ce parce qu'il restait là confiné, entre ces quatre murs et cette femme hideuse. Les ébats passionnés avec ses maîtresses lui manquaient. Il n'avait pas besoin de se nourrir. Il y avait comme un trop plein d'énergie, qui le rendait nerveux, agité, anxieux.

Elle se resservit sans pudeur. Elle mâchait à peine, avalant gloutonnement chaque cuillère. Il était écoeuré.

-Tu ne voudrais pas cuire demain, demanda-t-il, il savait qu'elle ne le ferait pas, mais il voulait la taquiner.

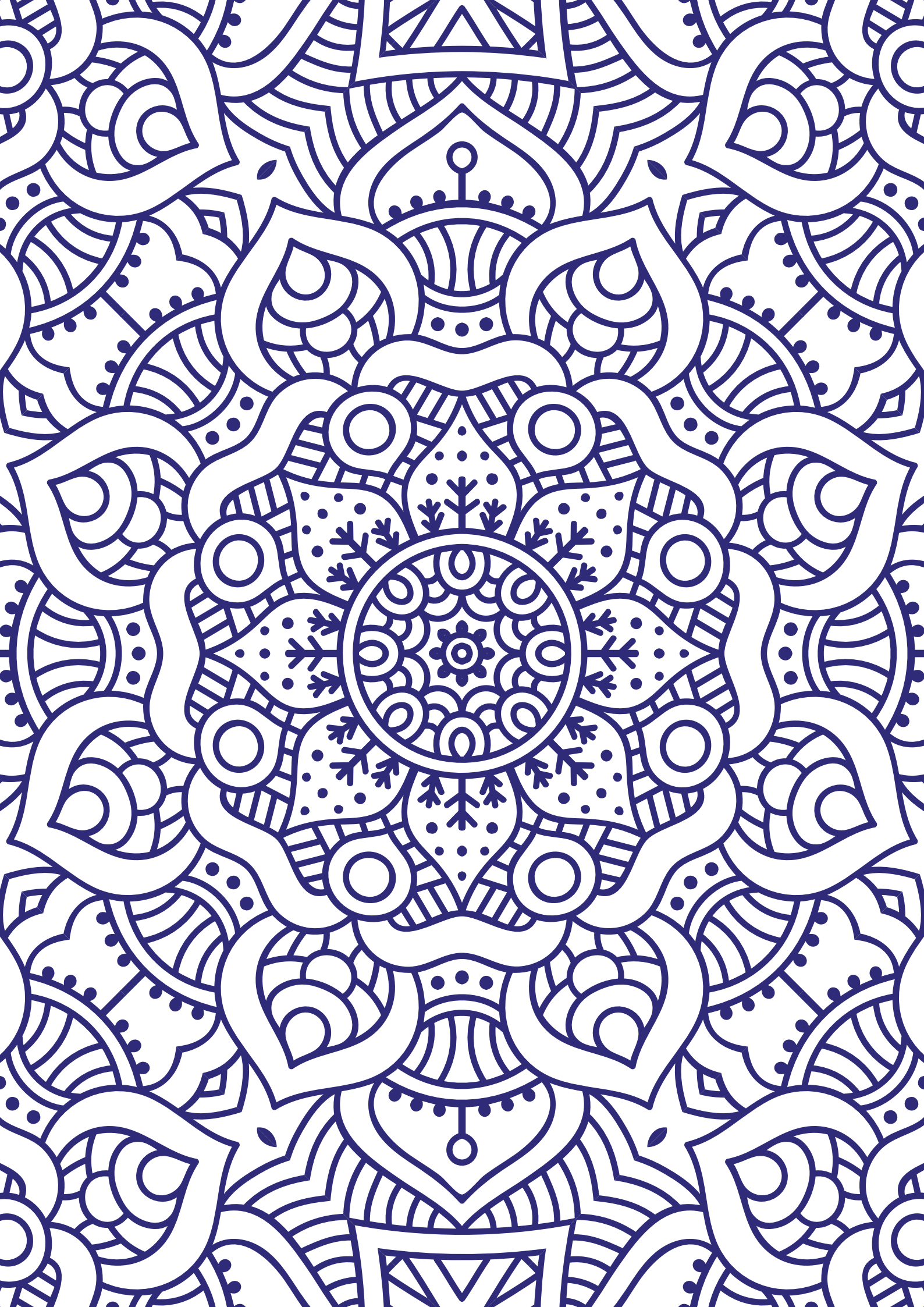
-Non, et tu sais bien pourquoi. Il y a un morceau de porc au réfrigérateur. Tu sauras mieux le préparer que moi. Je le mettrai à dégeler avant de me coucher.

Il ne répondit pas. Ce soir, dans son lit, il repensa à ce morceau de porc. Qu'allait-il préparer pour madame ? Il chercha une recette sur internet. Il trouva très vite, par chance il avait tous les ingrédients. Il allait se surpasser. Cette nuit-là, il ne tarda pas à s'endormir...

Le soir suivant, il prépara le porc pour le dîner. Le dîner fut délicieux. Philippe regardait sa femme se régaler. Il avait mangé lui aussi avec appétit ce soir. Le gingembre, la coriandre se mariaient parfaitement à la sauce de soja, L'huile et le beurre d'arachide qu'il utilisait pour la première fois, relevaient le goût du porc.

Sa femme planta ses dents jaunes dans la chair tendre, savoureuse. Ses joues tremblaient alors qu'elle mâchait rapidement ces bouchées de grains de riz blanc qui baignaient dans cette sauce semi-épaisse brun-roux. Ses yeux brillaient de gourmandise. Elle but un peu d'eau. Soudain elle s'étrangla. Elle avait bu trop vite. Elle se sentit bizarre mais ne dit rien. Elle avait trop mangé indéniablement. Finalement, ses lèvres luisantes de sauce, s'ouvrirent,

-Le porc est délicieux, dit-elle en se grattant le visage, laissant des traces de rayures rouges sur son visage pâle. Sa voix semblait différente, comme celle d'un ado qui mue. Il la regarda et sourit. Elle se leva. On n'entendit pas les savates claquer sur le carrelage ce soir-là mais un son lourd et sec. Philippe sortit fumer une cigarette sur le balcon. Il faisait bon dehors. Quand il rentra, c'était trop tard. Il appela les urgences. Il n'y avait rien à faire, sa femme avait été victime d'un choc anaphylactique provoqué par une réaction allergique très violente. En cette période de confinement, il fut difficile d'enquêter sur cet étrange décès.





La porte du passé

Par Vashish Jaunky | Illustration : Andou Baliaka

La porte entrouverte de la salle de bain laissait apercevoir une silhouette fine, presque disgracieuse, qui s'essuyait le torse de manière lymphatique et veule, avant d'abandonner sa serviette sur le sol humide. Derrière le nimbe vapoureux d'eau bouillonnante, George Cimino sortit de la salle de bain en trainant des pieds. De l'austérité pouvait être décelée sur son front peigné de rides, la dualité du noir et du blanc dans ses cheveux mal séchés et le miroitement du vide dans ses yeux lui donnaient un air de mauvais sujet de la culture populaire. Une image qui se heurtait de plein fouet contre sa personnalité résolument flegmatique et nonchalante de célibataire endurci. Quoiqu'au-delà de ses trente ans, George conservait les mœurs les plus douces, peu communes pour un homme de son âge, néanmoins si naturelles chez lui.

Il s'affala sur son canapé avec son ordinateur à la main, c'était maintenant le huitième jour qu'il se retrouvait enfermé seul dans son appartement à remplir sa fonction de journaliste sous-payé. Un article traitant de la productivité en confinement apparaissait pour lui ; comme un mirage des plus moqueurs, sa vie consistait à écrire pour un magazine que personne ne lisait et à feuilleter des romans qui ne se rapportent en rien à sa vie. Ses doigts s'acharnaient sur les touches de son clavier pour aligner une suite de lettres inintelligibles, ce qui était tout au plus une manifestation de son esprit déparé par tout ce qui était sa vie dorénavant. Son optimisme naturel l'empêchait de tomber dans une déprime profonde, cependant il sentait bien que rien n'était plus comme avant. Rendre cet article avant vingt-deux heures paraissait comme une épreuve spartiate, il ne se sentait point digne d'écrire au sujet d'une transfiguration quelconque, l'isolement intempestif dû à la pandémie l'avait enraciné dans un tourbillon d'ennui et de dissidence. Après dix ans à s'adonner avec le plus grand sérieux à son métier et à chercher un peu de réconfort dans des histoires d'un soir, George se retrouvait pour la première fois en compagnie narquoise de ses propres pensées. Il ouvrit les yeux deux heures plus tard aux vibrations de son téléphone. Son dédain pour cet appareil fut alors à son paroxysme, la rage qui l'habitait à ce moment précis était étrangère à son être. D'habitude son entourage l'acclamait pour son calme inébranlable, il n'avait nul besoin de se contrôler car ses émotions étaient rarement victimes de quelconque hardiesse. *D'où venait cette colère si viscérale et pernicieuse, pourquoi un simple appel de la part du chef de la rédaction le mettait dans tous ses états ?* se demandait-il. Il n'aimait cependant pas s'attarder sur ses émotions négatives, il répondit au téléphone en donnant une explication évasive afin de s'excuser du retard sur l'envoi de son papier et raccrocha d'aussitôt par peur que son renfrognement ne transparaissait dans sa voix rauque. Après une existence fondée sur la croyance qu'il se rapprochait plus de l'animal qui se fait habituellement dévorer par le prédateur, il ressentait dans cet instant, au plus profond de lui, les instincts bestiaux d'un loup qui s'abat sur sa proie avec une férocité impertinente. Il ne voulut plus y penser, mais rien ne l'apaisait pour autant. C'était pourtant l'heure à laquelle il se mettait au lit, ses yeux ne voulaient point se fermer, son corps tout entier tressaillait en ressentant les réactions tumultueuses de son esprit et il hésitait encore sur la manière dont il voulait passer le reste de cette soirée.

Il se mit debout devant un minuscule miroir dans lequel il pouvait voir uniquement ses lèvres desséchées par le froid impétueux de l'hiver. *Ce confinement est probablement la source de cette désinvolture soudaine, se dit-il, que diable m'arrive-t-il ?* En se parlant à lui-même, il fixait le mouvement de sa bouche. Il se trouvait particulièrement attirant dans cette lumière, il aurait voulu en faire profiter à quelqu'un. Le désir de contact physique le rongea constamment depuis quelques jours. Il voulait prendre possession d'une autre âme que la sienne, de manière à envahir les pensées de quelqu'un d'autre, pour oublier celles qui sont propres à lui. Gouter à l'essence d'autrui pour se détacher de lui-même, cette animosité était tout à fait déconcertante pour son ego. Il se débarrassa de cette passion étouffante comme un homme sait si bien le faire pendant les moments de solitude, avant de se diriger vers sa terrasse pour laisser échapper sa frustration en même temps que la vapeur du tabac de sa bouche. Il pensait qu'il pourrait bien abandonner la cigarette s'il le voulait mais pourquoi ? C'était quand même proche de la méditation, déviant ainsi sa concentration de sa respiration afin de se concentrer à faire rejaillir la fumée de sa bouche. Il se mit à rire avec une attention subalterne à ce qui l'entourait, il abandonna l'idée d'écrire cet article et la tension qui habitait son être était redescendue. Il ne se reconnaissait toujours pas mais il se disait que ça ira mieux demain.

Cher George, notre sortie en bord de mer m'a laissé un souvenir des plus plaisants, j'arrive difficilement à faire taire mon esprit, qui répète sans cesse ton nom et me montre en boucle ton image. Je n'arrive pas à comprendre tes sentiments mais pour ma part, je pense que je suis fiévreusement amoureux de toi. C'est un amour qui sort de l'ordinaire, je te l'assure. Pourtant je n'ai rien vu venir, c'est une attirance qui va au-delà de tout ce qui définit l'amour contemporain. Je pense pouvoir fonder une famille avec toi, et reproduire tout ce qui se rapporte aux romans que tu aimes tant. La manière si poétique dont tu poses des questions pour ensuite fournir une réponse des plus univoques. Ta démarche qui accentue ton caractère si spécial, ta voix et les doutes qui s'y cachent et la profondeur de ton regard qui est d'ailleurs si hypnotique. Tes fossettes si proéminentes qui scindent ton visage et la façon de t'exprimer contre les décadences de notre société, ta manie de dire tout d'un coup, sans tourner autour du pot. Je t'aime George et j'en suis sincèrement désolé. Le jeune homme parcourait ces lignes déboussolantes sur son téléphone, laissant sur son visage ; un air atterré de condamné à mort.

En faisant une escapade en bord de mer avec cet étranger qu'il avait rencontré grâce à ses besognes de journaliste, il n'aurait jamais imaginé une telle tournure dans sa vie personnelle. Pour lui cette relation qu'il entretenait était purement platonique, de nature presque fraternelle. Certes, ils échangèrent un baiser ce jour-là, qui n'était pour George qu'une frivolité des plus communes, ce souvenir se dégradait déjà en expérience téméraire sans aucune importance dans son inconscient. Il voulait sortir de cet appartement, ce témoignage d'amour était le premier qu'il vivait depuis son adolescence, il se sentait examiné, pesé, jugé et surtout vulnérable. Il se versa une troisième tasse de thé, qu'il avala d'un seul trait, en espérant que le goût amer et subtilement sucré de ce breuvage imiterait la rêverie que procure habituellement l'alcool. En posant sa théière vide sur le granite qu'il venait tout juste d'astiquer avant de recevoir ce message déconcertant, il murmura à mi-voix : « Il est bien trop tôt pour toutes ces histoires, amoureux et puis quoi encore ? » Il s'élança avec une certaine velléité dans son salon, alluma la télé puis coupa le son. La simple prononciation du virus le donnait des démangeaisons, ce qui était d'ailleurs bien incongru pour un journaliste. « Comment répondre à un tel message ? Faut-il y répondre ? Toutes ces années à me spécialiser dans la communication et il eut suffi d'un message accompagné d'une vague d'émotion pour me mettre dans tous mes états » En s'enfonçant dans un monologue interne, George se détacha de la

réalité, il ne faisait bientôt plus partie de cet univers.

La voix dans sa tête se divisait continuellement, de manière subreptice ; l'ensevelissant dans un océan bariolé de phrases contradictoires :

Être content de sa solitude, en espérant un plongeon dans les profondeurs de l'intimité. Avoir un curieux besoin de se connecter, mais en même temps se dégager de toute responsabilité. Exprimer de la gratitude, tout en ressentant un besoin viscéral d'acquiescer et de toujours en vouloir plus. Visualisant un avenir d'incertitude pendant que l'esprit gambade dans un passé de désir. Vivre constamment en dualité, comment faire pour survivre dans cette réalité avec tant de déconvenues ?

Un miaulement transperçant, presque désarçonnant le ramena à lui-même en le forçant à renoncer à son désespoir. Felix, son vieux chat qui faisait apparition seulement aux heures de famine apparut dans le salon avec l'intention de se rassasier. Il avait en quelque sorte une certaine emprise sur George, surtout depuis le début du confinement où ce dernier l'a eu pour seul compagnon, dépourvu de tous élans de tendresse ; le félin régnait dans l'appartement en maître. Le jeune homme le prit dans ses bras et essaya de produire un miaulement qui ressemblait plus au grincement d'une craie sur un tableau noir qu'à autre chose. Le chat le regarda perplexe avant de se débattre hardiment afin de se libérer de l'emprise du jeune homme. Alors il pensa : *J'eus bon me débattre dans l'espoir de me défaire des sables mouvants de la vie ; il me semble que je m'enforce toujours plus à chaque fois.* Il versa de la nourriture dans la gamelle du chat en repensant au message, qui maintenant devenait pour lui un vrai labyrinthe dans lequel il tournait en rond.

L'appartement était maintenant impeccable, George passa la journée à nettoyer de fond en comble chaque recoin de sa demeure. Celle-ci n'était point immense, une chambre à coucher avec seulement un lit sans dossier et une table de chevet en bois bon marché qui se laissait dévorer par les mites que nous retrouvons dans les zones humides du pays. Tous les murs étaient recouverts d'une peinture blanche ; cependant les teintes dissemblaient les uns des autres, ce qui créait une atmosphère sereine, qui donnaient auparavant un sentiment de clairvoyance à son propriétaire. Avec son salaire de journaliste, George ne pouvait pas vraiment s'offrir mieux, il se proclamait alors minimaliste par convenance. Le peu de monde qu'il recevait était constitué des conquêtes d'un soir qui pénétraient la chambre à coucher éclairée seulement par le clair de lune et s'en échappaient avec un certain empressement qui empêchait quelque observation des lieux.

Il s'accouda sur le bord de la fenêtre qui donnait sur une petite ruelle ; déserte même pendant les jours les plus affadiés précédant le confinement. Il voulut sortir, mais sortir avec l'entrain qu'il avait quand il venait tout juste d'avoir vingt ans, l'époque où il avait cet espoir confus et joyeux qui le propulsaient dans la vie avec un dynamisme hors du commun. Il s'imaginait courir en respirant les divers courants d'airs chargés d'odeurs indéfinissables de la campagne ; cette image l'emplissait d'une gaieté inimaginable qui traversait l'intégralité de son corps, une gaieté qui donnait l'impression d'un éveil spirituel, dont la description noyait les réseaux sociaux. La porte de la salle de bain qu'il ne fermait jamais, de par sa solitude volontaire ; il n'en ressentait point le besoin, produisit un son strident en se laissant prendre par un vent violent. Ce bruit l'extirpa de sa rêverie et tout à coup, toutes ses inquiétudes furent une réapparition dans l'intégralité de ses membres. Il se sentit envahi par un mal-être profond, entre son incapacité à écrire l'article demandé par la rédaction, la déclaration d'amour pérem-

toire du matin et le virus qui venait tourmentait régulièrement ses pensées, George se sentait désarmé. Mais le hurlement de la porte n'était pas seulement un bruit innocent, il le rappelait de sa vie dans la maison de son enfance. Il le rappelait de son père, qui était pour lui un cauchemar qui régnait sur sa réalité passée. Le père Cimino était un homme typique de son époque, aucune sensibilité ou d'empathie, il était l'opposé de son seul et unique fils qui préférait la compagnie de sa mère à celui de n'importe quelle autre personne. George avait en effet ce côté spécial qu'ont les hommes élevés par les femmes et parmi les femmes, ce génie supérieur que les petits garçons acquièrent en se baignant dans l'atmosphère parfumé et divin du monde féminin dès leur plus jeune âge. Il absorba néanmoins un peu de virilité en observant son père avec une certaine réticence qui frôle légèrement le dégoût. Du haut de ses trente ans, la violence domestique qu'il eut été témoin le hante à chaque fois qu'un bruit trop violent vient le perturber. Son âme toute entière se retrouve en quelques sortes en métépsychose avec sa version prépubère, chaque retentissement d'une voix trop élevée ou d'une porte ouverte avec hardiesse le perclut d'angoisse. Il revoyait ces images qui dominaient son enfance, et alors il sentit une impuissance enfiévrante. Tout son être était si proche du petit George Cimino à ce moment-là, qu'il se leva en ressentant ce feu concentré d'exaltation qui l'animait auparavant dans le but de se défaire de l'emprise de son père abusif.

Il se dirigea vers la salle de bain en se parlant à lui-même : « Aller, une douche froide et puis on se remet au travail. » Il se dévêtit dans sa chambre à coucher et lança le pull-over qu'il portait sur le lit et laissa glisser son caleçon couleur bleu de cobalt jusqu'au sol. Être nu dans son appartement avait un effet très particulier sur lui, tous ses membres s'éveillaient avec une certaine ardeur inexplicable, le sang battait le long de ses veines, mais il n'avait pas le temps de s'attarder sur ses instincts primitifs, de plus la douche froide allait régler ce problème à sa place. L'eau glacée caressait sa peau recouverte de cicatrices ; qu'il avait lui-même des difficultés à en identifier leurs origines, il avait l'impression qu'elles apparaissaient et repartaient à chaque tournant de sa vie, peut-être par un simple ébouriffement dû à un manque d'attention lors d'une randonnée ou simplement par le stress connu pour avoir la capacité de transpercer la peau. Il eut alors la résolution qu'il avait de l'indépendance sur son esprit, même s'il n'en avait pas le contrôle, il se comprenait et il se connaissait. Ainsi, sortant de sa douche qui dura plus de trente minutes, il s'assit à la table qui se trouvait derrière son canapé et commença à écrire des phrases quelque peu aphoristiques :

Un univers de silence. Une discrétion si thérapeutique. Pousser son esprit à bout. Changer de routine pour changer de réalité. Explorer le néant qu'est l'inconscient. Accepter l'inconfort pour redécouvrir le confort. Se vider sans trop sourciller et planer au-dessus de la négativité. Tout cela sans rechigner.

Il y avait une certaine verve et d'humilité dans ce qu'il écrivait, cependant il ne savait pas comment entamer la rédaction de son article mais les mots colorés qu'il venait de pondre lui donnaient une envie viscérale de triomphe. La pensée de fumer une cigarette en s'amusant à souffler des filets de fumées grises frôla son esprit pendant un instant avant d'être redirigé par sa détermination véhémement sur son écran d'ordinateur. Les cuisses ouvertes sur sa chaise et sa main travaillant le clavier avec la précision et la grâce d'un ménestrier, George mit le point final sur son article après deux heures d'obsession à trouver des tournures de phrases parfaites. Son titre eut aussi changé, de *Productivité en confinement* à *Le confinement : Une expérience transfigurante*, il réalisa que s'acharner à être productif devient souvent, pour lui en tout cas, contre-productif. Les moments contrariants qu'il vécut pendant cette pandémie ; lui permit de nourrir son article avec une profusion de spiritualité et d'une touche littéraire bien singulière. Il retombait amoureux du journalisme, sans quelconque scepticisme,

envoyant ainsi son travail avec une satisfaction inhabituelle. En appuyant sur la touche d'envoi, un sentiment puissant le pénétra, son amour revigoré et son âme vivifiée, il alla se coucher sans s'adonner à ses petits rituels du soir. Le sommeil lui vint de manière instantanée, ses yeux alourdis par la température glaciale des nuits d'hiver, il s'endormit avec une effervescence solaire qui contrastait avec tout le froid qui l'entourait, qui enthousiasmait ses bonnes et desséchait ses mauvaises qualités.

Sa main tenait un poignard qu'il enfonça dans le dos d'un homme, qu'il reconnaissait même sans voir le visage. Un sentiment de soulagement l'envahit, il se sentit pousser des ailes. En face de lui, une femme dans la soixantaine le fixait d'un air effaré, elle assistait à cette scène en serrant les dents comme si elle était en proie à une douleur qui trépassait la chair jusqu'à l'os. Avec un accent suraigu et ce ton mystérieux avec lequel on fait des confidences, elle finit par dire : *« quand le passé vient frapper à ta porte, fait en sorte de ne pas contredire qui tu es dans le présent à cause des événements antérieurs »*. Cette phrase toute faite laissa George perplexe, mais « la porte » le rappela de l'épisode désarçonnant de la soirée. En relevant la tête vers la vielle, il constata que le paysage sanglant de tout à l'heure s'était dissipé.

Il y avait maintenant devant lui, toutes les personnes qu'il avait une fois dans sa vie envisagé d'aimer avant de fuir au moment où l'intimité se concrétisait entre eux. Il se sentit comme dans un tribunal, où une peine de mort était imminente, il eut des regrets et les visages sévères de ces quelques personnes muettes devant lui le rendaient mal à l'aise. Il faisait face à une honte voilée, il aurait cru que les relations l'extirperaient de sa solitude ; mais n'avait jamais envisagé qu'ils pourraient révéler aussi violemment la noirceur qui se cache au plus profond de son être. Il leur tourna le dos, retrouvant son téléphone à la main avec un message de la rédaction qui l'informait que son article ne figurera pas dans le prochain numéro car il manquait de profondeur. À cet instant précis, rien ne survint en lui, il resta calme ; comme les branches lourdes des grands cocotiers qui bougent à peine en rencontrant les brises d'été, le calme fut plus dominant que la colère ou la déception. Son irritation incessante qui se manifestait à tout propos, par les causes les plus futiles fut indécidable dans son essence. Il poussa lentement un soupir, pour démontrer un soulagement longtemps attendu, un vide immense se prolongeait autour de lui ; il retrouva le blanc qui règne dans son appartement ; pas en peinture murale mais en une énergie omniprésente ; sous ses pieds, dans l'air qui l'entourait et même dans ses poumons. Il commençait à comprendre qu'il était enfermé dans un rêve des plus freudiens, d'un clin d'œil il se retrouva enfoncé dans son vieux matelas. Il se précipita sur son téléphone et regarda dans son souvenir, y fouilla en cherchant ce tact d'homme manipulateur qui se solidifie avec l'âge, jusqu'à ce qu'il trouve quoi dire. *Salut, si tu veux on dine ensemble après le confinement pour en discuter, je ne suis pas vraiment en quête d'une relation mais je ne veux surtout pas te perdre*, il écrivit avec ce désintéressement irrévérencieux qu'on retrouve chez les jeunes responsables du miracle qui a rendu l'amour une affaire des plus ordinaires.

George Cimino sortit de son demi-sommeil où l'anxiété du matin se fait ressentir comme une chiquenaude sur les zones les plus sensibles du corps, il se glissa hors de son lit, avec un sourire léger qui peignait son visage d'un bon vivant. Les multiples excursions dans les endroits sombres de son âme, dans les profondeurs de son inconscient l'emportèrent dans une autre dimension de cet interminable confinement. Il se déhancha vers sa salle de bain avec une envie de se faire remarquer, d'être apprécié et écouté, redécouvrant la vanité de son ego, voulant jouir de la rivalité dans les regards et de la dialectique médiocre de la reconnaissance ou de la séduction. En y pénétrant, il ferma la porte derrière lui...



La vie semblait douce

Par Arindrala Andriamidona | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Les arbres commencèrent à se défaire de leurs feuilles. L'air doux qui avait l'habitude de caresser ma peau me certifia que l'automne laissa place à l'hiver. La saison glaciale montrait le bout de son nez, elle ne présageait rien de bon quant à notre situation actuelle. Je jetais un regard par la fenêtre. Je soupirais à l'idée de ne plus pouvoir m'allonger sur l'herbe verte pendant l'été, mon livre entre les mains ; ou entreprendre des batailles de boules de neige comme j'en avais l'habitude de faire pendant l'hiver. J'angoissais à l'idée de ne plus pouvoir mettre un pied dehors.

Nous sommes en mois de mai, je ne sais pas quel jour on est, ni quelle date, je sais juste que nous sommes en mois de mai, car ils viennent de nous donner les statistiques du mois d'avril. Normalement, il est défendu qu'on regarde les nouvelles, j'ai entendu ces informations malgré moi. Et bien sûr, comme maman l'avait deviné, j'ai été prise de panique. Depuis hier, je me tiens à l'écart de toutes sortes d'outils médiatiques. Je reste dans ma chambre, à lire, pour la cent et unième fois, Harry Potter, ma sœur à l'autre bout de la pièce, sur le bureau à griffonner sur un papier.

Ma chambre se trouvait tout au fond de la maison. Etant la plus petite pièce, Il n'y avait pas beaucoup d'espace pour contenir beaucoup de meubles : juste un lit, une commode, un placard et un bureau que je partage avec ma sœur. Le papier peint bleu ciel assorti avec mon rideau me renvoie à mon endroit préféré, la plage. Ce n'était pas très grand mais je m'y plaisais.

Assise près de ma fenêtre, je peinais à me concentrer sur mon livre, mon envie grandissante de sortir devint un grand obstacle dans ma lecture. Frustrée, j'ai préféré abandonner Harry pour aller voir ce que Manon mijotait.

Elle n'a que 6 ans et déjà son plus grand rêve est de devenir écrivain. Elle passe le plus clair de son temps sur mon bureau avec un crayon et un bloc note.

- A quoi tu joues ? Ai- je demandé avec ma voix enjouée.

Très concentrée sur son œuvre, elle fit comme si je la dérangeais.

- Ça n'a rien d'un jeu. J'écris une lettre au Père Noël. C'est pour le remercier pour les cadeaux et lui demander d'autres bricoles.

- Tu es au courant que nous sommes en mai. Si?

- Oui, me répondit-elle avec une pointe d'agacement. Je voudrais être polie. Et cette fois-ci je voudrais être sûre de ne rien oublier, alors tu peux me laisser, s'il te plaît ?

Je n'insistais pas. Noël dernier, papa n'avait pas eu assez d'argent pour acheter tous les jouets qu'elle réclamait. Alors on lui avait dit qu'avec toutes les lettres que le Père Noël ait reçues, il a dû s'emmêler les pinceaux. Et que ses coloriations ont dû atterrir dans les bas d'une autre petite fille. Manon n'en fit pas d'histoires, elle s'est contentée des jouets pas chers qui ont atterri sous notre sapin.

La trouvant débordée, je préfère aller dans le salon. Un long couloir sépare ma chambre de la salle de séjour. Je dois passer devant la chambre de Mamie, une chambre peu éclairée et étroite. Je jette un petit coup d'œil et je l'aperçois dans son fauteuil en train de faire un somme. Je ne préfère pas la déranger.

Dans le salon, papa, assis sur le canapé, les deux pieds sur la table, était en train de lire un journal. Depuis, qu'il ne va plus au travail, il reste la plupart de son temps sur le canapé, à feuilleter un livre, tandis que sa femme passait le clair de son temps dans la cuisine.

Une odeur exquise inonda la pièce au fur et à mesure que je m'approchais. Maman me sourit quand elle me vit. Elle me tendit une tranche de tarte avec un verre de lait.

- Va servir ça à ton père, tu seras gentille.

Je m'exécutais. Puis, je m'en servis une part à mon tour, un verre de jus de fruit et m'installais devant maman. Celle-ci terminait de trancher la tarte.

- Le point positif pour ce confinement c'est que j'ai pu m'améliorer en cuisine. Déclara-t-elle en s'affaissant sur le tabouret, épuisée.

- Arrête maman, tu sais que tu fais les meilleures tartes du pays.

- De tout le pays ? Je n'en suis pas sûre. Rétorqua-t-elle en ricanant.

Et puis soudain, le téléphone sonna. Maman se précipita dans le salon. C'est papa qui avait décroché. L'appel fût bref. A peine, il a déposé l'appareil, que papa saisit la télécommande et alluma la télé. Je les rejoignis surprise de ce chamboulement. Je n'ai pas tout compris, je n'ai entendu que les mots « crise » et « chômage technique ». Je n'ai pas voulu poser de questions. Papa, les mains dans les cheveux, prend le téléphone pour passer un coup de fil. Maman s'est effondrée sur le canapé les deux mains sur le visage. Je ne comprenais pas pourquoi ils avaient réagi ainsi. En tout cas, l'inquiétude commençait à m'envahir.

Après 10mn de conversation, où tout ce qui échappait était un soupir et un « je comprends », j'ai enfin compris que la situation était critique. L'expression de papa après l'appel ne montrait rien qui vaille. C'était le moment pour moi de regagner ma chambre.

Le soir même, nos parents nous ont annoncé la terrible nouvelle : Papa s'est fait licencié, il fallait alors qu'on limite nos dépenses incluant cette maison qui est devenue trop chère et trop grande pour nous 5. Il fallait alors qu'on déménage. Ce n'est pas facile, mais en voyant le visage déconfit de maman, nous n'avons pas fait d'histoire. C'était une nouvelle aventure qui se présentait à nous.

Ainsi, après une semaine, nous avons emménagé. Notre rue n'était pas très fréquentable. Elle est bordée par de vieux bâtiments en briques rouges aussi moches qu'impressionnants.

Papa nous affirmait que cet endroit abritait des gens de même situation que nous. Nous nous arrêtrâmes devant un grand building de deux étages. Il comprenait six appartements dont le rez-de-chaussée. Le nôtre se trouvait au dernier étage, comprenant 2 chambres, une salle de bain, une salle à manger et la cuisine. Ma petite sœur et moi devions cohabiter ensemble. Et pour Mamie, occuper le grenier, réaménagé confortablement, ne lui posait pas de problème. Ma nouvelle chambre était encore plus petite que l'ancienne, et là je dois encore la partager avec ma sœur. Mais je ne m'en plains pas. Je décidai de la décorer avec goût.

- Tiens ma puce, tes affaires.
- C'est tout ? s'enquis-je. Il y avait plus que ça avant.
- Je ne sais pas. Me répond maman en haussant les épaules. Ils ont dû tomber du camion.
- Mais il y avait un carton avec certains de mes jouets, Mr Sprinkle est dedans lui aussi.
- Tu es trop vieille pour jouer aux peluches. On t'en achètera des nouveaux.
- Avec quel argent ? Ai-je murmuré.

Ma mère fit mine de n'a pas m'entendre et quitta la pièce. Je me suis jeté sur mon lit irritée. Pourquoi elle me traite de bébé ? Mr Sprinkle m'a aidée à surmonter beaucoup d'épreuves dans ma vie. Elle le savait. Alors pourquoi s'en fichait-elle si je le perdais.

C'était bête d'autant s'emporter pour un rien. Néanmoins, j'avais besoin de retrouver mes jouets, il le fallait. Alors, sur la pointe des pieds, je me suis faufilée hors de la maison, mon manteau noir sur le dos, à la recherche du carton que j'avais perdu.

Le quartier était si silencieux que ma respiration haletante devint trop bruyante. Je presse le pas, je sais que si maman constatais que je n'étais pas là, ça va être ma fête.

Comme une âme errante, en quête du bonheur, je traîne dans la rue sans savoir où chercher. La fraîcheur de mon souffle m'indiquait qu'il était temps de rentrer se blottir devant la cheminée.

Dès que je me suis rapproché de la bâtisse, voilà maman qui m'attendait les bras croisés, pas du tout contente.

- Tu étais où ?

Elle ne me laisse pas le temps de répondre, elle se précipita vers les escaliers qui menaient à notre appartement. Je lui guettais le pas.

Arrivées chez nous, papa était dans un sale état. Il avait dû s'inquiéter.

- Mais qu'est-ce qui t'a pris de partir comme ça ?
- Je suis désolée, je voulais retrouver Mr Sprinkle.
- Nous avons peut-être laissé ta boîte dans notre ancienne maison. Je vérifierai demain. Ne refais plus jamais ça d'accord.
- Tu n'as été en contact avec personne de l'extérieur au moins ? demanda maman affolée.
- Non je n'ai croisé personne. Je le jure.
- Bon va te laver et mets tes vêtements et chaussures dans la bassine pour les désinfecter.

Je ne me fais pas prier, je savais à quel point tout ça était sérieux. Mais qu'est-ce qui m'était passée par la tête bon sang? Sans doute, je commençais à étouffer.

Le reste de la semaine s'était déroulée non sans encombre. Manon et moi, essayions de co-exister, chose qui me paraissait plus dure que ce que je pensais. Mais je n'en fis rien, mes parents avaient de plus gros problèmes que ça. Après le licenciement de papa, nous avons eu des soucis d'argent. Mes parents ne le montraient pas, ils faisaient comme si tout allait bien. Pourtant, ça se voyait que plus rien n'était comme avant. J'ai remarqué depuis peu, que le quartier où nous avons atterri, est un quartier malfamé. Nous sommes entourés d'usines qui empestaient le latex à des kilomètres à la ronde. Les murs sont hauts comme des tours, ça sent l'urine partout et il y a tellement d'issues qu'on pouvait se perdre si vite. Ma fenêtre donnait sur un lac boueux qui servait de poubelle au reste du monde, si bien que j'ai décidé de mettre un rideau épais qui masquait toute l'horreur que j'apercevais de l'intérieur. Manon ne semblait pas se préoccuper de tout cela, tant qu'elle avait sa poupée, le reste n'avait plus d'importance.

Nous ne mangeons plus à notre faim comme on avait l'habitude de le faire. On avait de quoi se mettre sous la dent, c'était le plus important, nous dit maman en nous souriant tristement. Elle est devenue si pâle en quelques jours. Papa lui aussi n'avait pas bonne mine.

- Et mamie ? Je demandais
- Elle dort encore, je lui apporterai son repas plus tard. Affirma maman.

Sans broncher, j'avalais tant bien que mal le porridge pour le déjeuner. Chaque semaine, nous recevions un sac de provisions de la part d'une aide sociale. Je n'avais pas vraiment compris que nous vivions dans un refuge pour personnes pauvres. Dans ce sac, il y avait du riz, du porridge, du sucre, parfois des légumes d'autres fois des féculs, du pain et d'autres choses encore pour survivre. Ce sac nous maintenait en vie pendant sept jours. Ce n'était pas facile, mais on s'y faisait, on n'avait nullement le choix.

Mes journées se passaient toutes de la même façon. Je piochais un livre dans le vieux carton de Mamie, je lis quelques phrases incompréhensibles, puis résignée je finissais par jouer à la poupée avec Manon.

Enveloppée de ma couette, un bruit étrange vint perturber mon sommeil. Je croyais entendre le bruit d'un marteau. Je me suis levée. A moitié endormie, je me laissais guider par ce son. Je me frottai les yeux, et je voyais Papa en train de barrer la porte du grenier, maman à ses côtés, les yeux pleins de larmes. Je n'osai pas poser de questions craignant la réponse. « Mamie est partie, elle ne reviendra pas. » ce sont les seuls mots que maman ait pu échapper entre deux sanglots. Papa essayait de la calmer. Je ne trouvais pas Manon. Elle dormait peut-être encore.

A cause du virus, il nous était impossible d'aller à l'hôpital ni aux services funèbres et encore moins au cimetière. On ne pouvait pas non plus informer le voisinage, ils nous balanceraient et nous finirions en quarantaine. Un luxe qu'on ne pouvait pas s'offrir. Alors, mes parents ont décidé de prendre les choses en main.

Nous étions toujours en confinement total, le nombre de cas ne cessait de croître. Nous étions désespérés. Notre vie d'avant nous manquait terriblement. Je n'arrivais plus à tenir le coup. Les livres ne m'intéressaient plus, jouer avec Manon commençait sérieusement à me

taper sur les nerfs. Je n'en pouvais plus. Et pour couronner le tout, une odeur nauséabonde provenant des usines se répandait dans toute la maison. Il n'était plus possible de demeurer ici, tout nous demandait de nous en aller. Heureusement, ce soir dans notre sac de nourriture, nous avons trouvé un paquet de spaghetti. Des pâtes !!! Ma sœur et moi étions si ravies que nous nous sommes portées volontaires pour mettre la table. Chose qui arrive très rarement. Nous avons mis nos plus beaux couverts, une nappe propre, et pour la touche finale, un bouquet de roses en plastiques ornait notre table. Satisfaites, nous nous installions, impatientes de déguster à ce vrai festin. Maman a un tout petit peu forcé sur le sel, mais depuis ce temps qu'on n'avait pas goûté à de la vraie nourriture, ce plat était succulent. C'était le meilleur repas de famille qu'on ait eu depuis notre déménagement. En guise de desserts, maman nous avait préparé une tarte trop sucrée, mais toujours aussi délicieuse. Ce soir là, je me suis couchée, un sourire aux lèvres, gardant précieusement ce moment gravé dans ma mémoire. J'avais comme un pressentiment que nous ne vivrions plus des moments comme cela.

Le lendemain matin, l'odeur infecte sembla se dissiper. Après avoir autant joué, je décidais de faire une sieste. Rien ni personne ne pouvait me tirer de mon sommeil. C'est quand Manon qui tira sur ma couverture que je daignai me réveiller.

- Réveille-toi vite !!!
- Mais qu'est-ce qui se passe ?

Elle courut vers la salle de séjour, moi lui emboîtant le pas en me frottant les yeux en même temps. Ce que je vis me glaça le sang. Papa était étendu sur le sol. Maman à ses côtés, essayait de le ranimer. Comme il ne réagissait pas, Manon le secouait de toutes ses forces. Je restais, là, figée. Je ne savais plus quoi faire. Laisant mon instinct me guider, je me suis emparée des clés et ouvris la porte. Je frappais à la porte de mes voisins en les criant à l'aide, mais personne ne sortait. « S'il vous plaît, aidez-nous !!! », je hurlais de tout mon être mais personne ne s'en souciait. Le bâtiment absorbait mes cris et mes pleurs, il restait impassible à mes lamentations. A bout de souffle je me suis effondrée juste devant notre appartement. Manon s'est blottie dans les bras de papa et Maman, les yeux rouges, fixait le corps de mon père, le regard vide. Nous sommes restées comme ça une bonne demi-heure.

C'est maman qui s'est levée la première. Tant bien que mal, elle s'est redressée, s'est levée, se dirigea vers le couloir, et s'enferma dans sa chambre. Je me suis essuyée le visage, préparais du thé et des biscottes. Manon s'est endormie sur le corps inerte de ce qui fût jadis notre père. Je déposais ce qui fera office de nourriture, sur la table puis m'enferma à mon tour dans ma chambre. Je me suis tournée et retournée dans mon lit, insomniaque. De toute façon, je ne voulais pas dormir. Avec les hurlements de maman, la douleur qui me transperçait le cœur et Manon qui refusait de quitter papa, je n'ai aucune envie de dormir. Je veux fermer les yeux et prier fort pour que tout ça ne soit qu'un cauchemar. Nous ne sommes rien sans lui.

- Qu'allons-nous faire ? Ai-je enfin osé demander à maman.

Les yeux encore tous bouffis, elle me jeta un regard vide. Elle n'a pas envie de me répondre.

- Personne n'a envie de nous aider. On ne peut pas sortir...
- Je suis au courant de tout ça figure toi. M'interrompt-elle d'un ton sec. Nous allons attendre que ces personnes qui nous donnent à manger débarquent, ils vont nous aider.

Sur ces mots, elle se retira dans sa chambre, nous laissant là, ma sœur et moi. La livraison ne se fera que dans 2 jours. D'ici là, la meilleure chose à faire c'est de rester calme, ne pas paniquer.

Ces deux jours m'ont semblé être une éternité. Pour que ça passe plus vite, j'ai décidé de faire un peu de ménage. Je voulais bien jouer avec Manon mais elle s'énervait si facilement quand je m'approchais d'elle. Elle préférait rester dans son coin, et il était aussi préférable que je reste dans le mien. Quant à notre mère, elle n'a plus quitté son lit depuis. Je lui apportais à manger et à boire, ne trouvant rien à lui dire, je la laissai faire son deuil.

La nuit qui précédait la livraison, j'étais seule dans la salle à manger, à dévorer mon sandwich. L'appartement était si vide et si silencieux que je devais mâcher lentement pour ne pas rompre le silence. Ma sœur et ma mère n'allaient pas bien, elles ont attrapé une vilaine grippe. Moi non plus je ne me sentais pas bien mais je devais rester debout toute la nuit pour monter la garde au cas où la livraison se faisait à minuit ou à l'aube. La personne qui pose gentiment notre nourriture hebdomadaire ne fixait jamais d'heure pour cela. Ce qui signifiait que je devais impérativement guetter leur passage sinon nous devons encore attendre la semaine prochaine. Ce n'est pas envisageable vu le corps de papa qui devait se décomposer sous ce drap en plastique. Je me tins alors éveillée, un journal à la main, une tasse de café sur mon tabouret, comme un adulte. J'avais beau avoir froid, la pensée de voir ma mère pleurer en voyant ce qui restait de son époux me tint les yeux ouverts.

- Julie ! Julie !

C'était Manon qui m'appelait. Elle avait besoin de moi. Je devais la rejoindre mais je ne pouvais pas non plus quitter mon poste. Ces appels provenaient de la chambre de nos parents.

- Julie maman...

Manon s'est précipitée dans la pièce. La vue de ma sœur amaigrie, les yeux enflés, le visage pâle me fit un pincement au cœur. Elle tenait à peine debout. Les larmes aux yeux elle me secoua.

- Julie, maman, maman est partie elle aussi...

Je commençais à fondre en larmes quand tout à coup, j'entendis le bruit de pas sourds derrière la porte. Je poussais, presque violemment ma petite sœur et me ruais vers la sortie. Quand j'ouvris la porte, il n'y avait personne et notre sac était déjà déposé. Des pas résonnèrent dans les escaliers. Des pas qui s'éloignaient. J'ai pris mes jambes à mon coup et malgré que je sois malade, je dévalais les marches quatre à quatre dans l'espoir d'atteindre mon but. Je rassemblais le peu de force en moi pour crier de toutes mes forces. « ATTENDEZ !!! ATTENDEZ-MOI !!! »

Quand je parvins au rez-de-chaussée, essoufflée, je distinguais deux silhouettes. Une petite femme ronde, dans la quarantaine, vêtue d'un manteau en fourrure de grande marque. A côté d'elle se tenait un grand monsieur en costard bleu pétrole. Tous deux me regardaient surpris. Plus le temps de leur expliquer, je leur fis signe de me suivre.

Arrivés dans notre demeure, j'ai retrouvé ma sœur recroquevillée sur le sol en pleurs. J'accourus vers elle pendant que les deux étrangers hésitaient à entrer en voyant dans quel état était notre logement.

La dame s'approcha de nous, puis nous demanda d'une voix chaleureuse :
- Ils sont où vos parents ?

Ensemble nous jetions nos regards vers la pièce où se reposait notre mère. Ils se regardèrent. Son mari sortit son téléphone pour appeler les urgences. En attendant que les autorités arrivent, la dame nous a offert des biscuits que nous avons mangés avec du lait. Quelque temps plus tard, des messieurs habillés de sachet blanc pénétrèrent dans la maison. Ils nous ont demandé d'attendre en bas pendant qu'ils faisaient leur boulot. Nous nous exécutâmes sans nous faire prier.

- C'est ma faute...Ai-je commencé par me dire à voix haute. Si je ne suis pas sortie pour aller chercher cette satanée boîte, le virus ne nous aurait pas atteints et tout cela ne serait pas arrivé.

La dame essaya de me consoler mais je me sentais trop coupable pour réussir à me calmer. Manon me serra la main très fort.

- Arrête de pleurer Julie. J'ai déjà envoyé une lettre au père Noël. Ne t'inquiète pas, il va nous rendre notre maison et notre famille.
- Comment ça ? Tu les as mis où ces lettres ?
- Au grand monsieur qui lui sert de facteur.

Manon nous désignait une petite cabane non loin de chez nous. Je ne l'ai su que maintenant, ma sœur a été en contact avec une personne contaminée. Une voiture grise s'arrêta devant nous, ce qui m'extirpa de mes pensées.

- Allez montez les filles, nous allons arranger tout ça.

Bien qu'il n'y ait aucune chance que tout ça s'arrange, je me suis quand même installée sur la banquette. J'ai jeté un dernier regard à ce vieux bâtiment en espérant ne plus jamais le revoir. La dame nous regarda et nous souriait comme pour nous dire que tu vas aller bien. De toute façon je ne sais pas comment ça peut être pire. Le monsieur démarra la voiture et nous revoilà en route pour une singulière aventure.



le roi, la princesse et le pangolin

Par Elodie Philippini | Illustration : Chloé AISS

Il était une fois une île, au milieu de l'Océan. Autour, il n'y avait rien et aucun de ses habitants n'imaginaient qu'il put exister un vaste monde par ailleurs.

A cette époque, l'île était divisée en deux : le royaume des hommes et le royaume des pangolins. Du côté des hommes, il n'y avait que de belles maisons séparées par des allées dallées de pierres taillées, marbre, dorures et pierres précieuses. Le pays était tellement beau que personne n'aurait osé y poser ses pieds. On n'y circulait qu'en charrette tirée par de beaux bœufs Moka. De l'autre côté, ce n'était que forêts denses et touffues. Il n'y avait aucun ordre dans tout ça. On y voyait toutes les nuances possibles de verts. Un homme n'aurait jamais pu imaginer un environnement aussi sobre. Les plantes et les arbres y poussaient depuis toujours, ici et là, sans que personne ne les ordonne en allée ou même en carré.

L'île vivait en paix depuis des décennies grâce à un accord, jusque-là respecté. Les hommes, depuis toujours carnivores ne se nourrissaient que de viande : en brochettes, en bavettes ou en côtelettes. Peu leur importait. Ils mangeaient tous les animaux qui leur tombaient sous la main : oiseaux, dodo, cochons, lapins, gibiers... Ils n'épargnaient que deux espèces : les bœufs Moka pour tirer leurs charrettes et les pangolins, qui les avaient toujours répugnés, avec leurs grandes langues visqueuses et leurs écailles, plus que coriaces, à se mettre sous la dent.

Au fil des années, les pangolins avaient réussi à s'organiser en royaume et à prospérer dans la forêt. Ils étaient devenus si nombreux sur l'île qu'ils étaient capables de monter une armée contre les hommes. Les voyant grappiller peu à peu du terrain, ils décidèrent de s'organiser pour sauver leur forêt. L'accord signé, par on ne sait qui, stipulait donc que les hommes auraient l'autorisation de chasser tous les jours de la semaine entre 9h et 18h. En échange, les hommes s'engageaient à ne jamais goûter de chair de pangolin.

Le roi des hommes était un homme cultivé et cruel. Il aimait le luxe, les philosophes allemands, le théâtre et les grands banquets où tout le monde l'écoutait raconter ses exploits. Chaque pièce du château comprenait une bibliothèque pleine de livres savants, des tableaux de maîtres et des sculptures représentant le roi. Il partait souvent à la chasse. N'y participant pas lui-même, il se contentait d'assister aux mises à mort. Une lueur particulière éclairait alors son regard clair.

Ce roi n'avait eu qu'une fille, la princesse Bérénice. Elle était d'une intelligence exceptionnelle et d'une grande sensibilité. Son caractère lui venait de sa mère qu'elle avait peu connue. Des bruits de couloir circulaient à ce sujet. Ils étaient parvenus jusqu'à ses oreilles lui conter que sa mère avait disparu après avoir contredit son mari en public. On n'avait plus jamais entendu parler de la reine. Le roi s'était remarié aussitôt avec une femme bien plus sage, cultivée, élégante et surtout consensuelle. La princesse Bérénice avait grandi assez seule au sein de

la cour du roi. Sa belle-mère l'ignorait, bien trop occupée à organiser des dîners avec toutes les célébrités du royaume. Son père prétendait gérer les affaires du royaume. Bérénice sortait peu, préférant passer ses journées dans la suite autrefois réservée à sa mère. Elle y trouvait tous les livres illustrés dont elle avait besoin, des romans, des livres de contes et bien d'autres encore que son père détestait.

Depuis quelque temps, elle boudait les banquets donnés en grande pompe dans le château, bien décidée à devenir végétarienne. La bibliothèque de sa mère était pleine de livres de cuisine très anciens. Ils lui avaient permis de comprendre qu'on pouvait se nourrir autrement. Elle avait réussi à se faire un potager dans un petit coin de la forêt où personne ne se rendait jamais. Elle y allait en secret et récoltait juste ce dont elle avait besoin pour se nourrir. Elle avait bien essayé d'en parler à son père, le roi mais il n'avait pas pour habitude de l'écouter. Ni elle, ni quasiment personne, si ce n'était ses trois conseillers techniques principaux, les seuls auxquels il accordait sa confiance. Comme il n'arrivait pas à retenir leur nom il les avait affublés de diminutifs pratiques : direco pour les affaires économiques, dirsan pour la santé et le dircom tout entier consacré à donner du roi une image flatteuse. Le roi avait encore tout un tas d'autres conseillers. Il leur prêtait son oreille mais pas son attention. Il chargeait d'ailleurs la plupart du temps sa femme de les écouter à sa place. Elle faisait ça très bien, penchant sa tête du bon côté et laissant échapper une onomatopée parfaitement ciblée au moment opportun.

Dans la forêt, les pangolins menaient une vie plus simple. Ils lézardaient au soleil, prenaient les temps d'admirer les saisons, observaient le décor toujours changeant qui les entourait. Ils profitaient de chaque instant. Ils avaient creusé, sous terre, une véritable galerie de terriers, communiquant les uns avec les autres. Ils connaissaient le moindre recoin de la forêt, ce qui leur permettait de rester toujours loin des chasseurs. Le roi des pangolins avait une femme avec laquelle il s'entendait très bien. Ils avaient eu cinq enfants, tous plus débrouillards les uns que les autres : Romain, Damien, Justin, Anthonin et Séraphin. Romain, l'aîné était un doux rêveur. Il avait appris à grimper dans les arbres très tôt pour voir la vie d'en haut. Le petit dernier, Séraphin, cependant, l'inquiétait. Il avait une tendance à l'anxiété et n'arrivait pas à profiter de la vie comme ses frères. Il ne cessait de dire à tout-va que les animaux de la forêt disparaissaient. La vie s'écoulait, pour eux, paisible.

Un jour que le roi des pangolins regarde une fougère pousser, il entend les chasseurs passer. Surpris d'abord de leur présence dans cet endroit si reculé de la forêt, il tend l'oreille.

«On rentre bredouille encore une fois.»

«Le roi va se mettre en colère si on ne ramène rien. Il organise des banquets tous les jours en ce moment.»

«Il faut qu'on trouve une solution.»

Au château, tout le monde s'active déjà. On a préparé la plus belle salle de réception. Ce soir, le roi présente sa toute dernière création. Il s'est entouré du meilleur metteur en scène du pays et des acteurs choisis parmi les plus discrets pour mettre en avant sa propre prestation. Il a fait récemment la connaissance d'un philosophe dont les textes sont tellement alambiqués que personne n'en comprend la moitié. Il veut le tester et, peut-être même, l'engager comme dircom. L'actuel ne répond plus à ses critères. Il a récemment osé affirmer une opinion personnelle devant la cour. Cette opinion était, de surcroît, d'une intelligence étonnante pour un homme si insignifiant. Il ne faudrait pas que de tels événements se reproduisent.

Bérénice, de son côté, passe ses journées en forêt où elle prépare un plan secret. Le mois

prochain, elle fête ses 18 ans. Elle a décidé d'organiser un banquet à sa façon. Elle a besoin d'aide et pour cela, elle doit rallier le cuisinier en chef à sa cause. C'est un jeune homme sympathique. En ce moment, elle l'entend pester après les banquets du roi. Les chasseurs rentrent de plus en plus souvent bredouilles et il ne sait plus comment faire pour nourrir autant de convives chaque soir. Dans les villages du pays, les habitants commencent à avoir du mal à trouver de quoi nourrir leur famille. Elle voudrait convaincre les habitants du pays de se lancer dans la culture. C'est sûr, l'idée de sacrifier ses allées dorées ne plaira pas au roi. Cet après-midi, elle a retrouvé Séraphin. Il est inquiet, les animaux disparaissent. Déjà, on ne trouve plus aucun dodo en forêt, le gibier se fait rare et les oiseaux les plus robustes ont décidé d'aller voir ailleurs s'il ne trouverait pas un endroit où poser leurs nids. Les pangolins passent leur temps à admirer les nouvelles espèces de fleurs. C'est sûr, c'est la saison des orchidées mais ce n'est pas une raison pour ne pas voir le danger qui pointe son nez. Romain s'est mis en tête d'apprendre à grimper dans les arbres à tous les jeunes pangolins pour qu'ils puissent admirer la course des nuages avec lui. Ils sont si insoucients. Séraphin a beau les mettre en garde. Rien n'y fait.

Le soir, Séraphin regagne son terrier. La nuit va bientôt tomber. C'est l'heure où le roi aime se réunir dans la clairière autour d'un grand feu de bois avec ses plus proches conseillers. Séraphin rejoint ses frères. Le roi, pour le calmer, décide d'organiser un grand concert en plein air. Séraphin est musicien et c'est le seul moyen de lui changer les idées. Le roi, lui-même, a oublié ce qu'il a entendu dans la forêt. Ce soir, il veut danser au clair de lune.

Le roi des hommes, lui aussi, est ravi. La soirée a été un véritable succès. Tout le monde l'a applaudi, sa femme l'a félicité et ce nouveau philosophe manie mieux le verbe que la pensée. C'est décidé, il va l'engager comme nouveau dircom. Il pourra exprimer les idées du roi avec des mots et des tournures qui impressionneront tout le monde. Cela confortera sa place de roi le plus cultivé que le pays ait jamais connu.

Dans son lit, la princesse Bérénice se tourne et se retourne. Elle est tellement habituée à être seule dans sa forêt qu'elle a du mal à exprimer ses pensées. Le cuisinier en chef n'a rien compris à ce qu'elle lui disait. Comme il est gentil et qu'elle est tout de même princesse, il lui a promis de lui consacrer sa matinée de congé, dimanche prochain. Elle veut l'emmener dans la forêt lui montrer son potager. Elle ne sait pas comment lui expliquer autrement. Au moins, elle pourra lui faire goûter du manioc, des carottes, des fruits sucrés. C'est la seule journée de congé du cuisinier. Bérénice est bien embêtée. Les hommes n'ont pas le droit d'aller dans la forêt ce jour-là et elle a un mauvais pressentiment.

De bon matin, la princesse Bérénice se rend dans la forêt pour prendre conseil auprès de Séraphin. Il est si sage et avisé, il saura quoi faire. Perdue dans ses réflexions, elle avance dans la forêt sans y penser. Elle est soudainement ramenée à la réalité par un grand cri.

Le sang de la princesse Bérénice ne fait qu'un tour. Elle se met à courir et s'arrête devant un groupe de chasseurs du village voisin.

«Vous avez entendu cet horrible cri ?»

«Non.»

«Vous êtes sûr ? Pourtant...»

«Que faites-vous dans la forêt princesse Bérénice ? Vous n'avez pas étude ce matin ?»

«Euh... si, si... c'est que je passais par là et j'ai entendu ce cri déchirant. Enfin... Bon, je dois y aller... Euh... A bientôt.»

La princesse a eu chaud. Si jamais son père venait à savoir qu'on l'a aperçu seule dans la forêt,

il risquerait de la faire surveiller par un de ses conseillers. Elle croise les doigts pour que ça n'arrive pas et prend le chemin du retour. Lorsqu'elle est hors de la vue des chasseurs, elle s'enfonce à nouveau dans la forêt pour retrouver Séraphin, son ami pangolin.

Au château, le roi des hommes se réveille à peine. Comme tous les matins, son orchestre de chambre joue son menuet préféré. Rien de tel pour commencer la journée du bon pied. Il n'a pas encore commencé son ragoût que le dirsan arrive tout affolé.

«Monseigneur, je dois vous parler de toute urgence.»

«Voyez ça avec mon nouveau dircom, j'ai mieux à faire.»

«C'est qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance.»

«Voyez donc le direco s'il s'agit d'argent...»

«Je me permets d'insister votre éminence.»

«Laissez-moi déguster mon ragoût et voyez donc avec mon épouse.»

Sur ces belles paroles, le garde personnel du roi chasse le dirsan à coup de pieds au derrière. Tout ça coupe l'appétit du roi. Il enfle ses plus belles bottes pour un tour en charrette le long de ses allées. Rien de tel que la vue de l'or et des pierres précieuses pour se mettre de bonne humeur quand la journée a mal commencé.

Dans la forêt, c'est la panique. Ce matin, un des enfants de la famille Grondin manque à l'appel. Ça n'est jamais arrivé de mémoire de Pangolin. On organise une battue dans la forêt. Le roi des pangolins se veut rassurant. Le petit Valentin ne doit pas être bien loin. Il a dû apprendre à monter dans les arbres avec Romain et se trouver coincé en haut sans plus savoir descendre.

Le roi des hommes, de retour au château ne peut que constater qu'il y règne une grande agitation. Quelque chose d'inhabituel se passe. Décidément, cette journée ne se déroulera pas comme prévu. Le roi est bien embêté, la succession de banquet l'a fatigué. En plus, il n'a rien avalé ce matin. Il a envie d'un bon bain avec un récital. Ensuite il veut qu'on lui prépare un plat d'escargots bouillis et des cuisses de dodo rôties. Il doit réfléchir à sa prochaine pièce de théâtre. Il a besoin de tranquillité. Le dirsan insiste à nouveau :

«Sire, je dois vous parler. Le peuple est inquiet.»

«Je suis épuisé . Ça peut bien attendre demain, non ?»

«C'est que... le peuple n'a plus rien à manger et...»

«Mais qu'ils aillent chasser en forêt, enfin. Voyez ça avec mes conseillers.»

«C'est que justement, les conseillers non plus n'ont plus rien...»

Le dirsan n'a pas le temps de finir sa phrase qu'il se trouve propulsé à coup de pieds hors de la vue du roi. Celui-ci baille à s'en décrocher la mâchoire. Il va avoir besoin d'une bonne sieste avant le banquet de ce soir.

Dans la forêt, la panique monte d'un cran. Ce n'est plus un enfant qui manque à l'appel mais 2 puis 3. Les Clain ont perdu un cousin, les Turpin cherchent leur grand-mère partout tandis que le couple Pothin a disparu. Mais que se passe-t-il ? Plus la journée passe, plus on constate de disparitions. Le roi commence à se poser des questions. Heureusement que Séraphin n'est pas dans les parages. Avec son imagination débordante, il aurait déjà échafaudé toute une théorie complotiste qui aurait effrayé tout le monde. Romain, lui au moins, prend les choses en main. Il propose qu'une patrouille des meilleurs grimpeurs pangolins se forme. D'en haut, on y verra sûrement plus clair. Et puis, pourquoi s'affoler. La nuit n'est pas encore tombée. Il reste encore du temps pour admirer l'herbe pousser. Les pangolins n'ont pas dû aller bien loin.

Par sécurité, le roi des pangolins décide de rassembler tous les scientifiques du pays. Il faut

rédiger un communiqué officiel. Pas la peine de créer la panique dans le pays entier. Il ne s'agit que de petites disparitions. Rien de très virulent jusqu'à présent. Le roi des pangolins ordonne à ses sujets de rester confiner dans les terriers en attendant que ça passe.

Au cœur de la forêt, la princesse Bérénice et le prince Séraphin ne sont au courant de rien. Ils complotent tous les deux autour d'une tasse de thé de galabert, en grignotant des croquettes de patates au safran.

Ce qu'ils ne savent pas encore, dans le calme de la forêt, c'est qu'il est déjà trop tard. Dans les villages aux alentours, les hommes n'en peuvent plus d'attendre que le roi les écoute. Ils décident de se débrouiller eux-mêmes avec ce qu'ils ont sous la main : des pangolins.

Tout commence chez Léa Payet. Il faut dire qu'elle a cinq enfants à nourrir. Ça fait déjà quinze jours qu'elle rentre bredouille de la chasse. Les réserves de viandes fumées commencent à diminuer. Alors, ce matin, quand elle aperçoit un pangolin sur le chemin, son estomac se met à gargouiller. Elle ne peut pas y résister. Elle l'attrape. Sans plus y réfléchir, elle rentre, l'écaille, le cuisine et le mange. Pas tout entier, bien sûr. Elle en garde pour ses enfants. Mais entre temps, Rémi passe, puis Jean, Célestine, et Serge... Tous goûtent. Il faut dire qu'ils n'ont pas avalé grand-chose ces derniers temps. Leur geste est totalement incontrôlé. A peine entrés dans la maison, l'odeur envahit leur narine. Impossible de résister. Une force incontrôlable les pousse à goûter, juste un petit bout. Le pire de tout, c'est qu'ils n'ont jamais rien mangé d'aussi bon. La rumeur se répand dans le village comme une traînée de poudre. Puis, elle gagne les villages voisins. Les plus malins s'enferment pour rester loin de la tentation. Mais tous ceux qui ont le malheur de croiser le chemin d'un contaminé ne peuvent plus rien y faire. Chacun d'entre eux se dirige le plus discrètement possible dans la forêt à la recherche de pangolin. Dans les villages, les cheminées s'allument et l'odeur de la chair de pangolin grillée se répand comme un virus. Il y a quelque chose de diabolique dans cette fumée. Elle vous prend au nez, puis de la gorge elle se dirige vers la trachée et parvient à se glisser jusqu'à l'estomac du condamné. Personne ne parvient à y résister. La fumée est épaisse. Elle se faufile à travers portes et fenêtres. Rien ne l'arrête. Elle touche tout le monde sans distinction. Elle va d'un village à l'autre et s'apprête à rejoindre le château.

Justement, le roi des hommes se réveille tranquillement. Il n'a pourtant pas le temps d'ouvrir les yeux qu'on tambourine déjà à sa porte. La reine ouvre et l'adoucit par un sourire charmeur. Tous ses conseillers sont réunis pour lui exposer le problème. On ne peut plus attendre même si le roi est de très méchante humeur.

«Sire, le peuple a faim. Il a rompu le pacte avec les pangolins.»

«Quoi ?!»

«Les hommes ont goûté la chair de pangolin.»

«Beurk... quelle horreur.»

«C'est-à-dire... ils ont adoré... Ils sont comme contaminés. Dès qu'ils sentent l'odeur de pangolin grillé, ils se rendent en forêt.»

«Les pangolins sont-ils au courant ?»

«Pas encore, mais ils devraient le découvrir bientôt.»

«Il faut prendre des mesures immédiatement. Fermez les fenêtres et laissez-moi réfléchir. En attendant, dites aux hommes de rester chez eux.»

«C'est-à-dire, sire, qu'il faut les confiner ?»

«Tout de suite les grands mots... non, non qu'ils restent chez eux.»

Et le roi s'enferme dans sa chambre en exigeant qu'on ne le dérange plus jusqu'au lendemain matin.

Les conseillers se rendent dans les villages annoncer la nouvelle. Les hommes ne comprennent pas très bien. Les banquets et les concerts sont annulés, certes, mais il faut bien continuer à chasser pour se nourrir. De toute façon, il est trop tard. Tous ceux qui ont été en contact direct avec le goût ou l'odeur de pangolin grillé sont devenus comme fous. Ils ne parlent que de ça, ne pensent qu'à ça, n'agissent que pour ça. Ils prévoient déjà d'aller chasser en secret le lendemain matin.

Dans la forêt, la princesse Bérénice et le prince Séraphin sont tout excités. Ils sont sûrs que leur plan va marcher. Ils n'en peuvent plus de supporter ni les banquets, ni les soirées musicales pour oublier. Ils décident de passer la nuit à la belle étoile en attendant le grand jour. Chez les pangolins, l'absence de Séraphin ne passe pas inaperçue. Cette fois c'est sûr, il se passe quelque chose d'inhabituel. Pour le roi des pangolins, c'est une disparition de trop. Dès demain, il se rendra au château.

Au petit matin, dans la forêt on assiste à un véritable chassé-croisé. Tandis que Bérénice et Séraphin s'en vont chercher le cuisinier, les hommes sont cachés derrière les arbres à la recherche des pangolins. Dès qu'ils voient Séraphin, ils lui sautent dessus. Heureusement, la princesse est là pour le sauver. Affolés, chacun s'empresse d'aller prévenir son père. Malgré tous leurs efforts, dans les villages, flotte à nouveau l'odeur de chair diabolique. Et plus la fumée se répand, plus les hommes vont chasser dans la forêt. Le roi des pangolins est obligé de se cacher.

Au château, le roi est réveillé par sa fille. Il réunit aussitôt sa cour. Chacun y va de son idée.

«On devrait construire un mur entre les 2 pays.»

«On devrait exiger une attestation de sortie en forêt.»

«On devrait rétablir les postes frontières.»

«On devrait interdire les rassemblements.»

«Oui, mais on maintient les banquets !!» intervient le roi.

«Et si, pour pallier à cette situation d'urgence, on distribuait des masques aux citoyens ?»

«Quel intérêt ?»

«S'ils ne sentent plus l'odeur de chair de pangolin grillée, on peut peut-être ralentir l'épidémie.»

«Et pourquoi pas, ces masques. Est-ce qu'on en a assez ?»

«Euh, non... visiblement le stock de masque a moisi.»

«Ah. Tant pis, qu'on garde ceux qui sont en état pour nous et qu'on dise au peuple que ça ne sert, de toute façon, à rien.»

«Visiblement, sire, le peuple n'a pas suivi vos instructions à la lettre...»

«Très bien, ils l'auront cherché. Annoncez le confinement général. Tout contrevenant aura la tête tranchée.»

«Et que vont manger les gens ?»

«Les têtes tranchées !!»

«Euh...»

«Bon, je ne sais pas, distribuez-leur de la viande fumée.»

«Il me semble qu'une partie des stocks du château est périmée, sire...»

«Très bien. Très bonne idée !!»

«...».

Dans les villages aux alentours, tout le monde obéit aussitôt par peur d'avoir la tête tranchée. Grâce à la distribution de viande fumée, les cheminées s'éteignent et l'odeur s'évanouit peu à peu. Dans le calme de son habitation, chacun cherche des idées pour s'occuper. Certains

hommes font preuve d'une grande créativité, d'autres s'adonnent enfin à la paresse tandis que les derniers réfléchissent à tout ça. Au fur et à mesure que les jours passent, les herbes se mettent à pousser au milieu des pavés des allées dorées du roi. Les oiseaux et les petits mammifères s'y risquent à nouveau. Les bœufs Moka, eux-mêmes broutent dans les allées.

Au cœur de la forêt, le calme est revenu. Après quelques jours, les pangolins se risquent à sortir. Certains ont réussi à s'échapper après avoir été capturés. Ils racontent la folie des hommes, leur cruauté et leur avidité. La patrouille de grimpeurs a entendu des oiseaux discuter d'autres pays lointains. C'est à la nage que les pangolins quittent pour toujours l'île du milieu de l'Océan. Ce que personne ne sait encore, c'est qu'ils y ont pourtant laissé des traces. En tout cas, pas sur l'accord ancestral désormais rompu. Ils ne l'ont d'ailleurs jamais signé, eux qui sont dépourvus de main.

De son côté, la princesse Bérénice se retrouve seule à affronter le cuisinier. Il est ravi et tous les deux, des jours durant, ils préparent patiemment le banquet de ses 18 ans. Le jour venu, le roi réunit la cour. Un certain nombre de conseillers manquent à l'appel, touché par un mal inconnu. C'est avec plaisir, tout de même, qu'on découvre ces nouvelles saveurs. La princesse Bérénice a trouvé le remède que tous les savants cherchent depuis le confinement. Fini la chasse, place à un monde nouveau. Il sera écolo. Et c'est tant mieux, la forêt est totalement désertée.

Dans sa joie le roi s'adresse au cuisinier :

«Toi et Bérénice, vous nous avez sauvés. Pour te remercier, je t'offre sa main.»

«Sire,» répond le cuisinier «si vous aviez un fils, j'aurai pu réfléchir à votre proposition, bien que... le procédé me semble un peu dépassé. Et puis, je crois que la princesse Bérénice a d'autres projets.»

«En effet, père. J'ai décidé de partir voyager. Seule. Mon ami Séraphin me vante les merveilles de pays lointains. J'ai bien envie d'aller voir tout ça par moi-même.»

Et c'est ainsi que Bérénice prend son envol laissant au sol un mal mystérieux.



Un grand coup de balai

Par Palach Jean-Marie | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit coups.... Donatien écoute, la tête levée vers le plafond, les yeux mi-clos, hochant le chef pour marquer le décompte. Au-dessus, le voisin arrête de frapper, le message est clair : il faut écouter la radio. Comme tous les occupants de l'immeuble, le locataire de l'appartement du sixième étage, escalier A, porte droite, connaît la signification de chaque message.

Un coup : bonjour ;

Deux coups : bonsoir, bonne nuit ;

Trois coups : s'il vous plaît ;

Quatre coups : merci ;

Cinq coups : je n'en ferai rien ;

Six coups : vous en êtes un autre ;

Sept coups : programme particulièrement intéressant à la télé ;

Huit coups : *idem* à la radio ;

Neuf coups : je me connecte à Facebook, sous-entendu : « Nous pouvons échanger dans le groupe fermé de notre immeuble si vous le souhaitez » ;

Dix coups : j'envoie une notification sur Whatsapp, donc : « Nous pouvons papoter et nous envoyer des photos pour nous distraire un peu » ;

Onze coups : attention, dégât des eaux chez moi, à bon entendeur...

Et ainsi de suite, jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf.

C'est au cours des premiers mois du grand confinement que ce mode de communication fruste mais efficace a été conçu par les habitants du bâtiment de douze étages. Il a initialement permis de couvrir les besoins de communication des isolés, des couples, des familles avec enfants, un échantillon de quelques dizaines de personnes représentatives de l'humanité. Les signaux ont véhiculé des informations basiques : salutations, formules de politesse, avis sur les médias, connexions à des réseaux d'échanges divers... Puis, ils ont porté sur les incidents techniques, les pannes électriques, les fuites d'eau, les difficultés de chauffage... Ce bagage a suffi pendant six mois, quand il était encore possible de s'aérer une heure par jour ou de faire soi-même les courses.

Ensuite, la persistance du virus a balayé les espoirs d'un retour rapide à la vie antérieure. Les autorités ont durci les consignes. Les déplacements ont été interdits, sauf pour être évacué à l'hôpital ou, la plupart du temps, au cimetière. En fait de cimetière, il s'agissait plutôt de crématorium. En un semestre, la pandémie a supprimé la moitié de la population mondiale. Plus question de creuser des fosses ou de fabriquer des cercueils. Les cendres aussi ont posé problème. La nature ne parvenait plus à les absorber.

Il a fallu les répandre dans le désert, combler les fosses sous-marines, satelliser les urnes des femmes et des hommes illustres, bref, innover.

Accablé par le désastre, le pays s'est figé. Ordre a été donné de se claquemurer. Des militaires en uniforme livrent les repas à domicile. Seuls les travailleurs habilités échappent à l'enfermement. Les autres ne bénéficient que d'une autorisation de sortie annuelle. Le scaphandre obligatoire leur est fourni la veille. Puisqu'ils ont été condamnés à vivre ensemble, les locataires ont tissé entre eux des relations solides, quoique virtuelles. Des amitiés et des idylles se sont nouées, des couples se sont formés et défaits, toujours séparés par des murs et des dalles de béton. Au début, les amoureux communiquaient grâce aux téléphones et aux ordinateurs. Puis, la paralysie générale du monde a été fatale aux outils numériques. Les réseaux ont cessé de fonctionner. Plus de télévision, d'Internet, de téléphone... Une chaîne unique de radio émet encore.

Au fil des années et faute de mieux, la communauté a perfectionné la langue locale, désormais vitale, en allongeant la liste des messages disponibles : trente-deux coups annoncent un anniversaire, quarante-sept une déclaration d'amour, cinquante-deux l'achèvement d'un tableau, soixante-quatre le bouclage d'un roman. Les derniers sont voués aux nouvelles dramatiques : je suis malade, mon conjoint est atteint et le quatre-vingt-dix-neuvième coup apprend un décès.

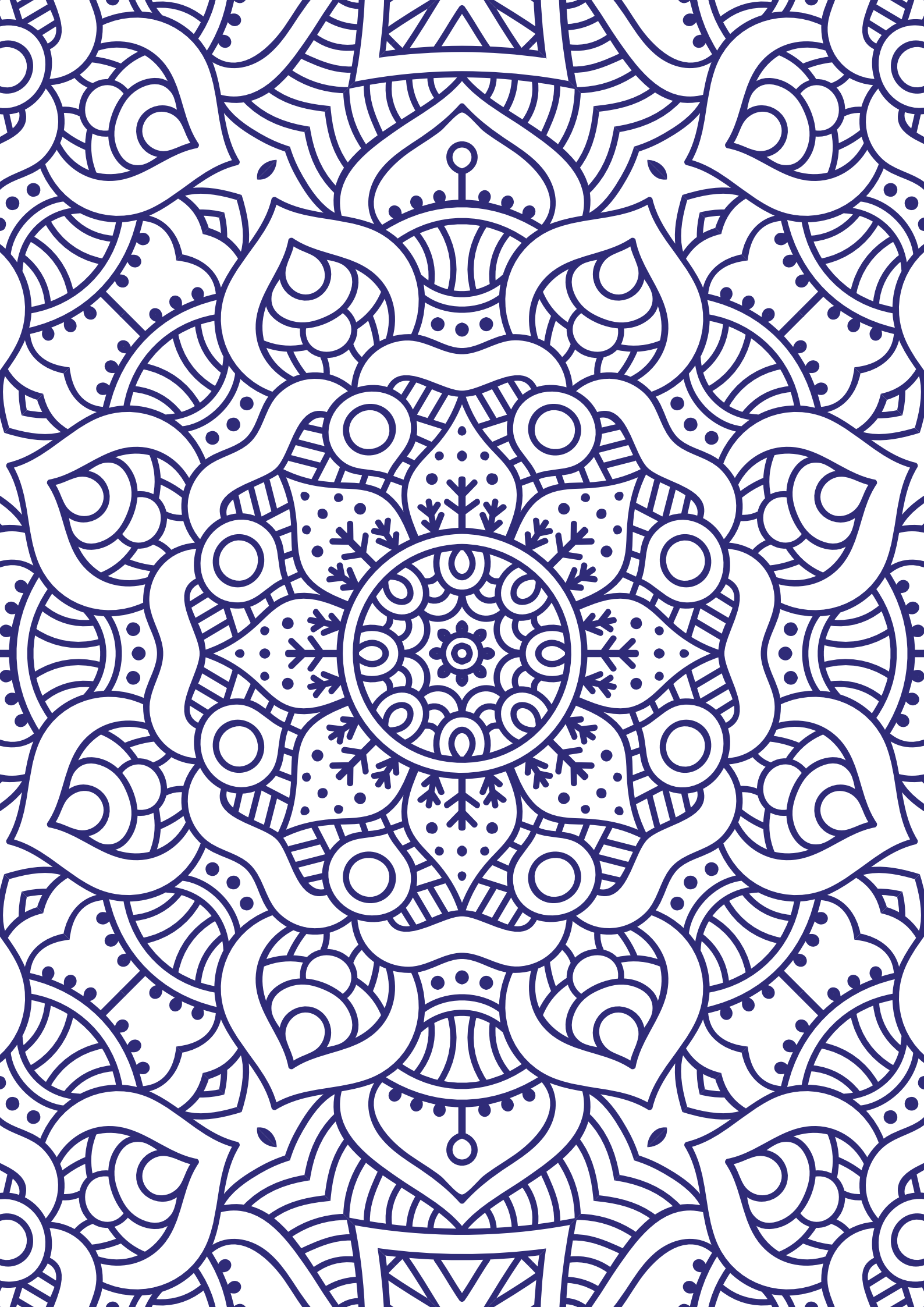
Toute la journée, l'immeuble résonne des chocs des manches à balai. Cette cacophonie maintient des liens précieux dans le bloc de béton et, accessoirement, contribue à garder en forme les survivants.

Donatien allume la radio. La voix du président emplît la pièce, un jeune président, en place depuis le début de l'épidémie. Les circonstances ne se sont pas prêtées à la tenue d'élections. Donatien l'écoute avec attention :

« Mes chers concitoyens, cela fait aujourd'hui dix ans que nous sommes confinés et que nous luttons contre un ennemi dévastateur, le coronavirus. Je vous avais promis que nous gagnerions cette guerre. C'est fait. Hier, nous avons enfin terrassé le monstre. Le gouvernement travaille à l'élaboration d'un plan de déconfinement progressif. Avant la fin de l'année, ceux qui le souhaitent pourront quitter leur logement. »

« Ceux qui le souhaitent... » Donatien réfléchit. L'extérieur l'effraie. Il s'est habitué à vivre dans son studio de vingt mètres carrés. Il se lève, regarde la rue à travers la vitre, saisit un manche à balai et frappe violemment sur le sol, cent fois.

Un silence religieux accueille ses propos. Personne n'avait encore osé aller si loin.



indigo

indigo

Arts, Cultures, Traditions & Modernité

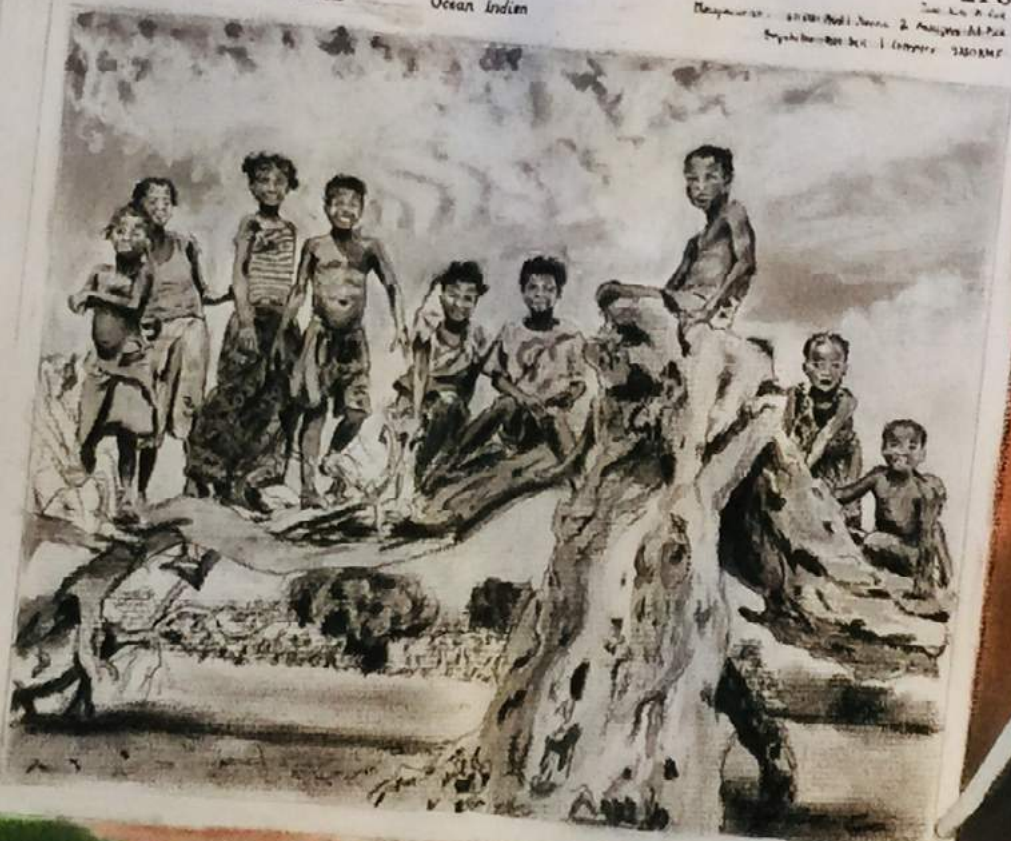
Océan Indien

Journal de l'Inde pour la
zone indienne de l'Océan

05

21€

Management : ANNE-MARIE DUBOIS & ANNE-MARIE DELPECH
Responsable de la rédaction : ANNE-MARIE DUBOIS



indigo

05

Concours Littéraire Indigo : un joli bouquet de 30 histoires...

Par Na Hassi | Illustration : Sabella Rajaonarivelo

Le Concours Littéraire Indigo a ouvert portes et fenêtres, a brisé des chaînes, a libéré ce que nous avons de merveilleux, de sensible, de pertinent, de troublant, d'inquiétant, de terrible, d'insaisissable, de possible... Voici un joli bouquet de 30 histoires...

Depuis des siècles, les humains - d'infatigables hamsters - courent sans arrêt pour faire tourner la terre - à tort et à travers. Puis, un voile invisible et asphyxiant recouvre la sphère bleue et comprime la poitrine de ses habitants. Seul un mot peut éloigner la mort. Un mot. Confinement. Quatre syllabes. Un mot de quatre syllabes pour sauver des milliards de vies.

N'est-ce pas le moment opportun pour reprendre conscience du pouvoir des mots ? Ces alphabets collés les uns aux autres, mais qui signifient bien plus ? Ces signes graphiques coincés entre eux, mais qui sont symboles de liberté et d'infini ?

Nous embarquons à bord pour un « **Voyage dans la baie de Manapany** » et traverser les frontières. Les mots ont fait pousser des ailes dans notre imagination et nous a transporté vers cette réalité, pure et simple, ignorée depuis trop longtemps. Pourtant, jamais l'avenir ne nous a paru aussi flou et indéfinissable. Nous aurons à vivre le plus inquiétant épisode de notre « **Histoire de pertes, de découvertes et de nouveaux départs** ». L'humain a toujours réussi à s'adapter à toutes les épreuves qu'il a pu traverser. Cependant, derrière « **Les portes closes** » se cachent de terribles secrets. Entre les quatre murs, nous sommes enfermés seuls avec nos rêves et nos doutes. Mais nous sommes loin de nous douter que quelqu'un a « **Le monopole de la solitude** ». Celui qui étale les pensées et les erreurs, communes, fréquentes, interminables. Tous les revers de l'humanité révélés au grand jour pendant qu'ils sont obligés de se retrouver avec ceux qu'ils apprécient peu... Combien est-il difficile de mener une « **Vie à deux** » qui dénonce des réalités si communes, si ordinaires, si légères.

Quoi de plus léger que « **La bulle du confinement** » reflétant les belles images de ce que nous sommes à l'intérieur. Comme la bulle du savon, notre cocon est fragile et nos pensées incontrôlables feront tout exploser... ou faire naître. La naissance d'« **Aurore australe** » estompe toute fatalité dans les situations aussi difficiles que celle nous faisons face. Nos regards sont transformés, et ce que nous vivons ne nous est jamais totalement étranger. Il existe une multitude d'univers où nos âmes se sont déjà aventurées, nos corps s'en souviennent. On se souvient alors d'hier. Des mémoires ravivées à travers des correspondances d'« **Antananarivo - Paris** ». Au fil des lettres, des scènes prennent vie, des amours naissent et des cœurs s'émeuvent. Mais « **Le temps d'un confinement** » nous vole les rêves d'évasion et les promesses de retrouvailles. Parfois, les pieds et poings liés, nous ne tenons plus à grand-chose, sauf à une seule personne. Étant « **Captif** », le rêve de liberté exaucé se transforme

en cauchemar une fois les barrières derrière soi. Les « **D'écrits d'un isolé** » décloisonnent et exposent tout le mal-être de la société actuelle. Par la solitude, nous recherchons la meilleure compagnie : nous-mêmes. Heureusement, nous sommes remplis de pensées, d'idées et d'imagination, celles qu'on retrouve dans le « **Journal d'une introvertie, seule, mais jamais seule** ».

Jamais seul ? Pas si sûr, car ce qui s'est passé dans l'« **Appartement C412** » nous rappelle combien l'humain a créé un monde qui le phagocyte jusqu'à ce que sa peau parte en lambeaux... et pas qu'au figuré. De l'autre côté de la rue, « **Le confinement de Marion** » est perturbant dans son rythme presque insoutenable et le bousclement soudain de toutes les questions. Un corps enfermé laisse échapper les pensées et nous avons « **Plus d'imagination que de liberté** ». Quand le monde est à l'arrêt, l'on se met à rêver plus, à rêver mieux et à espérer encore. Mais on est dans une « **Période désarmante** », à prendre au sens littéral. Les gens sont désarmés et fragiles, coincés chez eux. Dehors, la faucheuse à détente attend de l'autre côté de la porte. D'autre part, certains sont exposés à un autre type de danger. Nous les appelons - souvent à tort - les vulnérables, et pourtant, ils sont ceux qui ont traversé les années, les décennies et parfois le siècle. Puis, un jour, sans crier gare, nous serons comme eux. Et là, on se demande ce que la vie vaut vraiment, nous avons intérêt à trouver la réponse plus tôt, surtout si on ne veut pas vivre ce qu'ont vécu « **Les oubliés du 94** ».

Mourir oublié ou sortir et découvrir « **L'envers du dehors** » ? Nous allons les croiser au bord du chemin. Ceux à qui nous n'osons pas trop penser. Ceux qui sont victimes de la même situation. Ceux qui ont toujours appris à vivre avec et à vivre sans. Qu'allons-nous faire ? Jamais notre éthique et nos valeurs personnelles n'ont été aussi mises à l'épreuve. On ne nous en voudra pas pour nos actes égoïstes, l'heure est grave. Toute action nous assure « **La récompense** », mais cela signifie-t-il qu'aucune action n'est désintéressée ? Il est peut-être temps de se poser les vraies questions. Ce monstre minuscule et invisible débarque et crève l'abcès pour extraire le pus qui gangrène l'Humanité depuis des siècles. Tout le mal en ressort, avec toutes les souffrances et tous les malheurs, mais combien de temps devons-nous prendre pour cicatriser ? Allons-nous seulement guérir et changer ? Nul ne saura sur quelle rive « **L'odyssée de l'ubuesque** » s'arrêtera...

S'arrêtera-t-on ou devons nous apprendre à vivre « **En apnée** ». Il faut savoir relativiser, il faut changer de vision, il faut se relever. Chacun trimballe avec lui son passé et sa vie, mais tout le monde est face à la même situation. Nous avons donc « **Le choix du bonheur** ». Voilà un drôle d'idée pour ces humains habitués à se plaindre, à se morfondre et à jouer les victimes. Une brise légère dans cet air suffoquant. Une note douce en cette dure période. Un réconfort en circonstance étrange. La terre peut arrêter de tourner, nous avons le choix d'en rire ou d'en pleurer. De toute façon, rien n'est plus important que « **Le rendez-vous avec Millie** ». Mais comment s'y préparer, quand la tête n'arrête pas de tourner ? Quand l'entourage empêche de se concentrer ? Prendre son mal en patience pour retrouver celle qui soigne nos maux, sans qu'on soit conscient de la mort qui nous guette.

Qu'est-ce que la mort si ce n'est le passage de « **L'ombre à la lumière** » ? Nous sommes différents, mais nous nous dirigeons vers la même issue : celle qui nous conduira de l'autre côté. Là bas, les portes claquent et nous laisse face aux choix que nous avons faits, les mauvais entre autres. On ment comme on respire. On tue comme on expire. Au final, nous sommes nourris d'orgueil et de violence et c'est par « **Un dîner délicieux** » que nous libérons ce que nous sommes au fond : un cadeau empoisonné...

On déballe le cadeau et « **La porte du passé** » s'ouvre, le futur étant suspendu. S'y bous-

culent ces instants et ces souvenirs qui ont fait de nous ce que nous sommes actuellement. « **La vie semblait douce** », la mort était arrivée avec une telle violence. Celle-ci a emporté nos amours, nos rêves, nos âmes et les êtres auxquels nous tenions. L'époque des contes féériques semble dépassée, depuis fort longtemps. L'humain n'a jamais connu de limites et n'a jamais cessé d'en payer le prix. Du moins, c'est ce qu'on a appris avec « **Le roi, la princesse et le pangolin** ».

Très peu de mots, mais c'en est déjà trop. Nous sommes allés trop loin. Nous en avons trop fait. Nous en avons trop pris. Nous avons trop frappé. Que nous reste-t-il si ce n'est notre isolement et nos silences. Puis un jour, le geste de trop c'est « **un grand coup de balai** ».

De sa fenêtre, il regarde ces infatigables hamsters qui courent pour faire tourner le globe. Il les plaint et décide de leur offrir « **L'étrange cadeau de Mr Moh** ». Entre les lignes se sont glissés la magie de la littérature et l'essence de l'écriture dans des situations aussi difficiles. Les réalités auxquelles nous faisons face peuvent être terribles, mais les auteurs peuvent nous offrir plus. Les écrits nous emportent loin. Les rêves nous maintiennent éveillés.

